# LES ÉMIGRANTS

TROISIÈME PARTIE (1)

## I

Le dimanche suivant, les camarades furent invités à venir chez Erik Foss.

Ils arrivèrent et se réunirent devant sa maison. Karen, Kal et Ola clopinaient avec leurs pieds brûlés, enveloppés dans des linges mouillés. Erik les pria de s'asseoir, et lui-même resta debout. Il était pâle, sa voix tremblait. Il fallait maintenant prendre une décision pour l'hiver. Voulaient-ils rester là, ou non ? L'hiver allait venir ; aucun d'eux n'avait de provisions en quantité suffisante pour attendre le printemps : un voyage en ville serait nécessaire avant les neiges. Mais il avait besoin de savoir, d'abord, s'ils voulaient se fixer ici. Il ne doutait pas qu'un jour toute la prairie du Dakota deviendrait une des terres à blé les plus riches du monde. C'était dur pour ceux qui ouvraient la voie : la question était de savoir s'ils étaient capables de tenir.

Kal demanda ce que ça signifiait : ne conserverait-il pas ses six cents mesures de terre ? Karen opina : « Nous sommes bien, ici. Il y aura moyen de s'arranger. » Les autres de sourire. Else regarda Ola. S'en aller en ville avec lui, non jamais : elle savait trop bien ce qui en résulterait. Les autres échangeaient des coups d'œil. Même l'instituteur Berg ne se leva pas pour dire qu'il voulait s'en aller. Il restait assis, la tête



(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

basse. Comment s'était-il conduit pendant l'incendie? Comme un vulgaire missionnaire laïque! Il n'en revenait pas lui-même. Oserait-il regarder les gens en face, après cela? En tout cas, il ne pouvait plus ricaner de tout et de tous. Il restait donc assis, la tête basse. Savait-il au juste ce qu'il était lui-même? Soudain il se lève et dit :

— Je pense qu'après ce que nous venons d'éprouver, il faut que nous demeurions unis. Aucun d'entre nous ne pourra l'oublier. Désormais, nous serons presque comme des frères et sœurs. L'un de nous surtout, je trouve, mérite d'être loué : c'est Ola. Il s'est conduit en brave.

Ola? Il est assis à sa place et ne comprend pas. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'il ne se soit pas conduit comme une femme?

Else est toute souriante.

Erik ajoute que, pour les provisions d'hiver, il a encore un peu d'argent. Ils pourront le lui rembourser plus tard, quand ils seront riches. Ils le regardent : ils lui doivent déjà tant! Mais Erik trouve que tout marche à merveille.

Deux jours plus tard, Kal s'est remis à labourer. La prairie, tout autour, est noire, et le vent, parfois, soulève de sombres nuages de cendre.

Deux des bœufs d'Erik Foss disparurent : avec Morten Kvidal, il parcourut la prairie à leur recherche. Comme ils longeaient la rivière, soudain tous deux s'arrêtent. Devant eux est un grand cône de terre rapportée, sur lequel sont disposés en cercle des crânes humains. Le temps et les fauves en ont arraché la chair, les trous vides des yeux semblent fixés sur eux.

— Je sais ce que c'est, dit enfin Erik. Ceci est un tombeau. C'est ainsi que les Indiens enterrent leurs chefs.

Et il songe. Après la fin des guerres contre les Indiens, les Peaux rouges avaient quitté le Dakota pour se retirer dans les territoires que le gouvernement leur avait assignés ; mais, naturellement, ils faisaient des expéditions aux tombes de leurs ancêtres, et il fallait se méfier d'eux. Un pareil voisinage ne lui plaisait pas. Ce devait être les Indiens qui avaient volé les bœufs; pourvu qu'ils se contentent de ce larcin!

— Un conseil : garde ça pour toi. Tu sais comment sont les femmes. Inutile de les effrayer.

Arriva le jour du voyage en ville. Quatre voitures suffisaient pour ce qu'ils avaient, à eux tous, de récolte à vendre. Ola, qui avait promis à sa femme de ne pas être du voyage, était de plus en plus obsédé, à mesure qu'approchait la date du départ. Il sortait, jurant qu'il n'irait pas. Il labourait et peinait dur, et jurait encore : « je ne veux pas. » Mais, au fond de lui, il sentait grandir une force singulière. Elle disait : « il faut que tu y ailles. » Ola répétait : « je ne veux pas, » et poussait ses bœufs. « Il le faut, disait la voix intérieure. Trottiner indéfiniment ici avec les mêmes gens, et béer devant la prairie noire... ouf! Va, il le faut. — Je ne veux pas, que diable ! — Il le faut, que diable ! »

Le matin du jour où les autres devaient partir, il se leva en sursaut avant qu'il fit clair et chercha ses habits du dimanche.

— Où veux-tu aller? demande Else.

— Oh! il faut que j'aille en ville, tout de même. Il faut que j'essaye d'échanger l'un des bœufs; j'aurai peut-être quelques dollars : un gain est un gain.

Else ne dit rien. Elle ne voulait pas le supplier. Mais elle savait bien ce qui arriverait.

Ce n'était pas peu de chose, tous les achats que les gars avaient à se rappeler : vitres pour les huttes, farine, vivres, aiguilles et fil, et beaucoup d'autres menues marchandises pour les femmes. Et n'oubliez pas des lampes et de l'huile pour le long hiver!... Heureusement Erik Foss en était : il avait bien encore quelques sous à prêter.

A l'aube grise, ils sont tous réunis chez Erik. « Allons! bon voyage. » Les femmes suivent, un bout de chemin, puis restent à regarder les voitures qui lentement disparaissent dans le désert sombre que recouvre le ciel bleu-rouge.

Morten, assis sur le siège, chantait ; enfin, il était en route vers la poste : qu'est-ce qui l'attendait là, depuis tant de mois ? Ola chantait plus fort, il avait un peu de honte, qu'il convenait d'étouffer par le chant. Il n'était pas de meilleure humeur, le jour où il était sorti de prison. Hein, voir des gens, entendre les bruits de voiture dans la ville, voir les lumières des boutiques, entendre des gens gais qui rient! Et lui-même? Oh! rien que voir et entendre, mais pas le moindre petit verre, oh non! Else? Hé oui, elle restait seule, mais il avait prié les fillettes de Skaret d'aller lui tenir un peu compagnie. Affaire

réglée. Il chantait. Per Fœll marchait à côté de sa voiture et songeait. C'était pénible d'être séparé d'Anne. Mais il voulait, sans rien dire, lui acheter un petit objet en ville; il aurait ainsi tout pardonné, quant à lui; oh! comme elle était jolie lorsqu'ils s'étaient quittés. Erik Foss était en queue, et sentait sur lui le poids de sa responsabilité. L'hiver est long, il doit penser à tout, maintenant. Le voyage en ville prendra quinze jours. Et là-bas, dans le désert, les six huttes sont sans défense. Si les Indiens arrivaient!

Else avait suivi le cortège un moment. Elle était pâle, mais elle agita son mouchoir à plusieurs reprises. Lorsqu'elle se sépara des autres femmes, elle s'achemina lentement vers sa propre hutte. Pour la première fois, elle allait être tout à fait seule. Elle aurait pu demander à Karen Skaret qu'elle lui permît de prendre chez elle une des fillettes. Mais c'eût été montrer qu'elle avait peur. Ola savait bien que l'enfant qu'elle portait pouvait arriver d'un moment à l'autre. Malgré cela, il subissait en ce moment quelque puissance plus forte que sa volonté. Il s'en allait... C'est comme ça, Else : c'est avec cet homme-là que tu es mariée.

Lorsque, le soir, elle eut fait rentrer les vaches et s'assit pour les traire, elle se mit à causer un peu avec elles. Appuyer le front contre le flanc chaud d' « un tel grand animal paisible, c'est une vraie médecine. Elle ne leur a pas donné de nom encore; maintenant elle appelle l'une Barbro, en souvenir de la vieille cuisinière du chef de district, et l'autre Josefine, ce qui était le nom de sa propre mère. On ne dira pas qu'elle est seule...

Le lendemain, debout dans la hutte, elle lave des tasses, quand il lui semble nettement percevoir d'autres personnes dans le voisinage. Elle se retourne. Non, il n'y a rien.

Mais elle n'est pas revenue à son ouvrage, qu'elle voit la porte s'ouvrir presque sans bruit. Et elle se trouve devant un étranger, grand, couleur de brônze, glabre. De son front ses cheveux foncés tombent plats des deux côtés; les pommettes sont saillantes, il a un couteau à la ceinture, des mocassins aux pieds... un Indien.

Elle ne s'écroule pas sur le sol. Le mieux était de le regarder bien en face. Elle lui demande en anglais ce qu'il veut. Le visage de l'Indien s'éclaire. Il répond dans la même langue :

— Homme rouge très fatigué. Homme rouge très faim.

Else n'avait rien d'autre que du lait et de la bouillie de gruau froide, elle les offre. Mais il ne veut pas s'asseoir à table. Il verse le lait sur la bouillie, recule jusqu'à la porte, comme pour assurer sa retraite, s'accroupit là, et mange.

Lorsque l'écuelle est vide et qu'il l'a posée par terre avec la cuiller dedans, il aperçoit un objet brillant sur un rayon : il s'en approche doucement, le prend, le tripote. C'est une blague à tabac en cuivre, avec un calendrier runique gravé sur le fermoir; il regarde Else d'un air interrogateur : est-ce quelque sortilège? Alors la blague disparaît on ne sait où sur sa personne, il gagne la porte à reculons, et sort.

Elle reste debout, écoutant si elle entend d'autres pas. Non. Elle se risque dehors, observe. L'Indien, une grande gaule de pêche à la main, s'en va par la prairie, au petit trot, vers la rivière.

Le lendemain, Else est dans sa hutte, quand elle entend, dehors, résonner les sabots d'un cheval. La porte s'ouvre, le même Indien s'introduit, tenant un poisson par les ouïes; il sourit comme la première fois, jette le poisson sur le banc, et sort à reculons. Lorsqu'elle va dehors, un instant après, Else voit un cavalier qui s'éloigne au galop vers le nord-ouest.

Huit jours se sont passés depuis le départ des gars en ville : elle commence à surveiller la plaine. Elle sait bien que c'est trop tôt, et pourtant, cette contemplation lui tient un peu compagnie. Et voilà qu'un matin, dans l'étable, elle éprouve un froid dans le dos, une angoisse, qui lui est toute nouvelle. Elle a une douleur qui l'oblige à se cramponner après la vache. Quand c'est passé, elle rassemble ses forces, veut délier Barbro. mais... mais ça reprend. Sa première idée est de parvenir jusqu'à sa voisine la plus proche, qui est Anne, mais, au bout de quelques pas, elle s'abat par terre, se met à hurler, enfonce les mains dans le sol, se démène sur le dos. Non, elle n'arrivera pas, elle n'a qu'à rentrer en rampant, et lorsqu'elle peut rassembler ses forces pour la seconde fois, elle se traîne, non pas chez elle, mais auprès de la vache, qui est toujours là. C'est au moins un être vivant. Else n'est pas toute seule...

Lorsqu'enfin les gars revinrent de la ville, Ola entra, les regards tout confus. Else était assise dans son lit : elle lui tendit triomphalement le bébé :

— Ola, Ola, c'est un garçon!

Pendant plusieurs jours, les voisins allèrent les uns chez les autres pour causer des nouvelles du canton. Les lettres furent lues et commentées. « Non, tu as vu : un tel est mort; celui-ci et celle-là sont mariés. » Les camarades oublient qu'ils habitent la prairie; ils se promènent dans le vieux canton aux collines boisées; ils vont dans les fermes, bavardent avec parents et connaissances. Oh, les lettres, les lettres!

Mais le dimanche matin, Erik Foss monte chez Else et Ola. Il salue la compagnie et fait des vœux pour l'héritier. Non, il ne veut pas de café, mais si Ola en a le temps, on fera un petit tour ensemble. Ola se lève et le suit. Ils marchent par les terres.

C'est seulement lorsqu'ils ne peuvent presque plus distinguer la hutte d'Ola, qu'Erik s'arrête. Ils se regardent. Alors Erik s'approche, et prend Ola par la poitrine, de ses mains maigres et dures.

— Écoute, une question : avais-tu idée que ça pouvait arriver à ta femme, pendant que tu étais en ville?

Ola est tout honteux, mais cet assaut le fait se raidir.

— Qu'est-ce que diable?.. allons, lâche-moi!

Mais l'autre le tient toujours.

— Je t'aurais roué de coups en ville. Mais ça n'a rien de drôle de battre un homme saoul. Et saoul, tu l'étais du matin au soir. Et tu as perdu au jeu l'argent que tu as gagné, et ton bœuf aussi : j'ai dû te faire libérer, et t'aider une fois de plus, pour que tu ne rentres pas chez toi comme un mendiant. Mais ça, ce n'est rien, en comparaison. Tu as quitté ta charmante femme. Et alors je veux te dire ceci : nous ne voulons pas d'un pareil chenapan dans le *settlement*. Nous devrions te chasser comme un chien galeux. Seulement, il y a Else. A cause d'elle, tu pourras rester encore un moment, à condition que tu te conduises comme il faut. Mais, du moins, tu auras une rossée. Comment ça va, ici, c'est moi qui en suis responsable. Et maintenant je suis responsable des coups que tu vas recevoir!

Alors Ola ne put s'empêcher de rire. Mais une gifle formidable le fit chanceler et voir rouge. Il voulait bien être battu, si tout pouvait être par là réparé; cependant, sans réfléchir, il fondit sur l'autre. Bien, c'était ce que voulait Erik, une lutte loyale. Les voilà aux prises. Puis, Ola, oubliant tout le reste, évita les coups, dansa autour d'Erik, écarta ses poings, lui allongea une

torgnole sur l'œil. Erik tituba en arrière, mais se maintint debout; pourquoi Ola ne profita-t-il pas de cet instant pour se jeter sur lui et le faire tomber? Non, Ola ne le voulait pas; au fond, il voulait être battu, mais il fallait d'abord une petite démonstration.

Hé, mais, Erik se tire d'affaire comme un vrai diable : où le fils d'Olina l'Efflanquée a-t-il appris ces tours? Ola n'a vraiment pas le temps de rire ou de faire le fanfaron, la lutte est chaude; attention, pas de coup foudroyant : attendre, laisser passer la fureur de ce garçon. Il a des poings solides, aïe, il a touché juste au-dessus de l'oreille, et Ola en voit trente-six chandelles. Il faut lui donner la monnaie de sa pièce. Hé là... Ola aurait-il tapé trop fort? Erik chancelle de nouveau. Ça, c'est amusant. Pour la seconde fois, Ola aurait pu se jeter sur son adversaire ébranlé, mais il ne veut pas, il veut être battu, lui, attends un peu. L'instant d'après, il lui donne un croc-en-jambe : Erik s'étale par terre de tout son long. Ola, enfin, a le temps de rire, mais le gaillard revient à la charge : il a l'air, bon Dieu, de prendre l'affaire au sérieux. Et au bout d'un moment, Ola se laisse tomber; Erik est sur lui et lui serre la gorge. Ola aurait pu encore le chavirer, et lui couper la respiration, mais c'est assez, et il demande grâce :

— Aïe! Lâche-moi, maintenant. Aïe! tu entends!

Erik croit qu'il a gagné. C'est ça qui est superbe. Il lâche prise, se lève, essoufflé, s'essuie la figure en sueur. Il dit :

— Allons, maintenant tu pourras rester ici quelque temps à l'essai.

Et il s'en va, grand, le visage rasé de frais, ses moustaches brunes droites des deux côtés. Une dernière fois, il se retourne, et ajoute :

— Ceci encore. Si tu peux te taire au sujet de cette explication, moi, je n'en dirai pas un mot.

Ola, debout, le regarde, et ne sait pas s'il trouve cela honteux ou drôle. Mais, en rentrant chez lui, il se rappelle la menace d'Erik, qu'il peut, un jour, être chassé d'ici. Et alors il pense à l'incendie, à la prison, à toutes les taches qu'il ne pourra jamais laver; il baisse la tête : peut-il encore paraître devant Else et l'enfant?

## II

Pour un hiver, ce fut un hiver. Une tourmente de neige dura quinze jours; les huttes furent enfouies : le matin, il fallait se déterrer. La distance n'était pas longue jusqu'à l'étable, mais dans l'épais tourbillon, il n'est pas facile de se diriger, et dès qu'on en était à quelques brasses, les huttes étaient perdues, disparues, et que faire par un temps pareil? On finit par tendre une corde entre deux huttes, afin de pouvoir circuler à tâtons de l'une à l'autre. Mais vivre jour et nuit à l'intérieur n'est pas folâtre. On y était à l'étroit pendant l'été et l'automne, alors qu'on était constamment dehors; maintenant gars et femmes devaient vaquer chacun à ses affaires dans la pièce exiguë. Chez Kal Skaret, ils vivaient six, et leur hutte n'était pas plus grande.

Puis, le froid vint pour de bon. L'herbe sèche de la prairie brûlait dans le poêle en un rien de temps; le fumier de vache séché valait mieux; mais, pour avoir de la chaleur, il fallait qu'une personne fût constamment occupée à charger le poêle. Et c'était une question de savoir si l'on en avait fait une réserve suffisante, pour le cas où l'hiver serait long; voyez-vous ça, qu'un jour on manque de combustible? La neige les tenait enfermés : nul chemin, à travers cette mer profonde, ne menait vers du fagot ou de la tourbe. La nuit, quand, le poêle éteint, le froid de la prairie pénétrait, on entendait des craquements : c'était l'eau et le lait des seaux qui avaient gelé à fond, et faisaient éclater les tasses. On dormait les mains dans des moufles et le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. Lorsque Per Fœll se lavait le matin, sa grande barbe était une petite cascade glacée.

A quoi les gars pouvaient-ils s'occuper? Nulle part où aller. Ils se chargèrent de la nourriture et de la traite des bêtes, dans l'étable, et puis après? ils étaient condamnés à l'inaction. Kal enrageait. Pendant des semaines, il fut impossible de se rendre même chez un voisin.

Morten Kvidal fit de la menuiserie. A son récent voyage en ville, il avait acheté des planches et quelques outils, et même de quoi faire des skis; cela lui permit de s'occuper tout de même : il trouverait bien à vendre quelques sièges et quelques

armoires au printemps. Les lettres qu'il avait reçues d'Helena étaient bonnes : comme ça vous réchauffe, rien que de voir une écriture sur l'enveloppe ! Et, de la part de sa mère, c'était des remerciements et des éloges pour le peu de dollars qu'il avait envoyés avant de venir dans la prairie. Mais pas un mot pour dire si l'on avait réparé le moulin à bras et défriché la terre neuve qu'il les avait priés d'attaquer. Seraient-ils négligents ? Pourtant, il ne pouvait pas être à la fois là-bas et ici !

L'instituteur Berg et Anton Noreng avaient de nouveau de petites difficultés ensemble. Ils jouaient aux cartes, mais l'un affirmait que l'autre trichait, et ils se jetaient les cartes à la tête. Ce n'est pas commode de vivre ainsi collé à un autre homme, nuit et jour, mois après mois; on se lasse à la longue, chacun finit par être écœuré, rien qu'à voir l'autre.

Un jour, l'instituteur songea qu'il pourrait aussi bien s'ennuyer d'une autre manière que jusqu'ici : ne pourrait-il pas faire l'école deux heures par jour aux enfants de Skaret? Il se fit une paire de raquettes de neige et partit avec un livre ou deux sous le bras. Ah ! il était un homme libre, maintenant. Il pouvait enseigner absolument ce qu'il voulait. C'était du nouveau. Il pourrait sans doute aussi montrer, alors, ce qu'il tenait en réserve, autrefois, lorsqu'il se sentait si ligoté et maltraité dans le vieux pays. Maintenant, il pouvait sortir tout cela. Oui, mais qu'est-ce que c'était au juste ?

Liberté ? Allait-il leur enseigner la liberté ? Certes, la liberté de croire ce qu'on veut? Oui, mais que devaient croire ses élèves ? N'avaient-il pas un mot à dire à ce sujet? C'est singulier de marcher là sur la mer de neige avec rien que le ciel au-dessus de soi. Il n'y a personne sur qui déblatérer. Nul ne te lie. La question devient : « Qu'es-tu toi-même ? » C'est vraiment indiscret. Il s'arrête, il est sur le point de rentrer chez lui. « Qu'es-tu ? Que crois-tu ? Liberté? Verbiage. Va-t'en lâcher des enfants affamés autour d'une table vide, dis-leur qu'ils ont la liberté de manger ce qu'ils voudront. Liberté... ha, ha, ha ! »

Ce fut comme aux premiers temps de l'école primaire dans le vieux pays. On retournait cinquante ans en arrière (1). Les enfants et le maître avaient des moufles aux mains. Karen

(1) La loi sur l'enseignement primaire obligatoire, en Norvège, est de 1837.

suggéra que c'était bien nécessaire de leur enseigner sérieusement la parole de Dieu.

Jo Berg commença par l'histoire sainte.

Anders, de Skaret, tombe chez Morten, et bredouille, tout essoufflé :

— Il faut que tu viennes chez Erik.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il ne va pas.

En accompagnant le gamin à travers les amas de neige, Morten apprend qu'Erik a les deux pieds gelés. L'instituteur, Kal et Per Fœll, sont dans la hutte et observent le malade. Erik est couché, les yeux fermés, la figure rouge, la tête renversée en arrière, le cou raide : sa respiration est pénible et rapide. Qu'est-ce que ces gars peuvent bien faire pour un malade ici, dans ce désert ? Else et Karen sont venues, elles ont examiné les pieds, les ont lavés au savon noir, mais il n'y a pas ici d'alcool camphré, et les pieds et les cuisses sont déjà bleu-rouge et enflés. Un médecin ? Il y a cent milles anglais jusqu'à la ville.

Va-t-il mourir là sans aucun secours ? Ils ne savent que résoudre. Ils n'avaient pas encore pleinement compris tout ce qu'Erik avait fait pour eux, et combien il leur manquerait. Allaient-ils le perdre maintenant ?

Erik ouvre les yeux à demi et se met à parler : les mots sont peu distincts et ne s'adressent à personne en particulier. Il divague sans doute, il a des visions. Il parle de Nidaros County (1), du chemin de fer, de la nouvelle ville. « Tu feras bien d'appeler la ville Nidaros, » se dit-il. Il parle d'une église, une cathédrale, la cathédrale de Nidaros ici dans la grande ville de la prairie, et il parle d'université, de théâtre, de bibliothèques, d'hôpitaux... Tout ce qui a sommeillé au plus profond de son esprit, maintenant se précipite pêle-mêle en grandes visions animées par la fièvre. Il ne se doute pas qu'il est malade. Il ne sait pas qu'il y a des gens là.

Puis, il referme les yeux. Les gars le regardent. « Un médecin, » dit Kal. Un médecin, oui, murmurent les autres;

(1) Nidaros est l'ancien nom de la ville de Trondhjem, voisine du canton d'où les émigrants sont originaires. La cathédrale de Trondhjem est un des rares monuments du moyen âge qui subsistent en Norvège.

mais transporter Erik à la ville lointaine à travers la neige, c'est impossible; amener ici un médecin par un chemin pareil, inutile d'y penser.

— Il peut au moins donner un conseil, dit Kal.

Ils restent un moment à réfléchir. Per annonce :

— J'ai des skis!

Mais quoi? Faire cent milles sur le désert de neige, seul, sans une maison où entrer pendant trois jours... y songe-t-il?

Erik lève les yeux, les regarde.

— Ça va mal, dit-il. Sûrement, il n'y a rien à faire.

— Mais si, affirme Kal. Tu peux compter que tu te remettras, Erik. Nous allons chercher le médecin.

— Impossible, répond Erik avec un vague sourire. Ne dis pas de bêtises.

Un instant, Kal se gratte dans sa barbe, sous le menton. Lui qui a femme et enfants, va-t-il se mettre en route et risquer sa vie pour un camarade? Et Per est aussi debout, tout prêt. Mais voici Morten qui déclare :

— C'est moi qui prends les skis.

Une heure plus tard, il les boucle. Il a dans son havresac deux pains que lui a donnés Karen; la bouillotte de café pend à la courroie qui retient la gaine de son couteau; le fusil est passé sur son épaule : il part.

Il sait bien qu'il doit coucher dehors une, deux, trois nuits. Mais on peut se creuser un trou dans la neige. Et il vient de se rappeler la petite boussole attachée à sa chaîne de montre, ce qui le reporte à un soir de Pentecôte, où il était rentré à Kvidal et où la troupe de ses frères et sœurs se précipitait vers lui, descendant les coteaux. Oh, comme ils tripotaient cette petite boussole. « Qu'est-ce que tu as payé ça, Morten? Où l'as-tu trouvée? » Hé oui, c'était autrefois. Et maintenant, il est ici. Si quelque tourmente de neige s'élève, plus jamais on ne le reverra. S'il a un pied gelé cette nuit, la boussole ne servira de rien. Si... si... Bah! si Morten n'était pas parti, Kal se serait mis en route, et ce vieux casse-cou de pêcheur des Lofoten n'était pas de ceux qui disent : si... si...

Morten ne se hâte pas, il marche posément. Il sait, par les courses de skis, que, pour gagner, il faut d'abord ménager ses forces. Allons posément, bien posément. Le soleil est devant lui; le ciel est très bleu aujourd'hui; la prairie est ondulée

comme un immense tapis de soie; la lumière donne dans les yeux du voyageur, mais la journée est splendide. Il ne voit plus du tout les huttes, aucune fumée, rien : il y a l'océan de neige aveuglant, le ciel et lui. Maintenant il s'agit de trouver son chemin. Il regarde sa montre, le soleil, la boussole. La ville est au sud-est. Il s'oriente, en marin qu'il est.

Le soleil s'abaisse vers le désert de neige, le jour décline, et Morten glisse, glisse posément. A l'horizon, le disque solaire devient une flamme dont le ciel occidental est incendié ; l'océan de la prairie n'est que vagues de blanc, de bleu et d'or. Morten glisse comme dans un conte; son ombre devient prodigieuse; elle est un paysage bleu à forme humaine qui glisse à son côté. Puis le soleil a disparu, la prairie est bleue, c'est la nuit, et les étoiles et un froid plus vif. Morten glisse, glisse, toujours posément. Il sait que dans le brouillard et l'obscurité on a tendance à incliner trop à gauche; son instinct s'éveille : il appuie un peu plus à droite, et il continue. Pas de lune, il y a la nuit et lui. Il n'est pas question de se reposer avant longtemps. Il est parti pour sauver une vie humaine.

Enfin il s'arrête sur un renflement de terrain, où la neige est balayée. Là, il est assez facile d'amasser de l'herbe de prairie : on trouve même un peu de bruyère. Il est obligé de tenir la bouillotte sur son bâton de ski pendant qu'elle bout. Puis, il s'assied, ses pieds glacés devant le feu, et ingurgite le café chaud, après l'avoir versé dans une timbale de bouleau. Et il goûte le pain de Karen, et l'apprécie.

Cela demande du temps de bâtir une hutte de neige avec les mains, les pieds et un bâton de ski ; mais enfin elle est suffisante pour qu'il puisse y entrer en rampant. Il prend son fusil avec lui, par dessus ses souliers il tire deux pattes qu'a cousues sa mère pour son dernier voyage aux Lofoten : cela vous épargne l'onglée. Une veste de laine islandaise supplémentaire par dessus la veste, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, une petite couverture de laine sortie du havresac avant de le placer sous la tête; et voilà, il est couché : il ne tarde pas à fermer les yeux et à dormir.

Le lendemain, il trottine par un temps très couvert, direction sud-est; on ne peut sans doute pas se fier absolument à la boussole, mais il reste l'instinct d'un marin. Il glisse, il glisse. Pas trop vite, posément, posément. Il entend un bruit qui doit

être un hurlement de loup. En se retournant, il voit un animal qui le suit, ce n'est qu'un loup de prairie. Au milieu de la journée, il sort ses provisions, mais ne s'arrête qu'un instant. Il y a un camarade, bien loin dans le désert de neige, qui attend.

Et la neige se met à tomber, tout doucement d'abord; puis les flocons sont plus drus, il fait du vent : cela devient une tourmente de neige. Morten ne voit plus rien, il est plongé dans un nuage de neige, il se fraye un chemin; parfois le vent semble le soulever et le jeter dans un autre pays. Il se démène et avance. Il tourne le dos à la bourrasque, naturellement, et regarde la boussole, puis il se penche en avant et continue sa route incertaine. Où va-t-il? Encore l'instinct. Il va, et navigue dans le brouillard. Attention, pas trop à gauche. Ce soir-là, pas moyen d'allumer du feu. Il mange viande et pain sans rien boire.

Nouvelle hutte de neige, mais cette fois il n'ose dormir, il passe la nuit à remuer ses doigts de pieds dans ses souliers, pour qu'ils ne s'engourdissent pas. Et, le lendemain, l'air est plus léger, ça s'éclaircit dans la journée, et soudain, le soleil reparaît. Il sent qu'il a une écorchure au talon droit : on verra ça plus tard. Il se relâche un peu, les oreilles lui tintent un peu, la neige commence à danser étrangement devant ses yeux. Mais il continue. Maintenant Helena, sa mère, Kvidal, tout est perdu dans le brouillard, tout son être est uniquement concentré vers le but qu'il faut atteindre... Il faut marcher, marcher, marcher.

Dans la hutte d'Erik, les gars se relayent. Une femme ou une autre vient aussi parfois, naturellement, avec quelque douceur, essayant de le tenter. La nuit aussi, un gars reste assis près du lit, et veille à ce que le poêle ne cesse de chauffer.

L'inflammation avait atteint les cuisses, qui étaient rouges et enflées, vilaines à voir. Par moments, ça faisait si mal qu'Erik criait et geignait comme un enfant. Il avait de longues périodes d'assoupissement fiévreux; puis il se remettait, regardait son camarade, esquissait un sourire.

Un jour que Per et Kal étaient là, il rouvrit les yeux et les regarda.

— J'aurai bientôt fini de labourer, dit-il. Allons, c'est bien. Saluez ma mère... Et pardonnez-moi de vous avoir attirés ici.

— Ne pense donc pas à ça ! dit Kal. Tu ne peux pas savoir avant que Morten arrive avec le médecin.

Erik continua :

— Il y a un petit livre, là, dans ma caisse. Donnez-le moi.

Per Fœll fouilla, et prit le petit cahier qu'ils connaissaient trop bien. C'est là qu'était inscrit tout ce qu'ils lui avaient emprunté.

— Fourre-le dans le poêle, dit Erik.

Per et Kal ouvrirent de grands yeux. Divaguait-il encore ? Mais Erik répéta :

— C'est sérieux. Fourre-le dans le poêle. Je n'en ai pas besoin, là où j'irai maintenant.

Per fut donc obligé de jeter le cahier au feu pour obéir à Erik. Et lorsque le cahier s'enflamma, les yeux de Per et ceux de Kal se rencontrèrent de nouveau. C'était comme si Erik leur disait adieu.

Le malade continua :

— Toi, Per, tu as besoin d'une herse et d'une voiture : tu peux les prendre chez moi. Et toi, Kal, tu as tant de monde ! Mes vaches et mes bœufs feront ton affaire. Mais il y a encore un petit livre au fond de ma caisse. Celui-là, il faut l'envoyer à ma mère.

Ils lui serrèrent la main, le remercièrent de ce qu'il leur donnait encore ; ils dirent que c'était absurde, qu'il pourrait en avoir besoin lui-même bientôt, quand il serait rétabli. Et sa mère, certainement il pouvait compter qu'on ferait comme il le voulait.

Et ils se rassoient, Per et Kal ; ils se taisent. Mais Erik dit encore :

— C'est bien médiocre, ce que j'ai fait. Moi qui croyais que ça pouvait devenir une grande chose.

Morten était parti depuis six jours quand il entra, pâle, les yeux caves, les jambes flageolantes, dans la hutte où l'instituteur était seul.

— Tu arrives trop tard. Il s'est éteint hier.

Sur le grabat, Erik Foss avait l'air de dormir.

Quelques jours après, eut lieu le premier enterrement dans la petite colonie. On avait choisi l'endroit tout au bout de la propriété même d'Erik, et par là même se trouva décidé qu'il y

aurait là une église et un cimetière, si jamais on en venait à ce point.

## III

Enfin le printemps revint : la neige fondit si vite que de véritables lacs s'étendaient dans la plaine. L'eau brillait partout, elle ruisselait, elle creusait, elle s'élevait en vapeurs; mais peu à peu la terre fut de nouveau nue, et se mit à verdir. Maintenant les femmes sortent des lugubres huttes de terre où elles sont devenues blêmes pendant l'hiver : les yeux sont déshabitués de tant de lumière; il faut dégeler sérieusement les mains et les visages. Tiens, regarde, c'est de nouveau le soleil, de nouveau la chaleur. Déjà l'alouette vole haut au-dessus de la prairie, une fleur ouvre les yeux contre le mur de la hutte. Le printemps, un nouveau printemps! Où en est-on, dans le vieux pays?

La petite colonie était fort désemparée, depuis qu'elle avait perdu Erik Foss. Les gars, l'un après l'autre, venaient trouver Morten et lui demandaient son avis sur ceci ou cela. Ils avaient besoin de grains pour les semences et de vivres pour tout l'été; ils étaient sans argent : qui s'en irait en ville et trouverait un expédient? En automne, on aura peut-être une récolte qui en vaille la peine; ils trouvent absurde de battre avec des bœufs comme l'an dernier; il faut une batteuse, mais l'argent?

— Qu'en dis-tu, Morten? Veux-tu aller en ville pour nous? Nous ferons le travail sur ta terre en ton absence.

Il hésita un moment, car il était le plus jeune, Anton excepté : il n'était pas l'homme qui pouvait devenir leur nouvel Erik Foss. Mais, au fond, cela le tentait. La responsabilité était grande, mais, par là même, séduisante. Il finit par céder, et il partit.

Déjà il avait attelé ses bœufs, quand Else arriva en hâte et lui remit une petite montre en or.

— Essaye d'avoir un peu d'argent avec ça, dit-elle, et envoie-le aux parents d'Ola. Mais il ne faut pas le lui dire. Il a été si triste tout cet hiver, parce qu'il n'a rien envoyé encore chez lui, mais il est bien excusable, n'est-ce pas? Hé oui, voilà comment il est envers ses vieux, il pense à eux du matin au soir.

Morten prit la montre. Lui-même avait agi à peu près

de même, cet hiver, lorsqu'il avait été à la ville en skis. Dans le vieux pays, on a sans doute peine à comprendre que les gens ne s'enrichissent pas tout de suite en Amérique.

Il se rappelait ce voyage en ville. Mais alors il n'avait charge que de lui-même et de ses propres affaires ; maintenant il était homme de confiance. Derrière lui, dans le désert, un petit groupe de compatriotes habitait des huttes de terre et n'avait d'autre rêve que de se fonder là un foyer ; que deviendraient-ils s'il n'était pas capable d'accomplir sa mission? Emprunter? Qui prêterait de l'argent à un inconnu ? Il est vrai qu'une lettre, qu'il portait sur sa poitrine, contenait un carnet de banque de six cents dollars, mais cela provenait d'Erik Foss, et ils lui avaient promis d'envoyer cette somme à sa mère. Rien à faire : c'est tout de suite qu'il faut aller à la poste pour régler cela. Mais n'est-ce pas étonnant qu'Erik n'ait pas laissé une fortune plus grande? il avait dû se dépouiller complètement pour venir en aide aux autres. Et pourquoi ? Une idée, une vision d'avenir lointain, un besoin de réaliser une œuvre. Peux-tu suivre son exemple, Morten ?

La petite ville n'était pas reconnaissable. Elle était surpeuplée de gens venus par le train pour s'équiper maintenant, au printemps, et continuer ensuite leur route, loin dans la prairie mystérieuse. Les rues étaient défoncées par les sabots des chevaux et les roues ; débits et boutiques résonnaient de clameurs en beaucoup de langues, on y buvait, on y gueulait ; dans la rue, c'était cris et rixes, appels de femmes qui voulaient retrouver leur mari, un vacarme dans toute la ville. Sans cesse de nouvelles processions de voitures se mettaient en branle vers l'Ouest ; une vague humaine semblait déferler de l'Est, mais la prairie est vaste, elle absorbera tout ce monde. Morten entra en conversation avec des compatriotes qu'il rencontra et obtint divers éclaircissements. Il y avait là des fermiers des États de l'Est, qui avaient vendu et déménageaient : la prairie les attirait. Pendant longtemps, les pionniers n'avaient pas eu confiance dans la plaine, où l'on ne trouvait ni bois de charpente, ni fagots ; maintenant on en juge autrement : il n'y a ni racines, ni pierres à enlever, n'est-ce pas tentant? Comme il était à l'extrémité de la ville, il vit partir une file d'une cinquantaine de voitures : il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, du bétail, des meubles, et en tête, à cheval, un ecclésiastique.

On aurait dit une migration de peuple. Il apprit que c'était une communauté norvégienne de Haugianiens (1), qui venaient d'un settlement à l'Est, où elle avait eu de telles contestations avec un autre groupe religieux qu'elle s'en allait, sous la direction de son pasteur. La prairie est vaste, on y est à l'aise pour adorer Dieu de beaucoup de manières : la prairie absorbe tout.

Cependant Morten ne pouvait obtenir de crédit. Et il ne pouvait se procurer de semences, s'il n'avait d'abord de quoi les payer.

Deux jours se passent, il n'a plus de provisions, le retour prendra plusieurs jours : les bœufs peuvent vivre de l'herbe de la prairie, mais pas lui. De l'argent? Il n'en a pas. La montre d'or d'Else était mise en gage, l'argent envoyé, le carnet de banque envoyé, était-il encore temps de le reprendre à la poste? Sans qu'il s'en fût rendu compte, ses pas se dirigeaient déjà de ce côté. Oh, s'il pouvait avoir un vrai repas. Et du grain à semer. Il ne pouvait pas revenir vers ses camarades sans grain à semer. Il faut trouver un moyen. Oui, mais s'il n'en existe pas? Voici la poste. Il s'arrête à la porte. Qu'est-ce qui est juste? Il est mis à une dure épreuve. T'en tireras-tu, Morten? Allons, attends au moins jusqu'à demain. Il tourna le dos, mais ses pieds ne voulaient pas marcher.

Peut-il aller encore dans d'autres boutiques? Hier, dans l'une de celles où il a essuyé un refus, un pâle jeune homme à lunettes, qui était au même comptoir, était sorti tout de suite après lui, et, dehors, lui avait demandé en norvégien : « Vous n'êtes pas d'ici? » Hé non, Morten était bien étranger. Ils avaient causé en se promenant un bout de chemin. L'homme aux lunettes raconta qu'il était pasteur méthodiste; il cherchait de la terre pour ses ouailles, qui étaient dans l'Iowa; le settlement était devenu trop nombreux, et un bon nombre des gens avaient décidé de partir et de chercher vers l'Ouest. Morten parla un peu de sa colonie, si loin dans le désert, et cela intéressa le prêtre. « La terre est-elle bonne, par là? » Mais alors un éclair traversa l'esprit de Morten : Ah, non, nous ne voulons pas d'une pareille secte là-bas. Le prêtre ajouta : « Nous avons de l'argent, et, comme les catholiques, nous sommes résolus à aider ceux de

(1) Secte formée par les adeptes du paysan Hans Nielsen Hauge (1771-1824).

notre confession. C'était tentant; de nouveau un poids d'or s'offrait; mais non, non, c'était trop risqué, ce grain-là pouvait coûter trop cher. Il finit par dire que la terre, là-bas, avait causé une vive déception, et qu'il était obligé de conseiller à d'autres de ne pas y venir.

C'était hier, ça; mais, aujourd'hui, il est tout à fait abandonné, Vraiment, il a tout de même trop fait le fier avec le méthodiste. n'est-ce pas? Il arpente la rue, les yeux baissés, son embarras est extrême. Il faut trouver un moyen, Morten. Trouve un moyen...

Plus tard, dans la journée, il rencontra un camarade qu'il avait connu dans la ville de l'est où il avait travaillé aux scieries, et lorsqu'il eut raconté, en prenant une tasse de café, où en étaient les affaires, le camarade lui dit :

— As-tu essayé chez le cordonnier Bœ ?

— Le cordonnier Bœ?

— Oui, dans les cas extrêmes, on va là. Il est rapace, mais, si tu as l'attestation du bureau agraire, montrant que tu as un claim n'importe où, ça va. Il est installé dans la cave, juste en face de l'hôtel.

Un instant après, Morten descend dans la petite boutique basse, où une odeur de cuir, de cirage et de cuisine vous suffoque en entrant. Un petit homme chauve à barbe noire, en lunettes et à peau huileuse, se lève de son travail de cordonnier.

— Bonjour, pays, dit-il d'une voix chantante, lorsque Morten lui a dit ce qu'il est.

De l'argent? Un prêt? Le cordonnier soupire et branle la tête. Mais en même temps, Morten se sent mesuré et pesé. Les yeux jaunâtres, derrière les lunettes, l'observent longuement. Que trouvent-ils? Que ce visage-là est loyal. Cet homme-là ne boit pas. Bœ examine l'attestation du bureau agraire. Il pose des questions et des questions. Combien de terre? Combien de défrichée? Mais si loin de tout lieu habité... grand Dieu! alors ça ne valait pas un clou de soulier.

Et, tandis que les lunettes se lèvent vers la petite fenêtre située haut contre les pavés de la rue, où l'on voit des pieds marcher à droite et à gauche, Morten remarque sur les murs, accrochés, des passages de la Bible: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ». Et « Priez sans cesse ».

— Combien te faut-il?

Morten dit deux cents dollars.

— C'est beaucoup.

Il se grattait dans la barbe. Lorsque Morten parla d'une batteuse, le cordonnier s'anima :

— J'en ai une d'occasion, aussi bonne qu'une neuve. C'est un gage laissé pour compte, tu peux l'avoir pour un prix dérisoire.

Et le jeune homme fut obligé de signer un papier par lequel il engageait sa récolte de l'année ; en cas de disette, il devait, à l'automne, livrer bœufs et voiture. Dix pour cent d'intérêts par mois, parfaitement. Pour finir, il dut poser la main sur la Bible, et jurer que tout serait payé jusqu'au dernier sou. Mais lorsqu'il vérifia le compte des billets gras, il ne trouva que cent quarante dollars !

— Oui, qui a dit le contraire ?

— Mais j'ai signé pour deux cents.

— Je pense bien. Les vingt que j'ai retranchés sont le bonus. Et quarante pour la machine.

Morten eut un petit ricanement, puis il se dépêcha de mettre l'argent dans sa poche, afin que le pieux homme n'en retranchât pas davantage.

Le voilà de nouveau en route avec sa voiture à travers la grande prairie ; il n'a pas seulement batteuse et grain à semer, il a aussi du café, du sucre et trois petits cochons dans une caisse pour les femmes. Elles ne le lui avaient pas expressément demandé ; mais il savait qu'elles en seraient contentes. Pourvu que le lait qu'il a acheté veuille bien se conserver à peu près, pour que les cochons soient en bon état quand il arrivera !

Mais pas de lettre d'Helena, non, non. Il est vrai qu'il n'était pas encore devenu tout à fait millionnaire ; au contraire, il était comme un pauvre poulet mis en cage ; si l'année était mauvaise, il n'aurait qu'à se laisser plumer. Mais, bah, l'année ne sera pas mauvaise. Il était désormais le nouvel Erik Foss, il devait voir le monde en beau, encourager les autres, tout irait bien. Le soleil luit, l'herbe a poussé, la plaine est toute fleurie, Morten est assis sur son siège et ne peut faire autrement que de chanter. De temps en temps, il se prend le menton, comme s'il s'attendait à ce qu'un homme de confiance comme lui arbore au moins une grande barbe.

C'est ainsi qu'ils se tirèrent d'affaire pour l'été. Cette année-

là, l'étendue des champs fut doublée, en sorte que si la récolte était aussi magnifique qu'elle le promettait, ils auraient peut-être en automne du froment à vendre pour bien des centaines de dollars. Chaque matin, l'état du temps est ce qu'ils observent d'abord : tout peut encore être perdu, il y a le danger des sauterelles, et la grêle peut tomber soudain. Kal n'est pas loin de demander à Notre Seigneur, en soupirant, un peu de miséricorde, rien que cette unique fois.

Notre Seigneur? Oui, si l'année est convenable, ils devraient se cotiser et payer le voyage d'un prêtre qui viendrait en automne, ils communieraient alors tous, jeunes et vieux. Mais Kal préférait que ce fût Karen qui proposât aux autres cette idée.

Jamais Morten n'avait éprouvé pareille inquiétude. Il lui semblait à chaque instant que le sort des autres reposait sur lui; il ne se disait plus du matin au soir que Kvidal, un jour, deviendrait superbe, non, il allait visiter les voisins, montrait combien il s'intéressait à eux, qui, en échange, lui témoignaient la même confiance que s'il eût été Erik Foss lui-même. Tellement ses deux voyages en ville lui avaient attiré le respect.

Un jour, Ola Vatne vient en flânant chez lui, sourit d'un air moqueur, et dit :

— Crois-tu que je n'ai pas compris l'histoire de la montre d'Else? Tu vois comme c'est difficile d'être marié avec une femme pareille, j'en suis tout le temps pour ma honte.

Et alors, il se découvre complètement, et annonce qu'en automne il ne veut pas aller en ville, car il sait quel serait le résultat; il ne veut pas causer cette peine à sa femme une fois de plus : il payera le freluquet pour qu'il se charge de ce travail. Ainsi Ola se fouaille lui-même, bien qu'il sente monter de plus en plus en lui le désir de revoir du monde et de s'en donner tant et plus; mais, cette fois, plutôt aller au diable!

Lorsque Morten se promène seul le long de ses champs, il éprouve un sentiment qu'il ne communique pas aux autres; il se rappelle, dans la ville, cette vague humaine qui roulait vers l'Ouest, et il lui semble qu'elle l'entraîne. S'il regarde la mer de la prairie, elle n'est plus un désert; c'est une fortune et une richesse : patience, il veut y participer. Cette étendue infinie de bonne terre non cultivée semble murmurer un chant d'avenir : patience, il veut prendre part au chant. Tel qu'il est là, tête

nue et en manches de chemise au soleil, devant l'immense plaine, il se sent stimulé : travaille, travaille, le monde s'ouvre à toi ! Le vent doux de l'été souffle partout germes et fécondité, lui caresse le visage, et Morten, dont l'esprit s'envole avec la brise, croit aspirer tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde.

Tout autre était l'effet de la prairie sur Per. Il avait élevé un petit remblai de terre à quelque distance de la hutte, et si on lui demandait ce que c'était, il ne voulait rien en dire. Mais quand lui venaient ses lubies, lorsque la plaine le pénétrait d'une morne mélancolie, à tel point qu'il ne pouvait plus supporter ni Anne ni l'enfant, c'était comme un réconfort de regarder le remblai. Il y jetait quelques pelletées de plus, cela lui faisait du bien; cela s'élevait un peu au-dessus du sol; allons, encore quelques pelletées. L'un s'adonne à l'alcool, tel autre cède à l'ivresse mauvaise dont le pays plat remplit la tête. Per y cédait parfois; il s'en allait au crépuscule, et marchait loin, bien loin. Ses pensées devenaient de plus en plus sombres; mais la prairie glissait seulement devant lui, pareille, toujours pareille. Que pouvait faire Anne, quand elle le voyait enfin rentrer tout chancelant ? Il avait les yeux hagards ; il ne fallait pas qu'il prît l'enfant ; si elle pouvait au moins amener Per à se coucher, cela le remettait de dormir longuement. Le lendemain, il était de nouveau calme et ne savait qu'inventer pour être agréable.

Anne, un jour, est assise dans sa hutte, lorsque deux étrangers entrent et saluent en norvégien ; ils sont en sueur et couverts de poussière ; leurs souliers, à force de marcher, sont en lambeaux. Ils demandent à manger : ils sont en route à travers la prairie depuis plusieurs jours, il y en a deux que leurs provisions sont épuisées; ils cherchent des terres, ils ont trouvé du monde enfin, Dieu merci. Anne leur sert du lait et de la bouillie de gruau : ils se jettent sur les plats. Anne observe l'un d'eux, qui est glabre et jeune.

Ils racontent qu'ils arrivent de l'Illinois, où un settlement norvégien avait bien réussi, mais avait été entouré de Polonais que soutenait l'église catholique. Ce voisinage était devenu tel, qu'un jour les Norvégiens en avaient eu assez. Six fermiers avaient vendu, et les deux qui étaient là étaient envoyés pour trouver un nouvel emplacement. Pourront-ils coucher ici cette nuit ?

On leur permit de coucher par terre. Per n'était pas homme à les renvoyer. Mais, le lendemain matin, pendant qu'ils dormaient encore, Morten Kvidal tint conseil avec ses camarades. Ils furent d'accord pour dire qu'il pourrait être excellent d'avoir comme voisins des gens convenables. Mais ils ne voulaient pas les avoir trop près d'eux. Ceux qui étaient venus ici les premiers devaient avoir la place de s'étendre.

— Eh bien, va leur dire ça, toi, Morten, conclut Ola.

Morten fit ainsi. Les deux étrangers, d'ailleurs, furent raisonnables, il s'entendit avec eux, et les conduisit à une bonne distance pour les aider à choisir un terrain.

C'était surtout le claim d'Erik Foss qui était l'objet de sa crainte. Erik ne l'avait pas possédé assez longtemps pour en disposer à sa mort; aussi était-il redevenu terre sans maître. Mais Morten le destinait au fils aîné de Kal, quand Anders serait assez âgé pour en avoir un, et, en attendant, Kal pourrait le cultiver, si aucun étranger ne venait s'en mêler. Nul ne savait que Kal lui-même, sans rien dire, était sorti le matin de bonne heure, et avait inscrit son nom sur la borne de la première section à l'ouest. Ce n'était pas légal, mais qu'on vienne donc lui prendre ça!

Anne, les jours suivants, se remit à chanter, quoiqu'elle vît bien les regards un peu soupçonneux de Per. Il est vrai que l'un des chercheurs de terres était jeune.

Le temps de la moisson approchait, quand, un dimanche matin, Karen Skaret fut réveillée par le tintement d'une clochette. Elle se frotta les yeux. Rêvait-elle? Personne, ici, n'avait de clochette au cou des vaches. Mais le son familier rappelait les jours anciens, à Skaret. Elle sortit, et vit tout un troupeau de vaches rousses et blanches qui paissaient dans la plaine par un pur matin ensoleillé. Des vaches-fantômes? Non, elle aperçut plus loin de la fumée. Serait-ce des Indiens? Mais non... plus tard, dans la journée, des femmes, des gars viennent souhaiter le bonjour comme des chrétiens. C'est la petite colonie de l'Illinois qui a déménagé. Revoir de nouveaux visages, c'est un événement pour les femmes qui ont vécu ici, dans les huttes, depuis plus d'un an.

Les étrangers ont préparé un festin, là-haut, dans leur camp : il faut maintenant que les pionniers de l'endroit les y suivent. Les camarades font toilette comme pour une noce.

Même l'instituteur Jo se rase et met une cravate de laine. Else, la peau brûlée par le soleil et la démarche légère, arrive avec son Ola. Anne, à l'idée de revoir du monde, est comme une jeune fille. Et là-haut, dans le camp, ils aperçoivent des chevaux et des voitures de planches : ces gens-là veulent s'installer grandement tout de suite, et peut-être se construire des maisons de bois. Kal demande : « D'où est-ce que vous êtes ? » La plupart sont de la région de Trondhjem. Mais celui-ci, à la barbe rousse, est Irlandais ; il ne comprend que l'anglais. On eut d'abord du chocolat et du pain de la ville, puis de la viande rôtie, accompagnée d'un petit verre, on bavarda, les questions se croisaient sur le pays d'où arrivaient les nouveaux colons, et sur la vie par ici, dans la prairie. L'hiver est-il rigoureux ? Les enfants de Skaret eurent des camarades, l'Irlandais avait une fille pâle, aux cheveux roux, qui ne comprenait, elle aussi, que l'anglais ; mais on pouvait tout de même jouer avec elle. Puis, ils se dispersèrent tous dans la plaine.

On lève ensuite le camp, on va plus loin vers l'Ouest, les lourds vaisseaux de prairie se séparent pour gagner les différents claims. Et, les jours suivants, des colonnes de fumée s'élèvent, et quand l'air est tout à fait calme, les camarades peuvent entendre les coups de hache et de marteau des bâtisseurs. Ah, maintenant on a donc des voisins !

## IV

Ce fut une année splendide. Kal pensait aux champs qu'il avait dans le vieux pays, grands comme des timbres de poste par comparaison avec les espaces qu'il a pu labourer l'an dernier. Maintenant cela ondulait comme un lac doré : oh, tout ce blé, tout ce froment ! Et il avait, de plus, le claim d'Erik Foss, pourvu que personne ne vienne le lui prendre. Ils se mirent ensemble et s'entr'aidèrent de ferme en ferme. Les gars avançaient les uns à la suite des autres et lançaient la faux, les femmes et les enfants se démenaient derrière, courbés, liaient les gerbes et en faisaient des tas. Le soleil brillait, le ciel était vaste et bleu. Là-bas, sur un tas de blé, le bébé d'Else piaille ; impossible de s'en occuper en ce moment : la mère est tête nue et en sueur, et besogne comme les autres. Mais a-t-elle jamais vu Ola aussi beau qu'il est là, le bras en arrière tenant la faux,

sa chemise ouverte, avec sa crinière dorée qui rappelle une couronne, non, quel gars! Il n'est pas question de rentrer avant le soir; on a des provisions; deux fois par jour, on s'assied sur un tas de gerbes, on mange de la bouillie froide, on boit du lait au seau, puis on se renverse sur les gerbes de blé, on ferme les yeux pour se reposer un instant. Ensuite, la batteuse passe d'un voisin chez l'autre. Ah, il y en a, du froment, il s'entasse en collines, et il faut qu'il reste par terre au soleil et à la pluie, jusqu'à ce qu'on puisse aller en ville. C'était chez Kal surtout qu'il fallait voir cette récolte, il en avait bien le double des autres, il en faisait le tour, ses regards allaient des montagnes de froment aux énormes meules de paille, c'était à n'y pas croire, mais c'était à lui !

Puis ce fut le voyage en ville. Dès l'aube, les cinq charrettes de grain se mirent en mouvement, lourdement, par la prairie. Les bœufs avancent de leur mieux, les gars sont couchés sur le chargement. Loin à l'est une bande rougeâtre annonce le jour. Ola n'en est pas : le freluquet siège sur sa récolte; celui-ci est encore en partie associé avec l'instituteur, mais ils vont cette année se séparer tout à fait; le freluquet aura de quoi s'acheter une paire de bœufs, et il se construira une hutte, à son retour de la ville.

L'air devient chaud, il faut faire halte, manger, et laisser les bœufs se reposer quelques heures. Et c'est l'éternelle marche lente par l'éternelle plaine. Le soir, on allume du feu pour chauffer la bouillie habituelle, et on se couche enfin, chacun sous sa voiture. La nuit les enveloppe tous et le ciel étoilé s'étend au-dessus d'eux.

Le troisième jour, ils aperçoivent au loin quelque chose qui se meut dans la même direction qu'eux : c'est une suite de voitures de blé venues d'un autre settlement situé dans une autre partie du monde. Vers le soir, ils sont arrivés sur la route militaire, la marche des bœufs est plus facile, mais soudain il faut se ranger pour laisser passer d'autres chargements que tirent quatre chevaux aux pieds agiles. De plus en plus nombreuses arrivent les suites de charrettes par des routes latérales : c'est un ruban de charrettes qui se déroule vers la ville. Et ils croisent d'autres suites, qui déjà y ont été; les gars ont les figures rouges de boisson, ils chantent, ils braillent, et font claquer leurs fouets.

Aux approches de la ville, les voitures sont tellement serrées les unes contre les autres, qu'il est impossible d'aller plus loin aujourd'hui. Dans les rues, c'est la même longue procession, voiture contre voiture. Il faut attendre son tour. Chaque chargement doit être pesé et vidé à l'élévateur. Morten et ses camarades sont obligés de s'arrêter dans la campagne, à une bonne distance. Les gars sautent à bas, se rejoignent, se regardent ébahis, et rient.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis qu'il faut nous armer de patience.

Le long de la file des voitures qui attend, circule maint spéculateur en blés. Il observe son monde, offre des petits verres.

— Écoutez, bonnes gens, pourquoi rester là et attendre jusqu'au jugement dernier? Vous ne parviendrez pas jusqu'à la pesée avant trois jours. Et les prix baissent chaque jour : nous avons un télégramme de la bourse de Chicago. Vendez-nous, plutôt. Aujourd'hui, nous pouvons payer quatre-vingts cents le *bushel*; demain, je vous jure que ce ne sera que soixante.

Et il sort un carnet de poche, et agite des billets devant ces gens de la prairie, qui n'ont pas vu d'argent de toute l'année. Nombreux sont ceux qui acceptent. Mais Morten passe auprès de chacun de ses camarades et dit :

— Pas de bêtises ! Nous attendons.

Attendre... bien ! On ne pouvait dételer les bœufs. Quand la voiture de devant s'ébranlait, il fallait suivre. Bœufs et gens devaient manger sur place, et rester là jour et nuit jusqu'à ce que vînt leur tour.

Ils durent faire quatre voyages en ville, tant ils avaient de froment à livrer cette année-là. Ce n'était pas encore la fortune, mais le cordonnier Bœ eut ce qui lui revenait ; ils rapportèrent à chaque voyage de nouveaux achats, deux bœufs pour chacun, une charrue de plus, une batteuse, deux sacs de charbon pour faire du feu au moins le dimanche, quand viendrait le froid de la prairie, et avant tout des vivres pour le long hiver. Per Fœll eut de quoi offrir une broche à Anne, et Anders acheta des lignes pour Oluf et pour lui-même, et un moulin à café pour sa mère.

Au quatrième voyage, il fallut qu'Ola Vatne vînt aussi.

A l'aller, il chantait. Rien que l'idée de voir du nouveau, des maisons, des lumières aux fenêtres, des boutiques, des gens de tous les pays, du mouvement, un clocher d'église, des chevaux et de belles voitures et des femmes en chapeau et toilette; oh, le monde, tout de même, est tel que l'on ne peut s'empêcher de chanter! Malheureusement, ce maudit petit chef, Morten, aussitôt que l'on fut arrivé en ville, se mit à le surveiller. C'était tout le temps : « Ola !... viens un peu ici, Ola ! » Voyons, Ola ne pouvait plus causer avec des gens, peut-être? Et il ne pouvait aller nulle part sans rencontrer des bons gars. « D'où es-tu ? De Biri ! Non, pas possible. » Et Ola devait parler un peu de sa région; et chacun sait qu'il n'est pas facile de se séparer comme ça tout de suite. Si on refuse un petit verre, on offense les gens, et si on ne rend pas la pareille, on est un sale type. C'est curieux, le nombre de bons garçons qu'il a rencontrés partout cette fois-ci?

Seulement, le matin où les cinq voitures s'ébranlèrent pour le retour, Ola était couché dans la sienne, sans connaissance. Kal Skaret fait la grimace au soleil qui se lève, Morten est pâle. Tous deux ont dû se battre avec toute une bande pour délivrer Ola. Lorsque, dans la journée, ils s'arrêtent pour le repas, ils détèlent les bœufs d'Ola, mais le laissent ronfler. De même, le soir. Mais le lendemain, Ola est debout avant les autres. Ses cheveux sont pleins de balles de froment et il baye au soleil, qui le regarde à son tour de là-bas, à des milliers de lieues par delà l'infini. « C'est toi, Ola? — Hé, oui, malheureusement, c'est bien moi. » Il tâte sa poche. Plus de portefeuille! Il avait une paire de petits souliers rouges pour le bébé, il ne l'a pas rêvé; ils sentaient si bon! Il fouille la poche extérieure de sa veste. Oui, en voilà un. Oh, le joli petit soulier! Mais où est l'autre? Il cherche partout, dans toutes ses poches, dans la charrette, dans les caisses. Il n'y en a qu'un. Il n'a rien rapporté d'autre. Si encore il avait un fusil, là, sous la main, il pourrait au moins se régler son propre compte. Maintenant les autres se lèvent ; il se dépêche de se recoucher. Il étend un sac sur sa figure, et il ronfle.

Arrive le jour où les camarades aperçoivent la fumée des huttes. Femmes et enfants viennent au-devant d'eux. Else tient

(1) Le ministère Sverdrup, premier grand ministère de gauche, fut constitué en 1884.

le bébé sur son bras. De loin elle souhaite la bienvenue à Ola. Mais lui, éclate :

— Else... tu étais folle, quand tu m'as pris. Retourne plutôt chez toi, auprès de ton père. Peut-être vit-il encore !

Else reste debout, interdite.

— J'ai perdu tout ce que j'avais ! Prends l'enfant, Else,... et rentre chez toi !... Et tout ça sera fini.

Pour toute réponse, Else baisse la tête, et dit :

— Tu as sûrement besoin de dormir, Ola. Il vaut mieux te mettre au lit.

Mais lorsqu'il alla enlever la bâche de la voiture, il fut bien étonné. Pendant le voyage de retour, il avait couché sur deux sacs de farine. Il ne les avait pas achetés. Encore les camarades ? Mais qui ? Per Fœll ? Ou Morten? Il sentit un instant comme un sanglot dans sa gorge, puis il serra les poings et fut en rage. Il ne voulait pas d'une pareille compassion. Puisqu'il se conduisait d'une manière si absurde, pourquoi ne le laissait-on pas aller à tous les diables ? Pourquoi diantre les autres s'en mêlaient-ils ?

L'automne avançait, quand une voiture traînée par des bœufs s'approcha du petit territoire de la colonie. Sur le siège était assis Morten Kvidal ; dedans, un homme à barbe rousse et à lunettes. C'était un prêtre de Northville. Oui, c'était bien là qu'il habitait; mais ses ouailles étaient dispersées dans la vaste prairie, à des intervalles de nombreux milles. La colonie était son sixième groupe. Et comme il devait les visiter tous, il était habitué à coucher en route, aux cahots de la voiture à bœufs. Pour une excursion comme celle-ci, qui prenait deux semaines, il recevait dix dollars d'argent, et il était voituré, nourri et logé. Logis médiocre. Après une année si merveilleuse, la colonie devait évidemment se payer un peu de parole divine.

Les enfants de Skaret ne tardent pas à courir partout, pour annoncer l'arrivée du prêtre. La hutte d'Erik Foss avait été mise en état, le mieux qu'on avait pu. Else y avait porté une nappe, des tasses et de quoi manger.

Le soir, le prêtre, assis auprès d'une chandelle qui tient dans un goulot de bouteille, étudie son sermon. Des pas résonnent. Entre un homme corpulent à grande barbe brune, Per Fœll. Il ne se présente pas humblement comme les tra-

vailleurs y sont obligés dans le vieux pays, lorsqu'ils abordent ce grand personnage qu'est un prêtre. Celui-ci n'a pas été nommé par le roi pour châtier le peuple. Non, aujourd'hui Per Fœll est l'égal du prêtre; aussi lui tend-il la main et lui souhaite la bienvenue. Puis, il s'assied, et se met à causer, avec bien des hésitations. Il y a une ou deux questions graves sur lesquelles il veut consulter le prêtre. Pourvu, du moins, que cet homme les comprenne mieux que Per lui-même.

Une heure passe. Deux heures. Il se produit ceci, que Per, une fois qu'il a fait entrevoir, comme par une porte entre-bâillée, ce qui bout et fermente en lui, laisse tout échapper. Il finit par se confesser comme un enfant. Il est aux abois : le prêtre a-t-il un conseil à donner? Toute l'angoisse que Per, dans la solitude de la prairie, a ressentie, tous les fantômes qui lui sont apparus, le prêtre les connaît maintenant à fond.

Lorsqu'enfin l'homme à lunettes reconduit Per à la porte, il lui serre les deux mains.

— Bonsoir, mon ami. Beaucoup de nos compatriotes éprouvent cela dans la prairie. Dis-toi le bien. Mais ça passe. Essaye d'être gentil avec ta femme, et, avant tout, tâche de dormir.

Ce fut un dimanche à ciel d'automne clair et temps doux. Le soleil ne brûlait plus, il éclairait et réchauffait seulement. Les gens se réunirent en toilette, le psautier à la main. De la colonie nouvelle il arriva deux voitures pleines, attelées avec des chevaux.

Le service divin eut lieu en plein air. Ces gens dans le désert revoient enfin un prêtre : il a robe et collet absolument comme dans le vieux pays. Il parle leur langue. Les psaumes sont les mêmes qu'ils ont chantés si souvent dans l'église de leur canton. Ils chantent de nouveau... comme autrefois. Les uns sont assis sur des bancs, d'autres par terre : derrière eux s'étend la plaine, au-dessus, le ciel; tout chante. Et le prêtre est debout sur la marche et lève les mains :

— Que la grâce de Dieu soit avec vous, soyez en paix avec Dieu, notre Père, et le Seigneur Jésus-Christ.

Ils inclinent la tête. Anne sanglote déjà. Elle a sur ses genoux son enfant qui lui caresse la joue. Per Fœl regarde fixement le prêtre et fourrage dans sa barbe. Ola se détourne à demi, son visage hâlé est fermé. Morten se sent plus ému qu'il ne le fut jamais dans l'église de chez lui. Ce n'est pas seulement

à cause des souvenirs qui le transportent là-bas en ce moment, et lui font voir sa mère et ses frères et sœurs en chair et en os; il y a aussi l'émotion des autres qui se concentre en lui. Ce n'est pas parce qu'il est maintenant pour eux comme un chef, mais parce qu'ils lui sont devenus si étrangement proches. Il n'a pas encore causé avec Ola depuis le voyage en ville. Aujourd'hui, il ira lui serrer la main.

Après le sermon, nouveau psaume, toutes les femmes sanglotent. Ce n'est pas que le prédicateur ait menacé ou effrayé, ce sont les souvenirs et la nostalgie qui, maintenant, pendant le psaume, forment comme une échelle vers le ciel.

Ensuite on communie dans la hutte.

Derrière une petite table couverte d'une nappe blanche se tient le prêtre, il a vin et pain, qu'il a apportés. Devant lui les femmes et les gars ont formé un demi-cercle; ils sont à genoux sur la dure terre tassée qui était le plancher d'Erik Foss. Ils penchent en avant leurs têtes tannées, ils joignent leurs rudes mains de travailleurs. Et la petite hutte de terre devient un temple.

Lorsque le prêtre pose la main sur la tête de Per Fœll, il la laisse un peu plus longtemps que d'habitude, et Per a le sentiment d'une caresse fraternelle.

## V

En bien des fermes de Norvège, un peu partout, il y a sur la commode un portrait de celui qui est en Amérique. Il était là autrefois, comme tous les autres, et maintenant il est parti loin, bien loin. Il doit avoir une belle situation, car sur son portrait il a un air sévère, une raie dans les cheveux et des vêtements de bourgeois. Ses lettres sont lues à haute voix comme le sermonnaire, la mère verse une larme, le père tient ses yeux baissés, les jeunes gens ont des visions nouvelles et hardies. Peut-être y a-t-il des fleurs à la fenêtre, des images sur les murs, une armoire dans un coin, sur laquelle des roses sont peintes : ce qui est le plus beau dans la maison, c'est l'Américain sur la commode; il est plus qu'un ornement, il devient peu à peu un dieu lare.

Berit Kvidal avait le sien. Le portrait de Morten y trônait, et lorsqu'elle se trouvait seule un moment, il arrivait qu'elle

bavardât un peu avec lui. Qu'est-ce que tu penses de ceci ou de cela? Les pas de Morten, fermes et impérieux, ne résonnaient plus dans la cour; sa voix ne décidait plus de tout ce qu'il fallait faire; Berit n'avait plus, comme autrefois, à laver et ravauder ses affaires. Mais à quoi bon se lamenter? Sous ses cheveux roux, elle avait toujours son visage ardent à la besogne, elle avait l'étable et la cuisine, la salle et les enfants, le filage et le tissage, le travail au dehors à la fenaison, et parfois une assemblée de femmes avec café et parole sainte. Il y avait toujours ceci ou cela de pénible, mais lorsqu'elle trottait par la cour, elle pouvait s'arrêter un instant et regarder les collines boisées, le canton en bas, le grand fjord devant les longs fjelds bleus à l'Ouest. Des vapeurs et des voiles blanches entraient et sortaient, quelques-uns à destination lointaine, oh, si lointaine! et d'autres arrivaient de pays étranges, pays de contes; mais, à voir tout cela, elle éprouvait un repos et un encouragement.

Morten aussi était parti là-bas sur un grand vapeur; elle s'efforçait de percer l'espace, mais sa vue se perdait en un brouillard lumineux qui s'appelait l'Amérique, et cela encore était un conte. Elle avait maintenant, il est vrai, Simen âgé de vingt ans déjà, Per, plus jeune de deux ans, Randi en ses quinze ans, puis le petit Knut et Motte. Tous la secondaient, mais c'était Morten qui avait tout mis en train.

Plusieurs fois, le dimanche soir, elle était allée avec les enfants vers le haut des terres et avait regardé les coteaux de l'autre côté de la rivière. Ce n'était toujours que forêt d'aunes, souches et pierraille, mais, patience, qnand Morten viendra, ce sera champs et prés. Voyez ces vieilles maisons, telles qu'elles sont aujourd'hui, et imaginez l'aspect que tout ça prendra quand il sera là. Berit pouvait voir, et amena les enfants à voir aussi le grand bâtiment principal peint en blanc et les communs rouges, en longueur, avec les deux ailes; il s'en fallait de peu qu'elle n'y eût déjà déménagé, et qu'elle ne circulât partout en puissante maîtresse d'un beau domaine.

Seulement, la banque réclame ses intérêts; le prévôt, les impôts, l'épicier un acompte; et ce n'est pas tout. Berit soupirait et cherchait des expédients. Morten viendra dans deux ans, sans doute. C'était un recours, à chaque instant, de penser à lui. A distance, il se transformait en salut universel. Lorsqu'elle était assise à la fenêtre, au crépuscule, et regardait le ciel occi-

dental, il lui arrivait de choisir une étoile, la plus belle, et en la suivant des yeux, elle pensait d'autant mieux à son fils.

Parfois une fille blonde aux grands yeux interrogateurs paraissait à la porte de la cuisine. Elle venait toujours par les bois, et ne voulait jamais s'aventurer jusqu'à la salle. C'était Helena. Vraiment, on peut aller à Kvidal, maintenant? Est-ce, peut-être, parce que Morten est si loin, qu'Helena peut se l'imaginer tout à fait tel qu'elle le désire, autant dire comme un prince, qui sans doute faisait de temps en temps des prouesses en ski, ou prononçait des discours, ou chantait comme personne au monde. Avec qui en aurait-elle parlé, sinon avec sa mère?

— As-tu une lettre?

Berit sourit :

— Oui, et toi?

Et les deux femmes de babiller.

Puis, c'est le long hiver sans lettres. Elles savaient qu'il était parti dans la prairie, mais non que c'était si loin de la poste. Berit trouvait le temps long, mais c'était pis pour la jeune fille. A Noel, Helena accourt en skis.

— Tu n'as pas de nouvelles?

— Non, hélas!

— Crois-tu que... qu'il est arrivé quelque chose? qu'il ne vit plus?

— Tais-toi donc, enfant. Tu peux être sûre qu'il est vivant

Mais, cette fois, Helena reste assise sur le banc de la cuisine et gémit. Il lui est apparu soudain qu'elle n'a pas été envers Morten telle qu'elle aurait dû être. Elle croit maintenant qu'elle ne pourra jamais plus se consoler. S'il lui envoie un billet, elle ira le rejoindre, quand elle devrait pour cela s'enfuir comme une voleuse.

Berit réfléchit. Si vraiment Helena va le rejoindre, quelle raison aura Morten de revenir ici?

C'est pénible. Être mère est toujours douloureux. Une mère s'attend toujours à être abandonnée. Mais Kvidal? Si... si le grand Kvidal n'allait être qu'un rêve? Morten, Morten, tu ne vas tout de même pas tout lâcher!

La nuit, elle tissait un beau tapis rouge, bleu et blanc. Ce devait être la couverture de lit de Morten quand il reviendrait se marier. Elle eut de la peine à décider Helena, un jour, à entrer dans la salle, où il n'y avait personne.

— Pourquoi est-ce faire, ça, crois-tu ?

La fille rougit.

— Je ne sais pas.

L'autre sourit.

— Moi non plus.

Or, au printemps, Helena cessa de venir. Berit la rencontra une fois sur la route, et c'est à peine si elle parvint à rencontrer son regard.

— As-tu reçu des nouvelles ?

— Oui.

— Et le billet, peut-être ?

La voix de la jeune fille tremblait.

— Non.

— Mais peut-être as-tu changé d'idée ? C'est si difficile, tout ça !

Au milieu de l'été, le mariage d'Helena avec le fils du prévôt fut annoncé à l'église. Berit y était. Elle ne tomba pas en pâmoison. Mais elle n'eut pas le courage de l'écrire à Morten. Cela pouvait l'effaroucher, lui faire retarder son retour. Elle contemplait toujours le portrait sur la commode, causait un peu avec lui en tête-à-tête ; et elle continuait de tisser la belle couverture.

Au commencement, Simen, grassouillet et blond, sembla porter la charge des projets de Morten. Il ne passait rien à ses frères et sœurs, maintenant qu'il était l'aîné. « File, et coupe du fagot, » disait-il à Per. « Vous, restez avec moi, nous planterons des pommes de terre, » ordonnait-il aux deux sœurs. Il pourrait montrer à Morten qu'il était homme à mener la ferme aussi bien que lui. Mais le temps passe, et il commence à s'étonner : pourquoi l'Américain n'envoie-t-il pas des sommes qui en vaillent la peine ? Cinq ou six dollars de temps en temps, la mère pouvait dire que c'était beaucoup ; mais cela suffisait-il pour la banque, l'épicier et les impôts, sans parler de louer du monde et d'entreprendre un grand travail ? A quoi pensait-il, Morten ? C'était Simen qui devait maintenant s'en aller gagner au dehors, l'hiver à la pêche, au printemps et en automne comme journalier. A quoi pensait Morten ? Il donnait de nouveaux ordres : il fallait mettre ceci ou cela en train, commencer à creuser un fossé au nord de la tourbière. Fort bien, donne de quoi le faire ? Ne serait-il pas bientôt riche, lui qui avait là-bas une ferme de six cents mesures ?

Cependant, l'idée du grand Kvidal hantait toujours l'esprit des jeunes frères, et un jour Simen se mit vraiment à défricher sur les coteaux. Enlever les genièvres et les arbustes, c'est un travail, mais c'est une autre affaire quand on s'attaque à la terre elle-même, qui n'est que souches et pierres ; alors, il est bon d'avoir Per avec soi, et ça se sent dans les reins et les bras. Peter ressemble à son père, il est vif et voûté, il veut que ça marche, à toutes forces, mais soudain le voilà de mauvaise humeur, et il décampe. Pas un endroit qu'il ne faille retourner à la pioche, tout pouce de terre demande un effort ; si Kvidal a été défriché de la sorte, on comprend que la petite ferme n'ait pas été plus grande.

Le défrichement n'avançait guère. Et les deux frères étaient singulièrement revêches et maussades avec leur mère. S'ils gagnaient quelque argent, ils ne lui donnaient plus tout. Ils voulaient s'habiller convenablement, puisqu'elle n'y parvenait pas. Per voulait se payer une montre. Et puis, il y avait l'école régionale. Tous deux voulaient y aller, comme Morten.

Simen, depuis longtemps, avait envie de devenir un habile forgeron. Per savait déjà fabriquer des roues de voiture aussi bonnes que celles que l'on achète en ville. Mais les lettres d'Amérique ouvraient de si féeriques perspectives que tout ce qui les avait occupés jusqu'alors leur paraissait bien mesquin. Lorsque chacun d'eux eut passé un hiver à l'école régionale, et appris une foule d'histoires sur des rois, des guerres et des expéditions de vikings, cela leur parut encore plus pauvre. Ils se voyaient en face d'autres temps, d'autres peuples, d'autres régions du monde où seuls comptent les grands exploits... où seuls sont mentionnés les hommes qui s'élèvent très haut. Allaient-ils, eux, s'éreinter pour Morten?

Ces lettres qui venaient des émigrés en Amérique se ressemblaient en ceci qu'elles racontaient ce qui était bien là-bas, mais taisaient les épreuves traversées. Elles éveillaient une vive curiosité dans le canton. Lorsque les gens étaient réunis devant l'église, c'était de ces lettres qu'ils parlaient. Même Kal Skaret qui déjà possédait six cents mesures, un vrai domaine! Cela pouvait donner à réfléchir aux petites gens du canton. Cela trottait dans la cervelle du husmand, lorsque, par un matin d'hiver, de bonne heure, il cheminait péniblement à travers les amas de neige pour aller à la grande ferme travailler

en corvée à huit skillings par jour, ou bien quand il revenait bredouille de la pêche aux Lofoten. Si les papiers du procureur faisaient irruption dans la masure, si Ebbe y venait prendre un gage, c'est toujours à l'Amérique que les gens pensaient. Voilà le sort des petits, ici. Et voilà leur sort en Amérique. Rappelle-toi l'histoire de Kal.

Ils furent de plus en plus nombreux à partir. Une fois partis, lorsqu'ils écrivaient, leurs lettres étaient comme les autres lettres d'Amérique. Si leurs affaires allaient mal au point de ne plus savoir où donner de la tête, ils n'en disaient rien, ils le laissaient à deviner aux parents et connaissances. Ils voulaient, du moins aux yeux du père et de la mère, passer pour l'homme qui s'est élevé très haut; ils voulaient, comme les autres émigrés, être le dieu lare sur la commode.

Un jour, deux vieux montent les coteaux de Kvidal. La barbe blanche de l'homme s'étale sur sa poitrine, ses yeux sont rouges et chassieux, il marche courbé sur son bâton. La femme est petite et flétrie. Ils entrent, saluent, s'asseoient près de la porte. Ils veulent seulement savoir si Berit a eu des nouvelles de Morten.

Certainement, elle en a eu. Et comment va leur fils, Jo?

Jo? Les yeux rouges du vieux cherchent ceux de sa femme. Ils n'ont pas encore eu un mot de lui.

Berit arrête son rouet. Se peut-il qu'il n'ait pas écrit? Tous deux font signe que non. Il y a deux ans qu'il est parti. Les garants de l'emprunt à la banque ont dû payer la somme. Mais le pis est qu'eux, les parents, ne reçoivent jamais un mot.

Berit dut se lever et faire chauffer la bouillotte de café. Comme elle se sentait vraiment riche, à regarder ces deux vieux, désolés de voir que leur fils avait oublié ses parents et son foyer! Certes, Berit pouvait leur parler de Jo. Morten le nommait dans ses lettres, naturellement. Leur fils possédait maintenant une grande ferme, il était évidemment en chemin de devenir un vrai richard.

— Et il n'envoie pas un sou à la maison, dit le vieux, qui, de nouveau, regarde sa femme.

Depuis lors, Berit ne les rencontra jamais sans qu'ils vinssent demander des nouvelles de Jo, et elle n'avait pas le courage de rien dire, sinon que Morten en donnait de bonnes, mais oui.

Lorsque deux ans furent passés depuis son départ, Morten envoya cinquante dollars. Ça, c'était une somme. Si, au moins, Berit n'avait pas eu chez l'épicier une si grosse dette!

Mais depuis sa conversation avec l'ingénieur des forêts, elle avait tout le temps peur : si l'idée de partir venait à Simen et à Per. Il étaient de plus en plus mous au travail sur la ferme. Elle prit Simen à part, et lui dit qu'il était temps d'entrer pour de bon en apprentissage chez le forgeron. S'il avait une grande forge, un jour, en sorte que les gens n'auraient plus besoin d'aller chez l'épicier ou en ville pour des serrures, ou des réparations, ou pour ferrer les chevaux, ce serait la fortune. Elle causa avec Per. Lui qui était si adroit de ses mains! Si un jour il créait un atelier de voitures ici dans le canton, les gens viendraient de loin lui acheter des carrioles, des cabriolets, des traîneaux élégants et des charrettes! Ça pouvait être une grosse affaire, il pouvait devenir riche. Ainsi elle essayait d'orienter leurs idées et de les fixer ici.

Mais Simen et Per demandaient, moqueurs, pourquoi Morten n'avait pas fondé son atelier de menuiserie, au lieu d'émigrer. De l'argent... il fallait de l'argent. S'ils s'en allaient par le monde et s'élevaient haut, comme lui, y verrait-elle tant de mal?

Le rêve du grand domaine de Kvidal, qui jusqu'alors avait resserré les liens entre elle et eux commençait à se dissiper. Mais ce qui fut le plus pénible pour Bérit fut d'observer qu'ils avaient un peu honte de leurs parents et de leur foyer. Sans doute leur semblait-il que personne ne pouvait les estimer, du moment qu'ils n'étaient que de Kvidal? Oui, oui, se disait la mère, mais nous qui étions les parents, nous avons fait tout ce que nous avons pu...

Johan Bojer.

Traduit par P. G. La Chesnais.

*(La quatrième partie au prochain numéro.)*

# JOURNAL INTIME

## I

### 1857-1858

Émile Ollivier a tenu, aux principales époques de sa vie, un journal, où il notait projets, lectures, rencontres, impressions de nature et d'art, choses vues ou entendues. C'est ce journal, si intéressant par sa variété et sa sincérité, que veut bien nous communiquer Mme Émile Ollivier. Nous en extrayons les passages qui évoquent le mieux ce monde du Second Empire, dans l'intimité duquel le lecteur d'aujourd'hui est si curieux de pénétrer.

*26 juillet 1857.* — Refuser le serment, c'est faire une niaiserie, ou un acte révolutionnaire. Dans l'un et l'autre cas, c'est nuire à notre cause. Ce pays déteste les niais; il n'aime pas les révolutions. Tous les peuples sont ainsi : ils font des révolutions, mais à leur insu, sans le savoir, ni le vouloir, jamais de propos délibéré. Quelque misérable que soit leur état, quand on ne leur offre qu'une révolution pour en sortir, ils répondent : « Demeurons dans notre malheur. »

*4 août.* — Seul, toujours seul ! Le fardeau est quelquefois pesant. Le soir, mon cœur est dans la détresse.

Goupy (1) vient me prier, en l'absence de Berryer malade, de plaider l'affaire contre le Crédit mobilier.

*10 août.* — J'ai plaidé l'affaire Goupy. Cela a bien marché. J'ai fait un progrès en ce sens que j'ai été complètement maître de moi. J'ai parlé avec lenteur et en dominant et mon



(1) Un des nombreux clients qui se sont confiés à Émile Ollivier et sur lequel il n'a laissé aucune autre mention dans ses papiers.

sujet et la Cour. Cette affaire est un des scandales boursiers de ce temps-ci. La conduite du Gouvernement a été ignoble. J'ai perdu. Cela ne faisait pas de doute. J'ai plaidé ensuite une affaire Pener. Me voici maintenant libre. Je vais me préparer au départ.

*16 août.* — Départ à huit heures. Je rencontre en chemin de fer Mme Manet (1) et son fils qui se rendent aux eaux d'Évian. Nous ferons route jusqu'à Genève.

*18 août.* — A huit heures et demie, Mme Manet part pour Évian, et moi pour Villeneuve. Le temps est très beau, je puis admirer à mon aise les rives du lac. Elles sont charmantes au sortir de Genève, merveilleuses entre Vevey et Villeneuve. Entre Coppet et Vevey, la côte de Savoie est belle, celle de Suisse est laide.

A l'arrivée à l'hôtel Byron, à quelques minutes de Villeneuve, je trouve d'Almeida, Mme d'Agoult et sa fille. Ronchaud (2) y arrive à sept heures. Nous allons tous ensemble traverser le Simplon. Mme d'Agoult me paraît très désireuse de connaître au vrai ma conduite dans la dernière élection : beaucoup de ses amis lui en ont écrit mal, et, notamment, que je voulais amener Cavaignac à prêter serment, moi qui ne cesse de répéter qu'il ne le peut pas ! Nous allons faire une promenade dans les gorges qui dominent l'hôtel et je lui explique tout. Elle est de mon avis et elle croit que je dois prêter le serment.

Je recommence les mêmes explications avec Ronchaud, le soir, en nous promenant sur la terrasse de l'hôtel. Il se résume ainsi : « Vous avez un rôle unique à remplir, mais il faut que vous réussissiez. » A quoi j'ai répondu : « Je ne suis ni un présomptueux, ni un vaniteux, mais il y a en moi je ne sais quoi qui me dit que je réussirai et qu'en agissant ainsi que je vais le faire, je rendrai un service signalé à la démocratie et au progrès. Je n'ai pas recherché la situation, j'y ai été poussé; cela ne doit pas être pour avorter. » Nous nous arrêtons de temps en temps pour admirer. La nuit est splendide, le lac est immobile, la Voie lactée lumineuse; jamais les étoiles n'ont été si belles, si nombreuses, si brillantes, et une brise tiède nous vient de la montagne. Nous restons là jusqu'à minuit.

*19 août.* — L'hôtel Byron ressemble beaucoup à un couvent :

(1) La mère du célèbre peintre et son fils cadet, Gustave.
(2) Louis de Ronchaud, écrivain d'art et publiciste, né à Lons-le-Saunier en 1816.

les chambres s'ouvrent sur un long corridor ; les fenêtres donnent sur le lac ; à droite, Chillon, Vevey ; à gauche, les roches de la Meilleraie. Quoiqu'il y ait un certain nombre de personnes, l'hôtel n'étant pas un hôtel de passage, il y règne du calme. A 6 heures, j'ouvre ma fenêtre : le lac est toujours plane et tranquille : une lumière douce dore les montagnes de la Meilleraie ; l'air est frais, personne ne remue dans l'hôtel. J'ouvre mon âme et j'en envoie les meilleures pensées à ceux qui m'aiment.

*28 août, à Pise.* — Peu à peu la nuit tombe ; le silence et l'ombre envahissent le cloître. Cette jeune fille et moi, nous nous asseyons en dehors, dans le jardin, et nous nous abandonnons à nos rêveries. Quelles sont les siennes? Les miennes sont douces et toutes pleines d'espérance et d'amour.

*2 octobre.* — A M. Franz Liszt, à Weimar :

« Dès mon arrivée à Florence, j'ai voulu vous écrire pour vous demander l'autorisation d'épouser votre fille ; mais j'ai trouvé plus convenable d'attendre que vous ayez répondu à la lettre qu'elle vous adressait elle-même. Vous l'avez fait dans des termes si bienveillants pour moi que je me sens autorisé à vous écrire directement. Il est difficile d'expliquer par une lettre toujours incomplète, quelque longue qu'on la fasse, une situation que quelques heures d'entretien éclairciraient bien mieux. Aussi aurais-je profité avec empressement de l'offre que vous me faites de me recevoir à Weimar, si je n'étais arrêté par une véritable impossibilité. Mes vacances se terminent le 1er novembre et je désirerais épouser votre fille avant de rentrer à Paris. Je suis ici avec mon père exilé depuis le 2 décembre et je serais heureux qu'il pût assister à notre union.

« D'autre part, j'ai de la répulsion pour les banalités d'un mariage à Paris, et je voudrais à tout prix les éviter. Enfin, c'est ici que nous nous sommes connus et aimés, nous sommes loin du tracas des affaires, nous avons la paix et le loisir, nous ne trouverons jamais un concours de circonstances aussi favorables pour commencer cette vie commune, dont les premiers jours sont si charmants lorsqu'ils peuvent se passer dans la solitude et le recueillement. Aussi vous demanderai-je, au début de nos relations, de faire un acte de confiance en moi, en m'autorisant à différer une visite que vous auriez le droit d'exiger immédiatement.

« Je ne vous adresse cette demande qu'à regret. Il m'eût été bien doux de vous connaître. Depuis un mois et demi, votre fille m'a si souvent entretenu de vous, elle m'a dit, en termes si pénétrants, la hauteur et le charme de votre nature, la tendresse, l'admiration, le culte que vous lui inspirez, qu'il m'a été impossible de l'aimer sans vous aimer.

« Je vais du moins répondre aux diverses questions qui paraissent vous préoccuper. Je suis né à Marseille, le 2 juillet 1825. Ma famille se compose actuellement de mon père, âgé de cinquante-neuf ans, d'une sœur mariée avec un médecin qui habite auprès de Marseille, de trois frères, dont l'un est lieutenant de vaisseau, et les deux autres employés dans le commerce. J'habite Paris depuis l'âge de quatorze ans. A dix-neuf ans, j'avais terminé mes études de droit. A vingt-deux ans, j'ai été nommé commissaire dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, puis préfet dans les Bouches-du-Rhône et la Haute-Marne. Je suis sorti des affaires publiques lors de l'avènement de Louis Napoléon à la présidence. Depuis ce temps-là, je me suis livré à l'exercice de ma profession; le mandat que j'ai reçu aux dernières élections ne m'en détournera pas. Je sais ce que c'est que la popularité, je n'ignore pas les vicissitudes de la vie publique, et comme je n'entends pas plus dépendre d'un parti que d'un homme, que je n'entends relever que de moi-même, je dois songer avant tout, n'ayant pas de patrimoine, à me créer l'indépendance matérielle. Or, ma profession, exercée assidûment, peut seule me permettre d'atteindre ce but.

« J'aurais pu déjà gagner de l'argent au barreau; je ne l'ai pas voulu. Je crois que, jusqu'à un certain âge, il importe moins de gagner beaucoup que d'agrandir et fortifier son talent. Il ne faut pas tenter de récolter dans le temps où l'on doit semer. D'ailleurs, je ne veux pas devenir un brocanteur de paroles; je veux réaliser, dans ma profession, un idéal de probité et de justice qui me contraigne à refuser plus d'affaires que je n'en accepte. Pour toutes ces raisons, dans les quelques années de mon exercice, je n'ai jamais fait des bénéfices qui s'élevassent au-dessus de 7 à 10000 francs. Seulement, je les ai réalisés dans peu d'affaires importantes et non dans une multitude de médiocres. Mes amis pensent que ma situation peut s'améliorer, et qu'un jour peut-être prochain, après la disparition des maîtres du barreau, elle deviendra considérable. Provisoirement, je puis

ajouter à mes revenus d'avocat les 7 à 8000 francs d'indemnité que je recevrai comme député.

« Par ces renseignements, vous pouvez juger de ce que sera la situation de votre fille au point de vue matériel. Je voudrais aussi bien vous dire ce que je m'efforcerai de la faire au point de vue du cœur et du bonheur intérieur. Je ne puis, à cet égard, que vous répéter ce que je lui ai dit à elle-même : que je l'aime profondément, non seulement parce qu'elle est charmante, pleine d'intelligence, de grâce et de bonté, mais surtout parce qu'elle a une âme haute, noble, tournée vers ce qui est généreux, parce que, dans ce monde de vulgarités, elle est du petit nombre des femmes qui ont un grand idéal, et pour lesquelles la vie n'est pas une préparation à un bal, ou une coquetterie perpétuelle. Elle a compris toutes les difficultés de ma situation, elle les a acceptées intrépidement et du premier jour; je sens qu'en l'unissant à moi, je me complète, je ne m'affaiblis point. Je ne puis pas vous promettre d'écarter d'elle les malheurs que les événements extérieurs amènent, mais je vous affirme qu'elle ne ressentira pas les douleurs que les discordes intérieures produisent, et que, devant les hommes, mon nom ne lui sera jamais un fardeau trop lourd à porter. »

*19 octobre.* — Hérold est arrivé ces jours-ci : il sera mon témoin, avec mon oncle.

*21 octobre.* — A deux heures, la dépêche de l'abbé Buquet est arrivée : nous pouvons nous marier. Il ne reste plus qu'à lever l'opposition de Mme d'Agoult, qui ne veut pas que nous nous mariions le jour anniversaire de la naissance de Liszt. Mon père s'en charge.

*22 octobre, 7 heures.* — Dans deux heures je serai marié. O mon Dieu, à toi mes dernières heures d'attente! Prends-nous à l'ombre de tes ailes, et rends-moi digne de cette noble jeune fille! Que je sois fidèle dans mes actes et doux dans mes paroles, que je fasse de sa vie une heure de bonheur!

*5 novembre, Paris.* — Aujourd'hui se trouve résolue la question de notre appartement futur. M. de Melun abandonne un petit appartement qu'il occupe en face du mien ; en le joignant au mien, nous pouvons nous loger pour 1600 francs. Blandine accepte cet arrangement. J'en suis bien heureux. Je conserverai mon cabinet, mon jardin, mes arbres, mes souvenirs : je n'abandonnerai pas ces lieux où j'ai souffert, pleuré. L'avenir

ne se séparera pas du passé. Je ne quitterai pas non plus les Legal, mes concierges. Depuis plusieurs années, ces braves gens sont pour moi d'un dévouement à toute épreuve, et j'ai pour eux une véritable reconnaissance.

***

*2 février 1858.* — J'ai fini hier ma plaidoirie de Guerry (1) en appel. Cela a bien marché; mon succès a été réel; j'ai été vraiment mieux qu'en première instance. A la fin seulement, j'ai un peu forcé ma voix : il faut que je veille sur ce défaut.

*15 février.* — Fin de la plaidoirie de Berryer, d'une faiblesse visible quant aux idées, très belle de forme, de mouvement, de passion; je l'ai rarement entendu aussi remarquable.

*17 février.* — En me réveillant, je reçois une lettre de Pieri, complice d'Orsini (2), qui me demande comme avocat.

A une heure, je suis à la Conciergerie. Je le trouve dans un cachot, gardé à vue par deux gardiens; je lui demande de rédiger définitivement son système de défense: si je puis l'accepter, je le défendrai.

*Dix heures.* — Pieri me lit un long mémoire. Quand il l'a fini, je lui fais comprendre que je ne puis plaider un tel système. Je ne lui parle pas des incohérences et des invraisemblances, mais seulement de ceci : l'attaque contre Orsini. Il est de mon avis. Je l'engage à accepter le concours de Nogent-Saint-Laurent, nommé d'office. Il cause assez longuement avec moi. Il est exaspéré contre Orsini, qui l'a désigné comme complice. La vérité est que, dans l'instruction, la conduite de Pieri a été plus ferme que celle d'Orsini. Je crois qu'au dernier moment il en sera différemment. « S'il n'avait rien avoué, me disait Pieri, j'aurais marché à l'échafaud, non comme ceci (se penchant en

(1) La marquise de Guerry, devenue veuve, avait été attirée par le caractère légitimiste de la Congrégation de Picpus et y était entrée en apportant une fortune considérable. Mais un prélat despote ayant voulu réformer les institutions établies par les fondateurs en y substituant les principes de la Révolution, elle protesta, et, après une lutte de plusieurs années, sortit de la Communauté avec quelques compagnes. Alors elle revendiqua sa fortune qui lui fut refusée, et, après de nombreuses tentatives vaines, elle se décida à intenter un procès. Son conseil, M. de Vatimesnil, l'engagea à confier ses intérêts à Émile Ollivier, tandis que la partie adverse était défendue par Berryer. Émile Ollivier, débouté en première instance, eut en appel gain de cause complet. (Voir *Empire libéral*, t. IV, p. 37.)

(2) Orsini, avec la complicité de Pieri et de deux autres Italiens, avait, le 14 janvier, tenté de tuer l'Empereur à l'entrée de l'Opéra.

avant), mais comme cela (se penchant en arrière). » Le malheureux oubliait que la véritable attitude de l'homme courageux, est celle qui ne se penche, ni en avant ni en arrière, qui reste debout.

Il me montre une lettre de sa fille de quatorze ans. Elle l'engage à se réconcilier avec Dieu. En la lisant, j'ai cru sentir le froid de l'acier. Pieri a le type italien vulgaire, fin et pas bon, très brun, nerveux. Pendant qu'il signait les procès-verbaux, le préfet de police s'approchait de lui pour voir si sa main tremblait (1).

Le premier jour, en allant le voir, je me suis trouvé face à face avec Piétri (2) que je n'avais pas vu depuis longtemps; il m'a tendu la main et nous avons échangé quelques mots sur le système des accusés.

— Il y a une impartialité qui résulte de l'absence de passion, c'est la mauvaise. Il y en a une autre qui naît de la hauteur et de l'étendue de la passion, c'est la bonne.

— Nous avons eu récemment la visite de Wagner. C'est une nature désenchantée et triste, d'apparence un peu amère, mais au fond toute vibrante, pleine de flamme, éloquent même dans notre langue qu'il estropie. Nous sommes devenus amis. Il nous a chanté des passages de son *Tannhäuser*; je les trouve sublimes.

*18 février.* — J'ai réussi mon discours (contre la loi des suspects) (3) au delà de toute espérance. On m'a écouté avec passion. Un moment, quelques-uns m'ont interrompu quand j'ai dit : « *mal voté* ». De toutes parts s'est aussitôt élevé un cri formidable : « Laissez-le parler ! » Après mon discours, la séance a été suspendue pendant quelques instants. Les tribunes étaient pleines; parmi les assistants se trouvaient, dit-on, Montalembert et Duvergier de Hauranne.

*19 février.* — La loi est votée : 24 voix contre. C'est beaucoup dans une assemblée de candidats du Gouvernement.

*20 février.* — Cochin vient me voir. Il me dit que Montalembert a été enthousiasmé de mon discours et qu'il désire me connaître. J'accepte d'aller chez lui. Au Corps législatif, plusieurs membres, après avoir regardé à gauche et à droite et

(1) Émile Ollivier refusa en dernier lieu de défendre Pieri.
(2) Le futur préfet de police.
(3) Plus connue sous le nom de loi de sûreté générale.

s'être assurés qu'ils n'étaient pas vus, viennent me féliciter. Belmontet le fait publiquement.

*23 février.* — J'ai une longue entrevue avec Montalembert. Je le trouve dans un grand appartement tapissé de livres. Sa physionomie est éteinte, mais gracieuse; les lignes sont douces, peu accentuées. Il me reçoit très cordialement, et après félicitations sur mon discours, il entre dans la conversation générale. Il est très découragé. Il nous croit au Bas-Empire, à Arcadius et Honorius; il ne rencontre plus nulle part ni enthousiasme, ni amour de la liberté. Le *self-government!* voilà ce qu'il faut poursuivre.

*26 février.* — Il paraît que Jules Favre a été admirable hier dans l'affaire Orsini. Sa plaidoirie et la lettre d'Orsini qu'elle contient produisent un immense effet (1).

Avant le commencement des débats, il avait été convenu qu'aucun journal ne pourrait avoir d'autre compte rendu que celui de la *Gazette*, qui devait être censuré. En conséquence, Sallé voulait supprimer le discours de Jules Favre. L'Empereur a donné l'ordre de laisser tout passer.

*27 février.* — Mes discours ont été mutilés dans le *Moniteur* et l'on me refuse l'autorisation de les imprimer. Les journaux anglais du moins donnent le premier fidèlement, et notamment le *Daily News* du 22 février. La loi de sûreté est appliquée : de nombreuses arrestations ont lieu; Schæffer (2) est du nombre des incarcérés. En même temps, pour rassurer, le général Changarnier et Bedeau (3) reçoivent l'autorisation de rentrer. Le jeu de bascule recommence. Cette fois, il ne réussira pas.

*8 mars.* — Merci, ô mon Dieu, de la joie que tu m'envoies aujourd'hui. Je gagne mon affaire de Guerry. Par un jugement très énergiquement motivé, la Cour, présidée par M. Delangle, accorde 500 000 francs (à la marquise). Je suis d'autant plus heureux que je ne suis plus seul à l'être.

En allant à Mazas voir Schæfer, je réfléchis sur mon rôle politique et je vois très clairement plusieurs choses :

1° Il n'y a qu'un moyen de rester honnête homme et fidèle

(1) Jules Favre avait obtenu l'autorisation de lire une lettre qu'Orsini avait adressée à l'Empereur, et où ce dernier était éloquemment adjuré d'intervenir en faveur de l'Italie.

(2) Rédacteur au journal *le Siècle*.

(3) Le général Bedeau, arrêté au 2 décembre, avait été exilé.

à la justice, sans perdre son autorité : c'est d'être désintéressé. Il faut donc que je fuie le pouvoir, que j'en sois l'appui ou l'ennemi, non le dépositaire. Je veux n'être, si je puis un jour me choisir un rôle, que le tribun de la liberté et du droit. 2° Il faut autant que possible éviter les discussions sur le passé. L'histoire doit servir à nous éclairer et non à rendre plus irréconciliables les dissentiments du présent.

*9 mars.* — La lecture de l'arrêt m'enchante : la victoire est complète, moralement et matériellement. Quand il le veut, quel admirable magistrat que Delangle! En tout ceci, il a été pour moi d'une bienveillance parfaite.

*13 mars.* — Ce matin à 7 heures, par un temps brumeux et froid, Orsini et Piéri ont été exécutés. Orsini est mort en martyr chrétien, sans paroles, sans malédictions, sans forfanterie. Il a été jusqu'à la fin doux envers tous ceux qui l'entouraient. Pendant l'exécution de Piéri, il s'est fait lever son voile et il a regardé impassiblement. Puis il a crié : « Vive l'Italie! Vive la France! Vive la République! » — Pieri est mort en chantant et très agité.

Je ne puis me dégager de la pensée d'Orsini, elle me suit partout. Dieu m'accorde de faire quelque chose pour l'Italie!

*18 mars.* — J'assiste au concert de Rubinstein. Il y a quelques jours, il avait déjeuné avec nous. Sa tête est belle, et un peu semblable à celle de Beethoven. Il a une véritable puissance. Si je n'avais entendu Liszt, je le placerais au premier rang.

*23 mars.* — Le printemps est revenu. Il est merveilleux. Le ciel est bleu, le soleil brillant, un air vif agite les arbres dépouillés, les oiseaux gazouillent, les bourgeons se forment. La nature va renaître, la joie est partout. Et en moi aussi éclate l'allégresse. M[me] de Guerry m'envoie 2000 francs et m'en annonce 6000 autres. J'aurai reçu en tout 10000 francs pour cette affaire.

*25 mars.* — Beaucoup considèrent la nomination de Pélissier (1) comme signe de guerre avec l'Angleterre, et ils s'en réjouissent. Je ne crois pas qu'on fasse cette folie, je la déplorerais. L'alliance avec l'Angleterre me paraît la seule digne et utile. Elle est autre que nous, mais cet *autre* est indispensable au monde.

(1) Le maréchal Pélissier, vice-président du Sénat, venait d'être nommé ambassadeur à Londres.

*1er avril.* — On a annoncé les élections partielles. Je suis allé voir Havin (1) et je lui demande s'il persiste à se porter. Il me répond affirmativement. Il ajoute que, selon lui, la désignation des candidats devra être faite par les députés de l'opposition. J'approuve ce plan, et je déclare que j'accepte sa candidature et celle de Jules Favre. Je voudrais bien que le troisième candidat fût Picard (2). J'ignore si je le pourrai obtenir.

*5 avril.* — Je vais voir Cousin à 11 heures. Quoique généralement visible qu'à une heure, il me reçoit. Son cabinet donne sur la cour de la Sorbonne ; il est tapissé de livres reliés avec élégance. Au milieu est une table couverte d'un tapis vert sur laquelle il écrit. Notre conversation a duré jusqu'à une heure moins cinq ; il a parlé presque seul. Je vais résumer ses principales idées.

Il a commencé par me parler de Renan, de son récent article sur lui. « Il est plein de talent et, pour moi personnellement, je n'ai pas à m'en plaindre; mais il dénote le scepticisme et, disons-le, le matérialisme. J'espère que tous les jeunes gens ne sont pas ainsi. M. Renan croit qu'il suffit d'être contemplateur et d'admirer le soleil. Si nos pères eussent pensé ainsi, que serions-nous? En 89 aussi, le soleil était beau. Les doctrinaires, mes amis les doctrinaires, ne voient que leurs théories; les faits leur sont indifférents. De plus, ils n'aiment pas la France : les uns sont pour l'Angleterre, les autres, — et c'est là l'ineptie de Tocqueville, — n'admirent que l'Amérique. Rémusat me disait que depuis sept ans il n'a rien appris. J'ai beaucoup appris. Ainsi, ces messieurs ne veulent pas entendre parler du suffrage universel. Je l'admets à deux degrés : il faut cette concession aux républicains. Aux légitimistes, il faut celle de la décentralisation. Rien de ce qui a été ne se reproduira; il y aura quelque chose de nouveau. Ceux qui sont trop préoccupés d'un intérêt particulier ne peuvent avoir une véritable action : Thiers pense ainsi, excepté sur la décentralisation. Je ne veux pas la liberté communale, mais au moins celle départementale ; ils ne veulent d'aucune.

« Pourquoi pensez-vous que je voyais Béranger? Est-ce parce

(1) Directeur du *Siècle*, qui faisait une opposition, d'ailleurs anodine, à l'Empire.
(2) Ernest Picard, avocat et homme politique, qui devait faire plus tard, avec Émile Ollivier, Darimon, Hénon et Jules Favre, partie du fameux groupe des *Cinq* opposants à l'Empire.

qu'il me parlait république, orgueil du travail? Non, nous nous moquions l'un de l'autre. C'est que nous étions tous les deux chauvins. J'aime profondément ce pays-ci : j'ai partagé ses malheurs, ses luttes, ses bonheurs et je dois dire aussi ses fautes; c'est mon père et ma mère. Je veux une politique française et non pas une politique abstraite comme celle de mes amis les doctrinaires. Thiers est d'instinct ministre de la police, non ministre de l'Intérieur; tel est M. Decazes. N'abolissez pas le budget des cultes; le catéchisme ne peut être détruit que par les siècles. Pas de liberté illimitée d'association; elle est possible dans un pays sans partis; chez nous, elle ne peut être qu'une cause de trouble.

« Louis-Philippe était très accessible, très familier, mais il parlait toujours et n'écoutait pas. L'Empereur ne dit rien et ne consulte personne, excepté Fould; ses ministres ne le voient qu'officiellement, mais, quand il était président, il écoutait très bien, répondait par une phrase brève, bien faite, indiquant en général une seule raison, celle qui le décidait. Le prince Napoléon est intelligent, mais esprit faux. L'Empereur est très atteint. S'il s'expose à la guerre avec l'Angleterre, il est perdu. Je crois qu'il l'évitera. « Il faut l'alliance à tout prix, lui disait récemment Persigny. Pour la maintenir, faites des bassesses. — Des bassesses? mais je ne puis les faire. » Thiers n'est pas certain qu'il puisse conserver la paix du monde. Déporter son ennemi ou le tuer, c'est facile; le sublime de la politique, c'est de le gagner. — Guizot, le premier des orateurs sortis de l'Université, n'a eu que tard la parole sûre. »

En résumé, Cousin m'a paru repousser les doctrinaires et les jacobins aussi fortement les uns que les autres. Il est éclectique en politique aussi : il faut donner quelque chose à *tous* les partis. Je suis de son avis, mais non en juxtaposant certains de leurs principes, en les fondant dans une unité supérieure. — Rien ne se fera que par des hommes nouveaux.

Il est en relations avec le Duc d'Aumale particulièrement. Changarnier est légitimiste. Lamoricière n'est pas un homme politique. « Je me serais rallié au Comte de Chambord, s'il avait préalablement adopté le Comte de Paris. » — Est très frappé de l'opposition du général Mac Mahon (1), en espère beaucoup.

(1) Mac Mahon avait protesté contre la loi de sûreté générale.

*Avril.* — Élections complémentaires pour remplacer Carnot, Cavaignac, Goudchaux.

*5 avril.* — Havin me fait appeler. A cinq heures j'y vais : je le trouve avec Picard. Il est très pressé et il voudrait nous arracher tout de suite un acte. Je m'y oppose. Si on peut s'arranger sans nous, tant mieux, nous ne devons intervenir que lorsque le vœu public nous sollicitera de le faire.

Seulement, nous allons savoir ce que pense Bethmont (1) : « Accepteriez-vous la candidature ? — Non. — Pourquoi ? — La nécessité du serment préalable. — Mais vous réussiriez? » Alors il a changé de langage. Il réfléchira. Nous lui avons indiqué comme ses compagnons possibles en candidature Jules Favre et Havin. N'a fait aucune objection.

*7 avril.* — Au Palais, on m'annonce le refus de Bethmont. Jules Favre hésite. Je lui demande pourquoi. — « Mes amis!... » Je lui fais remarquer vivement qu'il est insensé et coupable si, appelé, acclamé par tous, il néglige l'occasion de saisir la dictature de l'opinion publique.

Quand on voit tout cela de près, il faut être bien bête pour devenir ambitieux. Ce pays a besoin de quelques exemples de désintéressement : j'espère les lui donner, et comme d'autres rêvent le pouvoir, je rêve d'avoir l'occasion de n'en pas vouloir. Je ne demanderai jamais d'autre distinction que de siéger dans les assemblées délibérantes de mon pays. Et, si on me la refuse, je me résignerai bien volontiers.

*11 avril.* — Je reçois une invitation à dîner pour les Tuileries; je suis allé moi-même, le soir, en sortant du concert Rubinstein, porter la réponse suivante : « A M. le duc de Tarente, chambellan. Je vous prie de remercier l'Empereur de l'invitation à dîner qu'il vous a donné l'ordre de me transmettre et de lui faire savoir qu'il m'est impossible de l'accepter. J'ai l'honneur de vous saluer. »

— Il y a quelque temps, Lamartine disait à Préault : « Depuis 1846, j'ai vendu pour dix-huit cent mille francs de littérature : vous voyez que je m'entends en affaires... »

*15 avril.* — J'ai une très longue conversation avec Marie (2), que je trouve à huit heures. Il croit qu'on doit agir : il serait

(1) Eugène Bethmont, avocat et homme politique. Après le coup d'État, il était rentré au barreau de Paris, dont il devint bâtonnier.

(2) Marie de Saint-Georges, avocat et ancien ministre de la Justice.

prêt à se porter s'il ne se considérait pas comme très impopulaire. « On me l'a laissé entendre. Je ne m'en blesse pas. Une seule chose m'a blessé : c'est que mes amis aient eu peur de cette impopularité et qu'au lieu de me protéger contre elle, ils m'aient abandonné. » Idées un peu étroites, mais noble caractère.

A onze heures, réunion chez moi de Havin, Darimon, Hénon. La liste est arrêtée ainsi : Marie, Favre, Picard. Je prononce le nom de Picard après cette question d'Havin : « Est-ce que vous ne connaîtriez pas un jeune homme? » Darimon et Hénon m'appuient vivement. Havin renonce à se porter, sous la pression de son Comité de surveillance et de ses rédacteurs.

Marie et Bethmont refusent et nous voici au dernier jour accordé par le Gouvernement pour déposer les serments.

*Trois heures.* — Liouville accepte ; je vais avec lui et Picard déposer les serments.

*19 avril.* — Havin ruse, « normande », et aucune liste ne paraît. Nos journées se passent en démarches inutiles. Picard rencontre de la part du Conseil de surveillance du *Siècle* une opposition ardente. On lui demande sa démission. Picard tient ferme.

A cinq heures, Grimard vient demander encore à Picard de se retirer. Hénon et moi l'en dissuadons : le temps matériel manque, nous ne pouvons plus reculer.

*Huit heures et demie.* — Réunion chez Liouville. Marie étant malade, Jules Favre se décide, quoique à regret, et il est convenu que la liste sera maintenue. Si cette élection réussit, l'abstention est perdue : aussi font-ils rage contre moi qui, par mon acceptation, ai donné le premier exemple. Pendant longtemps, notre histoire intérieure sera la lutte des vieux et des jeunes. Il y a toutefois cette différence qu'en chaque occasion nous commençons par faire aux vieux une large part, tandis qu'ils nous en refusent absolument une. Dans ces dernières circonstances, nous nous sommes adressés à Marie et à Bethmont; ils ont composé des réunions auxquelles nous n'avons pas même été appelés.

*24 avril.* — Contre ceux qui veulent faire naître le bien du mal poussé à outrance. (Montesquieu, *Grandeur et décadence*, chap. XIV.) — La situation est très mauvaise. Une inquiétude vague s'est emparée de tous les esprits. La crise commerciale continue et s'aggrave. On ne sait plus que craindre

ni que vouloir. On craint un changement et on le prévoit, ce qui est une manière de l'amener. Les journaux n'osent souffler un mot des élections. Si Havin était candidat, *le Siècle* serait probablement plus courageux.

*25 avril.* — Cette élection est bien grave. Si Jules Favre échoue ou est simplement ballotté, les calomnies vont pleuvoir sur nous, je suis atteint et Picard est écrasé. Si Jules Favre est nommé, notre initiative dans l'élection est justifiée, notre jeune parti se fortifie, et la cause de l'abstention est vaincue.

*27 avril.* — Jules Favre a triomphé avec 1 100 voix de majorité. Picard est ballotté et Liouville a échoué. Ces deux derniers résultats sont dus surtout à l'abstention qui me paraît se restreindre en ce moment, — comme le prouve le résultat de la 3e circonscription relativement à Liouville, — à la bourgeoisie. Du moins, le nom de Jules Favre sauve à la fois l'honneur du parti et le nôtre.

*5 mai.* — Jules Favre vient aujourd'hui prêter serment. Je le rencontre dans la salle des Conférences. Il est consterné, ému. Il me rappelle les beaux temps des assemblées républicaines. A son entrée dans la salle, il est l'objet de la curiosité générale; il s'assied à côté de moi. Nous revenons ensemble. Il me raconte qu'Emmanuel Arago (1) le blâme. A ce propos, il ajoute : « Connaissez-vous le plan d'Emmanuel? — Non. — Le voici : Il n'y a pas à s'occuper de renverser ce qui existe; c'est à terre; il n'y a qu'à songer au lendemain. Or, tout se concilie par une double mesure : 1° la mise en jugement des auteurs ou complices du coup d'État; 2° le rappel de l'Assemblée législative ! »

*7 mai.* — La discussion a eu lieu aujourd'hui. Elle a été très terne. Je me suis levé après quelques mots très lourds de Du Miral (2). A peine eus-je prononcé mes premières paroles et déclaré que là où l'hérédité du mal n'existait pas, celle du bien ne saurait être admise, j'ai été interrompu par des murmures et des cris. Après quelques instants de confusion, Rigault s'est écrié : « Il ne faut pas étouffer ces détestables doctrines; il faut les laisser se produire. » Je ne comprenais pas ce que tout cela

(1) Emmanuel Arago, né en 1812, avocat et homme politique; avait plaidé pour Barbès en 1839, et avait été sous la seconde République ambassadeur à Berlin. Il posa sa candidature en 1869 et fut élu.

(2) Rudel du Miral (1812-1884), ancien magistrat, député de la Creuse.

signifiait; j'y ai vu un parti pris. J'ai répété mon mot trois ou quatre fois de suite : mêmes murmures. Alors j'ai jeté par-dessus bord le discours que j'avais préparé et je m'en suis tenu à cette idée : « Vous violez les principes de 89. »

La réplique de Baroche (1) me fit comprendre ce que je n'avais pas compris. Lorsqu'il dit que j'avais attaqué la famille, la propriété, une lumière subite se fit. Les imbéciles avaient entendu le mot *bien* dans le sens de fortune; j'avais voulu la destruction de l'héritage!

*8 mai.* — Je leur ai dit hier ce mot agressif : « Que cela vous nuise ou non, à vrai dire cela ne m'intéresse, ni ne me préoccupe. » Ils n'ont rien dit. Ils ne sont pas impérialistes, beaucoup plutôt légitimistes : leur nom vrai est contre-révolution. *Caput mortuum* de l'Assemblée législative.

Discussion sur les 180 millions. Nogent faible, Baroche grotesque. M. Leclerc d'Osmonville seul a été spirituel. Faisant allusion aux aventures privées d'Haussmann avec une danseuse, et à propos du projet d'Opéra qu'on désavouait, il a dit : « Il est fâcheux que M. le préfet de la Seine fasse entrer l'Opéra partout où il ne devrait pas être. » L'Assemblée a ri beaucoup. Haussmann l'avait insultée ces jours-ci en déclarant à Javal (2) que ceux qui voteront contre la loi sont stupides, imbéciles, etc., qu'il se f... de l'Assemblée. Ils ont pris leur petite vengeance

*10 mai.* — Picard est nommé avec 1400 voix de majorité. Voilà un beau succès.

*22 mai.* — M. de Pène, rédacteur du *Figaro*, s'étant permis quelques plaisanteries de plus ou moins mauvais goût sur les sous-lieutenants, est accablé de cartels. Il se bat une première fois avec un d'eux, le blesse. Il lui tend la main, lorsque le témoin, M. Hyenne, intervient, l'insulte. De Pène se précipite sur lui : il est blessé très gravement. Cette nouvelle se répand dans Paris et elle y cause une émotion universelle. C'est un assassinat. Tel est le mot que l'on entend de toutes parts. De toutes parts aussi on rapproche cette affaire de celle de Doineau (3), et on s'élève contre l'armée.

(1) Baroche s'était rallié à l'Empire et avait été nommé président du Conseil d'État.

(2) Député de l'Yonne au Corps législatif, libre-échangiste, était membre du tiers-parti.

(3) Le capitaine Doineau avait été condamné à mort pour assassinat; la peine avait été commuée par l'Empereur.

Une autre cause excite aussi l'indignation : c'est la destruction momentanée d'une partie du jardin des Tuileries.

— J'ai eu hier chez Cochin une longue conversation avec M. Le Play, conseiller d'État, et auteur des *Ouvriers européens*. Il avait demandé à me voir. Il me demande ce que je pense de l'abolition de la quotité disponible. Je lui réponds qu'en principe, je ne reconnais à l'enfant aucun droit sur les biens de son père, mais que cependant je n'appuierai jamais un projet qui la détruirait, tant que j'y verrai l'arrière-pensée de rétablir le droit d'aînesse et les substitutions.

*24 mai.* — Je finis le livre de Proudhon sur *la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*

L'idée fondamentale en est vraie : la morale *sociale* n'a aucun rapport avec la morale *théologique*. Elle ne doit avoir d'autre organe que la conscience et d'autre source que la justice. Le tort du livre, c'est, après avoir refusé à l'idée de Dieu d'être *l'origine* de la morale, de ne pas l'avoir conservée comme le couronnement. La morale n'en dérive pas : elle y aboutit. Il fallait reproduire ce que Descartes avait conçu dans l'ordre psychologique : il n'était pas allé de Dieu à l'homme, mais de l'affirmation de l'homme il avait fait résulter celle de Dieu. De même la morale ne doit pas résulter par déduction de Dieu, mais Dieu doit résulter de la morale par induction. La théorie sur le mariage est fort belle. Oui, sans l'union légitime à l'homme dans le mariage, la femme n'est qu'un être incapable et pervers. Le livre n'est pas suffisamment élaboré, l'érudition est douteuse, le développement confus, le néologisme trop fréquent ; il s'y rencontre néanmoins des pages superbes. Le chapitre sur les Idées m'a paru un des meilleurs. Les principales théories sont conformes à celles des positivistes.

*25 mai.* — Pour qu'une flèche vole au loin et atteigne le but, il faut qu'elle ait une barbe à l'extrémité. Certaines excentricités de style sont aux idées de Proudhon ce que la barbe est à la flèche. Êtes-vous jamais arrivé sur le sommet d'une haute montagne avec aisance, et en suivant une grande route? Non. Avis à ceux qui veulent, dans l'ordre intellectuel, atteindre aussi les sommets : on n'y parvient que par les petits sentiers difficiles et raides; on n'est imposé à ses amis que par les éloges que font de vous vos ennemis.

*3 juin.* — Il y a quelques jours, Mignet est venu chez la

comtesse des Roys (1) et il lui a demandé de m'inviter à dîner avec Thiers, qui désirait me connaître. J'ai accepté.

Aujourd'hui je me suis trouvé avec Thiers, Mignet et la princesse Belgiojoso. Pendant le dîner, on a causé de Proudhon que personne n'avait lu. Le dîner fini, Thiers et moi nous sommes mis dans l'embrasure d'une fenêtre et nous avons causé près d'une heure et demie. Thiers m'a exposé longuement ses idées. Il veut le gouvernement constitutionnel tel qu'il a été pratiqué par Léopold de Belgique et en Angleterre, avec toutes les libertés possibles. « Le roi règne et ne gouverne pas. » C'est toujours sa devise. « Sans doute, a-t-il dit, il peut être ennuyeux d'aller s'incliner devant un prince, mais cela ne l'est-il pas plus d'aller chez un Cavaignac ou chez un Canrobert ? Ces idées étaient celles de la Duchesse d'Orléans; elles sont celles du Comte de Paris. Pour moi, qui n'ai de fanatisme ni pour les princes, ni pour les peuples, je ne me laisserai pas tromper Si on ne va pas plus loin que la gauche, et jusqu'aux dernières limites de la liberté possible, je me retirerai. C'est dans le Corps législatif que s'opérera l'œuvre de destruction. Seulement, il faut savoir s'y conduire, s'envelopper, non d'une peau de mouton, mais d'une peau d'homme d'affaires. Ils voteront tout jusqu'au jour où ils ne voteront plus rien. Je ne crois pas qu'on ne doive pas prêter le serment. J'ai refusé la candidature de Rouen, sans dire pourquoi, mais des hommes comme nous ne peuvent s'avancer que lorsque l'opinion publique en France et en Europe sera éclairée sur la signification de cet acte. La question est entre les mains des jeunes gens : s'ils savent être modérés, ils peuvent relever la France. Sinon, ils la feront descendre aussi bas qu'est le Mexique; avec cette différence toutefois que nos voisins sont plus redoutables que le Texas. Il faut surtout éviter d'effrayer. Les clameurs de M. Proudhon et autres ne m'effraient pas; elles effraient les ignorants. Socialement, la Révolution ne nous a rien laissé à faire. Un peuple n'a qu'un moyen d'améliorer sa situation : moralité, travail. Nous vous accorderons ce que vous voudrez comme liberté. Accordez-nous de ne pas attaquer les principes fondamentaux de la société. »

A ce langage j'en ai opposé un aussi catégorique : « Nous ne

(1) Fille du général Hoche. Émile Ollivier s'était lié avec elle en donnant des leçons de droit à son fils.

vous servirons pas ; nous resterons nous. Mais si les orléanistes avaient plus de chances que nous, nous ne les combattrions pas. Nous ne serons irréconciliables avec eux que s'ils deviennent fusionnistes et s'ils restent anti-libéraux. Quant aux questions sociales, je ne vois rien de net encore, mais il faut s'en occuper, chercher et promettre au peuple de lui accorder ce qui paraîtra réalisable. Dans ces termes, nous pouvons combattre ensemble. Pour ma part, je serai heureux de recevoir vos conseils et vos indications. »

Ce langage a été approuvé par Thiers. Il suppose que l'élection prochaine amènera l'opposition en grand nombre, que les élus seront renfermés à Vincennes et peut-être traités plus durement, et qu'alors aura lieu un mouvement populaire. « La différence entre la France et l'Angleterre n'est pas dans l'aristocratie ; elle est dans l'esprit militaire. Le Roi considère comme une humiliation de céder et la nation d'attendre. En Angleterre, un Roi ne commande jamais l'armée, il n'est jamais vaincu. La pensée du Roi, la volonté du Roi, dans un groupement constitutionnel, cela n'a pas le sens commun. Une assemblée est toujours terrible ; on ne peut vivre avec elle qu'en voulant ce qu'elle désire. Il faut combattre le clergé : avec lui, rien n'est possible ; vous le trouverez quelquefois socialiste, jamais libéral. Mais il faut le combattre d'une certaine manière. Je suis philosophe religieux ; le culte est nécessaire aux masses. Or, le culte le plus ancien est le meilleur ; le Pape est un personnage fort respectable, ainsi que l'a dit Voltaire, auquel il faut baiser les pieds et lier les mains. Robert Peel a eu un heureux moment : l'avenir le jugera autrement que nous. Benjamin Constant avait beaucoup d'esprit ; il a mené la théorie constitutionnelle à mi-route seulement. Ainsi il a soutenu contre nous, sous la Restauration, qu'il fallait réduire les dépenses et non refuser le budget. Réduire les dépenses, c'est désorganiser les services et s'attirer l'inimitié des employés et du public ; refuser le budget, c'est renverser le Gouvernement. Il était de plus d'une immoralité révoltante : il recevait l'argent de toutes mains. Le budget n'est pas mal fait. Magne (1) a été avec nous. Il parle bien, quoique très timide. Ce qui est attaquable, c'est la situation économique. »

(1) Ministre des Finances de 1854 à 1860, en août 1870 et sous la troisième République.

*6 juin.* — Le Play vient me voir. Longue conversation avec lui. Il me donne l'idée d'un discours à faire sur le budget des Travaux publics : Avec un budget des Travaux publics, pas de finances possibles; l'État doit faire peu; il faut susciter l'activité individuelle. L'origine de ce que nous voyons tient à l'idée de l'État-providence : examiner cette idée et en démontrer les périls. La politique étant une science expérimentale, consulter le passé : Rome, Louis XIV : tous les gouvernements augmentent la dette. L'autre politique est pratiquée aux États-Unis et en Angleterre. Sans doute ils ont leurs misères, mais ils n'ont pas de révolutions et ils jouissent de la liberté. Éloge de la liberté. Le Gouvernement actuel représente plus que personne l'idée de Providence. Exemple de la liberté : canal de Marseille.

*15 juin.* — Je dîne chez Montalembert avec Cochin, de Melun, Prévost-Paradol, Menabrea de Turin. On cause de la nomination de Delangle (1) au ministère de l'Intérieur : tout le monde est convaincu que le changement n'est que dans la forme. Je m'entretiens longtemps avec M. de Melun. Je le trouve très intelligent et très raisonnable. Il me raconte une conversation avec l'Empereur sur les biens des hospices : « La rente anglaise est plus élevée que la rente française; il n'y a pas de raison pour cela. Voilà pourquoi nous avons pris cette mesure... Que le bien est difficile à faire ! » Dans une autre discussion, il aurait dit : « Je vois bien que nous avons tous fait fausse route et trop habitué la nation à tout attendre du Gouvernement. »

*21 juin.* — Je suis allé voir Thiers. Il est venu me rejoindre dans son jardin; nous avons parlé de politique étrangère : « L'Anglais, dit-il, est défiant comme un insulaire, bourru, mai honnête. L'Autrichien, c'est un ultra qui a du bon sens. La conduite actuelle du Gouvernement envers la Turquie est inepte : la conservation de la Turquie est plus utile à la France qu'aux autres Puissances; nous sommes les seuls qui n'aient rien à espérer de son démembrement, il faut donc l'éviter ; ce serai pour nous pis que le partage de la Pologne au siècle dernier. La guerre d'Orient nous avait acquis l'amitié de la Porte; il fallait la conserver. Au lieu de cela, que fait-on ? On l'irrite

(1) Claude-Alphonse Delangle était né en 1797. Rallié au second Empire, il était premier président de la cour impériale de Paris et sénateur.

chaque jour, on soutient le Montenegro, et on veut lui enlever les Principautés. Mais la Turquie n'est forte que sur le Danube; elle n'a jamais eu de succès que là ; c'est sa protection naturelle; on ne peut pas la lui enlever. Ah! si je pouvais discuter pendant dix minutes! La seule alliance possible est avec l'Angleterre. Les autres nations détestent la France à cause de son esprit révolutionnaire et à cause de sa grandeur. L'Angleterre n'a contre nous qu'une de ces deux causes d'éloignement, et encore cette cause est-elle affaiblie par la haine et l'inquiétude que lui inspire la Russie. »

*28 juin.* — Montalembert me raconte qu'après le coup d'État, Persigny vint lui offrir d'être sénateur. Lui refusant, Persigny termina la conversation en disant : « Nous ne voulons pas gouverner pour les classes aisées et modérées, et, s'il le faut, nous gouvernerons contre elles. »

*29 juin.* — Une fluxion m'empêchant de poursuivre mes travaux ordinaires, je lis avec plaisir le recueil des articles de Sacy. Il s'en dégage un charme exquis. On aime la littérature avec plus de ferveur quand on vient de les lire. Il recommande la lecture de l'*Orateur* de Cicéron et des *Variations* de Bossuet. Je partage son opinion : je les ai lus avec un plaisir infini et je les relirai.

*30 juin.* — Hier, le baron d'Eckstein a déjeuné avec nous. Il m'a dit des mots très justes sur Guizot et Thiers . « Thiers est impertinent et il ne blesse pas; Guizot n'est jamais impertinent et il offense toujours. J'ai connu Guizot à Gand. Il y fut mal reçu; il était trop jeune. Il était alors ce qu'il fut depuis; il est né tout formé, c'est un esprit qui n'a point eu de développement; il manque d'instinct. Dans ses *Mémoires*, il a dissimulé le véritable caractère de son opposition à la Restauration, qui fut très ardente. »

*6 juillet.* — M. Perrin, juge, engage M. de Bondy (1) à s'adresser à moi pour plaider un procès au Blanc, corruption électorale.

*13 juillet.* — Je suis allé au Louvre : j'ai été émerveillé de la *Manne* de Poussin. C'est une des plus belles compositions de la peinture. J'ai examiné ensuite le *Jugement de Salomon* que j'ai trouvé très beau, mais inférieur.

(1) Candidat aux dernières élections vaincu par le candidat officiel.

Je prendrai l'habitude, dans mes heures d'attente au Palais ou ailleurs, d'avoir toujours sur moi un volume d'un classique et de le relire.

*15 juillet.* — Je travaille à force une affaire de diffamation pour les homéopathes contre les allopathes. Je me persuade de plus en plus de l'excellence de cette médecine. Dans les lettres d'Hahnemann, je rencontre quelques bonnes maximes : « Ménagez-vous, et jugez toujours ce que vous pouvez, dans un temps donné, faire, penser, écrire et exprimer, sans épuiser vos forces et sans les user trop vite. Alors vous pouvez compter sur une santé durable et sur une longue carrière. Croyez-moi, dans une vie longue, menée avec un esprit calme et réfléchi, on peut faire beaucoup de bien à soi-même et aux autres. » (Leipzig, 3 septembre 1813.) « A méditer profondément, on use plus de force vitale qu'il n'en faut pour battre le blé dans la grange. Il est bien plus nécessaire de développer les forces du corps que celles de l'esprit : celui-ci, en effet, n'a de puissance qu'autant que son activité trouve dans l'organisme des instruments convenables. » (13 mars 1816. Sur la vaccine. Lettre XI.)

*14 juillet.* — Visite d'adieu à Thiers. Nous causons du système colonial à propos de la nomination du prince Napoléon au ministère des Colonies. Il croit qu'il faut le maintenir. « Les marins doivent être les gouverneurs : ils sont doux et graves; il serait dangereux pour notre marine de leur rendre la liberté du commerce. »

*10 août.* — M. de Bondy vient me chercher : il me conduit au château de La Barre. Je trouve un accueil très cordial et très aimable en Mme de Bondy.

*11 août.* — Nous allons au Blanc. Pays délicieux, route charmante : je vois là plusieurs personnes, notamment l'avoué Mathivet. Au retour, nous allons nous arrêter un instant chez un jeune avocat nommé Laurier (1). Ces messieurs nous apprennent qu'on ne plaidera pas demain, que le ministre de la Justice a demandé le renvoi à la Cour de cassation pour cause de sûreté publique. Il ne me reste plus qu'à chercher le moyen de faire entendre quelques paroles.

*12 août.* — Une foule considérable entoure le tribunal; des

(1) Qui fut plus tard le collaborateur de Gambetta.

gendarmes ont été appelés de tous les côtés pour contenir des gens qui ne songent pas à se révolter et qui ne protestent contre l'administration que par les saluts qu'ils adressent à M. de Bondy et à moi.

Je vais voir le président Bernard. Je trouve un petit homme sanguin et vif, qui me reçoit avec un tel embarras qu'il en vient à m'appeler « Monsieur Émile ». Je ne comprends rien à ce qu'il me dit.

L'audience s'ouvre : on place les prévenus, les témoins; chacun lit ses assignations. Alors le tribunal déclare qu'il va délibérer sur sa constitution. Voici à propos de quoi : Les prévenus, Gourdon, maire, Demersemance, frère Gauthier, ont imaginé d'introduire une action reconventionnelle contre M. de Bondy, et, comme ils redoutent le président, ils ont placé, au nombre des prévenus, son beau-frère, M. Dubrac. Au bout d'une longue délibération, un juge, nommé M. Tourangin, prend place tout seul et déclare que le président et M. Lemaire s'étant récusés, le tribunal ne peut se constituer : voilà le moyen qu'ils ont trouvé pour m'empêcher de parler.

*17 août.* — Nous voici chez les Guiter; la mère est absente. Nous recevons un accueil plein de cordialité. Nous faisons aujourd'hui même une visite aux Charmettes. Je n'y éprouve plus l'émotion de jadis. Cela tient à la réaction dans laquelle je suis en ce moment contre tout ce qui est sentimentalité, par suite de ma lecture assidue de Rabelais. J'ai éprouvé, en lisant cet admirable auteur, la joie et l'épanouissement que me causèrent, dans le temps, les lettres de d'Alembert et de Voltaire. Je suis émerveillé de la hauteur, de la poésie, et de la santé morale de ce livre. La facétie n'est qu'à la surface. Et quant à l'ordure, elle ne frappe pas plus, après quelque temps de lecture, que ne me frappent sur les bords d'un grand fleuve les immondices qu'il entraîne dans son cours. Les types sont divers, mais ils se ressemblent tous en un point : la bonté. Gargantua, Grandgousier, Pantagruel surtout, sont d'une ouverture d'âme qui touche et pénètre. Ils sont tous tellement bons, qu'ils sont infatigablement gais. Je me sens gagné moi-même et je comprends maintenant qu'il faut se garder de la mélancolie comme d'une faute et d'un malheur, et que la gaieté est une vertu, j'allais presque dire un devoir, et après Descartes, j'ose croire que *la joie intérieure a quelque secrète force pour se*

*rendre la fortune favorable* (à la Palatine). Aussi Rousseau ne m'inspire plus qu'une admiration *très tiède*.

— En me promenant, je réfléchissais aux *Lionnes pauvres* d'Émile Augier. « La pièce, est-elle morale, est-elle immorale? Est il défendu de représenter un vice? N'est-ce pas le rôle de la comédie? » La pièce est immorale. La seule conclusion logique est celle-ci : Quand une femme mariée a un entreteneur, elle doit le chercher riche ; les malheurs de la lionne n'ont pas d'autre origine que la pauvreté de son soutien... Autre conclusion : Il n'y a de coupables que les hommes pauvres. C'est-à-dire qu'on peut être mauvaise mère, mauvaise fille, etc., si l'on a de l'argent. Cela n'est immoral que si on en manque.

Ces poètes vertueux me soulèvent le cœur. Et l'on applaudit de pareilles platitudes! Sans doute, la comédie doit reproduire les travers pour les châtier, mais à deux conditions : c'est que ces travers ne tombent point sous le coup du code pénal, et qu'ils aient un caractère de généralité. Mettre sur la scène un crime renfermé dans un certain groupe, c'est le propager, l'enseigner, beaucoup plutôt que le corriger.

***

*25 août*. — Départ pour Turin.

Nous sommes sur la banquette. La pluie est tombée hier, la route est sans poussière. Un vent frais tempère les ardeurs du soleil. La descente en Italie m'a encore paru un des spectacles les plus augustes que puisse offrir la nature. C'est avec une émotion toujours nouvelle que, de la région désolée, je descends dans la région du Midi, et mon cœur bat comme la première fois, lorsque j'aperçois le premier pin, puis la première vigne, etc. Le passage par le Mont-Cenis est cependant moins beau que le Simplon et le Saint-Gothard : cela tient d'abord à la disposition des montagnes, et aussi, à ce qu'au bas de la montagne, on trouve une ville insignifiante resserrée dans une gorge étroite, au lieu du lac Majeur et de ses rives charmantes.

*27 août*. — Quatre heures du matin : arrivée à Plaisance. Nous attendons l'heure du départ dans un café sur la place, où s'élèvent les statues des deux Farnèse. Le temps est enchanteur. Le pays que nous traversons est riche, mais plat. Pour compagnon de route, un nommé Poggi, inspecteur des postes de l'État : haine de l'Autriche, admiration de Napoléon

et de la puissance matérielle de la France. Il me dit : « Si la France ne secourt pas l'Italie, c'est par crainte de la puissance que cette dernière aurait, si elle formait jamais un corps de nation. » Il me parle avec enthousiasme de Marie-Louise : « Elle a été empoisonnée par un prêtre. Elle a eu pour successeur le duc de Lucques. Celui-ci a abdiqué en 1848 ; son fils lui a succédé et a été tué récemment, à la satisfaction universelle. Pas cruel, il n'a jamais voulu signer une condamnation à mort, mais *pregolato*, entraîné par les soldats; au lieu de 2000 soldats, en tenait 6000, a fait monter la dette de 7 millions à 20. Son assassinat a été considéré comme une délivrance. Le Gouvernement actuel est *mito*. La régente est entourée de prêtres et de rétrogrades, mais elle laisse le gouvernement à des ministres intelligents et qui penchent vers le Piémont. »

Quand j'ai visité les restes du magnifique théâtre Farnèse, le guide a confirmé ce que l'inspecteur m'avait dit de Marie-Louise. « Marie-Louise *si cerca ancora*. »

*28 août*. — Quatre heures et demie du matin. Départ pour Bologne. Depuis notre entrée dans cet État de 500 000 âmes, on nous a demandé cinq fois notre passeport ; de Paris à Turin, nous ne l'avons pas montré une fois.

Après l'ennui des passeports, celui des douanes. Nous n'arrivons ainsi à Bologne qu'à cinq heures, tandis que nous eussions pu y être vers les deux heures. Joignez à cela que jusqu'aux environs de Bologne, le pays continue à n'être pas très pittoresque. Mais ce qui nous aide à supporter tout cela, c'est la beauté du ciel et la conversation avec notre voisine, une Mme Armandi. Cette jeune femme retourne de faire son voyage de noces. Elle est un type curieux de l'éducation de couvent : elle vient de Parme et elle n'a pas vu le Corrège; elle sait le piano et elle n'a jamais entendu prononcer le nom de Mozart ou de Beethoven; très aimable et très naturelle comme toutes les Italiennes.

*30 août*. — A quatre heures du matin, départ pour Florence par Porretta. Un M. Dolivieri m'escamote mes places de coupé, sous prétexte que, quoique ayant retenu avec lui, je n'ai pas encore payé. Ce sont les procédés honnêtes des administrations italiennes, et c'est d'autant plus mal que l'on m'avait déclaré qu'il n'était pas nécessaire de payer avant le départ.

La route est belle. Les Apennins n'ont pas la majesté des

Alpes : ils sont moins âpres. On n'y éprouve jamais la même désolation. Nous arrivons au coucher du soleil à Pistoia. Nous allons voir la place du Dôme, et les superbes bas-reliefs de Lucca della Robbia. La douceur du temps, la mélancolie de l'heure, la grâce et la pureté des monuments me causent un enchantement délicieux et me procurent un de ces moments dans lesquels on est heureux de vivre. L'abandon de la ville continue à augmenter mon émotion. Il me semble que je rencontre une belle jeune fille dont le bien-aimé n'est plus.

A huit heures, nous arrivons à Florence.

Mon père et Adolphe nous attendent. Celui-ci, sur les conseils de mon père, a abandonné Forcade, et il vient de subir son examen de bachelier.

*31 août.* — Mon père est logé fort bien, villa Mozel, *fuori porta romana.* Il m'annonce qu'il a retenu une villa nommée les Graffi, dans le val d'Arno di Sopra, à 24 milles de Florence, qui appartient à un Quaratezzi. Sans voir personne, nous partons à 2 heures et nous arrivons à la nuit, par Pontassiève et Cancelli.

*1er septembre.* — Nous sommes fort bien installés. Notre maison regarde le couchant. On entre par le côté du Levant ou du Midi. Sur le devant se trouve une salle à manger, un salon, notre chambre à coucher. Nous avons sous nos yeux la vallée de l'Arno couverte d'oliviers, vignes, cyprès, figuiers, pêchers: derrière nous, un bois de châtaigniers, tapissé de bruyères, de fenouil et d'herbes odoriférantes. A côté de la maison, trois allées en forme d'étages, couvertes de cyprès, de chênes, de lauriers, chacune d'elles terminée par une terrasse d'où la vue s'étend sur la campagne, et au pied de laquelle se trouve un moulin. Derrière la maison, les écuries, en face une chapelle. Non loin, du côté opposé aux terrasses, la maison du *fattore* et terrain pierreux. Avant l'Arno, nous apercevons les monticules de sable rouge, couverts, par-ci par-là, de verdure et qui présentent à l'œil des dessins très originaux. Après l'Arno, une longue chaîne de montagnes derrière lesquelles se trouvent à gauche Sienne et à droite Florence. A l'ouverture de la vallée, à gauche Arezzo, à droite Pontassiève. Derrière nous l'Apennin, le Casentino, la Romagne. Les deux villages les plus proches sont Camelli à une demi-heure, Reggello à une heure. Là habite le seul ami que nous ayons dans le pays, le

Dr Fabbrini, brave homme et patriote dévoué. De toutes parts, entre nous et ces villages, des cases de *contadini* (1), blanches et couvertes de tuiles, et le clocher du *priorato* de Santa Agata.

*2 septembre.* — Le temps est beau; nous allons visiter nos voisins de Vallombrosa. Nous traversons le bois de châtaigniers, puis nous gravissons à pic jusqu'aux montagnes qui dominent le couvent et dont la plus élevée s'appelle la Sechietta. De là nous découvrons Florence, le val d'Arno, il Fiorentino. Il est midi. Le soleil revêt les montagnes d'un voile de feu, aussi transparent que celui que Raphaël met sur la tête de ses madones. En certains endroits, des nuages passent en formant des îles d'ombre sur le fond lumineux. Le contraste entre les douceurs du Val d'Arno et les rudesses du Fiorentino est très saisissant. Entre les deux, la ville qui les marie tous les deux et qui montre les graves édifices à côté des douces collines. Je sens avec bonheur un vent généreux battre mon front. Comme on respire bien en haut! Comme la pensée s'élève, et combien d'ici paraissent légères nos terribles divisions et futiles nos préoccupations sérieuses! Élevez-vous dans le temps par l'étude de l'histoire, ou dans l'espace par une ascension de montagnes, et vous atteindrez au même résultat : la paix, l'apaisement, le désintéressement. Vous apprendrez, non pas à mépriser les hommes, mais à les plaindre, non pas à les dédaigner, mais à ne point être l'esclave de leurs passions.

Nous sommes fort bien accueillis au couvent par le père abbé Pieri et le *decano* Pellini, médiocres tous les deux. Nous revenons par le Sartino. C'est une petite chapelle. Au devant, sur un roc qui s'avance sur la vallée, une croix.

Du Sartino, nous gagnons notre bois qui est sur la colline en face séparé par un torrent. Ce retour est délicieux. L'air est vif et léger. Les plantes sauvages rougissent sous les derniers rayons du soleil et, à mesure qu'elles deviennent plus belles, elles répandent plus de parfums. Par contraste, les montagnes du couchant se revêtent de teintes d'un bleu foncé; nous les apercevons ainsi à travers la verdure toute fraîche et éclatante des châtaigniers. Le rossignol ne chante plus, mais une jeune *contadina*, misérablement vêtue, la tête entourée d'un mouchoir rouge, répète d'une voix métallique un *stornello* amou-

(1) Paysans.

reux. Le bêlement des moutons, qu'elle pousse devant elle, accompagne sa voix. De temps en temps, elle s'oublie; alors sa mère, qui la précède, une quenouille à la main, l'appelle : « *O bimba, vieni.* — *Eccomi,* » crie-t-elle en chantant. Elle parle un instant à ses bêtes, puis elle reprend son *stornello.*

*8 septembre.* — Notre fête de chaque jour, c'est le coucher du soleil. Il est plus varié quand il disparaît au milieu des nuages; je le préfère quand le ciel est pur. Il disparaît derrière les pics des montagnes; c'est fini en un instant. Mais à mesure que l'obscurité augmente, des teintes de feu s'allongent sur les collines brunies, et ce spectacle me ravit. Aujourd'hui il avait plu toute la journée, lorsque tout à coup les nuages se sont soulevés de dessus la vallée, et comme par-dessus une toile levée, nous avons aperçu les maisons qui bordent les deux rives de l'Arno, éclairées par les derniers rayons du soleil.

*11 septembre. Pèlerinage parmi les souvenirs de saint François.* — Nous partons pour la Vernia. Le *pretore* nous a procuré des lettres de recommandation du *piovano* de Cascia. De Graffi, nous allons à Pontassieve. De Pontassieve, nous montons à la Consuma. Cette ascension qui dure trois heures se fait par une belle route. Les montagnes sont nues ou couvertes de rares châtaigniers. Partout ailleurs elles seraient tristes, ici, elles ont une grâce sans pareille; elles se relient les unes aux autres par des courbes sévères, mais pleines d'harmonie, et le soleil les caresse et les peuple.

Arrivés à une certaine hauteur, nous découvrons, comme de la Sechietta, Florence et son dôme. L'œuvre des hommes a les mêmes caractères que l'œuvre de la nature. C'est d'ici qu'il faut juger Florence, comme c'est de Tusculum qu'il faut juger Rome. De Tusculum, on a sous les yeux le lieu qui fut pendant un temps la place publique du monde : on aperçoit le forum et au loin la route qui y conduisait les nations, la mer. Le monde n'est pas venu à Florence; c'est un de ces lieux réservés, un de ces sanctuaires du génie humain comme furent autrefois Jérusalem e tAthènes, dans lesquels la pensée se prépare, au milieu d'une élite, loin des curieux. Quand elle est née, elle va, pour y grandir et y éclater, dans le lieu de réunion que l'humanité s'est choisi. Tant que Florence a créé, ce lieu fut Rome.

Nous déjeunons sur l'herbe, puis nous nous dirigeons vers

le Casentino. Après peu de temps de marche, nous le découvrons tout entier. En face, sur trois collines, les unes derrière les autres, au milieu de la plaine, Borgo alla Collina où est enseveli Landini; Poppi, dont le palazzo a été l'inspirateur du Palazzo vecchio de Florence, et Bibbiena; au-dessus la Vernia, masse noire au centre de laquelle on aperçoit un bâtiment blanc, la chapelle des Stigmates. A droite, le Prato Magno et ses groupes boisés et pittoresques; à gauche, le Falterone d'où naît l'Arno, les forêts au milieu desquelles est caché le couvent des Camaldules, et, sur la route qui y conduit, Pratovecchio et Stia, le tout mêlé d'ombres et de lumières. A travers une route charmante, avec une température de printemps, nous arrivons à 6 heures à Bibbiena. Nous descendons chez l'Amorosi.

*12 septembre.* — Nous montons à la Vernia en trois heures, avec la pluie. Cependant, à notre arrivée, le brouillard se dissipe et nous pouvons apercevoir la montagne dans toute son horreur pittoresque. Nous nous trouvons au milieu d'une foule attirée par le dimanche. Tout ce monde mange et couche. Le coup d'œil exercé du frère Domenico nous découvre au milieu de la foule; il nous donne sa meilleure pièce. Après le dîner, le gardien Norberto vient nous voir et il met à notre disposition le padre Cristoforo, nature fine et gracieuse, des prévenances duquel nous n'avons eu qu'à nous louer. Il nous a montré tout le couvent et fait son histoire.

Le lieu est superbe. Au milieu d'une montagne aride se détache un mont à quatre faces, qui s'élève du midi au nord et qui est couvert d'arbres énormes, sapins, chênes, hêtres; des rocs immenses superposés les uns sur les autres, ou placés les uns à côté des autres comme des colonnes qu'on aurait disposées à dessein. Les grandes fissures et les brisements ont eu lieu, d'après la tradition, à la Passion : *Et petræ scissæ sunt.*

Le charme de la verdure s'unit à l'horreur des précipices; la beauté naît du désordre. De l'extrémité nord du mont appelé la Penna, on découvre tout le Casentino, la Romagne, les montagnes de Pérouse. Malheureusement, il y a tant de chapelles, tant de croix, tant d'inscriptions que tout cela est gâté. A la place où saint François reçut les stigmates, une chapelle dans laquelle les moines se rendent processionnellement deux fois par jour. Là où les oiseaux se posèrent sur son épaule, une chapelle. Sur le roc où il se reposait, une grille de fer, et tout

cela est si mesquin, si misérable, que toute poésie a disparu de ce beau lieu. Pour tout achever, la multitude. Ils ont attaché tant d'indulgences à chacune de leurs pierres, qu'il y arrive en moyenne cent personnes par jour, et que ce lieu *selvatico* est devenu une place publique.

*13 septembre.* — Aujourd'hui la foule est moindre et nous passons une belle matinée en admiration devant quatre chefs-d'œuvre de La Robbia. D'abord, dans l'église des Stigmates : la Passion. A la droite du Christ en croix, saint Jean, la tête levée, les mains tombantes avec douleur, saint Jérôme agenouillé se battant la poitrine avec des pierres. A gauche, la Vierge, debout comme saint Jean, les regards tournés vers la terre, et les mains jointes sur le cœur; saint François, à genoux comme saint Jérôme, montrant ses stigmates. Au-dessus, huit anges, les uns les mains jointes, les autres les mains croisées, les autres prenant leur tête dans les mains, les autres se cachant la face. Deux couronnes autour de la composition, l'une d'anges, l'autre de fruits. Le saint Jean me rappelle celui du Cambio et celui de la sainte Cécile ; il est aussi beau et aussi touchant que la madone est pathétique et imposante. Les anges sont des merveilles dont la parole ne peut traduire la grâce ; Raphaël sur la toile n'aurait fait ni autrement, ni mieux, et il n'y a pas, dans le dôme de Parme, un ange qui ait plus d'enchantement. Cette œuvre sublime, dont je n'avais jamais entendu parler, m'émeut à l'égal des compositions les plus renommées. Il n'y a de faible que le Christ qui n'est pas de la même main.

*5 octobre.* — A Félix de Romilly.

« Mes études sont surtout politiques. Je me propose d'étudier Florence dans quelques jours. Ici, je lis les écrits de Vasari sur la vie des artistes italiens. Vous voyez que je ne néglige pas la peinture ; mais je me livre davantage à l'étude de ce que je considère comme un art autant égal, la politique. Machiavel, Montesquieu, tous les publicistes à leur suite, parlant de république, ont toujours argumenté d'Athènes et de Rome, à tort selon moi. Entre ces époques et les nôtres, il y a des différences tellement considérables que tout raisonnement par voie d'analogie est périlleux : le catholicisme, l'imprimerie, l'abolition de l'esclavage, la poudre à canon, ce sont là des innovations substantielles, qui ont constitué un état de choses fondamentalement distinct de ce qui a précédé.

« Rien au contraire ne ressemble plus à notre société que les sociétés démocratiques du moyen âge et notamment que celles de Venise et de Florence. Là, il y avait en présence, comme chez nous, des pauvres et des riches, des ambitieux et des tyrans, des serviteurs de la liberté et des adorateurs de l'écu, des soldats et des artistes, des sages et des fous, des sectaires et des croyants, d'honnêtes gens et des bandits. Non seulement nos passions sont semblables à celles des hommes de ce temps, mais le même problème qui les tourmentait nous tourmente encore : comment constituer une association d'égaux en se défendant du despotisme, qu'il s'appelle l'anarchie ou qu'il se nomme *il principato*, la royauté, l'Empire? Au premier rang des écrivains qui ont tenté de résoudre la difficulté se trouve Guicciardini. C'était une tête froide : peu de cœur ou point, sans passion pour rien, ni pour personne, mais un esprit vaste, perspicace et logique, dans lequel tout était reçu et pesé. Il possédait ce que peut donner la connaissance des écrits et l'expérience des faits; il ne manquait que des intuitions que procure la passion, et elles ne sont pas nécessaires à l'observateur, elles l'égareraient. Il avait en revanche la volonté et la persistance dans les mêmes vues. Il n'était pas malhonnête, quoiqu'il eût servi Clément VII et les deux infâmes ducs Alexandre et Côme. Il l'avait fait par nécessité plus que par goût, et même alors il ne fut pas différent de lui-même si, quoique non cruel, il leur donna d'atroces avis *per assicurarsi*. Quoique courtisan, il leur en donna d'excellents *per assicurare lo stato* par des institutions. A la longue, sa sagesse déplut plus que ses complaisances ne plaisaient; il fut mis à l'écart. Il découvrit alors la vanité de la seule illusion qu'il avait eue, celle de croire que les princes étaient, plus que les peuples, accessibles à la raison, et il se consola en composant sa belle histoire et un certain nombre d'écrits politiques. On vient d'en publier un, inédit jusqu'à ce jour, sur le *Reggimento di Firenze*, et je vois avec satisfaction que l'éminent publiciste, revenu de l'ambition, considère une situation très analogue à la nôtre, comme je considère moi-même la nôtre depuis longtemps. Je l'étudie avec intérêt, en vérifiant ses principes par l'étude des faits, que Varchi a racontés.

« En même temps que Guicciardini, je lis Tocqueville : *l'Ancien régime et la Révolution*. C'est aussi une lecture féconde.

Tocqueville a moins de profondeur et d'étendue que Guicciardini: il sait beaucoup moins des idées et surtout des faits; son expérience est prise dans les livres plus que dans la réalité ; il est littérateur plus qu'homme politique, ce qui est une cause d'erreur; il tend beaucoup plus à la phrase qu'à l'action ; il recherche le bien dire et se préoccupe peu du faire. Mais il a plus d'honnêteté et autant de finesse, de sagacité, et un art aussi consommé d'isoler un fait social, de l'analyser et de généraliser l'enseignement qui ressort de cette analyse. Même quand il rappelle des vérités connues, il les présente avec un tour vif et souvent original, et, la plupart du temps, ses points de vue sont nouveaux. Son livre est conçu impartialement et sans amour aveugle pour la Révolution; je n'en connais cependant aucun qui la glorifie davantage. Il peut se résumer ainsi : jusqu'à présent on a cru que la centralisation, le mépris de la loi, l'amour des places, le servilisme, l'habitude de réclamer pour soi le droit commun et de réserver à ses adversaires le droit exceptionnel, l'isolement, etc., étaient des résultats de la Révolution. Erreur, ce sont les legs de la royauté vaincue à la Révolution, ce qui, de l'ordre ancien, a passé dans l'ordre nouveau. La liberté de conscience, l'émancipation de la pensée, l'honnêteté dans la gestion des affaires publiques, et tant d'autres bienfaits qui, à leur tour, s'imposent à l'ordre ancien ressuscité sous le nom d'Empire, en attendant qu'ils se dégagent de ce mélange impur, et qu'ils règnent à leur tour, voilà ce qui est propre à la Révolution, ce qui en fait une date immortelle, non seulement pour nous, mais pour l'Europe et le monde. »

*7 octobre.* — J'ai une longue conversation avec mon père sur Armand Carrel. Il m'en parle avec enthousiasme. L'écrivain, en lui, était la moindre des qualités : il eût été général, orateur, chef de parti; il aimait également la liberté et le progrès. Seulement, c'était un esprit net et vigoureux qui avait la logomachie en horreur. Un jour il vint à Marseille avec Petetin. On lui donna un banquet; mon père, qui présidait le cercle Pythéas, lui adressa un toast. Armand Carrel se lève et répond assez mal, ce qui désespéra mon père qui le plaçait ainsi dans une situation désagréable. Quelque temps après, un convive se mit à chanter une chanson terroriste. Armand Carrel se leva et cette fois, avec éloquence, il attaqua les doctrines de la chanson. En sortant, il dit à mon père : « Je

ne veux pas être comme Odilon Barrot; j'aurai toujours le courage de mes opinions. » Dans ce voyage, il avait apporté avec lui un petit exemplaire des *Provinciales* qu'il oublia et que nous avons conservé depuis. Il raconta à mon père qu'il ne se couchait jamais sans en lire un passage. Mon père le connut sous la Restauration, sous-lieutenant et en garnison à Marseille. Depuis, leur amitié était allée toujours en se resserrant. Lorsqu'en 1830, mon père vint à Paris, il le vit rue Blanche, où, sous le nom de Mancel, il vivait avec la femme de son colonel. Avant, comme depuis, une correspondance régulière s'échangeait entre eux. Malheureusement, à une certaine époque, mon père, craignant des visites domiciliaires, la remit, avec un certain nombre de papiers renfermés dans une caisse, à Achard, un de ses amis. Quand il la redemanda, celui-ci répondit qu'il l'avait cachée dans le jardin, et que l'humidité avait tout pourri. Cette perte est un vrai malheur.

Après son jugement par deux conseils de guerre, au moment où Carrel allait comparaître à Toulouse devant le jury, des amis préparèrent son évasion du Castillet de Perpignan : « Romiguières a du talent, je veux l'entendre » fut la seule réponse qu'on put en obtenir et il refusa de fuir. Il fut arraché, par l'opinion publique, au jury de Toulouse. La manière dont Chateaubriand parle de lui dans ses *Mémoires*, confirme l'opinion de mon père : c'est le seul homme qu'il loue avec effusion et sans aucune restriction; il cite une lettre de lui vraiment superbe d'élévation et de talent littéraire.

*8 octobre.* — Je reçois une lettre de Jules Favre qui m'annonce qu'il ne pourra venir nous voir. Il est à Florence depuis huit jours. Dès que nous avons été informés de son arrivée, nous sommes allés le voir, mon père et moi. Il a été fort aimable. Sa conversation est charmante. Il n'a fait aucune difficulté de reconnaître les fautes qu'il a commises en 48. Il a été fort sévère en outre pour Cavaignac et Lamartine. Il nous a raconté des traits tristes d'improbité professionnelle de Crémieux, et rappelé la fameuse histoire des poursuites contre Louis Blanc. — Lorsqu'on arrêta à la Chambre la liste des membres du Gouvernement provisoire, Lamartine refusa de la lire, disant : « Je ne le puis pas, mon nom y est. » On la passe à Crémieux : « Je ne le puis pas, mon nom n'y est pas. »

*11 octobre.* — Si les événements m'empêchent de faire

l'histoire de l'Art en Italie, du moins, dans ma vieillesse, publierai-je les notes que je recueille depuis quelques années et que je continuerai à recueillir sous ce titre : *Notes sur l'Italie artistique*. Ma préface serait ceci : « Je ne suis ni un artiste, ni un philosophe. Je ne publie ni un livre technique, ni un livre d'esthétique. J'ai toujours aimé l'Italie comme une patrie, et je l'ai beaucoup étudiée. Il m'a semblé que bien des jugements en vogue sur les œuvres d'art qui sont une des splendeurs de ce beau pays, étaient vagues ou inexacts. Je publie modestement les notes que j'y ai recueillies dans un nombre considérable de voyages, pour me faire plaisir à moi-même, beaucoup plus que pour instruire les autres. Je serais heureux, si, en les lisant, quelque jeune artiste y puisait un sentiment plus élevé de son art. »

*12 octobre.* — Dans les *Fioretti*, il y a deux parties distinctes : tout ce qui a trait à saint François, est adorable de grâce et de naïveté. Ce qui concerne les autres est terne et monotone : tous les caractères se ressemblent et les miracles ne sont que la reproduction les uns des autres. Je suis toujours frappé, quand je lis des livres pareils, de la stérilité d'imagination des créateurs de prodiges et surtout de la disproportion entre les *moyens* et les *effets*. Avec toutes les apparitions que *Cristo Benedetto* fait dans les *Fioretti*, il y aurait de quoi renouveler la face du monde, et tout cela n'aboutit qu'à empêcher un frère de sortir de l'Ordre, ou de succomber à la *tentazione carnale*.

A la Vernia, j'ai entendu la grand messe en musique. Ce n'étaient que valses, airs d'opéra. Ce qui m'a amené à réfléchir sur la réforme que d'Ortigues et autres veulent introduire dans le chant religieux, en le ramenant à sa simplicité antique. La simplicité et la modestie me paraissent tellement les principales parures du talent que je suis souvent enclin à en faire ses conditions, ce qui n'est pas.

— Le meilleur moyen de séduire les autres est de n'être pas trop séduit soi-même de son propre mérite.

— Dans la jeunesse, on ébauche. Dans la maturité seulement, on crée des œuvres complètes.

— L'erreur est de croire qu'il n'y ait qu'une éducation placée au commencement de la vie. Il y en a une pour chacune des transformations auxquelles la nature nous soumet. Après avoir appris à être jeune, il faut apprendre à cesser de l'être et à devenir vieux.

*13 octobre.* — Au milieu des châtaigniers qui recouvrent ces collines s'élèvent quelques cyprès. Quand nous nous engageons dans des routes nouvelles, ce sont eux qui servent à nous orienter. De même dans l'histoire, certains hommes dont la mémoire s'élève au-dessus des siècles.

*15 octobre.* — Pendant tout notre séjour, le temps a été admirable. Ces jours-ci, il devient encore plus beau, d'une pureté idéale. Le soir, le coucher de soleil est un enchantement, et les nuits sont égayées par la lune. Nos bois sont pleins de paysans qui, en chantant, en cueillent les châtaignes.

Je suis frappé de l'analogie entre Florence et la France.

Grâce à la centralisation qu'on peut vouloir détruire, mais qui est un fait avec lequel il faut compter, la France est une ville, divisée en plusieurs quartiers ; elle doit être rapprochée bien plutôt des républiques italiennes que de l'Amérique fédérative ou de l'Angleterre aristocratique ; elle n'a pas de noblesse, mais seulement un peuple gras et un peuple maigre ; elle aime l'égalité et n'a jamais pratiqué la liberté ; les partis se renversent pour se proscrire et non pour établir la justice. Après la Terreur, nous avons eu nos *addormentatori* cruels et populaires, etc., et, le lendemain de la chute de la liberté, nous nous retournons vers l'Angleterre et les États-Unis, comme les Florentins se retournaient vers Venise. Donc, pour sauver ce pauvre peuple de France, il faut suivre les conseils, non des politiques de Rome et d'Athènes, encore moins ceux de Washington ou de Londres, il ne faut pas imiter la première Révolution, mais lire Machiavel, Guicciardini, et pénétrer dans l'histoire du peuple florentin. Puisqu'il a été crucifié et qu'il est encore au tombeau, que sa passion nous serve d'instruction : puisque les conseils des hommes de génie ont été trop tardifs pour elle, qu'ils nous profitent. Imitons Venise ; réalisons un gouvernement qui ait les avantages de celui « *d'uno, di pocchi e di tutti* ». Pour cela, vous, les constitutionnels, abandonnez *l'hérédité*, et vous, les républicains, abandonnez l'idée *de la souveraineté absolue des assemblées*.

Mon Dieu ! mon Dieu ! donne-moi la force et l'occasion de faire prévaloir la vérité, que chaque jour je vois, je sens, j'aime davantage ! Accorde-moi la grâce de sauver à la fois le peuple de France et le peuple d'Italie ! Comme Grégoire VII, lorsqu'il n'était que simple moine de Vallombrosa, je te crie :

« Seigneur, *respice in servum tuum.* » Ou fais mieux encore, inspire à un plus grand, plus saint, plus puissant que moi, les projets que je nourris, et accorde-moi de l'aider, ou au moins de l'applaudir dans son œuvre de rédemption.

*25 octobre, Florence.* — Je suis plus que jamais transporté par la Chapelle des Médicis. Si l'on veut savoir ce qu'a fait Michel-Ange de 1528 à la fin de sa vie, il n'est pas nécessaire de consulter les écrits de Vasari et de Condivi ; on n'a qu'à examiner *le Crépuscule* : c'est Michel-Ange lui-même.

Il contemple ce qui s'accomplit avec une douleur morne dans laquelle le mépris de ce qui est s'unit au regret de ce qui a été ; mais il ne se soumet ni ne se résigne, et alors même qu'il n'espère plus, il conserve sa foi. Il se retire en lui-même, il regarde passer les événements de ce monde comme le voyageur qui, assis sur les rives d'un fleuve étranger, voit d'un œil indifférent les flots succéder aux flots; il ne veut pas être consolé, puisque sa patrie n'est plus, mais il ne veut pas que la foule imbécile raille un désespoir qu'elle ne saurait pas plus comprendre que partager ; personne n'entend ses sanglots, ils sont réservés à ses nuits solitaires. Que la jeune épouse, dont le bien-aimé erre de ville en ville, berné par les promesses des Strozzi ou des trois cardinaux florentins, se désole comme l'Aurore; que la mère, dont le fils a rougi de son sang les dalles du Bargello, succombe sous le coup, comme *la Nuit* ; que les jeunes hommes recueillent leurs forces pour l'avenir lointain, comme *le Jour*, lui, il s'enveloppe en stoïcien, et il attend l'heure de parcourir les mondes que son Dante a décrits. Comment Côme Ier a-t-il cru qu'il attirerait cet homme ? Que serait-il devenu au milieu de Florence asservie? Aurait-il retrouvé au Duomo le Savonarole, dont la voix fut jusqu'à la fin *viva* en lui ? Aurait-il retrouvé, aux pieds de son *David*, un peuple agité par les passions de la liberté ? Tu as bien fait de rester à Rome jusqu'à la fin : ce n'était qu'au milieu d'un ossuaire que tu pouvais te tenir debout avec dignité.

Ceci est l'adieu de Michel-Ange à sa patrie. Depuis qu'il est sorti de cette chapelle, il ne l'a plus revue, et pour avoir ses os, qu'il ne méritait pas d'obtenir, Côme a été obligé de les voler. Ceci est la plainte que le vaincu a déposée dans la pierre pour qu'elle durât éternellement. La foule passe devant ces marbres palpitants et n'y voit qu'une fantaisie artistique ; ceux

qui ont souffert comme Michel-Ange comprennent, et ils oublient leurs souffrances personnelles, puisqu'elles leur valent d'entendre la voix du sublime Florentin.

*26 octobre.* — Départ pour Paris. Je laisse mon père merveilleusement installé à la villa Mozel, *fuori la porta romana.* Il a de son balcon une vue admirable de tous les monuments de Florence, et en face de lui s'élève la colline de Fiesole, que chaque soir le soleil couchant dore d'une manière merveilleuse.

Adolphe vient avec nous : il va faire son droit à Paris : je le logerai dans mon ancienne petite chambre, et, pendant trois ans, je subviendrai à toutes ses dépenses.

***

*16 décembre.* — Je vais à Nevers pour plaider l'affaire de M. de Bondy. Sur la demande de mon confrère Delasalle, le tribunal, malgré mes efforts, prononce le renvoi à un mois. On espère dégoûter M. de Bondy, et que l'ennui de recommencer de nouveau les dépenses de transport pour tant de témoins, l'arrêtera en route. On se trompe.

*28 décembre.* — Visite à Thiers. Je le trouve dans une grande salle du premier, décorée de mosaïques représentant les principaux tableaux de Raphaël, de Titien et de Michel-Ange. Sur une table *le Livre de Job* de Renan. Tout cela m'a paru sentir le bric-à-brac. En se promenant, il s'est mis à causer vivement. « Vous avez deux occasions au Corps législatif : le projet sur les chemins de fer et le budget. Il faut voter le projet sur les chemins de fer, il est juste. Le domaine public doit indemniser des Compagnies comme celle d'Orléans du préjudice qu'elles éprouvent, mais bien mettre en relief que cette nécessité est la conséquence de la banqueroute du grand Central. Il faut dire cela en présence de Morny. Quant au budget, il a un aspect satisfaisant, grâce aux ressources inépuisables de ce pays-ci, mais il révèle une détestable politique financière : le Gouvernement qui parle tant d'ordre ne fait rien d'autre en finances que le désordre. Buchanan (1), dans son message de l'an dernier, a exposé les vrais principes financiers. Et la politique étrangère, quel gâchis! Si j'étais au Corps législatif, je voudrais les couvrir de confusion. Ils hâtent par tous les

(1) James Buchanan (1791-1868), président des États-Unis, de 1857 à 1861.

moyens la ruine de l'Empire ottoman : il fallait le laisser se gouverner tout seul. Mais ils ont la manie de se porter, partout ailleurs qu'en France, les défenseurs des principes qu'ils proscrivent en France. Le dernier message de Buchanan est très remarquable : c'est la vraie politique démocratique. Je suis très partisan de l'alliance anglaise, j'en verrais la fin avec chagrin ; mais comme ces imbéciles la compromettent chaque jour, en vue des éventualités, je fais tout bas des vœux pour les ennemis de l'Angleterre, les Américains et les Indiens. Quand le moment en sera venu, j'entrerai dans les détails, mais que tout cela soit entre nous. »

*29 décembre*. — Visite à Michelet. Me raconte, entre autres traits de Louis XIV, celui-ci. Il écrit : « Je réforme ma marine ; j'ai besoin de galériens, *condamnez le plus que vous pourrez.* » « On n'a rien dit, ajoute Michelet, de plus terrible contre lui en Hollande, que ce qui est dans cette correspondance. » Me conte ce trait de la vie de Napoléon : « Jeune, étant à Marseille, il fut recommandé à un négociant. Quand il présenta sa lettre d'introduction, ce négociant était occupé à ouvrir son courrier. En causant, il déchirait le revers blanc des feuilles et les mettait les uns sur les autres. Le soir, il invita le jeune officier et le traita fort bien. Cela paraissait contraster avec l'attitude du matin. Le marchand devina la pensée qu'en avait son invité, et il lui dit : « Vous voyez que mon économie de ce matin ne m'a point empêché de vous recevoir très bien ce soir : il faut faire des masses. » — « Mon livre *l'Amour* est un livre de Pitié. Seulement, je ne l'ai pas dit. Nous vivons dans des temps si durs, que, dès que l'on pleure quelque part, tout le monde s'en va. »

ÉMILE OLLIVIER.

(*A suivre.*)

# LE VRAI PETIT-PICPUS
# DES *MISÉRABLES*

---

C'est un beau monument à la gloire de Victor Hugo que l'édition de ses *Œuvres complètes*, dite « édition nationale, » à laquelle travaille depuis si longtemps M. Gustave Simon.

Quand le poète mourut en 1885, laissant une fille, Adèle, qui était folle et qui a vécu jusqu'en 1915, un conseil de famille fut constitué, et pendant quelques années, Édouard Lockroy, Amaury de Lacretelle, M. Trébuchet remplirent tour à tour auprès d'elle les fonctions de tuteurs; ils avaient en même temps mission de gérer la succession, et de signer des traités pour la réimpression des œuvres publiées du vivant de l'auteur. D'autre part, le poète avait désigné trois exécuteurs testamentaires, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, à qui incomberait le soin de publier les œuvres encore en manuscrit. Lefèvre se déroba presque aussitôt, de même que Vacquerie qu'absorbait la direction politique du *Rappel*. Restait Paul Meurice. Il entreprit l'édition nationale, qui allait rassembler, en fait, toutes les œuvres, connues ou inconnues; mais il mourut en 1905, n'en ayant fait paraître que les trois premiers volumes. Et dès lors, chargé de le remplacer à la fois comme tuteur d'Adèle et comme exécuteur testamentaire, M. Gustave Simon assuma seul toute la charge de l'entreprise. Il y était tout préparé par sa longue liaison avec Victor Hugo et les ouvrages biographiques qu'il lui avait consacrés. Depuis vingt ans, et quoique aujourd'hui il en ait soixante-seize, il est

à sa besogne tous les jours dès cinq heures du matin. Déjà l'édition compte vingt-sept volumes in-8°; il y en aura en tout quarante-trois.

Seront-ils lus du grand public? J'en doute. Le grand public continuera très probablement à ne lire qu'un choix des œuvres de Hugo, que ses œuvres dès maintenant « classiques, » et dans des exemplaires de petit format, légers, maniables, sans notes ni appareil critique. Je ne dis pas du tout qu'il aura tort. On n'est pas des sots parce qu'on admire une fleur sans consulter un traité de botanique, ou qu'on va entendre une belle œuvre musicale sans étudier au préalable la biographie du musicien. Mais il n'est point sot non plus de chercher le pourquoi et le comment des choses, et pour tous les esprits curieux, pour tous les lettrés, l'édition nationale est un trésor, une source de délicates jouissances où ils ne se lasseront pas de puiser.

Chaque tome comprend, outre le texte définitif établi par Hugo lui-même, un long appendice divisé en trois parties.

En premier lieu, *de l'inédit*, de l'inédit à foison, toutes les pages que l'auteur n'avait pas fait imprimer, — soit pour des raisons de librairie, pour ne pas trop grossir le livre, soit par scrupule d'artiste et parce qu'elles pouvaient faire longueur ou hors-d'œuvre, — mais qu'il s'était bien gardé de détruire. Rebut qui recélait bien des richesses. Le tout était de les en extraire et de les classer, et ce n'était pas une petite affaire. Pendant les années d'exil, à Jersey ou à Guernesey, sa production quotidienne était si abondante et si variée qu'il avait lui-même renoncé à s'y reconnaître. Dans un épais dossier étiqueté *Océan*, il jetait pêle-mêle des centaines de feuillets, prose ou vers. Un des principaux soucis de M. Simon et un de ses mérites a été de les trier, et de les recueillir dans l'appendice des ouvrages auxquels la logique voulait qu'ils fussent rattachés. Et ainsi, désormais, aux *Châtiments* s'ajoutent les *Nouveaux Châtiments;* les *Choses vues*, grossies de moitié, embrassent un demi-siècle de vie française, de 1830 à 1882; le *Théâtre en liberté* s'enrichit d'une foule de « Comédies cassées » pittoresques et drôlatiques, de saynètes achevées ou ébauchées; aux *Misérables* se relient une préface philosophique, qui est tout un exposé des idées religieuses de Hugo vers 1860, un chapitre sur le mariage de Tholomyès, cinq sur la politique en 1830, sept sur les prisons, etc., etc.

En second lieu, *les variantes*, les variantes qui chez un tel maître sont les tâtonnements du génie, les formes successives et souvent multiples dont se revêt sa pensée avant de rencontrer l'expression ou l'image à laquelle il s'arrêtera, — tout ce travail de style si instructif et si intéressant. D'autant plus intéressant que la formule dernière à laquelle il s'arrête ne vaut pas toujours celle qui lui était venue la première.

Enfin, *l'historique*, dont l'intérêt n'est pas moindre. M. Simon avait vécu à partir de 1870 dans l'intimité de Hugo, et par tout ce qu'il lui avait entendu raconter, par l'étude aussi de ses manuscrits, des nombreux carnets ou feuilles volantes qui sont comme le journal intime de ses trente ou trente-cinq dernières années, par sa correspondance dont il a publié diverses parties dans les revues, il a pu reconstituer l'histoire de ses œuvres depuis le jour où elles venaient d'être conçues jusqu'à celui où elles étaient mises en vente.

Au total, une édition qui renouvelle l'étude de Hugo ou plutôt qui, pour la première fois, rend cette étude possible. Tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont parlé de Hugo, ou réédité de leur côté tel ou tel de ses écrits, tous sont les débiteurs de M. Gustave Simon. Et j'ai plaisir pour ma part à lui témoigner ma vive gratitude. Car c'est lui, c'est son édition qui m'a mis sur la voie d'une petite découverte dont j'avoue que je suis ravi.

* * *

Parmi tant de pages des *Misérables* dont on se souvient toute la vie, celles qui ont trait au Petit-Picpus ne sont pas les moins belles.

Rien de plus bizarre sans doute que la façon dont Hugo nous introduit dans ce couvent de femmes, puisqu'il nous y introduit à la suite d'un ancien forçat. Je ne relève pas les invraisemblances de son récit ; elles sont assez apparentes, disons même, si l'on veut, qu'elles sont quelquefois risibles ; encore n'aurais-je pas de peine, si je les relevais, à montrer tout ce qui les rachète. Je me borne à rappeler en peu de mots l'essentiel des faits.

Poursuivi par Javert et ses policiers, Valjean, sur qui la société s'acharne, fuit avec Cosette, en pleine nuit, à travers le vieux Paris de 1824. Après avoir parcouru le quartier Mouffe-

tard et les abords du Panthéon, il redescend jusqu'au Jardin des Plantes, franchit le pont d'Austerlitz, tourne à droite, et, au bout de trois cents pas, voit se dresser devant lui une irrégulière et morne bâtisse dont le mur d'enceinte le dérobe un instant aux gens de police. Il réussit à se hisser dans l'angle droit que ce mur fait avec la bâtisse, à hisser Cosette après lui, et quand survient Javert, il est en sûreté déjà de l'autre côté du mur. Où le hasard l'a-t-il conduit? Qu'est-ce que ces ruines au milieu desquelles il se trouve d'abord, cette baraque où il dépose Cosette endormie, ce grand jardin tout blanc de lune, ces lugubres façades aux fenêtres grillées, cette silhouette noire, cette forme humaine étendue à terre, les bras en croix, la corde au cou, dans une salle de rez-de-chaussée faiblement éclairée, ces chants célestes qui s'élèvent et le font tomber à genoux? Soudain, il se voit en présence du vieux Fauchelevent à qui jadis il a sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer, et qui le reconnaît en pleurant de joie. Il apprend de lui qu'il est au Petit-Picpus, dans un monastère. Grâce à lui, qui en est le jardinier, il va réussir à rester là en qualité d'aide-jardinier, à y vivre cinq années en compagnie de Cosette, la petite victime à côté de la grande victime, — cinq années de répit dans sa vie de bête traquée, loin de Javert, loin des hommes, tout près de Dieu.

Et peu à peu, à mesure que nous lisons une si étrange histoire, à laquelle, malgré tout, la grande imagination de Hugo et son sens profond de la souffrance humaine prêtent le plus poignant intérêt, la mystérieuse demeure se révèle à nous. Ses portes si bien closes s'entrebâillent. Nous pénétrons dans son parloir, dans le chœur de sa chapelle; nous errons, graves et recueillis, sous ses arcades et ses ombrages. Après le romancier dont les inventions nous faisaient parfois sourire, voici le génial reporter de *Choses vues*, qui sait tout voir et tout peindre, le peintre dont le pouvoir d'évocation est sans égal, qu'il peigne les êtres ou les choses, l'aspect du vieil édifice ou sa vie intime, ses religieuses ou ses petites pensionnaires. Et, après le grand peintre, voici le grand poète, après le tableau réaliste voici la haute et tendre méditation sur le problème de la vie monastique, sur les existences qui s'ensevelissent volontairement dans un cloître et s'y offrent en holocauste, sur la beauté du renoncement, de la prière et de l'expiation pour autrui. Qu'on relise

certains chapitres du livre VII, intitulé *Parenthèse*, ou à la fin du livre suivant le chapitre intitulé *Clôture*, et qu'on me dise s'il y a dans aucune langue rien de plus noble, rien de plus pur :

« Valjean avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible, l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place ; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli ; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct et suppliant ; de doux êtres faibles ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés.

« Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre !...

« Le soir, au crépuscule, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée, tourné vers l'endroit où il savait que la sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant cette sœur.

« Il semblait qu'il n'osât s'agenouiller directement devant Dieu...

« Quant à nous, qui ne croyons pas ce que ces femmes croient, mais qui vivons comme elles par la foi, nous n'avons jamais pu considérer sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une sorte de pitié pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, aspirant au gouffre et à l'inconnu, l'œil fixé sur l'obscurité immobile, agenouillées, éperdues, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'immensité. »

Oui, cela est parfaitement beau. Dans ces *Misérables* qui sont un grand cri de pitié, où un nouveau Dante nous fait explorer un nouvel enfer, l'enfer social, le Petit-Picpus apparaît comme une terre d'asile, un coin de paradis, un autre Port-Royal-des-Champs abrité derrière ses murailles et ses

grilles, un séjour de paix et d'innocence où des femmes prient, où gazouillent et rient des enfants. Et il est bien vrai que nous en gardons un ineffaçable souvenir.

N'est-ce donc là qu'un rêve de poète, ou la sainte maison décrite avec un si grand luxe de détails documentaires a-t-elle vraiment existé ?

Que nous croyions à son existence, que des érudits y croient, les faits l'attestent. On va répétant, et il m'est arrivé de répéter sur la foi d'un confrère, que Juliette Drouet et aussi M[lle] Ancelot avaient été élevées au Petit-Picpus, et que Victor Hugo tenait d'elles tous ses renseignements. On dit même, — je ne cite pas les noms, parce que nous sommes tous exposés à commettre de ces petites bévues et qu'il est prudent par suite de ne pas nous les reprocher trop malicieusement les uns aux autres, — on dit que M[me] Drouet avait deux tantes au Petit-Picpus. Voilà des preuves...

Plus d'une fois, quant à moi, j'avais souhaité d'en obtenir d'autres et de retrouver le Petit-Picpus ou tout au moins sa trace. Je savais comme tout le monde qu'il y a à Paris, entre le quai de Bercy et le cours de Vincennes, une rue et un boulevard de Picpus; je savais qu'au cimetière Picpus ont été enterrés non seulement André Chénier et les dernières victimes de la Terreur, mais aussi La Fayette. Et à tous ceux qui pouvaient connaître le quartier, à tous ceux qui s'y rattachaient par des impressions d'enfance ou des traditions de famille, j'allais demandant : « Avez-vous vu le Petit-Picpus? » comme jadis La Fontaine : « Avez-vous lu Baruch? »

L'hiver dernier, j'avais consulté M. Maurice Dumolin qui, en collaboration avec le marquis de Rochegude, a publié un très bon *Guide à travers le vieux Paris*. Je lui avais soumis l'itinéraire de Valjean et la topographie du Petit-Picpus telle que l'a donnée Hugo : une rue « du Chemin-Vert-Saint-Antoine » qui se partage en deux bras, formant un Y, à gauche la « petite rue Picpus », à droite la « rue Polonceau », toutes deux reliées à leur point de départ par la « ruelle Aumarais » et à leur sommet par la « rue Droit-Mur » (elle-même prolongée à droite par le « cul-de-sac Genrot »): entre elles, le couvent. Et je rappelais ce qu'ajoute Hugo : « Le Petit-Picpus... est assez clairement indiqué dans le plan de 1727 publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, et à Lyon

chez Jean Girin, rue Mercière, à la Prudence. » Et la réponse était venue, bien déconcertante : point de plan daté 1727; Denis Thierry est mort en 1712; si Picpus ou « Piquepuce » est un « lieu-dit » bien connu, non point à trois cents pas, mais à deux kilomètres et demi du pont d'Austerlitz, nulle mention sur aucun plan ni dans aucune nomenclature d'un Petit-Picpus, d'une impasse Genrot, de rues Polonceau, Chemin-Vert-Saint-Antoine, ou Droit-Mur. Comment, au surplus, l'espace compris entre les deux branches d'un Y, entre deux rues en éventail dont une autre rue réunit les deux pointes, comment ce triangle aurait-il un quatrième côté, figuré par la ruelle Aumarais?...

J'en étais là, lorsqu'enfin l'idée me vint de recourir à l'édition nationale des *Misérables*, et de lire de près l'appendice du tome II. Quelle humiliation de n'y avoir pas recouru plus tôt, et quelle joie d'y rencontrer, sinon encore l'entière solution du problème, au moins certaines indications qui allaient m'aider à le résoudre!

Car ici des notes de Hugo lui-même sont reproduites. Il les a rédigées au moment où, en vue de l'impression, il remaniait son texte primitif, celui de 1847, antérieur de quinze ans à la publication de l'ouvrage.

Première note, en marge du Livre VI.

« Conserver le manuscrit tel qu'il est, et dans le cas où, vu le régime actuel (1860), je jugerais nécessaire de dépayser le couvent, ne faire cette altération que sur la copie. (En cas de dépaysement, transférer le couvent rue de Lourcine ou rue de l'Arbalète.) »

Seconde note :

« Le lieu, fort respectable d'ailleurs, où les aventures de ce livre vont pénétrer, existait réellement dans Paris à l'époque où se passent les faits que nous racontons, mais pour des raisons que l'auteur aura peut-être l'occasion d'expliquer plus tard, il convient, en cette année 1861 où nous sommes, que la réalité soit voilée. »

Troisième note, du 25 janvier 1862 :

« Aujourd'hui, vu le régime et les tracasseries possibles, j'ai dû dépayser le couvent, en changer le nom et le transporter imaginairement quartier Saint-Antoine. »

Un point était acquis : il n'y avait plus à retenir le nom de

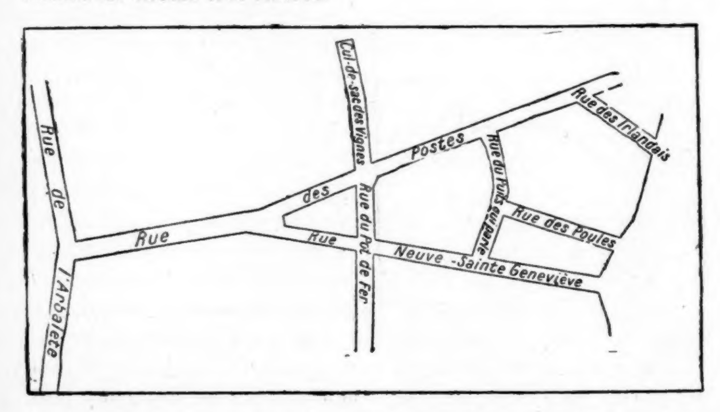
Petit-Picpus. Restait à découvrir le véritable lieu de la scène, le couvent authentique et « fort respectable » qu'il s'était plu à décrire, disait une autre note, « dans sa réalité absolue ». Une page du premier texte, également citée dans l'*Appendice*, semblait m'inviter à le chercher quelque part entre le Panthéon et le Val-de-Grâce. Mais les couvents pullulaient dans tout ce quartier, il y a cent ans. Duquel s'agissait-il? Était-ce le couvent des Dames Saint-Michel, situé d'abord vers le bas de la rue Lhomond, ensuite tout en haut de la même rue au coin de la rue Saint-Jacques, à l'endroit qu'avait occupé longtemps le couvent de la Visitation, et qu'occupe à présent l'Institut du radium? L'éditeur reproduisait une autre page de 1847 qui, en effet, se rapportait à ce couvent-là; et un peu plus loin, dans son historique des *Misérables*, faisant allusion aux renseignements que M$^{me}$ Drouet avait pu procurer à Hugo, il ajoutait qu'elle avait été pensionnaire chez les Dames de Sainte-Madeleine, à qui les Dames Saint-Michel donnaient provisoirement l'hospitalité « dans une petite maison bâtie au bout de leur jardin... » Mais j'avais beau feuilleter de gros livres d'archéologie parisienne ou d'histoire ecclésiastique et passer de Lebeuf à Cocheris, je n'y rencontrais aucune communauté de « Dames de Sainte-Madeleine »; et j'y apprenais, en revanche, que les Dames Saint-Michel dirigeaient une maison de filles repenties. Quel pensionnat de jeunes filles aurait jamais pu être annexé à un pénitencier de ce genre?

De guerre lasse, j'allai voir M. Gustave Simon. « J'ai recueilli dans mon édition, me dit-il, les propos de M$^{me}$ Drouet; mais je sais qu'il ne faut pas trop s'y fier. Elle racontait sa vie à sa manière et comme il lui passait par la tête. Voyez plutôt le manuscrit. Si j'en ai reproduit le plus qu'il m'était possible, je n'en ai pu tout reproduire, et peut-être y trouverez-vous ce que vous cherchez. »

Oh! les heures délicieuses passées à la Bibliothèque de la rue Richelieu, penché sur les trois lourds volumes, aussi grands, aussi gros que des antiphonaires, les trois volumes magnifiquement reliés de drap rouge, dont les deux premiers contiennent le texte de l'œuvre, avec ses rédactions successives, ses additions marginales, ses annotations d'époques diverses, ses ratures et ses surcharges, tandis que, dans le dernier, celui du *Reliquat*, s'entassent une multitude de débris, d'ébauches,

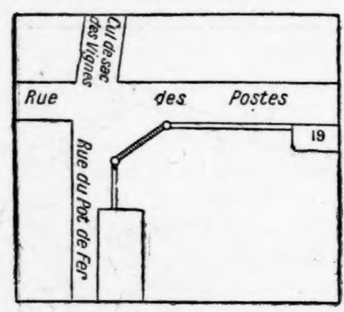
de coupures de journaux, de documents rassemblés et classés ! En tournant les feuillets, montés sur onglets, et où ont été si soigneusement collés les plus menus fragments, on croit assister à l'enfantement de l'œuvre. Et n'est-ce pas chose émouvante de voir que les plus belles scènes, celle, par exemple, de la rencontre entre Myriel et Valjean (que Hugo avait d'abord nommé *Tréjean*), ont comme jailli du puissant cerveau toutes vivantes, que les sublimes répliques de Myriel ont été écrites de premier jet ? Mais, au début, je ne me donnai pas le voluptueux plaisir de flâner ainsi à travers l'œuvre entière. Je ne m'attachai qu'aux livres de la *IIe Partie* qui pouvaient recéler le mot de l'énigme. Et bien vite l'énigme se trouva résolue, ce fut la certitude, l'évidence...

Un ancien plan de Paris, dont je découpe un fragment, va rendre les choses très claires.




Reportons-nous au texte de 1847. Valjean sort de la rue de l'Arbalète pour entrer dans la rue des Postes ; il la suit jusqu'au point où elle forme un authentique Y avec la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et il arrive au coin de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel. Mais, à l'autre coin, sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le clair de lune lui montre un policier qui le guette. Il pousse plus avant dans la rue des Postes, plus loin que la « haute et triste porte monumentale des Spiritains », jusqu'à la rue du Puits-qui-parle : « Là aussi, au coin opposé de la rue, il y avait une statue noire qui attendait. » Que faire ? Il prévoit que Javert est allé chercher main-forte au corps de garde du

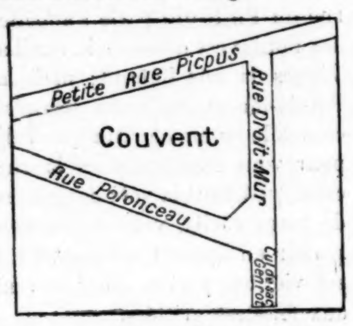
Panthéon et va revenir, revient déjà peut-être par la rue des Irlandais, pour lui barrer le chemin. Il retourne sur ses pas et aperçoit, à l'entrée de la rue des Postes, une troisième « figure muette » qui fait sentinelle. Sa retraite est coupée, il est cerné. Près de lui, il est vrai, s'ouvre une autre rue, qui est comme le prolongement de la rue du Pot-de-fer, mais ce n'est qu'une impasse, le cul-de-sac des Vignes. Alors, éperdu, désespéré, il interroge des yeux les murailles qui l'environnent, d'abord la bâtisse sombre qui borde un côté de la rue du Pot-de-fer, et qu'il essaie vainement d'escalader en s'aidant de vieux tuyaux de plomb à demi descellés; ensuite, l'angle obtus, le « pan coupé » que forme le mur à la jonction de cette rue et de la rue des Postes, et que représente un dessin à la plume tracé par Hugo lui-même, en marge de son manuscrit. J'y ajoute, pour plus de clarté, les noms de rues.




Le pan coupé est « entièrement rempli par une chose qui ressemble à une porte », mais qui est une porte « condamnée en dedans et en dehors »; une autre porte, toute proche, n'est qu'un parement de bois pourri derrière lequel s'entrevoit le mur: nul moyen de s'insinuer par là. Mais, « à partir des deux angles du pan coupé », le mur se prolonge d'une part sur la rue des Postes « jusqu'à une maison qui porte le numéro 19 », et d'autre part sur la rue du Pot-de-fer, « où son tronçon est beaucoup plus court », « jusqu'au bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupe le pignon ». Là est « l'angle rentrant » par où Valjean parvient à grimper, pour redescendre aussitôt dans le jardin du couvent.

Si l'on compare ce récit à celui du livre, on verra que ce dernier est assez différent et beaucoup plus difficile à suivre; il faut même s'aider du premier pour bien comprendre le second. Dans le second, Hugo a en quelque sorte renversé l'image, et en la retournant de droite à gauche. Il a placé le couvent non plus au-dessus, mais au-dessous de la rue Droit-Mur qui se substitue à la rue du Pot-de-fer, et le pan coupé

non plus à l'angle inférieur gauche de ce couvent, mais à l'angle supérieur droit, si bien que la rue Polonceau, où est Valjean, se trouve correspondre à la rue des Postes, la petite rue de Picpus à la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et que le cul-de-sac n'est plus à gauche, mais à droite de l'image :




Rien d'obscur dans la version première, et rien de fictif, — à part, bien entendu, les péripéties de l'escalade, cette façon de grimper dans un angle de mur « par la seule force musculaire, en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux », à part aussi la tactique de Javert, qui, pouvant rattraper Valjean et la fillette en trois enjambées, multiplie si ingénieusement les précautions et les ruses qu'il leur laisse tout le temps de s'évaporer dans la nuit. Qu'on aille aujourd'hui explorer la rue Lhomond (*ex-rue des Postes*), la rue Tournefort (*ex-rue-Neuve-Sainte-Geneviève*), et les petites rues transversales qui, selon le mot de Hugo, « les rattachent l'une à l'autre à peu près comme les échelons réunissent les deux montants d'une échelle » : tout ce quartier, si propre à solliciter l'esprit d'un romancier ou d'un poète, et où l'auteur du *Père Goriot* a trouvé sa pension Vauquer de même que Hugo son Petit-Picpus, tout ce morceau du vieux Paris demeure presque intact. Il a toujours l'aspect qui frappait Hugo, « l'aspect monacal d'une ville espagnole ». Et je crois bien deviner pourquoi, après avoir un moment songé au couvent des Dames Saint-Michel, il en a ensuite choisi un autre et précisément dans le lieu que je viens de délimiter. Ce n'est pas seulement parce que chez elles il ne pouvait placer le pensionnat où va être élevée Cosette ; c'est aussi parce qu'il ne rencontrait pas aux abords de leur maison le « pan coupé » qui soustrait Valjean aux regards des policiers et « l'angle rentrant » par où il se hisse ; et c'est surtout parce que leur maison attenait à d'autres maisons, c'est qu'elle n'était pas cette espèce d'îlot ou de forteresse en dehors de la vie, que quatre rues entourent « comme ferait un fossé », et où Valjean

va vivre aussi séparé du monde que Robinson dans son île.

A l'endroit qu'il a choisi, tout, de nos jours encore, n'est que « muraille et solitude ». Le séminaire des Spiritains est là, dressant sa façade qu'en prolongent, et indéfiniment, d'autres non moins sévères. Les choses ont très peu changé. La rue du Puits-qui-parle s'appelle maintenant rue Amyot, la rue des Poules est devenue la rue Laromiguière et le cul-de-sac des Vignes la rue Rataud; mais la rue de l'Arbalète, la rue du Pot-de-fer et celle des Irlandais ont gardé leurs noms. Parcourez le même chemin que Valjean; laissez la rue de l'Arbalète pour vous engager dans la rue Lhomond, et si vous êtes de ceux qu'émeut la voix des poètes, de ceux qu'obsède le souvenir de leurs récits, vous frémirez comme moi de surprise et de plaisir en apercevant bientôt à votre droite le pan coupé avec ses vieilles portes, l'angle rentrant, et le tragique bâtiment aux fenêtres grillées.

Est-ce bien le couvent tant cherché? Est-ce enfin le Petit-Picpus?...

* * *

C'est lui, sans aucun doute possible.

Je reprends le manuscrit. De nouveau je déchiffre sur la feuille de papier bleu pâle l'écriture toute petite, mais très nette, qui était celle de Hugo aux environs de sa quarante-cinquième année.

« Rien ne ressemble plus à la première porte-cochère venue que la porte-cochère du numéro 12 de la rue Neuve-Sainte-Geneviève... »

« Ce couvent qui existe depuis de longues années déjà rue Neuve-Sainte-Geneviève est une communauté de Bénédictines... »

« Il emplissait presque entièrement le vaste trapèze qui résulte des intersections de la rue des Postes, de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel, de la rue Neuve-Sainte-Geneviève et de la rue du Puits-qui-parle... »

« Après la règle des Carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus dure est celle des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement... »

Il n'est pas question ici, on le voit, de je ne sais quelles

« Bernardines-Bénédictines de l'obédience de Martin Verga », dont Hugo peuple le Petit-Picpus du texte imprimé, et malgré les doctes références, le grand étalage d'érudition dont il nous éblouit, elles sont, je pense, de son invention. Il voulait, il le dit dans une lettre à son éditeur Lacroix, qu'aucune communauté ne pût se reconnaître et se croire directement visée dans son livre. Mais il ne suffisait pas pour cela de dépayser le couvent; le dépaysement même avait son danger, puisque au numéro 1 de la rue de Picpus (numéro 35 aujourd'hui), il existait — et il existe encore — des « Dames de l'Adoration perpétuelle », dont l'ordre avait été fondé en 1800 à Poitiers, et qui tenaient un pensionnat de jeunes filles. Pour éviter une confusion, pour ôter aux communautés « tout prétexte aux criailleries » et au gouvernement de Napoléon III toute occasion de « tracasserie », en 1862, Hugo a donc fondé un ordre, lui aussi, l'ordre des « Bernardines-Bénédictines ».

Il n'avait point, toutefois, inventé les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ou Dames du Saint-Sacrement dont il parlait dans le manuscrit de 1847, dont il reparle même incidemment et à plusieurs reprises dans le livre. Elles appartenaient à la même congrégation que les religieuses du Temple, qui, depuis 1848, sont établies 20 rue Monsieur. Celles-ci, à vrai dire, sont moins ignorées que leurs sœurs de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. A la fin du siècle dernier, des amateurs de musique sacrée ou simplement des rêveurs venaient volontiers, — il en vient encore, — les entendre chanter les offices selon le pur rite grégorien, derrière les grilles du chœur, et c'était un charme, il est vrai, que le chant de ces chanteuses presque invisibles. Charme auquel se sont pris et Huysmans et M. Paul Bourget; ils aimaient à parler d'elles, et par eux elles étaient connues de beaucoup d'entre nous.

Les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ont été plus près encore de cette gloire humaine qu'elles recherchaient si peu, à laquelle même elles faisaient tout pour échapper; et certes, aucun couvent de femmes, excepté Port-Royal, ne serait aussi célèbre ni ne nous serait aussi cher que le leur, si, en le décrivant dans les *Misérables*, Hugo lui eût conservé son nom.

Du moins n'en a-t-il changé que le nom et l'emplacement. Il l'a décrit avec émotion, avec respect, et, en 1847, avec une parfaite bonne foi, « dans la réalité absolue ». Les addi-

tions souvent considérables de 1862 ont un peu déformé l'image. C'est alors qu'il invente l'extravagante histoire du faux ensevelissement, la sortie de Valjean dans un cercueil, et, au cours du dialogue qui s'engage à ce propos entre Fauchelevent et la prieure, tout est fâcheusement poussé à la caricature. Il n'ose plus s'abandonner entièrement à son émotion; ses idées se sont sensiblement modifiées; il marque des restrictions; dans le chapitre *Clôture*, dans le magnifique hommage à celles qui se sacrifient pour les autres, il se renie un peu lui-même en ajoutant au premier texte : « Ici toute théorie personnelle est réservée, nous ne sommes que narrateur, c'est au point de vue de Jean Valjean que nous nous plaçons, et nous traduisons ses impressions. » Le premier texte a été écrit dans un élan d'admiration sans réserve, et Hugo n'y a d'autre souci que d'être vrai.

Non seulement il sait tout ce qui se peut savoir par les livres sur les origines de l'institut et la vie de sa fondatrice, Catherine de Bard, ou sur l'histoire du vieux logis qui était avant la Révolution celui de Dames de Sainte-Aure; non seulement il a vu tout ce qu'il pouvait voir, les dehors, l'aspect extérieur des choses, — et pour un voyant tel que lui qui comprend si bien le langage des choses, n'est-ce pas beaucoup déjà ? — mais même ce que les yeux d'aucun homme n'ont vu ni ne verront, les dedans d'un cloître, la vie intérieure, oui, cela même il a réussi à le voir, sinon avec ses yeux, du moins avec ceux d'une bien intelligente collaboratrice, très au courant de ce dont elle parlait, et à laquelle il est fait plusieurs fois allusion dans *les Misérables*. Elle lui a fait franchir en esprit la clôture; elle l'a documenté si minutieusement, si finement, qu'elle lui a permis de dire « des choses que les raconteurs n'ont jamais vues et par conséquent jamais dites », et, avec les notes ou croquis qu'elle lui fournissait, son génie a su faire aisément de la vie et de la beauté.

Dans le troisième volume du manuscrit, dans *le Reliquat*, tout à la fin, — après des documents sur le bagne et sur l'argot des prisons, — se cache, pourrait-on dire, une liasse de feuillets dont la couverture porte ce seul mot : *Couvents*. L'écriture est d'une femme, écriture allongée, trop élégante et trop correcte, je crois, pour être celle de M$^{me}$ Drouet. Je ne connais de ses lettres que celles qui ont été publiées et où elle appelle Victor

Hugo « mon Toto ». Cela ne m'a pas donné grand envie de lire les autres, qui sont, dit-on, au nombre de six ou sept mille. Mais je sais par M. Simon qu'elle écrivait mal, au propre comme au figuré. Il en est autrement de celle qui en 1847 a travaillé pour Hugo, et dont le nom, au surplus, importe peu. L'intérêt est de savoir ce qu'elle lui apportait et ce qu'il en a fait.

La première des notes fournies par elle est une feuille simple, écrite des deux côtés; elle a trait au couvent du Temple dont j'ai marqué la parenté avec celui de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et dont il a dit quelques mots dans le livre, dans la description du Petit-Picpus. — Là comme sur les feuillets suivants, la plume d'oie dont Hugo se sert toujours pour écrire a marqué d'un trait fortement appuyé, en forme d'accolade ou d'encadrement, de barre en diagonale ou de tire-bouchon, les passages qu'il venait d'utiliser ou sur lesquels il se proposait de revenir. Je les transcris en notant à la fin de chaque passage le chapitre des *Misérables* (*Deuxième partie, livre VI*), qui en est la reproduction presque littérale ou l'interprétation.

« Le parloir des élèves et de la supérieure est un salon d'environ quinze pieds de long sur douze de large... Le salon où sont admis les étrangers... est parqueté, éclairé sur la cour par des fenêtres avec des petits rideaux de mousseline blanche. Aux murailles sont accrochés des cadres contenant des œuvres d'élèves de la maison; la plupart sont des bouquets; cependant, à gauche en entrant, est un portrait à l'huile, très mauvais et décelant une main novice, qui représente, je crois, la prieure actuelle, la mère Présentation. Elle est en costume de Bénédictine sévère, mais le voile relevé, chose qu'elle ne se permet, je pense, qu'en peinture. Une tête de Christ sur le saint suaire, une tête de turc au crayon noir, une biche et son petit en lavis, un moulin à l'huile, un très beau tableau d'écriture, complètent le musée du couvent, ce qui n'est pas fait pour donner une bien haute idée de la façon dont les arts sont cultivés sous grille » (X).

« Les élèves sont reçues au couvent du Temple depuis l'âge de sept ans. Elles ne sortent presque pas dans l'intervalle des vacances. Elles n'ont, dans le reste de l'année, que deux jours au premier de l'an et trois à Pâques. Elles ne peuvent voir

leurs parents le reste du temps qu'au parloir et à travers la grille; leur mère elle-même n'obtient pas de les embrasser, et la sévérité est telle sur ce point qu'étant allée à l'âge de trois ans voir ma tante, alors pensionnaire au Saint-Sacrement, je me mis à pleurer pour l'embrasser; elle demanda qu'il me fût permis de passer ma main à travers les barreaux afin qu'elle la baisât, — et cette petite douceur lui fut absolument refusée » (III).

« L'uniforme est bleu en tout temps, coton, laine ou soie suivant la saison ou le jour » (III).

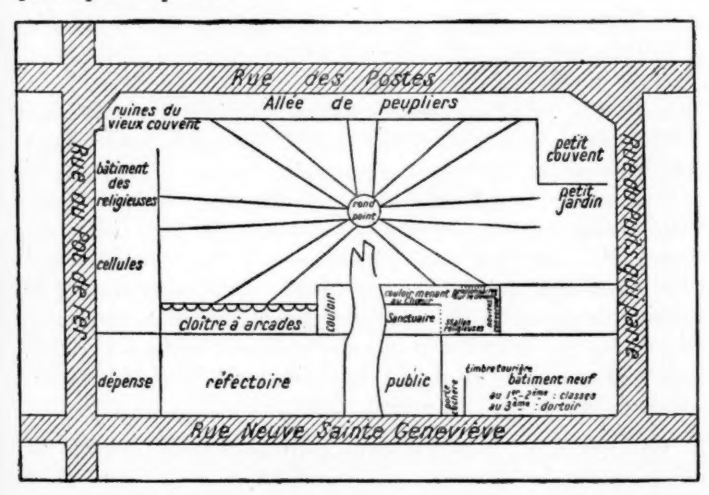
La feuille qui suit, sans lien avec la précédente, montre que l'inconnue est allée rue Neuve-Sainte-Geneviève causer avec la prieure, probablement à la requête de Hugo. L'entretien n'est pas daté; il doit être de 1847, de l'année où l'écrivain se mettait à l'œuvre. Il est exact qu'à ce moment, et pour les raisons que donne la prieure, le pensionnat, très prospère sous la Restauration, n'existait plus.

« La supérieure actuelle se nommait dans le monde Louise de Saint-Martin; c'est une femme maigre, de trente-cinq à quarante ans. Je n'ai vu de son visage que sa bouche qui est assez jolie, mais meublée de dents jaunes, par manque de soins probablement » (II).

« Nous ne pouvons plus nous occuper de l'éducation des jeunes filles, me dit-elle. Nous ne sommes plus assez nombreuses. Nous avons eu le malheur de perdre un grand nombre de nos religieuses depuis quelques années; la plupart étaient âgées; cependant il vient de nous en mourir deux toutes jeunes, de la poitrine; l'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-deux. Notre ordre est d'une telle sévérité qu'il effraie beaucoup de jeunes filles, et nous ne nous recrutons pas; à peine avons-nous encore quelques novices pour être sœurs converses, mais très rarement nous avons des professions pour les religieuses de chœur. Cela est triste pour celles qui en sont témoins; dans cette maison où nous avons été cent, nous ne sommes plus que vingt-huit, et, à mesure que notre nombre diminue, le service de chacune devient plus pénible. C'est cet amoindrissement de notre maison qui nous a fait renoncer à nous livrer à l'éducation » (XI).

Des autres feuillets tout est à citer, puisque Victor Hugo n'en a rien laissé perdre, et j'aurai soin de ne pas omettre certaines additions ou corrections qui sont de lui.

D'abord, un plan du couvent et du jardin, tracé d'une main hâtive, mais où tout est bien à sa place et parle clairement aux yeux, — sauf, en bas, l'espèce de large passage sinueux, terminé en pointe irrégulière ; aucune suscription n'en détermine la nature, et dans l'état réel des lieux je ne vois pas trop à quoi il peut répondre.




« L'allée de peupliers formant le fond du jardin était beaucoup plus basse que le niveau de la rue des Postes qui se trouve en terrasse de l'autre côté du mur. Des groseilliers bordaient toutes les allées qui venaient se rencontrer en rond-point au milieu du jardin, rond-point qui n'avait pas plus de dix pas de diamètre, et au milieu duquel s'élevait un grand et bel arbre, probablement un marronnier (VIII). *En face, couvent des Spiritains, ajoute Victor Hugo.*

« Le bâtiment appelé par les religieuses petit couvent était l'habitation d'une douzaine de vieilles religieuses de tous ordres, auxquelles le gouvernement faisait une petite pension, et que les Dames du Saint-Sacrement avaient reçues avec empressement. Elles étaient toutes fort âgées. Il s'en trouvait une venant de l'abbaye de Fontevrault, une autre du couvent de Sainte-

Aure : celle-ci possédait une poupée vêtue du magnifique costume des Dames de Sainte-Aure (une robe blanche avec le scapulaire écarlate) qui faisait l'admiration des pensionnaires. Au nombre de ces vieilles religieuses étaient la mère Sainte-Basile, la mère Sainte-Scolastique, la mère Jacob (VI).

« De 1829 à 1833, la prieure des Dames du Saint-Sacrement était Mme de Bèze (mère Sainte-Marie), femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, trapue, chantant comme un pot fêlé, du reste excellente, gaie, et adorée de tout le couvent.

« La sous-prieure était une vieille femme presque aveugle, mère Sainte-Basile.

« Au nombre des mères étaient :

« Mères Sainte-Honorine, trésorière; Sainte-Mélanie, tourière (très grosse); Sainte-Mechtilde (1) (Mlle Garçon), toute jeune, très laide, grosse, ayant une admirable voix.

« Mères de Sainte-Chantal (Mlle de Marion), devenue folle; Sainte-Céligne (sœur de Caillé, l'orfèvre), devenue folle; des Anges (Mlle Dieudé), ayant été au couvent des Filles-Dieu et à celui du Trésor entre Gisors et Magny; Saint-Joseph (Mlle de Leuchtenbergen); la Providence (Mlle de Quelen); Compassion (Mlle de Torcy), reçue à soixante ans malgré la règle, très riche; Présentation (Mlle de Saint-Séverin); Annonciation, à la sacristie; Sainte-Adélaïde (Mlle de Lassu » (VII).

Une remarque. Dans le premier manuscrit, Hugo avait fidèlement copié tous ces noms sans y rien changer. Dans le livre, où la réalité est partout voilée, il leur en substitue d'autres : « ... Mère Sainte-Mechtilde (*Mlle Gauvain*), mère des Anges (*Mlle Drouet*), mère Saint-Joseph (*Mlle de Cogolludo*), mère Sainte-Adélaïde (*Mlle d'Auverney*) », etc. Et c'est là-dessus que les anecdotiers, sachant bien que la grande amie du poète s'est fait tour à tour appeler Mlle Gauvain et Mme Drouet, se fondent pour nous parler en termes respectueux des deux « tantes » qu'elle avait au Petit-Picpus, « mère des Anges et mère Sainte-Mechtilde ». Ils ne pouvaient, je l'avoue, deviner les noms authentiques auxquels Hugo s'était fait un jeu de substituer ceux de sa chère Juliette, mais oubliaient-ils que son père le général était comte de Cogolludo et que Léopold d'Auverney est un des principaux personnages de *Bug Jargal* ? Il y avait là

(1) La vraie orthographe est Mecthilde.

pourtant, ce me semble, de quoi les mettre un peu en défiance.

« On ne reçoit point de veuves dans l'ordre (III).

« Mères Assomption (Mlle Roze), de l'île Bourbon, très jolie, vingt-trois ans; Sainte-Gertrude, maîtresse des novices; Saint-Ange, *idem*; Saint-Augustin, infirmière, méchante; Miséricorde (Mlle de Bléchamps), rentrée dans le monde pour sa santé.

« Sœurs converses : Sainte-Euphrasie; la Providence; Saint-Michel (long nez); Sainte-Margarita; Sainte-Marthe, en enfance » (VII).

« Vers cette époque, il y avait au couvent une soixantaine de religieuses et dix ou douze élèves, au nombre desquelles :

« Mlles Gabrielle Glaisot, fille du notaire; Zoé de Saint-Aulaire; Sophie de Lacour; Maria Lefranc; Fanny de Posson; Talbot, anglaise; Hyacinthe d'Orémieulse; Blondel; Briant, fille de l'architecte; *de Belissen* (*nom ajouté par Hugo*) (III).

« Aucun homme n'entrait dans l'intérieur même du couvent. Les deux seuls hommes que vissent les pensionnaires étaient M. Anciot (*Victor Hugo écrit au-dessus : Ansiaux*), le maître de dessin, vieux, affreux, bossu, et M. Durand l'aumônier, vieux et laid aussi, et qu'elles ne voyaient qu'au chœur à travers une grille (VII).

« Un timbre placé près de la tourière appelait les différentes religieuses par une façon de sonner particulière. Une avait *trois et deux*, une autre *quatre et six*, etc... ; *six et cinq*, c'était les classes, et les pensionnaires appelaient même de là la classe : *six et cinq* » (VII).

« Les pensionnaires étaient très bien traitées et nourries. Elles avaient une bonne cuisine, en hiver du feu partout, et des soins de tout genre.

« Les religieuses, fort sévères pour elles-mêmes, étaient très douces pour les enfants. Cependant, lorsque les petites filles en rencontraient quelqu'une par les cloîtres et lui adressaient la parole, elles n'obtenaient point de réponse habituellement, le silence étant une des règles de l'ordre » (VII).

« Les religieuses tiennent souvent des chapitres dans lesquels chacune, à genoux, s'accuse hautement de ses péchés; ceci est pour les choses un peu graves; pour les fautes vénielles, elles font ce qu'elles appellent leur coulpe, c'est-à-dire qu'elles se prosternent à plat ventre devant la prieure durant l'office, jusqu'à ce que celle-ci, par un petit coup frappé sur le bois de

sa stalle, les avertisse qu'elles peuvent se relever. On fait sa coulpe pour très peu de chose; un verre brisé, un voile déchiré, une fausse note à l'église, quelques secondes de retard involontaire en arrivant à l'office sont des motifs suffisants. Une des mères chantres (il y en a quatre, les jours de fête et les dimanches, placées devant un grand pupitre à quatre faces, psalmodiant les offices), ayant entonné un psaume, qui commençait par *Ecce*, par ces notes dites à haute voix : « Ut, si, sol », fit pour cette *coupable* distraction une coulpe fort prolongée. Ce qui aggravait sa faute, c'est que le chapitre avait ri » (II).

« Lorsqu'on frappe à une porte, au couvent, on doit dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel »; la personne qui est dans la chambre, au lieu de dire : « Entrez », dit : « A jamais » (II).

« A la Sainte-Marthe, on habillait toutes les petites pensionnaires en religieuses afin de leur donner quelque avant-goût du saint habit. Cela les amusait, tout simplement, — et comme elles en firent un jeu, on cessa de leur mettre le grand habit, et celui de novice leur fut seul permis (III).

« Les novices portent le costume de l'ordre tout blanc, ce qui est fort gracieux » (II).

« On est au moins deux ans postulante, souvent quatre, et quatre ans novice. Il est rare que les vœux définitifs soient prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans » (III).

« Les Dames du Saint-Sacrement se soumettent à beaucoup de macérations dont elles ne doivent jamais parler, mais il est certain qu'elles se donnent la discipline assez fréquemment » (II).

« En 1820 ou 21, M^me de Genlis obtint, à la recommandation de la famille d'Orléans, d'être reçue dame en chambre au couvent. Cela exigea beaucoup de négociations. Ses livres lui étaient un très mauvais passeport. Mais on fit valoir qu'elle déplorait de les avoir écrits et qu'elle était d'une dévotion mystique. Elle entra, et ne resta que six ou huit mois. Elle dit pour s'en aller que le jardin n'avait pas assez d'ombre. Les religieuses furent ravies de ne plus l'avoir. Quoique extrêmement âgée à cette époque, elle jouait encore agréablement de la harpe » (VI).

« La planche d'une stalle d'église, sur laquelle on s'assoit et qu'on relève à volonté, se nomme la *miséricorde* d'une stalle » (VI).

« Les religieuses adorent le Saint-Sacrement douze heures de suite à tour de rôle. Elles sont à genoux, la corde au cou, et ne peuvent cesser d'être à genoux que pour se mettre à plat ventre. On appelle cela *faire réparation*; mais comme c'est devant un poteau de bois surmonté d'un cierge qu'elles restent ainsi, les pensionnaires nommaient cela « être au poteau », et même les religieuses aussi » (II).

A cet endroit des notes, une moitié de feuille manque.

« ... Mme de Beaufort d'Hautpoul » (VI).

« *Quatre et quatre* était le timbre de Mme de Genlis, et sonnait très souvent; dix-neuf coups, c'était pour ouvrir la porte de clôture » (VII).

« A chaque heure du jour, trois coups sonnaient à la cloche de l'église, et tout le monde devait dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel. »

« A l'Enfant-Jésus, il existe la même coutume. Seulement on dit : « A cinq heures et à toute heure, que l'amour de Jésus enflamme mon cœur. » « A dix heures et à toute heure... » etc. (II).

« Dames pensionnaires :

« Marquise de Fresne.

« Une vieille dame surnommée Vacarmini par les élèves, à cause du bruit affreux qu'elle faisait en se mouchant.

« Mlle Dupil, fille du marquis Dupil, élève en chambre, avec une institutrice Mlle de la Toison.

« Mme Huré, très grosse.

« Mme Albertine, dont on ne sut pas d'autre nom, mystérieuse personne de trente à trente-cinq ans, belle, à moitié folle, traitée avec les plus grands égards par... » (*la feuille est coupée et la suite manque*) (V et VI).

« La porte cochère ouvre sur une petite cour recouverte par un châssis vitré. A gauche, deux portes, la première communiquant à un grand corridor blanchi à la chaux, l'autre ouvrant sur un vestibule au fond duquel est un grand escalier. A droite est la loge du portier, consistant en une vaste chambre éclairée sur la rue » (I).

« La petite cour vitrée, qui, à vrai dire, n'est que l'allée de la porte cochère, conduit à une cour assez vaste bornée à gauche

par une construction en planches auprès de laquelle est un puits, à droite par un mur couvert de vigne; au fond est le mur du jardin du couvent, également couvert de vigne, au-dessus duquel on aperçoit les têtes de grands arbres. Une seule petite porte communiquant avec le couvent est dans l'angle à droite au fond de la cour » (I).

« Auprès de la loge du portier est un petit vestibule où donne un escalier fort étroit, resserré entre deux murs badigeonnés en jaune clair avec soubassement chocolat. La rampe est une barre de fer ronde appliquée contre la muraille. Ce petit escalier, si étroit qu'une seule personne y peut passer à la fois, a deux paliers formant un étage; il est très clair, le jour vient par deux fenêtres percées au-dessus de la cage vitrée qui touche la porte cochère. Au bout de l'escalier, on trouve un corridor assez long, faisant un coude et toujours badigeonné; il aboutit à une petite pièce de six pieds carrés environ, carrelée et lavée, tendue d'un papier nankin à fleurettes vertes (papier fort commun). En face de la porte, il existe dans le mur une ouverture pouvant avoir dix-huit pouces de diamètre, devant laquelle est scellée une grille de fer à barreaux entrecroisés dont les carreaux n'ont pas plus d'un pouce et demi d'ouverture. Derrière la grille est une plaque de fer blanc, piquée de petits trous plus petits que ceux d'une écumoire. Au-dessous de la grille est une ouverture tout à fait semblable à la bouche d'une boîte aux lettres, destinée à laisser passer la voix; car derrière la grille est la tourière qui ne doit ni voir ni être vue. On l'avertit que quelqu'un désire lui parler en tirant un ruban de fil placé à droite de la grille et correspondant à une sonnette » (I).

« La petite pièce tapissée de papier nankin, étant encore dans le monde, prend jour sur la rue par une fenêtre à petits carreaux et non grillée. La fenêtre, qui tient toute la largeur de la pièce, est à gauche de la porte d'entrée; à droite est une porte vitrée, surmontée d'un châssis également vitré. Cette porte, peinte en gris comme la fenêtre, donne entrée dans un petit espace assez semblable à une loge de spectacle. On y voit deux vieilles chaises et un paillasson qui perd sa paille. On y est comme dans une loge grillée dont la grille serait levée, — excepté que la grille que l'on a devant soi est énorme, scellée à la muraille, et formée de barreaux entrecroisés qui ne sont

qu'un peu moins serrés que ceux de la grille de la tourière. Dans l'intérieur du couvent, à environ six pouces de la grille de fer, sont placés des volets de bois noir renforcés de barres de bois peintes en jaune pain d'épice; ces petits volets sont à jointures, et ne s'ouvrent que juste de façon à laisser apercevoir le visage de la religieuse qui vient à la grille; car j'oubliais de dire que la petite loge est le parloir. La pièce du couvent qui est de l'autre côté de la grille est plongée dans une obscurité profonde, probablement afin que les yeux profanes voient le moins possible dans l'intérieur du saint lieu. Devant la grille, dans la petite loge, est placée une tablette de bois noire à hauteur d'appui » (I).

« Lorsqu'une religieuse vient au parloir, même la supérieure, elle baisse son voile noir de façon à ne laisser voir que sa bouche. La supérieure seule peut communiquer avec des étrangers. Les autres religieuses n'ont permission de voir que leur famille et très rarement leurs amies femmes; encore pour celles-ci sont-elles obligées de tenir les petits volets fermés, de sorte qu'on leur parle sans les voir » (II).

« Le costume des Dames du Saint-Sacrement est très simple. C'est une robe de serge noire à grandes manches, une guimpe de toile plate très montante, mais ne descendant que jusqu'au milieu de la poitrine qu'elle coupe carrément. Au-dessous de la guimpe, la supérieure porte un petit Saint-Sacrement en cuivre et argent, haut d'environ trois pouces. Pour coiffure, elles ont le bandeau de toile blanche descendant presque jusqu'aux yeux, et un grand voile de laine entièrement noir (I).

« La règle est très sévère. Elles font maigre toute l'année, jeûnent le carême et beaucoup d'autres temps indiqués par leur règle. Elles couchent sur la paille, dans des draps de serge, portent des chemises de serge, se lèvent toutes les nuits depuis une heure du matin jusqu'à trois pour lire le bréviaire et chanter matines » (I).

« Elles observent l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et en tout temps une religieuse prie dans la chapelle au pied du Saint-Sacrement. Jamais elles n'allument de feu. Le jeudi, elles entendent la grand'messe, vêpres et tous les offices comme le dimanche, et elles doivent toujours chanter à pleine voix tout le temps du service. Elles observent en outre scrupuleusement toutes les petites fêtes presque inconnues des gens

du monde dont l'église est prodigue. Peu d'ordres de femmes observent aussi rigoureusement les quatre vœux des religieuses : *stabilité dans la clôture, pauvreté, chasteté, obéissance* » (1).

Le dossier s'achève sur un petit plan qui veut représenter l'entrée du couvent et l'accès aux parloirs. Je n'en donne pas la reproduction, parce qu'il est assez compliqué et confus.

Si l'on se reportait aux *Misérables*, on verrait combien ces notes ont été utiles à Victor Hugo. Parfois, il les a recopiées presque textuellement, plus souvent il les a refondues et interprétées. Il y aurait toute une étude à faire et qui serait curieuse, sur ses emprunts, ses retouches, sa façon de développer une brève indication ou de mettre un mot en valeur, par exemple ce mot de *miséricorde* qui l'a frappé. Ce qui se dégagerait surtout d'une telle étude, ce serait la puissance dramatique de son génie, les grands effets qu'il tire de ces descriptions précises, mais sèches, en particulier dans le chapitre où il nous ouvre le parloir du Petit-Picpus : chez lui, cela devient terrifiant, cela fait frissonner. Qu'il n'invente absolument rien, je me garde de le prétendre. Quand il nous peint les petites pensionnaires, les couventines de dix ou même cinq ans, s'il y met bien de l'esprit et de la grâce, si quelques-uns des mots drôles qu'il leur prête peuvent être authentiques, d'autres me rappellent trop qu'il devait écrire un jour l'*Art d'être grand père*, et qu'il aimait les enfants jusqu'à, parfois, en perdre l'esprit. Mais il est certain qu'il s'était fait documenter de droite et de gauche et autant qu'il le pouvait. Dans le manuscrit, dans le corps même du texte, est intercalée une autre page de notes, celles-là sur les réfectoires, dont il a également tiré parti et qui n'est pas de la même main que celles du *Reliquat*. S'il corrige sur celles-ci l'orthographe d'un nom, s'il y ajoute des noms ou des détails topographiques, c'est qu'il avait des moyens de contrôle, et par conséquent plusieurs sources d'information. Un jour peut-être quelqu'un les déterminera. N'en est-ce pas assez déjà pour prouver avec quelle conscience, quelle probité il a écrit l'histoire de son Petit-Picpus ? Cette histoire est de l'histoire vraie écrite par le plus grand des poètes, et de là vient qu'elle nous touche.

***

Parce qu'elle me touche beaucoup, en effet, parce qu'elle vit à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur, j'ai voulu savoir ce qui pouvait subsister aujourd'hui des choses d'où lui était venue l'inspiration. Je ne me suis pas borné à regarder le « pan coupé ». Longtemps, j'ai erré autour du quadrilatère, par les quatre rues qui s'entrecoupent, et sans deviner à quelle porte je devais frapper pour en savoir davantage. Sur la rue du Pot-de-fer, rien que la longue muraille pareille à celle d'une prison. Rue Lhomond, de petits ateliers, une école, de vieilles maisons lépreuses qui ont peut-être des locataires. Rue Amyot, le mur d'enceinte éventré laisse voir une modeste boutique à côté d'un logis dans le style XVIIᵉ siècle qui a dû être le « petit couvent » ou en faire partie, plus bas, deux maisons neuves, deux maisons géantes, l'une habitée déjà, l'autre en construction, deux « maisons des lycéennes » pour les jeunes filles de province qui viennent faire leurs classes à Paris. Enfin, rue Tournefort, sur la longue façade aussi triste et noircie que celle de la rue du Pot-de-fer, je voyais bien trois portes numérotées 14, 16 et 18, mais non ce numéro 12 dont parle Hugo.

C'est que le numérotage a été un peu modifié. Le jour où je me suis risqué à pousser la lourde porte séculaire du numéro 16, je me suis, comme on dit, reconnu tout de suite. J'étais sous le grand porche au plafond en partie vitré : à droite, la loge et, au bout d'un ténébreux couloir, l'escalier « fort étroit » entre des murs dont le « badigeonnage » ancien a pu être « jaune clair » ; en face, la cour où l'herbe pousse entre les pavés, qui a d'un côté une porte sur le jardin, et qui de l'autre mène à la chapelle ; tout cela si déteint ou si verdi, si pénétré d'humidité et de vétusté ! Mais le corps de logis où je venais d'entrer, sans rencontrer âme qui vive ni entendre aucun bruit, ce n'est plus le couvent ; les parloirs du premier étage et le pensionnat sont aménagés en pauvres logements qui trouvent, du reste, à se louer comme ceux de la rue Lhomond. J'entrevoyais le vrai Petit-Picpus sans encore y être tout à fait. Et pouvais-je espérer davantage ? Hugo ne dit-il pas qu'aucun homme n'y était reçu ?

Un jour pourtant, d'une main blanche et fine, sur un papier à en-tête de l'archevêché de Paris, le plus affable, le plus bien-

veillant des prélats voulut bien écrire sous mes yeux quelques lignes à « Ma Révérende Mère prieure du Saint-Sacrement » qui allaient m'être le « Sésame, ouvre-toi ». Et me revoilà sous le grand porche. La loge, cette fois, n'est pas vide ; je présente ma lettre et ma requête, la concierge décroche le récepteur d'un téléphone (quoi ? le téléphone au Petit-Picpus ?...), et j'entends qu'elle annonce ma visite : « Oui, ma Révérende Mère... un monsieur qui voudrait vous parler... qui vient de l'archevêché... » Elle raccroche le récepteur : « Vous pouvez vous rendre au parloir. — Mais où est-il ? — Descendez la rue Tournefort, tournez à droite dans la rue du Pot-de-fer, vous verrez la porte au coin de la rue Lhomond. Il y a une sonnette. »

Au coin de la rue Lhomond ? Dans le pan coupé ? Oui, justement, dans le pan coupé, à la place de la porte condamnée que Valjean essayait en vain d'ouvrir, et qui m'avait paru, quand j'errais par là, aussi hermétiquement fermée que de son temps. Là où étaient les ruines et la baraque de Fauchelevent, là est depuis longtemps déjà le parloir, qui n'a plus rien de bien sinistre. Sa grille est un quadrillage de bois épais à travers lequel le regard pénètre sans trop de peine, et, par delà le quadrillage, des fenêtres laissent apercevoir les arbres du jardin, — du jardin d'où ne monte plus aucun rire d'enfant.

J'y suis venu deux fois. Plus heureux que Hugo, j'ai vu ou du moins entrevu deux des « femmes graves et simples », deux des « créatures tremblantes et confiantes, humbles et augustes », qu'il n'avait pu voir qu'en rêve. Et je n'oublierai ni la bonté de l'accueil, ni la patiente complaisance avec laquelle il fut répondu à mon trop long questionnaire. Ces réponses et une petite notice imprimée qui me fut remise m'ont permis de contrôler sur plus d'un point le témoignage de Hugo et de vérifier l'exactitude de son récit. Sauf que pour elles le lieu de la sépulture n'est plus, et n'a peut-être jamais été le cimetière Vaugirard, mais le cimetière Montparnasse où depuis une vingtaine d'années elles ont un caveau, sauf qu'elles font beaucoup de travaux à l'aiguille dont il n'a rien dit, sauf aussi quelques bien légers adoucissements aux austérités de la règle, — voile noir un peu moins baissé au parloir, durée un peu réduite de la réparation, — les Bénédictines de la rue Tournefort sont toujours telles qu'il les a peintes. Comme autrefois,

la cloche appelle chacune d'elles par une sonnerie particulière, et elles n'entrent les unes chez les autres qu'après avoir dit : « Loué soit et adoré... » Comme autrefois, elles observent toute l'année l'abstinence, ne se parlent qu'à de rares minutes, et se lèvent toutes les nuits à une heure et demie pour prier. Elles sont toujours celles qui prient et qui expient pour autrui.

Depuis mes deux visites au parloir, je suis entré dans leur chapelle, si petite, si modeste, — et si peu fréquentée! A travers les barreaux du chœur, que ne masque plus un rideau de serge haut de sept pieds, j'ai entendu leurs voix faibles et pures comme des voix d'enfants. J'ai entendu aussi leurs petites toux qui se font écho : quelle santé de femme résisterait à une telle vie, dans l'indigence et le froid d'une telle demeure? Combien sont-elles encore? Je ne sais au juste; très peu nombreuses, en tout cas. Tout leur manque. Peu à peu, elles ont dû aliéner les trois quarts de leur domaine. Peu à peu, le monde dont elles s'isolaient, les enserre, les presse, les déborde, monte à l'assaut de leur refuge. Leur jardin n'avait jamais été très vaste, jamais aussi vaste que se le figurait Hugo, jamais comparable à ceux des Feuillantines et des Ursulines qui avaient deux ou trois cents mètres de long et s'étendaient jusqu'à la rue Rataud; il s'est rétréci d'année en année, grignoté par le commerçant et l'architecte. Leur allée de peupliers et les verdures du petit couvent ne sont plus. En me penchant à une fenêtre de la colossale « maison des lycéennes » qui achève de se construire, je voyais le peu qui leur reste : quelques arbres ou arbustes, quelques plates-bandes, et non plus toute la « croix posée sur une roue » à laquelle Hugo comparait les allées divergentes, mais à peine une moitié de cette croix. Elles ne sont même plus à l'abri des regards curieux, puisque des hautes maisons neuves ils peuvent plonger sur elles et sur la clôture comme sur le jardin.

Bientôt, sans doute, elles auront disparu. Elles sont quelque chose qui meurt. Il y a une vingtaine d'années, la loi des Associations les avait expulsées de chez elles : n'étaient-elles pas d'un « ordre enseignant »? Comme il y avait un demi-siècle ou davantage qu'elles n'enseignaient plus, leur retour fut « toléré » en 1907. Mais la vie, plus forte encore que les lois, les aura bientôt et à tout jamais chassées. Leur maison

ne vivra plus que dans *les Misérables*, sous le nom de Petit-Picpus, d'une vie immortelle, il est vrai, mais purement idéale.

Ne faut-il point le regretter? Je sais que, quand on jette les yeux sur de vieux plans de Paris et en particulier sur ceux de la région comprise entre le Panthéon, le Luxembourg, le Val-de-Grâce et les Gobelins, on est surpris et presque effrayé de voir qu'au commencement du XIXe siècle il n'y avait guère là que des couvents. On se dit qu'après tout Hugo n'a pas eu tort, au début de sa belle *Parenthèse*, de protester au nom de la raison, de revendiquer les droits de la science et du progrès, de dénoncer le désaccord entre la vie contemplative et les exigences de la vie moderne. Mais les deux choses sont-elles donc inconciliables? Aujourd'hui, dans cette même région de Paris, à côté de rares couvents qui ont survécu comme repliés sur eux-mêmes, se dressent de toutes parts les écoles, les laboratoires, les instituts scientifiques. *Cela* n'a pas empêché *ceci* de naître et de se développer : pourquoi *ceci* tuerait-il *cela?* La maison où l'on prie ne peut-elle vivre près de celle où l'on pense et où l'on cherche? La prière et la science ne sont-elles pas deux aspirations à l'infini?

André Le Breton.

# AUPRÈS
# DU GÉNÉRAL MANGIN

Les grands hommes ont leur légende. Le général Mangin, comme ses prédécesseurs, aura donc la sienne au temple de nos gloires. Et même il en a, de son vivant, connu l'aube. Rare faveur que les contemporains accordent à ceux-là seuls dont l'existence, mêlée à celle de tous, devient ainsi chose commune. Quand il mourut, chacun, en France, se sentit frappé, comprit que c'était là malheur public. Des entrailles du pays blessé, par son truchement ordinaire, la presse, s'exhala une longue plainte, dont les accents contribueront à former la tradition qui fixera, pour la postérité, sa figure.

La légende consacre parfois et plus souvent déforme la réalité. C'est pourquoi, ayant eu l'insigne honneur d'approcher jusqu'à l'intime, pendant des années, celui que la mort vient de nous enlever, de suivre, de mon coin d'ombre, « sur son front, le vol de ses pensées », je crois accomplir aujourd'hui un devoir pieux envers sa mémoire, en y apportant la sincérité de mon témoignage. Derrière la façade principale de sa vie, toute en lignes militaires, on imaginait difficilement, tel qu'il était, l'homme intime, qui complète la physionomie de l'homme public. Je vais tâcher de le peindre.

Ni petit ni grand, carré d'épaules, le buste solidement charpenté, en bonnes proportions pour une marche élastique qui semblait infatigable et qui l'était, vêtu d'un complet de couleur foncée qu'égayait une rosette minuscule, modique insigne de sa grand'croix, et, sous le col haut et droit, aux extrêmes pointes imperceptiblement cassées, l'originalité un

peu « artiste » d'une lavallière à larges coques flottantes, coiffé d'un chapeau mou, noir, demi-ras, assez souvent en bataille, posé visiblement, en manière de képi, tel apparaissait au passant le général Mangin : un militaire, cela ne se pouvait celer, mais qui aurait réservé « la fantaisie », proscrite par les règlements, à sa « tenue » civile. Avec cela, une distinction innée, personnelle, assez indifférente au surplus, sans en répudier l'indispensable, aux artifices d'élégance qui s'achètent chez le tailleur ou le chapelier.

Allègre, la tête droite, plutôt un peu renversée en arrière, comme s'il fixait de ses yeux aigus et largement ouverts quelque point de l'horizon, fréquemment reconnu et salué, chemin faisant, il suivait moins la rue que le fil de ses pensées. Une demi-heure de route à ses côtés était délice, par la vivacité d'une conversation semée d'éclairs et d'une diversité sans pareille ; prolongement dans la détente de l'entretien, plein de leçons pour l'auditeur, d'un labeur intellectuel incessant, formidable, dont il avait toujours quelque production en train chez lui, dans son cabinet de travail. En cette pièce, cœur de son foyer, presque partout identique à elle-même en dépit des vicissitudes de logis auxquelles l'avait condamné, dans Paris, sa vie nomade de colonial, sa pensée avait son atelier. Elle y trouvait son cadre intime, non pas seulement celui qu'il s'était donné lui-même, mais l'autre, plus vaste dans le temps, qu'il tenait de son hérédité. Tout, en effet, autour de lui était pièce d'histoire ou de musée.

Aux murs, des portraits de famille (la sienne comptait avant lui, comme on sait, des personnages considérables), son aïeul paternel, haut et intègre magistrat, dernier préfet de police de la Restauration ; le fils de celui-ci, le général Mangin *senior*, héros de la conquête algérienne et d'Italie, peint à l'huile et à cheval ; ses proches; un cadre ancien, constellé des croix et décorations décernées aux siens; en panoplie, des armes, sabres et épées, de combat ou de parade, reliques d'ascendants; des tableaux, souvenirs de ses voyages. Sur la cheminée, un beau marbre blanc, *l'Alsace délivrée*, don de nos provinces reconquises. Épars un peu partout, sur les meubles, des groupes, des statuettes, offrandes pieuses d'anciens combattants, l'un d'eux, sculpteur, aveugle de guerre; de compagnons d'armes; d'admirateurs. Tous objets auxquels, pour lui, se

rattachaient un nom, la mémoire d'une heure grave ou d'héroïsme, quelque épisode particulièrement notoire dans une vie où il y en eut tant. Accroupis sur les tapis épais, de vastes fauteuils anglais, bas, confortables, profonds, à dossier mobile, propices à la méditation en essor parmi les volutes bleues de la pipe, cassolette de rêve et d'imagination. Autour de la pièce, son arsenal, les bibliothèques : livres sur les rayons du haut ; travaux, études, renseignements de toute espèce dans les tiroirs du bas.

Dans ce cadre, la table de travail, drapée, en guise de tapis, d'une couverture tissée à Djenné, la cité soudanaise, à larges rayures indigo sur fond blanc. Sur cet autel, orné d'une massive écritoire en cuivre, représentant, autour du « petit chapeau » légendaire, divers attributs napoléoniens, une culture universelle célébrait, par la ministère de la plume, la fête perpétuelle de l'Intelligence. *Intelligere* : savoir et comprendre. Le général Mangin avait tout lu ou lisait tout : il fut touché de l'ange de la mort, un livre de l'économiste Lavallée à la main, pour l'éloge duquel fut presque sa dernière parole intelligible. Au cours d'une carrière qui le conduisit, spectateur passionnément curieux, dans le monde entier, il avait tout vu ou vu de tout, choses et gens. Il pouvait comparer, par pans entiers, en masses compactes, des parties d'univers, d'humanités et de civilisations ; opérer, dans la distance et la durée, d'étonnants raccourcis. Telles contingences actuelles, tels déroulements de faits en cours éveillaient dans son esprit leurs « harmoniques », si l'on peut dire, à mille lieues ou il y a dix mille ans. Réciproquement, des leçons du passé il déduisait des probabilités pour l'avenir, tirait les enseignements que requiert le présent. Parfois de l'ordre le plus pratique. Je puis bien affirmer, exemple entre cent, que, — n'eussent été ses relations intimes avec l'histoire de la III^e légion Augusta, créatrice de ce grenier que fut la Numidie latine, notre actuelle province de Constantine en Algérie, — certaines des garnisons qu'y occupent nos régiments sénégalais aujourd'hui n'auraient pas été, probablement, celles qui furent choisies.

***

Cette somme énorme de connaissances qu'il accumulait, par cela même qu'elle était générale, prenait jour, à tout instant, sur des aperçus nouveaux. Pour les élargir, il avait

organisé une véritable chasse aux documents; parmi son entourage, l'admirable et savante compagne de sa vie, Mme Mangin, experte traductrice, y tenant la place la plus laborieuse. Il indiquait les voies, les chances de trouvailles fructueuses, utilisant chacun dans sa spécialité, guidait lui-même, chef averti et qui voyait le but, les recherches jusqu'aux originaux et les coordonnant ensuite. De là une méthode de travail singulièrement scrupuleuse et sûre, parce qu'elle se contrôlait à tout instant elle-même, ayant en mains tous les éléments de sa propre critique. Un chiffre qu'il acceptait, un fait qu'il affirmait, avaient derrière eux dix références indiscutables.

La masse de ses documents rassemblés, ses notes prises, il arrêtait, comme conséquence, son plan, et se mettait à l'exécution de l'œuvre, déjà dessinée. Il réservait, de préférence, à ce travail, ce qu'il avait de libre dans ses après-midi et ses soirées. Il écrivait alors, sans s'arrêter, d'une écriture à la diable, chaotique, terriblement abrégée, où des traits en dents de scie achevaient les deux tiers des mots, la plume n'arrivant pas à suivre le cours des idées. Sans grand souci de l'heure, qu'il fallait lui rappeler avec ses exigences, il couvrait ainsi, à la course, des pages d'hiéroglyphes sur lesquels pâlissaient ses collaborateurs ou ses copistes, non encore initiés à leur déchiffrement. Peu de ratures; mais, en revanche, l'expression se perfectionnant à mesure que miroitait la pensée, des surcharges, souvent deux ou trois l'une sur l'autre, devant lesquelles lui-même, se relisant, parfois hésitait. Tout cela dans la volupté de la fumée inspiratrice, Égérie dont il consumait l'encens tard dans la nuit. Il en aimait le calme, les heures muettes, quand, la tâche quotidienne achevée, celle du lendemain préparée et les importuns éliminés, il classait dans sa mémoire, au rayon des connaissances utiles, ses acquisitions du jour, dont il ne manquait jamais, et en tirait, de loisir, celles, plus anciennes, dont c'était le moment d'être utilisées.

* * *

Instants studieux dont il ne s'accordait les plaisirs qu'après en avoir reçu licence de ses tyrans, ceux-ci dûment mis au lit par séries. Sur huit, ils étaient toujours, pour le moins, quatre ou cinq, se succédant à l'âge heureux où la turbulence est vertu. On entend bien que je parle, révérence gardée, de ses

enfants. Il aimait leurs jeux juvéniles, et davantage les plus bruyants; leurs voix toutes ensemble, garçons et filles, par clans égaux, se chamaillant, et même, un brin, houspillant, comme le veut la guerre, même fraternelle, des sexes. Il était un certain divan marocain qui, dans leurs ébats, en a vu de dures. Pourvu de coussins de cuir, increvables et en nombre imposant, il servait, d'ordinaire, de champ de bataille, et ses accessoires, de projectiles. Je crois que, de tous, dans le tintamarre, celui qui riait le plus, entre ces diablotins, c'était leur auteur, incapable de prendre au sérieux, par crainte de l'effaroucher d'un mot sévère, cette grâce d'extravagance ingénieuse qui est, chez les petits, le signe de la vitalité, comme aussi de leur éveil à l'imagination. « Ils ont bien le temps d'être sages, disait-il, car, à leur âge, moi-même... » Il parlait d'expérience et n'exagérait pas, ayant été d'abord, assurait-il, un enfant terrible, et certainement, « sur le printemps de sa jeunesse folle », comme dit Clément Marot, à Saint-Cyr, un élève souvent en délicatesse avec la discipline rigide de la maison ; puis, dans sa première garnison, un sous-lieutenant incoercible, promis de préférence, comme il advint, à la colonie où s'échangeaient alors le plus de coups : ce Soudan où, le sang chaud des Mangins qu'il portait dans ses veines, ayant trouvé l'emploi de ses vertus, le versant trois fois dès son premier séjour, il allait commencer sa carrière d'Africain.

Cette bonhomie foncière, cette simplicité à domicile s'étendaient à quiconque l'approchait, si humble fût-il. La presse, même illustrée, dont il eut les honneurs, a fait son heure de célébrité à Baba, son soldat ordonnance noir. Au service de Mangin depuis 1907, cuisinier de brousse, puis tirailleur sénégalais, Baba, caniche humain, si l'on peut dire, avait suivi son maître en Afrique nigritienne, au Maroc, au front, « autour du continent latin, » lors du périple du *Jules Michelet*, enfin à Paris, où il mourut subitement en 1922. Toute la famille, dont il était considéré comme l'enfant adoptif, suivit, général en tenue ouvrant le cortège funèbre, la dépouille du fidèle serviteur au cimetière de Bagneux, où il repose. Quel plus vivant démenti aux imaginations qui se figurent un homme sous les traits de quelque bouillant Ajax au courroux facile, que cette existence, à lui vouée tout entière et librement, d'un simple,

d'un primitif? C'est, si l'on y réfléchit, un hommage des faits de quelle rare qualité !

Je n'ai jamais connu, d'ailleurs, d'accueil si ouvert, ni si rapidement affable que celui du général Mangin. Subordonnés que son grade, vu d'en bas, intimidait, que sa gloire, de loin, éblouissait, se trouvaient mis, dès le premier mot, en confiance. Il avait celui qu'il fallait, provoquant les souvenirs opportuns de qui avait été, sous ses ordres, son compagnon d'armes. Il lui rappelait avec à-propos le point saillant, l'heure méritoire où précisément il avait brillé. Le visiteur s'en allait conquis et souvent invité. Car, à ses yeux, mises à part les nécessités du service, l'habit commun, comme il en va entre prêtres, de soldat à soldat, supprimait les distances hiérarchiques : *tu es miles in æternum.*

Il avait le sens et en quelque sorte le génie de l'hospitalité, comme il en avait le goût, rassemblant à sa table, par besoin de créer des relations utiles au pays ou à l'évolution des idées, ceux qui avaient intérêt à se rencontrer et à se connaître. Dans sa salle à manger, décorée, entre autres trophées, du clairon de Fachoda et d'une paire de défenses, peut-être par leurs dimensions uniques au monde, dépouilles d'un éléphant tué de sa main au cours de la mission Marchand, quelle personnalité célèbre ou, simplement, de valeur, n'a été son convive? Hommes de guerre ou de politique, diplomates, écrivains, artistes, journalistes, gens du monde s'y retrouvaient en terrain neutre, chacun y apportant ses vues sur la question de sa compétence. Chère délicate, vins de choix, un pétillant et perfide Vouvray de terroir notamment, dont il soulignait aux amateurs les vertus, avaient vite fait de lier les conversations et sollicitaient l'échange des idées entre gens de bonne compagnie qui étaient aussi une élite. A ces conversations, le maître de céans, heureux d'être au monde, appréciant les bonnes choses pour en avoir été privé la plus grande part de sa vie dans ses rudes campagnes, apportait une contribution étincelante.

Elle fourmillait naturellement d'aventures et d'anecdotes de toute sorte, recueillies à tous les coins de la terre et de cet autre univers, Paris, où tant de courants mondiaux viennent aboutir et où il possédait d'infinies relations. Mais le plus intéressant de son discours, c'était les jugements qu'il portait sur

choses et gens, pénétrants, d'une perspicacité prophétique parfois déconcertante, toujours originaux et savoureux. Quand, pour les émettre, il se renversait un peu sur son dossier, s'amusant, les coins de sa bouche abaissés, l'œil arrondi et rieur, à scruter d'un regard circulaire les réactions qu'allait susciter autour de lui son opinion, émise d'une voix métallique qu'alors il forçait un peu, tout le monde faisait silence. De discrets brouhahas s'élevaient ensuite, entretiens de voisin à voisin qui s'animaient : il savait qu'il avait atteint son but et mis dans la discussion la personnalité ou la question à laquelle il pensait utile qu'on s'intéressât.

Car il voyait en ces rapprochements calculés de commensaux qualifiés, soigneusement choisis, tout autre chose que matière à distraits échanges de vues et propos de salon. C'était pour lui une manière de servir et fort efficace. Bien des affaires auxquelles il était mêlé, dont le public a connu les résultats et non pas les moyens, ont eu leur cours facilité par ce canal, voie plus aisée et discrète qu'une autre, pour les acheminer vers des fins utiles. Bien des affaires et non des moindres. Il s'en fallut de peu, par exemple, que la République rhénane, — chère à Hoche et à Maurice Barrès comme à lui-même, le plus sûr si ce n'était l'unique moyen, inspiré de la traditionnelle politique française, d'arrêter pour longtemps les catastrophes actuellement en suspens sur l'Europe et plus spécialement sur la France, — ne sortît tout armée, telle Athéné du cerveau de Zeus, des conversations échangées à la table du général Mangin. Le soir de son arrivée à Paris, en mai 1923, le docteur Dorten s'y rencontrait avec des personnalités éminentes, dont le général Buat, alors chef d'état-major général, d'autres grands chefs militaires, des journalistes choisis parmi ceux qui font l'opinion et *tutti quanti*. Dorten est un charmeur aux yeux clairs, au cœur loyal. Il sut convaincre ou tout au moins intéresser cet auditoire influent, trié sur le volet. Dès le lendemain paraissait, sous la signature de Saint-Brice, l'un des invités, un lumineux article en tête du *Journal*. D'autres, de M. Jacques Bainville, suivirent ailleurs. C'était le début d'une campagne d'opinion qui eût peut-être emporté la place, bien près, un moment, de tomber... Mais passons.

***

Tel était le général Mangin dans son privé, tel il demeurait en sa vie publique. Sa personnalité était trop forte, son individualité trop marquée pour ne pas créer autour d'elles, où que ce fût, leur cadre intime, au lieu de le recevoir des circonstances. Son quartier général était toujours une pièce emportée, eût-on dit, de chez lui. On y retrouvait des objets familiers, intégrés dans ses habitudes. Il courbait les contingences à ses volontés. Fondée sur la meilleure exploitation des réalités, sous le signe du devoir gaîment accompli, sa vie donnait ainsi le spectacle d'une infrangible unité jusque dans les détails matériels.

A l'armée, son autre famille, faisaient partie de son ordinaire ou, pour employer le mot usuel, de sa « popote », tenue comme une table de bonne maison parisienne, non seulement ses officiers d'ordonnance, mais les chefs des bureaux de son état-major. Il s'établissait ainsi, de général à dépositaires et premiers exécutants de sa pensée, une communauté d'idées et d'inspirations à base de cette camaraderie, la plus solide de toutes, au point d'être, pour de bon celle-là, et dans les actes, fraternité : celle du champ de bataille. Elle favorisait singulièrement l'établissement des directives stratégiques et des plans tactiques, car loin d'exclure la discussion, elle la provoquait au contraire et, par là, l'éclaircissement de nombre de points délicats, mieux que vingt rapports, si excellents fussent-ils, mais inertes.

***

Avec une scrupuleuse attention d'ailleurs, le général Mangin écoutait tout le monde et ne rejetait jamais, *a priori*, d'où qu'elle vînt, une suggestion défendable. L'auteur d'une proposition raisonnée pouvait la lui soumettre, la lui exposer en long et en large, son auditeur posant en principe que, d'une idée, il y avait toujours quelque chose à tirer. L'un de ses collaborateurs immédiats (que je ne désignerai pas plus amplement), pendant une partie de la dernière guerre, chef d'un des très importants organes de l'un des plus lourds commandements qu'il exerça, avait la spécialité de conceptions fort bien aménagées le plus souvent, mais qu'il développait d'un verbe haut et parfois salé, non sans déconcerter un peu l'en-

tourage du grand chef. Celui-ci cependant ne s'en offensait point, riant de tout son cœur, quand quelque propos au verjus, dont il n'usait jamais lui-même « franchissait », comme dit Homère, « la barrière des dents » de son fougueux subordonné. S'il se reconnaît ici, il ne me démentira point.

De cette liberté d'opinion et de discussion laissée à tous autour de lui, chacun qui l'approcha, pourrait citer mille exemples : c'était monnaie courante. J'en rapporterai deux, typiques, à mon sens, m'excusant d'avoir à y paraître. La première de ces aventures advint au Dahomey. J'avais, sur la méthode à y employer pour le recrutement des troupes noires, mes idées assez particulières. Elles n'avaient trouvé aucune faveur la veille, devant le gouverneur de la colonie, auquel je les avais exposées en présence de mon chef. Le haut fonctionnaire l'avait même à demi-converti. Le soir, au dîner qui réunissait les seuls membres de la mission, je repris mon antienne. Le colonel Mangin la battit en brèche, à l'aide des arguments du gouverneur, mais terriblement plus impressionnants maniés par lui. Néanmoins, je tenais. Il s'échauffait d'autant. Mes camarades, béants de mon audace, se regardaient anxieux de la fin; l'entretien s'aiguillait, en effet, sur le mode vif. Il s'acheva sur ce mot décoché : « Mon cher ami, vous êtes fou. » C'était un point final. Ce n'était pas un argument, surtout de sa manière. Je savais bien qu'il le sentait. Mais je me tus sur ce sujet et l'on se mit à parler d'autre chose. Le colonel et moi, nous couchions porte à porte dans la même case. Le lendemain, l'ayant réveillé comme j'en avais la charge, chacun dans notre pièce, nous nous faisions la barbe, silencieux. « Évidemment, il y a un petit froid », pensai-je. Or, tout à coup, j'entendis : « Dites donc, à propos de ce que nous agitions hier, j'ai réfléchi, la nuit porte conseil. Vous n'avez peut-être pas tort et vos projets méritent examen. Nous reprendrons cela tout à l'heure... » Ainsi, sans le moindre amour-propre, lui-même faisait les premiers pas. Encore tint-il à le conter, de sa bouche, aux témoins de la controverse.

L'autre fois, ce fut pendant la guerre, à un moment critique. Il s'agissait, en l'espèce, d'une décision sérieuse : le déplacement, en pleine bataille, d'un officier général qui ne se doutera jamais de l'aventure. Il venait, c'était indéniable, de se tromper sérieusement. Mais je savais que notre commun chef

le tenait pour un collaborateur de mérite et possédant la confiance de ses troupes. Ce soir-là, fort tard, comme d'habitude, les derniers journaux arrivés de Paris parcourus, au lieu de travailler, le général Mangin faisait les cent pas dans son « P. C. » Au mur de la pièce, comme une feuille au vent, une carte du front tremblait, au vacarme du canon. Sur la table, des plans directeurs, hachurés de rouge et de bleu, montraient en des figures rondes et ovales, les emplacements des unités. A la précipitation des bouffées chassées de sa pipe, je voyais bien que mon chef était gravement préoccupé. Enfin, il s'approcha de la table, en quelques mots tranchants m'indiqua, le doigt sur les plans, l'erreur commise et conclut : « Je vais le relever ». L'orage crevait. Je n'avais, avec mes trois galons, rien d'autre à faire que d'y assister, coi. J'écoutai donc. Toutefois, je sentais nettement que les termes, mesurés cependant, mais pleins d'une colère contenue, qu'il employait, dépassaient l'opinion excellente et fondée qu'il professait à l'égard de son subordonné en faute. C'était, de mon côté, la seule remarque permise. M'autorisant de son indulgente bienveillance, j'osai la faire. Je ne l'eus pas plus tôt lâchée que, me demandant à moi-même de quoi je me mêlais, je m'attendis à voir éclater la foudre qui, de tant d'autres, n'aurait pas manqué de me choir sur la tête. Pas du tout. Il m'avait écouté. Il réfléchit : « Je verrai demain, me dit-il. Nous avons pour le moment quelques heures tranquilles. Bonsoir. Allons nous coucher. » Le lendemain, des renseignements nouveaux étaient parvenus. La situation s'était redressée. Il ne fut plus question de rien et lui-même n'eut, par la suite, qu'à s'en louer.

***

Mais où le chef se retrouvait, toutes opinions ouïes et discussions préliminaires closes, c'était à l'heure de décider et d'agir. Alors, cela ne traînait pas. On sentait à l'œuvre, du petit au grand, du haut en bas, cette volonté de fer, cette audace de pensée dont il galvanisait tout le monde. Vraiment, comme disait l'autre, son modèle, à ce moment le mot « impossible » cessait d'être français. On a conté, mais on ne saurait trop y revenir, parce que cette histoire se passe en cette partie de l'être où l'homme, s'élevant au-dessus de lui-même, se prouve maître, la mémorable conférence de Ponlevoy, où il

réunit pour la première fois, le 10 juin 1918, à six heures du soir, les cinq divisionnaires de son armée en formation, encore éparse sur les routes. Elle devait attaquer cependant le lendemain matin. Il l'avait promis au général Foch. Un témoin de l'entrevue a raconté comment aux questions que lui posaient ses subordonnés sur les préparations d'artillerie alors en pleine vogue, l'heure H, etc., il avait répondu, ferme et paisible : « Nous attaquerons à dix heures. Il n'y aura pas de préparation. » Ainsi, l'assaut partirait en plein jour, en terrain découvert. On s'était regardé. Mais c'était lui : personne n'avait douté du succès. Ce fut, le 11, la victoire de Méry-Courcelles, l'offensive de von Hutier et de la XVIII$^e$ armée allemande brisée et Paris sauvé.

Mais, crainte de déborder le cadre de ces souvenirs, je m'en tiens là, pour n'aborder point cet autre chapitre : le général Mangin, chef de guerre, que de plus qualifiés traiteront.

Cependant, ceci est à dire. Commandant, insufflant l'énergie, il le faisait courtoisement, sans raideur. Il ôtait alors l'envie de discuter. En effet, il avait d'abord convaincu, pris soin de faire comprendre que, tout pesé, la solution qu'il adoptait, par le plus court chemin d'ordinaire, ardue peut-être, était à toutes autres préférable et de toutes la meilleure.

En sorte qu'on ne pouvait, raisonnablement, ne pas s'y ranger. Par combien, en mesure de juger, ne l'ai-je pas entendu proclamer? Les exposés à ses chefs de grandes unités, préparatoires à une action, étaient d'une clarté, d'une évidence à faire crier d'aise. Il se répand, en ces sortes de réunions, une certaine atmosphère d'impondérables où flottent les signes de la confiance ou de l'inquiétude. Cela se découvre sur les visages, dans les propos et plus encore, dans les silences : celui des subordonnés est la meilleure leçon des chefs. En pareille occasion, l'entrain, la conviction du général Mangin forçaient ceux de tous. Les plus chargés de responsabilité s'en allaient optimistes Un jour, j'entendis l'un d'entre eux murmurer, en sortant, ce qu'on disait de « l'Autre » : « Diable d'homme !... » Il en rit bien, quand je le lui contai.

***

Cette largeur de vues, cette liberté qu'il apportait dans ses rapports avec ses subordonnés, il en attendait, en revanche, le bénéfice de la part de ses supérieurs. Le pis qui puisse arriver

à un homme de génie, ce doit être sans doute de tomber sur des chefs médiocres. Évidemment, aussi, il doit être plus délicat à commander qu'un autre. L'illustre général Archinard, son maître, le guide depuis ses débuts soudanais de toute sa carrière, me disait un jour : « Mangin et X. sont tous deux exceptionnels et soldats incomparables. Mais je sais que si je les associe à la même tâche, au lieu d'ajouter une force à une autre, elles se contrecarreront. Cela n'ira pas. Qui en souffrira? Le service. C'est donc à moi de m'arranger pour tirer intelligemment parti de ces deux outils merveilleux de succès, dons du ciel. » C'est la méthode de commandement par excellence, évidemment. Elle contient le secret des rapports entre le général Mangin et ceux qui l'employèrent. On devait faire crédit d'abord à sa supériorité. Il advint qu'on ne s'en rendit pas toujours compte. Alors, « soldat discipliné » comme il disait, il rongeait son frein. On s'apercevait trop tard qu'on venait de perdre une valeur.

Tenace néanmoins dans les conceptions qu'il avait étudiées et savait sûres, avec une patience jamais lasse, une conviction toujours plus ferme, il y revenait jusqu'à ce qu'il les eût fait adopter. Pourvu de ses idées, il partait ainsi à l'assaut de ses chefs et l'on savait qu'il ne s'arrêterait pas en route. Il y était d'ailleurs fort résolu, ayant la raison pour lui. Cela lui composait, auprès de quelques-uns, une légende imméritée d'insistance redoutable, dont il était le premier à rire : car il savait que l'on finirait bien par l'écouter et qu'il conserverait, tout au long de la controverse, l'esprit froid et le regard lucide.



J'en citerai quelques exemples où le pays trouva son compte.

On sait avec quelle fougue il s'était jeté dans la question des troupes noires, sa chose, son œuvre de dilection. Mais, esprit de bouton, ignorance, mesquinerie, obstruction d'ordre politique secret ou non, s'étaient coalisés contre lui. Il s'était démené, au risque grave de sa carrière. En fin de compte, quand la Grande Guerre éclata, on n'avait dessiné de ce qu'il proposait qu'une faible ébauche.

L'acharnement de sa volonté allait de là tirer enfin l'œuvre. Le 25 juillet 1915, après les derniers soubresauts des affaires de Neuville-Saint-Vaast, il était à Paris pour sa première permission. Tout aussitôt, il y voit les uns et les autres, suppute

ses forces, rassemble ses amis, les anciens et ceux de la guerre. Le 29, M. Pierre Masse, capitaine à son état-major et député, réunissait avec lui, à sa table, un groupe de parlementaires importants, MM. Painlevé, Leygues, Bénazet, Jacques-Louis Dumesnil, lui aussi capitaine, René Besnard. Le général Mangin les entreprend, parle avec sa démonstrative ardeur. Il les convainc : il y a quelque chose à faire. Le 2 août, repartant pour le front, il remet à M. Millerand, ministre de la Guerre, un plan général d'exécution, qui sera, il en a l'assurance, fortement appuyé. Les projets d'armée indigène rebondissaient ainsi au bon moment.

De cette attaque, brusquée comme ses autres victoires, menée sur un terrain, au vrai, plus politique que militaire, voici ce qu'il tira pour la France : un renfort imprévu, représentant, ouvriers de guerre ou combattants, près d'un million d'hommes. Secours qui aurait pu être bien plus considérable si trop de gens et aussi d'intérêts ne s'étaient mis à la traverse. Mais ce n'est ni l'heure ni le lieu de narrer ce chapitre de moindre effort, au cœur de la guerre.

Cependant la partie qu'il venait de reprendre et dont les faits lui démontraient l'utilité, le général Mangin ne l'abandonna plus. De près ou de loin, dans les pires moments et les plus chargés de travaux, il la menait. En avril 1917, il pouvait, avec fierté, exciper, devant le Président de la République, des 45000 soldats magnifiques, noirs, somalis ou indochinois, présents à l'appel de la patrie commune dans les rangs de la VI[e] armée. Après la guerre, la cause était, en principe tout au moins, gagnée, toutes objections à terre.

De cette page de petite histoire, tirons une grande leçon de caractère : le général Mangin nous y enseigne ce que peut un homme, un homme tout seul, mais qui sait vouloir sans peur, tous les ponts, s'il le faut, coupés derrière lui.

A ce passé qui, vu dans le recul du temps, l'amusait lui-même comme la réussite d'un tour de force, il songeait, un jour, il y a de cela quelques mois, au cours d'un entretien avec M. Millerand, alors président de la République. Il s'agissait des projets de réorganisation générale militaire qu'élaborait, en ce temps, leur commun ami, le général Buat, chef d'état-major général. A certaines parties de ses plans le général Mangin trouvait des dangers. Notamment, en ce qui concer-

nait l'avenir des troupes coloniales de métier, l'un des piliers de notre édifice de guerre, il n'avait pas confiance :

— Tout bien pesé, monsieur le Président, conclut-il, je ne partage pas ces manières de voir et, très respectueusement, je dois vous déclarer que je m'y opposerai de mon mieux.

— Pourtant, Mangin, si le Gouvernement fait siens ces projets? lui dit son interlocuteur en souriant.

Le général ne se troubla pas de cette perspective :

— J'ai passé ma vie, répondit-il du même ton, à me battre contre le Gouvernement pour l'éclairer quand j'ai pensé qu'il se trompait de route, ou pour l'aider et même le pousser de l'avant, si ses bonnes intentions risquaient de rester à mi-côte. J'ai bien peur de recommencer. Que voulez-vous, monsieur le Président? J'ai l'habitude...

***

Bonne habitude, à condition d'un jugement qui guide le coup d'œil du génie. Nul ne l'eut plus prompt que le général Mangin. Qu'on en juge.

C'était aux heures noires de 1917. Peu de personnes, je crois, connaissent la part que le grand chef, alors sans emploi, prit à la décision laborieuse de M. Clemenceau d'accepter enfin le pouvoir. Leurs relations étaient, d'ailleurs, de date récente. Elles avaient commencé, sauf erreur, à la fin de juillet 1914. A cette époque, par une malice qui n'était peut-être pas seulement du sort, on n'avait su trouver encore au général Mangin, nommé depuis un an, d'autre commandement, en cas de mobilisation, que celui d'une brigade de réserve dont le rassemblement devait se faire à Nantes. Tous les commandements, certes, sont honorables; mais, aux approches de la guerre qu'il voyait fondre, le général Mangin en préférait un autre et plus immédiatement actif que celui-là.

« Pour la première fois de ma vie, m'a-t-il dit plus tard, j'ai fait intervenir alors un homme politique dans ma carrière. » Il ne me le nomma point. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que ce fut M. Clemenceau. Quoi qu'il en soit, les démarches furent efficaces. Sur l'heure, le général Mangin obtint le commandement de la 8e brigade, à Laon, disponible. L'événement se chargea de légitimer l'intervention, dont M. Clemenceau, si c'était lui, dut par la suite souvent s'applaudir.

Or, pendant les heures d'inactivité forcée auxquelles le condamnait sa mise en congé de 1917, le général Mangin, n'ayant rien d'autre à faire, pestait contre les événements. Les hostilités traînaient. Certains esprits, non des moindres, commençaient de n'y voir d'autre issue qu'une cote mal taillée, au prix de concessions réciproques. Idées qu'une propagande criminelle, venue d'Allemagne, inoculait à l'opinion chloroformée ou même empoisonnée.

En ce temps-là, un brave homme de sénateur, vieillard inoffensif, type du Père conscrit moyen, vint s'ouvrir d'opinions de ce genre au général Mangin. Comme tout le monde parlementaire, il y était allé de son petit tour aux armées. Il en revenait plein de *si*, de *mais* et de *car* qu'il lâchait, dans le récit de ses découvertes, en liberté. Par égard pour son âge, le général l'écoutait. Mais il donnait des signes non équivoques d'une impatience malaisément contenue. L'autre, au rebours, satisfait sans doute de son petit morceau, l'achevant, questionna :

— Eh bien, de tout cela, que pensez-vous, mon général ?

— Je pense, répondit celui-ci, que si les grands ancêtres revenaient au monde, leur premier soin serait de faire couper le cou à bon nombre de leurs héritiers politiques.

Le pauvre sénateur en demeura pantois. Il se leva, l'œil inquiet, et balbutiant des mots d'adieu, s'enfuit épouvanté. J'ignore s'il alla confier ses impressions à ses collègues, enclins à la paix blanche. Mais il avait permis au général Mangin, citoyen à cette heure comme un autre, de constater les progrès du mal dans les milieux parlementaires, à mentalité de foule, partant singulièrement impressionnables. C'est pourquoi il chercha le sauveur ; tranchons le mot : le dictateur.

Il en avait pressenti un, à portée de sa main. De la rue Franklin, où demeurait M. Clemenceau, au logis du grand soldat, avenue Alphonse XIII, la distance est courte. Elle était souvent franchie. D'autant que le « Tigre », président de la Commission sénatoriale de l'armée, avait sorti ses griffes, après les affaires d'avril. Le général, à coups d'entrevues presque quotidiennes, entreprit de convertir son voisin. La tâche était difficile : « Il se prétend trop vieux, me disait-il. Mais il ne le croit pas lui-même... » Ou bien : « On a trop peur de lui, assure-t-il ; ou encore, à la Chambre, il ne trouverait pas de majorité... »

Un matin, il rentra, rayonnant :

— Auriez-vous appris un succès? demandai-je.

— J'ai mieux, répondit-il. Une victoire. Une vraie. Je crois bien que si on offrait désormais le pouvoir à M. Clemenceau, il l'accepterait!

J'ignore dans quelle mesure son avis avait pesé sur un homme qui n'a pas précisément réputation de docilité. Mais je sais bien qu'une sûre divination lui avait désigné dans le lot d'hommes d'État où se recrutait le personnel directeur du pays, le futur « Père la Victoire ».

D'elle, en revanche, celui-ci tenait le général Mangin pour le futur ouvrier. Son premier soin fut de lui confier la mise en train d'un vaste recrutement colonial. Après quoi, de lui trouver un commandement. Mais là commençaient les difficultés. Le général Mangin, après sa disgrâce, pour avoir toute son autorité sur la troupe, n'en voulait un que d'armée. Il n'y en avait pas de disponible.

Un soir, il revint préoccupé, pis même :

— M. Clemenceau, me dit-il, me propose un corps d'armée, en attendant qu'un commandement d'armée soit vacant. Puis-je accepter? Je ne sais.

— Ma foi, mon général, à votre place, dis-je, je refuserais. C'est toujours la même chose avec ces politiciens : promettre et tenir sont deux.

— J'ai jusqu'à demain pour répondre, conclut-il.

Le lendemain :

— Je pars, me dit-il tout joyeux, sitôt qu'il m'aperçut.

— L'armée, alors?

— Non, le corps d'armée seulement. Mais comment résister à ce diable d'homme? Il m'a dit : « Mangin, votre place n'est pas ici. Prenez ce que j'ai d'abord et comptez sur moi. »

— Vous avez accepté?

— Naturellement : il disait vrai! J'ai répondu : « Monsieur le Président, avec ce que vous aurez, je partirai. » Il a repris : « Voilà ce que j'attendais d'un soldat tel que vous, Mangin! »

— Après?

— Eh bien! après, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

Il partit. L'ennemi a su que M. Clemenceau tint parole.

***

Mais le meilleur de sa malléabilité et même sa tendresse, c'est au soldat qu'elle allait. Il ne l'a guère connu d'ailleurs, avant et pendant la guerre, que sous l'aspect du « bonhomme » ou du « poilu ». (Car l'un, puis l'autre se sont dits.) Par un curieux caprice du sort, qui paraît même paradoxal, le général Mangin avait fort peu pratiqué la caserne. C'est dans l'action et au combat qu'il avait appris la troupe. A peine sous-lieutenant, le voilà au Soudan, en guerre. Puis, c'est la mission Marchand. Après le court passage à l'École de guerre, il est commandant de cercle au Tonkin, chef d'état-major à Dakar. Tout compte fait, je ne crois pas, sauf erreur, qu'il eût jamais commandé un régiment, ni même un bataillon en France quand la grande tourmente le jeta en pleine mêlée, à la tête d'unités tout de suite importantes.

Toujours et partout, quelles que fussent ses troupes, colonnes, divisions ou armées, le général Mangin était chef colonial. Il y tenait. Il l'affirmait ostensiblement. Il le revendiquait. Un jour, à Marrakech, au beau milieu de son état-major, où camarades métropolitains et coloniaux se mêlaient, au moment de sortir, il demande son casque. Baba, qui venait de le passer au blanc de guêtre, l'apporte. Le colonel Mangin le rend à son fidèle Achate soudanais : « Mets l'ancre ! » lui dit-il, l'ancre, insigne des coloniaux, que le brave noir, dans sa hâte, avait oublié de réajuster.

On entend bien qu'il n'est point en ceci question de critiquer une émulation utile entre les deux parties de l'armée, jumelles de la même mère, la France. Mais chacune a sa formule particulière. L'armée coloniale est de métier. De la base au sommet, elle repose sur une hiérarchie continue d'éléments stables. Tous les gradés, bon nombre même de simples troupiers, engagés volontaires, y sont des citoyens faits soldats comme leurs officiers par goût, non par obligation. De là résulte, autour de leur personne, dans le rang, toute la considération compatible avec les nécessités du service, des égards pour les chevronnés, les brisquards. De là aussi, une certaine forme de discipline moins rigoriste, moins conventuelle, plus familière et même familiale que dans les troupes métropolitaines, où chefs de carrière et soldats de passage ont moins de chances évidemment

de faire très ample connaissance et demeurent par suite, des uns aux autres, plus distants. Le général Mangin prit contact avec les unités métropolitaines à l'heure précisément où la guerre en faisait des troupes de métier qu'il traita comme telles.

Là se trouve le secret d'une popularité militaire immense à laquelle s'ajoutaient ses sondages directs et multipliés poussés jusqu'aux plus humbles de ses compagnons d'armes. Ses visites, osées jusqu'à la témérité, dans les lignes avancées, étaient, parmi eux, légendaires. Ils savaient qu'il prenait part, autrement qu'en discours, à leurs peines, à leurs souffrances, à leurs dangers, saisissant lui-même le fusil, marchant le premier, quand c'était dur, comme en Belgique, et comme à Escardes, lors de la première Marne. C'est pourquoi ses ordres du jour sonnaient juste. Il les faisait entièrement de sa main : de certains on a des brouillons.

Il n'est pas de littérature où l'écrivain ait plus sincèrement à se donner lui-même. Lancés du haut d'un piédestal à la foule qui, en mains armes fumantes ou prêtes à servir, toutes facultés pensantes et agissantes tendues, l'observe avec les yeux infaillibles du subordonné jugeant le chef, ses mots tombent en prise directe sur un auditoire merveilleusement attentif. Factices, ils atteignent immanquablement à la platitude ou à la boursouflure. Partis du cœur, au contraire, ils vont droit allumer dans les cœurs « le feu sacré », disait Napoléon. Le général Mangin l'embrasait naturellement, parce qu'il sentait les âmes de ses soldats avec la sienne, qui était l'une d'entre elles. Il trouvait les paroles de flamme. Il y courait un certain lyrisme contenu qui est, au vrai, la noblesse du mode épique, coulant à la source même, sise en ces régions profondes de l'être d'où verbe et « geste », — au sens des chansons, — jaillissent ensemble et ne se séparent pas, le cri de guerre vibrant en choc d'épée. Cela ne l'empêchait pas, jovial comme son camarade du rang et connaissant son monde, de le prendre par la familiarité sur le mode colonial, ajoutant aux paroles héroïques, le mot de pointe qui chatouillait le rire. Un de ses plus célèbres ordres à son armée, enlevé au pas de charge, se termine par cette plaisanterie faite à cinq cent mille hommes, face alors à la mort : « Pas de route, pas de pinard ! »

Avec cela, généreux jusqu'au fond de sa bourse ; après, payant encore de son influence, prodigue de son nom, de sa

peine et de sa parole. Que de misères glorieuses soulagées dans l'ombre, d'associations, d'œuvres de guerre, soutenues, patronnées! « Mon général, j'étais avec vous à... » prière de quelque vieux soldat dans l'embarras qui venait se confier à son chef d'autrefois, de camarade à camarade. Ce thème, on l'entendait partout, qui le suivait à la trace, du Niger aux bords de la Seine et même en Amérique du Sud. Et jamais visiteur de bonne foi n'était éconduit : « Nom d'un chien, s'écriait, en sortant, l'un d'eux (mais, il jurait par autre chose), y aurait pas de pain à la maison, celui-là viendrait me demander ma chemise, je la lui donnerais avec mes deux bras dedans! » Expression naïve, mais d'or, d'un dévouement qui, croyez-le, ne s'accorde pas sans cause.

En perdant le général Mangin, l'espèce trop nombreuse, hélas! aujourd'hui, des Bélisaires à « médailles merci » (comme l'ironie sénégalaise qualifie les récompenses plus électorales que militaires qui ne coûtent, à donner, qu'un ruban) a perdu en lui un de ses plus fermes intercesseurs.

Suivant un pieux désir de Mme Mangin, l'affût qui portait, le 15 mai dernier, à sa dernière demeure le cercueil du grand chef, s'avançait entre deux files d'anciens combattants de ses armées. Deux d'entre eux, attendant le départ du cortège, devisaient. Ils évoquaient leurs souvenirs des jours terribles, et les dominant, la figure à la fois sévère et bienveillante du général qui les avait menés à la victoire, tel qu'ils l'avaient aperçu aux heures graves. Deux modestes, probablement petits employés dans la vie civile, anciens troupiers, sous-officiers au plus, « poilus » pour tout dire. Quelque besoin les poussait de synthétiser leur pensée en une louange définitive, par laquelle s'exprimeraient leurs regrets de leur chef disparu. L'un d'eux émit :

— Le voilà parti. Avec lui, on en mettait, pour sûr. Ça n'empêche pas : c'était un homme. Et puis, quand même, un père!

— Vieux, rectifia l'autre, Mangin, un père, c'est pas ça. Il était mieux : le frère du soldat.

Et, psychologue, pour bien préciser sa pensée, il ajouta :

— Un frère, je dis. Car, il était là, pareil, avec nous autres.

Jugement sans prix. Dieu me garde d'y ajouter.

ALFRED GUIGNARD.

## MŒURS DU JOUR

III (1)

# DES LIVRES POUR L'ÉTÉ

Voici le mois des villégiatures. La mer, au loin, se roule avec langueur sur les plages, les peupliers frissonnent le long des routes. A Paris, on fait ses malles, et les femmes vont chez le libraire choisir leurs livres pour l'été. C'est le dernier fournisseur dont elles se soucient, après, bien entendu, le couturier, la modiste, le bottier, la lingère et le gantier, après les bas de soie, les ombrelles, les bijoux, les parfums, après le coiffeur et la manucure, le masseur norvégien et le pédicure chinois; mais enfin elles y pensent. Elles emportent la nourriture intellectuelle pour les mois charmants, et ont soin de placer cela dans le fond de leurs malles, avec les chaussures : car chacune d'elles sait organiser ses bagages, et mieux vaut en convenir avec empressement, si l'on tient à leur amitié.

Elles y joindront parfois les livres de ces messieurs : non pas des tout jeunes messieurs, qui ne lisent rien, à cause du golf, du tennis, de l'automobile, et de différentes autres façons de reposer leurs cerveaux accablés par les affaires, en lesquelles ils débutent non sans un peu d'exaltation, ou encore par ces fortes études dont ils sont aujourd'hui la proie, comme chacun sait; études modernes, si intelligentes et si complètes que ces jeunes gens se trouvent assurément capables de suivre d'un regard compétent les efforts des mécaniciens, lors des pannes soudaines, mais qu'ils ferment la plupart des livres au bout de deux ou trois pages, découragés de n'y entendre mot, comme

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai et 15 juin.

d'en perdre toutes les allusions, prenant ordinairement le Pirée pour un homme, le bon sens pour la philosophie, et la beauté pour quelque chose de triste dont on parle entre les quatre murs d'une classe, quand le professeur s'ennuie.

Les hommes lisent parfois, néanmoins : mettons que ce soit les moins jeunes, mais ils se tiennent à peu près au courant, de loin, de haut, à vol d'aigle. On ne sait à quelle heure ils prennent un livre, par exemple, dans leur vie aujourd'hui si agitée...

Au fait, les femmes non plus ; on ne devine pas en quelle minute de la journée elles trouvent le temps de couper seulement les pages d'un volume. Jadis, naguère encore, une domesticité nombreuse présidait aux soins de la maison : la patronne donnait quelques ordres, après lesquels sa besogne était faite. Aujourd'hui, voilà qu'il lui faut non seulement distribuer les ordres à autrui ainsi qu'auparavant, mais encore se les imposer souvent à soi-même, pour ainsi parler, et mettre au besoin la main à la pâte dans la cuisine, comme au balai dans les escaliers. Joignez à cela des « points à faire » ou des taches à enlever, puisque la femme de chambre était la veille au cinéma ou à la campagne ; et n'oublions pas que l'institutrice des enfants vient sans doute de partir brusquement le matin même, pour un motif incompréhensible.

En outre, il y a les courses indispensables, les robes à choisir, puis à essayer ; les goûters et les visites, les dîners, les soirées, le théâtre. Il y a les bridges et le mah-jong, sinon le golf, qui occupent des heures aussi. Il y a enfin les profondes méditations, les douloureux efforts de la pensée, dont les mots carrés sont la cause inexorable. Sans compter qu'il faut encore réserver quelques moments pour manger, et même pour dormir. Où donc intercaler le loisir d'une lecture ?

Pour les hommes, même bousculade. En reste-t-il qui, — avant l'âge normal du repos, — ne tourbillonnent point parmi les rendez-vous d'affaires, les coups de téléphone, les courriers immenses à débrouiller, les voyages inévitables, les dîners de collègues, les usines à surveiller, les rapports à étudier, voire à composer, les rivaux à évincer, les intrigues à déjouer ou à fomenter, la publicité à organiser, la politique à surveiller, la Bourse dont on suit les fièvres quartes ou les sournoises convalescences... et les distractions, les impérieuses distractions parisiennes auxquelles il faut de toute nécessité

s'adonner, si l'on veut avoir l'air d'un monsieur positivement sérieux, et non d'un douteux original?...

Tous les hommes tourbillonnent aujourd'hui, et la plupart travaillent. Imaginez-vous que tel chef d'industrie ne réponde pas au téléphone parce qu'il lit des vers? Que tel avocat remette ses rendez-vous à cause d'Aristote dans lequel il se noie? Que tel agent de change s'arrête nonchalamment au seuil de la Bourse, un roman aux doigts?

Écoutez-les, d'ailleurs, tant les femmes que les hommes : avec quelle espèce de fierté ils se défendent « d'avoir le temps de lire »!... Oh, ils le regrettent, ils se déclarent désolés, une mélancolie pleine de poésie habite un instant leurs visages : « Hélas, soupirent-ils, vous êtes bien heureux, vous autres!... Vous pouvez suivre le mouvement des idées et vous orner l'esprit. Mais nous, miséricorde!... Pas une minute d'oisiveté!... La vie de Paris... Les affaires... J'ai manqué ma vocation; j'étais né pour habiter bien simplement dans un petit coin, un joli coin paré avec amour, et muni d'une bibliothèque bien garnie. Au lieu de cela!... » Et combien de splendeurs, d'aventures, d'ambitions, de passions et d'énergie nous pouvons et, que dis-je, nous devons sous-entendre en ce mystérieux, en cet avantageux, en cet hypocrite : « Au lieu de cela!... »

Par conséquent, s'il en fallait croire les gens, on ne lirait plus, on ne saurait plus se donner la liberté ni l'agrément de lire. Et pourtant...



Et pourtant, qui donc les achèterait, si ce n'était afin de s'en amuser ou pénétrer l'esprit, ces volumes innombrables, parus chaque jour et de tous côtés? Car ils s'enlèvent chez les libraires, par dizaines et centaines de milliers; jamais peut-être, depuis qu'il y a des éditeurs, et qui font fortune, les livres ne se sont-ils autant vendus. Avant la guerre, on allait surtout au théâtre, on s'occupait avec passion des histoires de coulisses, on se répétait d'un air fin toutes sortes de mots, que l'on jugeait exquis s'ils passaient pour les divines boutades d'un auteur dramatique ou de la comédienne en vogue cette semaine-là. C'est à présent la librairie surtout qui règne, l'écrivain qui fait loi, ou du moins qui fait la mode intellectuelle et sentimentale. Il avait fallu naguère tout le talent d'un

René Boylesve pour que flottât, par exemple, le parfum des îles Borromée dans la conversation des salons où l'on s'attendrit, et toute l'autorité d'un Maurice Barrès pour que ces mêmes salons confondissent vaguement la Bérénice d'Aigues-Mortes et celle de Racine en une même tendresse un peu vague. Mais c'est maintenant tous les deux mois qu'un Proust en son vivant, qu'un Cocteau, qu'un Lacretelle, qu'un Paul Morand ou un Julien Benda, que tant d'autres encore lancent une philosophie, une image ou un caractère, un titre en sa primeur, une morale éclose le matin même, qui vont faire le tour de Paris, à la façon dont on peut dire d'un chapeau nouveau et ravissant qu'il a fait le tour du pesage à la dernière réunion de Longchamp.

On en doute? Ce ne sont là, pense-t-on, que des amusettes de cénacles spécialisés?... Prenons donc un exemple d'hier : Mme Gérard d'Houville nous faisait la surprise, voici peu, d'un ouvrage délicieux sur l'impératrice Joséphine, une créole, ainsi que chacun sait. Or, quel fut le thème indiqué pour le bal du Grand Prix, donné en juin? Une nuit aux colonies, « aux Iles », lorsqu'y vivait encore la future impératrice des Français, c'est-à-dire à la fin du XVIIIe siècle... On ne soutiendra pourtant pas que de savants humanistes soient seuls conviés à l'invention des fêtes parisiennes, ni que les galas du Grand Prix s'organisent aux jeudis de l'Académie.

En vérité, notre temps est un âge d'or pour les écrivains, dont nul ne saurait plus contester l'influence, ni la vente, ni le prestige. Songez au mince personnage que jouait un « auteur », — hormis un ou deux, si l'on ne tient compte des vantardises, — dans les salons de la société choisie, sous Charles X par exemple, ou même dans le faubourg Saint-Germain de 1860. A cette heure, jetez un regard sur les « Mondanités » : que de romanciers mêlés à ces listes éblouissantes ! C'est la gloire. Ou, moins éloquemment, une gloire.

Il faut cependant bien convenir que si les ouvrages dus à tous ces brillants et charmants esprits demeuraient inconnus, il n'y aurait pas de publicité qui tînt, voire effrontée, les gens de lettres n'auraient point tant de crédit. On les lit, croyez-le bien, on les lit même beaucoup et d'assez près. Il n'est du reste que d'entendre comment on juge ordinairement leurs travaux, en quelques mots le plus souvent, et sans appel.

De certain ouvrage, une jeune dame ou un monsieur plein d'expérience vont murmurer en souriant : « Oui, j'ai lu ça... » d'un air qui en dit long, ce qui constitue le plus flatteur des dithyrambes mondains. A propos d'un autre, parfois presque pareil, voyez leurs mines de dégoût presque physique, écoutez leurs termes d'écrasant mépris : « Quoi, cela vous a amusé?... Mais c'est mortel, mon cher. Je n'ai jamais pu dépasser la page trois. » Nous ne saurions croire qu'on parlerait si net à propos d'œuvres qu'on ne connaîtrait point. Il y a des limites, on l'assure.

Puis, si les Français dédaignaient si fort la lecture, ainsi qu'on se l'imagine parfois, il faudrait donc que les éditions innombrables s'écoulassent toutes à l'étranger?... Invraisemblable. Ou peut-être est-ce qu'en province on achète plus de livres qu'à Paris?... Exagéré. Ou bien ce seraient certaines classes de la société surtout qui liraient avec délices?... Question délicate et difficile, que l'on craint de résoudre...

Il existe en tout cas une catégorie de livres dont la lecture confère une sorte de distinction. Il est joli, il est comme il faut, il est même élégant d'aimer, d' « adorer » les Mémoires. On en parle généralement comme d'une vraie friandise. Deux gastronomes supputant les truffes à placer dans un chaud-froid n'ont pas les yeux plus brillants que deux personnes se glissant à l'oreille : « Et les souvenirs intimes de la maréchale, vous les connaissez?... Oh, et le carnet du vidame de Z.!... »

Notez que le fameux journal de la maréchale contient de fades et puérils cancans, interminables, fort mal contés, et touchant des personnes insipides, tandis que le vidame de Z., qui ne sait pas écrire, — c'est un métier que d'écrire un livre comme de faire une pendule, — excelle à éteindre, délayer, gâcher et rendre tout ce qu'il narre plus ennuyeux qu'un long jour de pluie. N'importe, on « adore » les mémoires, vous dis-je, coûte que coûte. Qui sait si pour certains il n'y a point là quelque façon détournée de se donner des espèces de lettres, de toutes petites lettres de noblesse. Il est en tout cas incontestable qu'un volume de Mémoires produit un effet parfaitement harmonieux sur un guéridon déjà encombré de brimborions anciens. C'est un bibelot de plus. La poussière ne s'y accumule que dans les maisons mal tenues.

(Bien entendu, il y a Mémoires et Mémoires, et il est trop certain que nombre d'entre ces ouvrages nous saisissent l'esprit

et le cœur par l'intérêt immense des événements ou des caractères qu'ils nous retracent, comme par le talent de leurs auteurs...)

Bref, et le cas des Mémoires mis à part, la question, ou plutôt le mystère demeure : jamais les livres n'ont coûté si cher; jamais ils ne se sont mieux vendus; et presque tout le monde déclare néanmoins : « Mais je n'ai pas le temps de lire !... » Ajoutons que parmi les gens les plus riches, quand on leur parle d'un amusant ouvrage, bien peu songent d'abord à l'acheter. « Vous me le prêterez », disent-ils. Et c'est une politesse qu'ils vous font.

***

Nous trouverons peut-être une petite solution du problème, tant bien que mal, dans le foisonnement extraordinaire et croissant des cabinets de lecture. Vous hésitez, madame, monsieur, à acquérir un volume à 7 francs : mais la librairie-cabinet de lecture, qui est à votre porte, a pris chez l'éditeur, par douze et vingt à la fois, cet ouvrage en vogue dont on vous a parlé, tant au cercle que dans les salons. Et vous le savez bien.

Tout à l'heure, vous vous y arrêterez en sortant, à cette sorte de coopérative des plaisirs spirituels. Vous, madame, serez fraîche et souriante en votre robe à fleurs; vous, monsieur, mis comme on doit l'être quand le soleil invite à ne plus s'attrister près du radiateur. Et tous deux vous irez renouveler vos provisions de rêves divisés en chapitres, et vos petits paquets d'émotions à 7 francs l'un, comme on va chez le marchand de tabac pour ses cigarettes, ou chez la fleuriste afin de regarnir ses vases et ses corbeilles avec les fleurs de la saison. Seulement, une fois fumées, les cigarettes ne sont plus que cendres, et les fleurs fanées chavirent dans la boîte à ordures : au lieu que les livres terminés retournent tout bonnement au cabinet de lecture, et serviront à susciter dans le quartier d'autres songeries et de nouveaux émois... Cette vogue universelle des cabinets de lecture est toute nouvelle : elle date de la guerre, croyons-nous. Il y a quinze ans, il semblait que seules dussent en user des petites Bovary de province ou Jenny l'ouvrière. A présent, les plus belles automobiles y déposent femmes élégantes et dandys, qui arrivent là tout démocratiquement, comme les camarades, pour le ravitaillement de leurs âmes.

Or, que demande-t-on surtout dans les cabinets de lecture ?

On trouvera dans la réponse à cette question une bien meilleure indication, touchant les préférences du public en général, que si nous cherchions à savoir ce que surtout l'on achète : en effet, dès qu'il s'agit d'acheter, il faut tenir compte des bibliophiles et des collectionneurs, qui s'emparent de tels ou tels volumes afin de les avoir en leurs bibliothèques et non pour les lire. Et puis les écrivains, les travailleurs, les raffinés, les intellectuels spécialisés ont souvent besoin de certains ouvrages que le grand public ne réclame guère, sinon jamais.

Eh bien, convenons-en, « on » demande principalement et presque uniquement des romans. Les fameux Mémoires eux-mêmes semblent avoir fait leur temps, non pas au point de vue décoratif cependant, car encore une fois l'on n'hésite pas à en faire emplette, et pendant des mois nous les voyons traîner assez fièrement sur les meubles : mais à peine si la clientèle des cabinets de lecture s'en soucie, à moins qu'ils ne soient tout à fait contemporains, à moins qu'on ne puisse enfin constater nettement par soi-même, et pour ainsi dire *de visu* qu'ils sont en somme bel et bien des romans, eux aussi.

Quant aux ouvrages de philosophie, de politique, de critique des mœurs ou d'histoire, ils restent en général sur les rayons : une dame ira parfois choisir l'un d'eux, mais c'est en ce cas qu'elle reçoit probablement l'auteur à dîner le soir même. Ou bien alors, c'est que notre curieuse ne sera rien de moins qu'une amie charmante des beaux esprits, pareille à l'Henriette des *Femmes savantes*, quelqu'une de ces fines et sensibles Mélisandes, enfin, à qui des Julien Benda envoient des lettres philosophiques exquises. Hélas, on ne s'applique pas toujours à leur aplanir avec tant de grâce les routes de la pensée, aux pauvres Mélisandes. Certains esprits farouches se font même gloire de ne jamais s'abaisser à écrire un peu charitablement pour les femmes et les profanes : c'est une de leurs façons d'avoir du génie. Au fait, on a celui qu'on peut.

Bref, on s'en tient aux romans. Et tous semblent bons à prendre, aussi bien ceux dont la trame repose sur la psychologie la plus serrée que ceux où l'on trouve surtout des aventures à ne pas dormir la nuit : on revient même beaucoup à ceux-ci. On dit avec un sourire élégant : « Que voulez-vous, moi, je raffole de ces bêtises-là... » Ainsi une personne couverte de bijoux et de parfums d'un prix inabordable, déclare d'un

certain ton que chacun connaît bien : « Ah ! il n'y a rien que j'aime comme de monter sur les chevaux de bois dans les foires... » Hâtons-nous d'ajouter qu'un tel plaisir n'est certes pas défendu : sans trop insister, toutefois, nous le gâterions.

Exige-t-on au moins les classiques du roman, dans les cabinets de lecture, les Stendhal par exemple, les Balzac, pour ne citer que des morts ? Pas du tout. En revanche, tous nos jeunes maîtres sont très demandés : et plus encore peut-être à l'abonnement de lecture qu'au comptoir de la librairie. On les lit, par conséquent, autant qu'on les achète, voire davantage.

Et ici, deux observations en passant : nous les tenons de quelques libraires. La première de ces remarques donne à penser ; l'autre fait bien plaisir. S'il se produit quelque requête en vue d'obtenir tel ou tel ouvrage plus propre à instruire qu'à divertir, c'est, nous a-t-on dit, huit fois sur dix d'une jeune femme ou d'une jeune fille qu'elle provient. D'un jeune homme, en tout cas, presque jamais. (Ceci à l'abonnement de lecture, s'entend.) Reverrons-nous un jour, par hasard, les belles patriciennes si cultivées que nous aimions passionnément au temps que les Gabriele d'Annunzio, les Anatole France écrivaient *l'Enfant de volupté, le Feu, le Lys rouge* ? O créatures irrésistibles, la séduction des siècles passés s'ajustait sur la vôtre, comme une robe éclatante sur un corps plein de vénusté... On comprend parfois l'incurable mélancolie du bonhomme Jadis, — mettons du bonhomme Naguère.

Voici maintenant la seconde note, la bonne note : certains livres, on le sait, ne font honneur à personne, ni à celui qui les écrivit, ni à ceux qui les lisent, ni surtout à la France, dont on croit à l'étranger que ces laides pages reflètent l'âme et révèlent les plaisirs. Hélas, ces livres-là, convenons qu'on les réclame sans cesse : mais les mains qui les emportent ne sont pas les mieux lavées, ou enfin... comment dire ?... ne l'ont évidemment pas toujours été. Voilà une petite consolation : du moins vaut-elle mieux que rien.

Pour conclure, il faut en prendre son parti : c'est avec des romans, encore et toujours des romans que les malles d'été vont se trouver légèrement surchargées : le moins possible, cela va de soi, car ce n'est plus une plaisanterie, à cette heure, que des bagages un peu lourds. Mais des récits imaginaires, et surtout s'ils viennent d'une bonne marque de jeunes maîtres, charme-

ront les heures parfois longues des villes d'eaux et des plages, quand on ne se trouvera ni en auto, ni au golf, ni au tennis, ni au casino, ni à la danse, ni au baccara, ni attablé devant des rébus terribles, ni même en proie à des problèmes plus tendres, comme il arrive aux mieux pondérés entre les humains dans ce qu'on appelle l'oisiveté des vacances.

Il paraît que cet engouement inouï, croissant et peut-être invincible pour le roman déchaîne un grand désastre intellectuel sur notre pauvre pays. Des docteurs littéraires l'affirment. Les esprits, à ce qu'ils prétendent, en souffrent, s'affaiblissent, deviennent puérils. Les âmes s'énervent. Déjà sentimentale à l'excès, la malheureuse race française ne saurait que tomber en des faiblesses pires encore, à lire tant d'histoires où l'émotion joue toujours un rôle sans pareil. Enfin, objection dernière, ces cyniques ouvrages attribuent à une indigne agitation du cœur nommée amour un rôle incroyablement important, ce qui est bien éloigné de la réalité, ainsi que le démontre la vie chaque jour...

Bah ! c'est l'été, saison peu sérieuse. Ne vous inquiétez donc pas, et emportez bien sereinement vos paquets de romans. Vous n'y contracterez en aucune façon ces terribles fièvres sentimentales dont les pessimistes vous font si peur. Et, quant à votre esprit, il trouvera plus de nourriture peut-être en ces œuvres captieuses et souples qui traitent de tout, s'intéressent à tout, vous parlent de tout et se glissent partout, qu'il n'en laisserait en d'autres volumes de bien meilleure réputation, mais moins captivants, et qu'on risque de refermer dès le premier chapitre.

Le héron de La Fontaine dédaignait tous les poissons qui se présentaient à lui. A la longue pourtant, et mourant de faim, « *il fut tout heureux et tout aise — de rencontrer un limaçon.* »

Un lecteur non moins hautain que ce héron fameux méprisait tous les romans. Il voulut lire les philosophes : il n'y entendit mot; les sociologues, il se fâcha; les historiens, il fit chauffer l'auto. A la fin, bâillant tout son saoul, il fut tout heureux et tout aise de rencontrer un cinéma.

Cependant, prenez garde que voilà un apologue d'été. Dès l'automne, on nous trouvera plus sévère.

MARCEL BOULENGER.

# LE BLOCUS DES BOLCHÉVISTES

Cette année, à peine en son milieu, apparaît pleine de menaces pour la paix du monde.

L'Europe presque entière et, avec elle, l'Amérique, encline enfin à sortir de son isolement, se sentent prises d'angoisse à la pensée que la civilisation traditionnelle de plusieurs centaines de millions d'hommes, court décidément des périls dont on s'est efforcé, pendant huit ans, de se dissimuler la gravité.

Le nombre est grand, aujourd'hui, des observateurs qui, constatant le succès des efforts du gouvernement communiste de Moscou pour lier partie avec le Japon, la Chine, les Mongols, les Tartares, se demandent si, comme aux XIII[e] et XIV[e] siècles, l'Asie va bientôt se jeter sur l'Europe, non pas spontanément, cette fois, et par violent désir de conquêtes ou mieux, de pillage, mais pour soutenir, à la sollicitation des chefs des Soviets russes, par le fer et par le feu, des doctrines que le monde chrétien (1) réprouve formellement.

## I

Le communisme doctrinaire, intransigeant et agressif, épouvantait déjà quelques-uns des nôtres, depuis plusieurs années. Ceux-ci ne s'avisaient pas que cette maladie mentale n'avait rien de nouveau, depuis Babeuf (pour ne pas remonter plus haut), en passant par les Saints-Simoniens et Bakounine, par les insurgés de juin 1848 et les communards de 1871.

(1) Il est entendu que cette épithète, d'une portée très générale, s'applique pour la commodité du langage à toutes les nations, quelles que soient leurs métaphysiques actuelles, qui composaient autrefois « la chrétienté. »

Et aujourd'hui même, il n'y aurait guère de doute sur l'échec final de la propagande soviétique, tant le principe essentiel de la doctrine répugne au tempérament de notre peuple, si toutes les circonstances de la politique actuelle ne s'unissaient pour appuyer les prédications des apôtres de Moscou, prédications docilement répétées par des néophytes recrutés dans toutes les conditions et utilisés à tous les âges.

C'est une des tristesses de notre temps, de voir des troupes enfantines coiffées ou vêtues de rouge, chantant des hymnes révolutionnaires, lançant des blasphèmes au ciel et à la patrie, conspuant les « bourgeois capitalistes » qui les regardent passer avec une pitié douloureuse, tandis qu'ils suivent en colonnes bien formées, sous la conduite de leurs maîtres d'école, tantôt des cercueils illustres, tantôt des effigies de saints ou de saintes communistes qu'ils n'ont jamais connus.

Mais, répétons-le, ce qui fait la force du communisme d'aujourd'hui, c'est qu'il a derrière lui celle du colosse russe, que ses blessures n'ont certes pas abattu, et les richesses liquides que l'assassinat, la conspiration, le pillage des églises, des monastères, des palais, ont mises entre les mains de malfaiteurs officiels, énergiques et habiles. En tout cas, les succès de ces protagonistes se sont affirmés récemment, avec un éclat sinistre, à Sofia, par l'immolation de plusieurs centaines de victimes, tandis qu'à Paris même, des meurtres politiques prémédités, — nous en reparlerons plus loin, — venaient découvrir le danger à des yeux trop distraits.

Que, d'ailleurs, pour le coup d'essai des grands attentats qu'ils méditent, les fidèles de la III[e] internationale aient choisi les Balkans pour théâtre, ce n'est pas pour rassurer les diplomates et les hommes d'État d'Occident qui savent que, depuis plus d'un siècle, c'est dans la grande presqu'île où se heurtent tant de races ennemies que germent et éclatent les plus graves conflits; d'autant que la « maladie mentale » dont nous parlions tout à l'heure s'affirme, là, singulièrement protéique.

Bien que ses manifestations y soient surtout celles de l'agraro-communisme, ce qu'explique le fait que les populations balkaniques en sont encore, d'une manière très marquée, au stade social agricole, on voit fort bien que les buts immédiatement poursuivis par l'organisme central de propagande soviétique ne sont pas les mêmes en Bulgarie, où agit surtout l'ancien parti

agrarien de Stambouliski, affamé de vengeance contre les détenteurs du pouvoir, qu'en Croatie et Slovénie, par exemple, où Moscou et Berlin (1) exploitent les âpres querelles des rameaux trop longtemps séparés de la grande famille des Slaves du Sud; point les mêmes non plus que dans l'antique et toujours jeune Byzance qui, après tantôt cinq siècles écoulés sous l'inflexible loi de l'islamisme, voit avec surprise, peut-être avec une sorte d'espoir encore mal défini, s'éloigner l'essentiel appareil de la puissance conquérante, et aussi se désagréger, par la virtuelle disparition du khalifat, cette grande alliance panislamique qui embrassait de si vastes espaces, du Mogbreb aux Indes, du Danube au Volga, à l'Iénisséi, à l'Amour...

Une fois franchies les Alpes juliennes dans sa marche au nord-ouest, — direction plus facile à suivre, car le bloc roumain paraît peu favorable à l'effritement politique, — le communisme bolchévique incline ses moyens d'action vers le prolétariat ouvrier, sans se désintéresser toutefois du prolétariat paysan. Sera-t-il toujours tenu en échec par le fascisme qui fait figure, reconnaissons-le, de grande force de cohésion nationale, en face des forces de désagrégation? La question reste posée.

Elle le reste aussi dans ce qui subsiste encore de l'Autriche. Vienne est un « bouillon de culture » pour le redoutable microbe. Il est rare que la misère conseille bien les peuples quand elle conseille si mal les individus. Mais, en ce moment, l'effort que fait l'Allemagne restaurée pour obtenir que l'Autriche lui confie le soin de sa propre restauration masque un peu les progrès du patient travail du « bureau de Berlin » auprès des prolétaires de l'ancien archiduché.

Le *Reich* berlinois, vainqueur successivement des révolutionnaires bavarois, westphaliens et saxons, peut l'emporter encore sur l'ensemble du parti communiste allemand, grâce à la puissance du sentiment unitariste des classes intellectuelles et possédantes de l'Allemagne entre Rhin et Oder; grâce aussi à la passion de revanche militaire qui l'emporte toujours sur le désir de paix dans le cœur d'un peuple orgueilleux et rancunier.

Mais, d'autre part, cette passion de revanche, précisément,

(1) Les commissaires du peuple ont organisé à Berlin une « base d'opérations secondaire » plus rapprochée des théâtres de leur activité dans l'Europe centrale et occidentale. Ce bureau est fort actif.

tient les nationalistes, qu'incarne victorieusement, aujourd'hui, le maréchal von Hindenburg, attachés à une sorte d'alliance bien séduisante, d'un côté, bien imprudente, de l'autre, celle qui fut ébauchée, — ou conclue peut-être, — à Rapallo avec l'ancien allié de 1813 contre la France et contre le grand-duché de Varsovie d'alors.

Pourtant cet allié moscovite a bien changé. La loyauté qui marqua les rapports politiques d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume peut-elle se retrouver dans les relations de MM. Rykof, Tchitcherine et Frunze (1), avec MM. Luther et Stresemann, avec même le nouveau président ? Les deux souverains amis avaient même foi piétiste, chacun dans sa formule religieuse, mêmes convictions politiques, même intérêt au maintien de l'absolutisme. L'idée d'une propagande souterraine ayant pour objet de dissocier l'État allié et de le reconstruire suivant des principes révolutionnaires ne serait certainement jamais entrée dans leur esprit.

Malgré tout, on a le droit, surtout après l'élection du 26 avril et en raison des manifestations contre le traité de Versailles qui se produisent constamment vers les frontières de l'Est de l'Allemagne, de penser que la profonde amertume des pertes subies par l'Empire inclinera toujours nos adversaires à une entente avec les Soviets contre la Pologne.

Celle-ci n'est d'ailleurs pas à l'abri des menées moscovites, en attendant une agression en règle. D'exclusivement agricole qu'elle était, devenue en un demi-siècle nation industrielle, adonnée à la transformation sur place de ses produits naturels, la Pologne d'aujourd'hui compte des millions d'ouvriers chez qui la propagande bolchéviste fait déjà ses ravages.

Il en est de même en Tchéco-Slovaquie ; un peu moins en Hongrie où subsiste, malgré bien des traverses, le Gouvernement fort de l'amiral Horthy, en même temps que l'orgueil de race des Magyars, peu portés à s'en laisser imposer par des Slaves ; un peu plus chez les Baltes, au contraire, car à Reval

(1) Successeur de l'habile et vigoureux Trotsky, tombé en disgrâce et pourvu d'un emploi secondaire. Le nouveau délégué à la guerre a déclaré le 5 février que l'armée rouge comptait 600 000 hommes sur les frontières européennes et que les Soviets, de concert avec les communistes de toutes les nations, mèneraient une lutte sans merci contre le capitalisme international. On apprend d'ailleurs à la date du 3 juin que l'effectif de paix de l'armée rouge va être augmenté de 150 000 hommes.

d'Esthonie, en décembre dernier, un sanglant coup de main des Soviets, — plus grave que celui de Memel, il y a deux ans, — faillit réussir avec l'aide des « cellules » communistes que la IIIe Internationale y avait organisées sur place.

Et nous, enfin, nous venons de subir notre épreuve, déjà cruelle, mais du moins instructive. Non sans quelque suffisance, peut-être, nous constations que nous restions quasi indemnes dans l'universelle contagion. Volontiers on haussait les épaules quand il était question des progrès du communisme et de sa dangereuse audace, lorsque, tout à coup, s'est produit l'attentat du 23 avril, commis par une troupe parfaitement organisée et armée, observant strictement les prescriptions de ce « règlement de la guerre civile » que venait de publier un périodique parisien.

La consternation, l'indignation furent grandes ; la surprise aussi, en particulier chez les politiques du parti dirigeant qui se fussent bien passés d'une révélation si décisive du péril qu'ils niaient; stupéfaits d'ailleurs de la belle ordonnance, de la stricte discipline de cette armée du bouleversement.

Ne poursuivons pas davantage, en ce qui touche l'Europe. Les Scandinaves sont entamés et s'en plaignent. En Danemark, le communisme, à qui un socialisme imprudent, — et un « pacifisme » plus imprudent encore, en face de la Prusse, — ouvrent les voies toutes grandes, on se hâte à la suppression de toute force armée, de terre et de mer. Et, par parenthèse, les conséquences de cette mesure surprenante seraient, on le sent, fort graves pour la Pologne et pour nous qui, les détroits saisis par l'Allemagne, n'aurions plus que la voie des airs pour communiquer avec nos alliés.

Quant à l'Angleterre, on sait qu'effrayée de la propagande de M. Rakowski (que l'on trouve tiède, cependant, à Moscou) elle essaie de réagir. Le ministre de l'Intérieur du Cabinet Baldwin, M. W. Joynson Hicks, y met quelque énergie; M. R. MacDonald lui-même, le 10 mai, s'indignait avec ironie contre la démence des « travaillistes » qui se laissent séduire. Oui, mais il y a toujours là-bas 1 200 000 chômeurs parce qu'on a voulu, à tout prix, relever les facultés de production de la « pauvre » Allemagne. On n'eût pas jugé nos voisins et amis si enclins au suicide.

Et en définitive le bolchévisme renforce de plus en plus

son action sur les prolétariats étrangers. Ne voyons-nous pas un agent officiel de l'ambassade des Soviets à Paris prêcher publiquement la guerre au « capitalisme bourgeois » ? Triste mais inévitable résultat de notre faiblesse.

***

La conquête de l'Asie, si menaçante pour les destins de l'Europe, semble avoir été facile pour les hommes de Moscou. Cette mainmise apparaît complète, sinon définitive, depuis le récent accord *russo-japonais*. L'accouplement de ces derniers mots indique assez combien les Nippons ont souffert, dans leur secrète superbe, de l'abandon de l'Angleterre et de l'attitude présente des États-Unis à leur égard. On sait que le *gentlemen's agreement* qui entrebâillait la porte de l'Union américaine aux Japonais n'a pas été renouvelé.

Il y a eu là deux fautes de haute conséquence. La question est de savoir si l'inévitable sanction nous atteindra, nous, latins, en même temps que les anglo-saxons.

Venons-en tout de suite aux menées bolchévistes dans l'Asie, — l'Asie musulmane, d'abord.

Quand on observe la surprenante soudaineté de la laïcisation chez les Ottomans, à peine rentrés dans leur premier et grand domaine de l'Anatolie, on se demande si l'affaiblissement général de l'emprise islamique sur les peuplades touraniennes n'explique pas en quelque mesure les rapides et persévérants succès de la mystique bolchéviste, — il y en a une, comme l'a montré M. de Chessin (1), — au sein des 25 ou 30 républiques et « régions autonomes soviétiques socialistes » qui forment l'Union des Soviets (2).

Toutefois, chez quelques-unes de ces républiques, fort peu autonomes, au demeurant, les caucasienne, circassienne, arménienne, il semble que les doctrines matérialistes soient plutôt en régression. Les dictateurs de Moscou en ont pris leur parti, malgré l'attachement passionné qu'ils témoignent pour les principes « moraux » essentiels sur lesquels s'édifie leur pouvoir absolu. C'est qu'ils n'en sont pas moins obéis avec une docilité de résignation que coupent, de temps à autre, des sursauts de

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1925.

(2) *Revue de Géographie : Mouvement géographique* (organisation territoriale de l'Union des R. S. S., page 656), par M. Joseph Castagné. Renseignements curieux.

révolte, bientôt réprimés, — comme l'an dernier, dans la Géorgie, — avec une froide férocité. L'origine de ces impuissants accès de colère doit être, d'ailleurs, recherchée plutôt dans les disettes périodiques, — famines, quelquefois (1922, 1924), — qui éprouvent si cruellement les peuples du sud de l'ancienne Russie, la vaste Ukraine comprise, toujours dressée, celle-ci, contre les hommes de Moscou.

Quoi qu'il en soit et pour en revenir à la République ottomane, puissante par les armes et par la vigueur de ses chefs, il est fort douteux que la mentalité bolchéviste puisse l'emporter, au moins dans le gros de la nation, sur celle qu'ont formée dix siècles d'Islam idéaliste, spiritualiste au plus haut point, car Mahomet avait emprunté à cet égard au christianisme beaucoup plus qu'au judaïsme sadducéen de son temps.

Il est vrai que les députés libre-penseurs d'Angora battent singulièrement en brèche ce corps de doctrines élevées qui, en dépit de quelques puérilités du Coran, fait la force du mahométisme. Représentent-ils bien, ces nouveaux Turcs, — qu'il ne faut pas confondre avec les jeunes Turcs, de fâcheux renom, — la majorité de leur peuple, les bons paysans anatoliens, solides et braves comme les nôtres, honnêtes, fidèles à leur parole, profondément pieux et respectueux de leurs prêtres ? On n'en décidera pas ici (1). La première assemblée d'Angora était plutôt cléricale, si l'on peut ainsi dire, mais les bouleversements de la Grande Guerre, qui, pour les Turcs, ne l'oublions pas, a duré dix ans, de 1912 à 1922, expliquent bien des revirements d'opinion.

En définitive, il n'est pas aisé de prévoir de quel côté marcherait l'État le plus militaire du proche Orient, dans le cas où le persévérant effort des soviets de Moscou réussirait à jeter l'Asie sur l'Europe chrétienne. Tout ce que l'on peut hasarder, c'est que les dirigeants actuels de la Turquie, eux-mêmes, ne se laisseront pas aisément séduire par MM. les commissaires du peuple. Ces chefs ottomans, très patriotes, très orgueilleux et très défiants, voient fort bien que les ambitions

(1) A la date du 25 février 1925, on apprenait qu'un agitateur, le cheik Saïd, chef de derviches, avait soulevé les Kurdes et se proposait de rétablir le khalifat. Cette révolte, un moment très menaçante, a été réprimée, grâce à un déploiement de forces considérable.

de la nouvelle Russie sont exactement les mêmes que celles de l'ancienne.

Assez différentes de celles des Turcs ottomans (si profondément modifiés par leurs migrations et par leurs alliances avec les femmes du Caucase et les Grecques d'Asie mineure), sont les mentalités des cent millions d'hommes, — mahométans de sectes diverses, bouddhistes et païens, — qui peuplent l'immense étendue de terres bornées, en latitude, par la Volga d'un côté, le Pacifique, de l'autre, en longitude par l'océan indien et la mer glaciale.

Ceux de « l'Asie froide, » du moins, connaissaient depuis le XVI[e] siècle, — grâce aux cosaques russifiés du Don lancés par la grande famille des Strogonof à la conquête du royaume de *Sibir*, sous le commandement d'Irmak Timoféévitch, — la puissance de cet empire moscovite d'Ivan IV qui venait de secouer définitivement le joug des Khans de Mongolie. Aujourd'hui, en ce commencement du XX[e] siècle, alors que la vaste plaine nordique avait déjà reçu tant de colons russes, que des villes florissantes y étaient en plein développement, que les richesses sortaient du sol et des eaux, — blé, lin, bois, résines, métaux précieux, bétail, poissons, fourrures, etc... — et que l'étonnant chemin aux rubans d'acier amenait en quelques jours les soldats du tsar d'Occident jusqu'à la grande mer d'Orient, toutes ces populations de la Haute-Asie restaient convaincues qu'en dépit de la défaite... si lointaine ! le géant les dominerait encore. Et que ce fût Koltchak, que ce fût Trotzky qui le représentât, qu'importait ? Il faudrait toujours se soumettre.

La maîtrise de la Sibérie fut donc facile à reprendre pour le gouvernement de Moscou.

Du côté du Turkestan, la tâche était un peu plus malaisée. C'est que les Kaufmann, les Skobelef, les Annenkof n'y étaient venus que trois siècles après la conquête de la Sibérie et qu'en 1917, le souvenir était encore vif, dans ces régions, de l'indépendance des khanats de Khokand, de Boukhara, de Khiva ; qu'il y avait là de grandes villes, capitales d'État, pourvues d'une civilisation musulmane avancée, Taschkend, Merv, Boukhara, l'antique et célèbre Samarkande ; enfin et surtout que, du haut du proche Hindou-Kousch, l'Angleterre veillait, maî-

tresse à Kaboul et qui, un moment, prétendait l'être à Téhéran.

Dans le riche pays de ces Touraniens qu'Enver Pacha, en 1920, essaya de grouper autour de ses routiers musulmans, aventureux débris des armées de la guerre, il y a eu de longues luttes contre les Soviets, des massacres d'agents bolchévistes, devenus insupportables par leurs cruautés et leurs exactions. Mais, en fin de compte, les armées rouges l'ont emporté. Il est vrai que nous ne savons pas quelle est la nature et quelle est la force du lien qui retient dans la dépendance de Moscou les « républiques soviétistes socialistes des Kirghises, du Turkestan, de Boukharie, de Khoresmie ». Tributs en argent et en nature, concours éventuels de contingents armés et organisés... ce sont là, sans doute, les seules marques tangibles d'une domination plus nominale que réelle.

L'essentiel pour nous est que, certainement, sauf le cas où l'Europe aurait su faire de la contre-propagande là-bas, — et c'est bien peu probable, — tous les peuples du Turkestan marcheraient contre nous, entraînant peut-être ceux du Daghestan et de l'Azerbéidjan (1), avec même les musulmans du Caucase, bien que ceux-ci, nous l'avons rappelé, aient fort à se plaindre des Soviets.

Mais le plus grave, c'est la coopération que l'Union des républiques soviétiques va trouver, grâce à l'actif M. Karakhan, son envoyé, dans les 350 millions d'êtres humains du bloc chinois. Évidemment il ne peut être question, sur le Yang-tsé et le Hoang-ho, d'un recrutement militaire analogue à celui que les Puissances du continent européen obtiennent de leurs peuples. Et c'est fort heureux. En outre, il faut tenir compte de la difficulté d'armer à la moderne, de discipliner, de transporter surtout les deux ou trois millions de soldats que fournirait assez facilement la Chine.

Que dire, pourtant, si le récent accord russo-japonais comporte une véritable alliance militaire? Les 55 millions de Nippons représentent une force bien supérieure, à tous égards, à celle des 400 millions de Chinois, Mandchous et Mongols. Nous verrons

(1) Cette contrée s'étend au sud-ouest de la mer Caspienne et au sud du fleuve Araxes, qui la sépare de la région pétrolifère dont Bakou est la ville principale. Les Anglais ont essayé de s'en emparer, en 1919-1920. Cette tentative a avorté en même temps que celle qui visait la prise de possession de la Perse, sous la forme du protectorat.

tout à l'heure qu'il n'est pas impossible de conjurer ce péril, à la condition que l'Europe et l'Amérique s'entendent pour tenir en respect, — mais non sans donner des satisfactions à son juste amour-propre, — le plus belliqueux et aussi le plus civilisé des peuples de la race jaune.

L'industrialisme gagne beaucoup au Japon. Il progresse aussi en Chine et encore plus aux Indes anglaises qui, pour ne parler que de l'industrie cotonnière, se sont fatiguées de recevoir de la métropole, et de payer fort cher, les tissus que l'on pouvait fabriquer sur place. L'Égypte, elle aussi, s'industrialise, pour des raisons semblables à celles qui commandent les efforts économiques de l'Hindoustan et, au demeurant, de toutes les possessions britanniques. Il ne faut donc pas négliger les facilités de propagande, et, par suite, l'appoint de forces que le communisme peut trouver dans les prolétariats exotiques, — encore que leur réceptivité à l'égard du virus bolchéviste n'égale probablement pas celle des prolétariats européens. Mais en outre il n'est pas douteux qu'il existe, dans chaque cas particulier, des *facteurs de propagation* de la doctrine, circonstanciels ou permanents, que les émissaires des Soviets utilisent adroitement et avec succès.

Nous avons déjà noté, en ce qui touche le Japon, le profond mécontentement de cette remarquable branche de la race jaune contre la race blanche (la famille anglo-saxonne, du moins), qui lui témoigne une antipathie méprisante, alors qu'à leur sentiment intime, les « japs » s'estiment fort supérieurs aux Occidentaux européens et aux Orientaux américains. Au moment où le gouvernement de Washington persiste, — et comment le lui reprocher! — à tenir à l'écart les bolchévistes, ceux-ci ne manquent pas d'exploiter, au Japon, les rancunes des masses populaires contre une nation, précisément la plus capitaliste qui soit, dont elles ont à se plaindre. Et tout cela profite au communisme.

Aux Indes, en Égypte, c'est le sentiment national et religieux qui sert de « base d'opérations » aux émissaires des Soviets pour exciter les peuples contre les dominateurs anglais, dont la raideur et quelquefois la brutalité, exaspèrent des sujets, — les *natives*, expression méprisante, souvent relevée, — que la force seule a pu leur soumettre.

On sait que dans la Tunisie, siège d'une culture musul-

mane très affinée, nous avons à lutter depuis quelque temps contre un parti « destourien » qui réclame la pleine autonomie de la Régence, sinon son indépendance absolue. Celle-ci, les Destouriens le sentent, ne laisserait pas d'être dangereuse pour la Tunisie elle-même, faible et très convoitée à la fois. Quoi qu'il en soit, nous discutions avec calme, avec notre bienveillance accoutumée, les revendications de cette minorité de nos protégés, lorsque les communistes sont venus se mêler à la conversation pour l'envenimer. On a des raisons de croire que leur intervention, célébrée ici et là-bas avec emphase, a beaucoup servi les intérêts d'une propagande bolchévo-islamique, si l'on peut dire, qui s'étend, du reste, à l'Algérie et au Maroc. Dans ce Moghreb, où Abd-el-Krim vient de prononcer contre nous une attaque brusquée, le chef rifain se trouve appuyé, d'un côté, par des éléments révolutionnaires, de l'autre, par les agents, — munis de moyens matériels intéressants, — de certaines Puissances rivales de la France.

Flatter les passions des peuples, tous leurs préjugés, toutes leurs illusions, sans excepter celles qui s'opposent à leurs propres rêves, attiser les feux de discorde et de révolte, les entretenir aussi en prenant à leur solde les chefs de partis avancés, tels sont les moyens employés par les séides des dictateurs moscovites, en conformité des leçons de l'Université Sverdlof, communiste, matérialiste et athée (1).

L'un des facteurs des progrès de la propagande soviéto-communiste est la facilité de pénétration des envoyés de Moscou dans les pays étrangers. Cette facilité pouvant toutefois être entravée par la nécessité de produire des passeports, dont les visas ne s'obtiennent pas toujours très aisément, les bolchévistes ont organisé de véritables fabriques de faux papiers. On vient de découvrir un de ces établissements à Treptow, près de Berlin. La presse communiste a fait observer, avec quelque ironie, que l'Institut de propagande allemande de Hanovre, se flatte, sans vergogne, d'employer les mêmes procédés. La nouvelle « Académie allemande » de Munich, créée, elle aussi, avec des visées avouées de prosélytisme, fera-t-elle de même?...

(1) Voyez dans la *Revue* l'article déjà cité de M. S. de Chessin.

## II

Ainsi, le danger bolchéviste est, partout, évident. Faut-il ajouter qu'il est *pressant*, alors que l'on sent osciller tous les groupements nationaux, minés par le travail souterrain des Soviets, et tandis que les principes sur lesquels repose la civilisation à laquelle nous sommes attachés sont battus violemment par le flot des doctrines révolutionnaires, qui n'obéit pas seulement, d'ailleurs, aux communistes, mais que mettent en œuvre aussi les socialistes unifiés, les fidèles de la IIe internationale?

Obligé par son origine même et par d'inévitables compromissions électorales, d'adopter les points essentiels d'un programme qui sert de préambule complaisant aux injonctions audacieuses du communisme, le Gouvernement français a cru devoir accorder « à nos amis les Russes, *si heureusement retrouvés*, comme disait M. Herriot, en jetant un long regard de tendresse sur M. Krassine à la foire de Lyon » (1), l'insigne faveur de la reconnaissance *de jure*. Il est vrai de dire que l'effet pratique de cette fâcheuse décision semble subordonné à deux conditions qui ne seront pas remplies de sitôt : la reconnaissance des dettes contractées envers la France par l'ancienne Russie et la formelle renonciation, — en ce qui nous touche au moins, — à tout prosélytisme soviétique.

Il n'y a point d'apparence que les arrogants dictateurs de Moscou acceptent la seule idée de désavouer les absolus principes qu'ils ont proclamés *urbi et orbi*, pas plus qu'ils ne reviendront sur des résolutions de l'ordre financier que leur impose une situation économique fort compromise, justement par le jeu même des institutions communistes.

Il est donc permis, *à titre hypothétique* et pour le cas où le Gouvernement actuel de la Moscovie persisterait dans sa politique agressive et destructive, de rechercher les moyens de rendre à lui-même le peuple qui subit une telle tyrannie et, en même temps, de dissiper le cauchemar qui pèse sur le monde depuis le coup de main du 7 novembre 1917.

Ces moyens, on avait cru les trouver, de 1919 à 1921, dans

(1) M. Jules René (*Journal d'Amiens* du 11 mai), à propos des menées des bolchévistes au Maroc et auprès d'Abd-el-Krim.

les interventions successives de généraux tsaristes, tels que les Koltchak, les Denikine, les Youdenitch, les Wrangel : tentatives malheureuses, car ces chefs énergiques, habiles même, oubliaient trop volontiers qu'il leur suffisait, pour s'aliéner la masse énorme des paysans russes, de ne pas confirmer le célèbre décret de Lénine sur le partage des terres (9 nov. 1917). Et sans l'assentiment de cette masse rien ne pouvait aboutir.

Les difficultés des communications, dans un immense pays appauvri, ravagé, où chemins de fer et routes n'étaient plus entretenus, paralysaient d'ailleurs des armées médiocrement constituées, que ne réapprovisionnaient pas avec assez de libéralité des Alliés à demi indifférents, quelquefois secrètement hostiles (1), tous imprévoyants, au moins, et qui laissaient à la Providence, — aux événements, si l'on veut, — le soin de leur indiquer le moment d'agir, toujours trop tard, naturellement...

De tels errements, de telles fautes, *criminelles*, tant elles sont graves, ont aujourd'hui des conséquences qui ne permettent plus la commode, mais bien dangereuse application du célèbre *wait and see* britannique (attendre et voir venir). Il faut que tous les peuples civilisés, et pas seulement ceux qui, tels les Balkaniques, en ce moment même, se sentent immédiatement menacés par le fléau communiste, se résolvent à en finir une bonne fois, — *manu militari*, — avec la horde, mal déguisée en gouvernement régulier, qui prétend régner sur le monde entier, revenu à la plus bestiale, à la plus dégradante barbarie.

*Manu militari !* Cette assertion parfaitement réfléchie pourra soulever des protestations. Beaucoup de Français d'aujourd'hui sont partagés entre deux épouvantes : celle des bolchévistes, ou seulement des communistes « moscoutaires » de chez nous, et celle de « l'action », *immédiate autant que vigoureuse*, sans laquelle nous succomberons en effet sous les coups dont nous menacent ces fous dangereux.

Il faut cependant choisir et *se hâter de choisir* entre ces deux terreurs. Tout ce qui se passe, depuis onze ans, de si dou-

(1) Ce fut le cas, lors de l'expédition du général Youdenich sur Pétrograd, qui devait être soutenue par l'Angleterre et qui ne le fut pas, contre l'avis du *War Office* et de l'*Admiralty*, voire du *Foreign Office*, parce que M. Lloyd George, travaillé par les libéraux radicaux et par ses amis du *Labour party*, s'opposa à l'envoi des secours.

loureux pour nous et peut-être de si funeste dans les ultimes conséquences, résulte, soit de notre timidité dans l'action, aggravée par la peur, — oui, la peur, il faut le dire, — de mécontenter des Alliés exigeants, soit de nos hésitations, de nos tergiversations en présence des résolutions énergiques qu'imposaient sans retard les événements.

Les Français timorés ne sont cependant pas les seuls Européens qui se recommanderaient volontiers de cette doctrine du *wait and see* dont nous parlions tout à l'heure. Il y en a d'autres et peut-être, en particulier, ces « neutres de la Grande Guerre » qui entretenaient et entretiennent encore de si surprenantes illusions sur l'Allemagne et sa mentalité. Voient-ils mieux, aujourd'hui, lorsqu'ils regardent du côté de la Russie? ou bien leur aveuglement politique, résultat de ce néfaste pacifisme qui conduit à la guerre ou à la servitude, est-il de ceux que rien ne peut guérir? C'est ce que le proche avenir nous dira.

Encore faut-il essayer, après avoir établi la gravité du péril, de faire voir qu'on ne peut y parer qu'en recourant à la force, une force beaucoup plus grande et mieux organisée que celle dont disposaient les généraux tsaristes.

Observons d'abord que, tandis qu'en 1918, à l'armistice, on déclarait chez nous que le temple de Janus était à jamais fermé, les terroristes de Moscou, dès la signature du traité lamentable de Brest-Litowsk, commençaient leur guerre contre les États capitalistes et tout spécialement, ainsi qu'il convient, contre celui de ces États, — la France, — qui avait prêté le plus d'argent à la Russie tsariste. Cette guerre, à la vérité, revêtait des formes nouvelles, enveloppées et sournoises : cheminements de mines dans les cerveaux des hommes et non plus dans les entrailles de la terre. Elle n'en était pas moins destructrice et nos plus illusionnés conducteurs de peuples ont enfin dû le reconnaître.

Qu'à cette méthode d'hostilité à distance, où ils ne risquent rien, pensent-ils, tandis qu'ils y peuvent tout gagner, les chefs bolchévistes veuillent renoncer de bonne foi, quel observateur un peu averti pourra le croire ?

A-t-on jamais vu, dans l'histoire, des hommes de cette sorte faire amende honorable devant une pression étrangère *exclusivement morale*, confesser erreurs et crimes, alors qu'arrivés

depuis huit ans au faîte d'un énorme édifice de puissance, ils disposent directement ou indirectement, de plusieurs centaines de millions de créatures humaines à qui s'imposera par la terreur, avec l'obéissance passive, la totale abnégation des volontés et des intérêts individuels?

Ces dictateurs, que personnifie en ce moment le successeur de Lénine, Rykoff, fussent-ils enclins aujourd'hui, — on a voulu nous le faire croire, — à rechercher une entente sincère avec la civilisation occidentale, qu'ils ne parviendraient pas à réaliser ces velléités de réaction. Ils sont trop engagés vis-à-vis des quelque cent mille énergumènes entre lesquels ils ont distribué toutes les places d'où l'on domine, régente... et martyrise l'énorme troupeau de « l'Orient moujik », comme dit *la Pravda*. S'ils reculaient, ils seraient sacrifiés. C'est d'ailleurs dans la logique et la tradition révolutionnaires.

M. Rykoff, lui-même, s'est chargé de dissiper toutes les illusions, à la séance d'ouverture du comité central exécutif des commissaires du peuple. Nous ne citerons toutefois de cet important morceau que ce qui a trait à la politique extérieure de l'Union des républiques soviéto-communistes.

D'abord, refus très net d'acquitter les dettes envers la France : «... Des affaires, oui ; mais plus de dettes ! — Cette France, du reste, ne retient-elle pas la flotte Wrangel à Bizerte? Comme gage, dit-elle... Comme gage de quoi? Puisque les dettes n'existent pas! »

Évidemment...

De plus, nous admettons à Paris un représentant d'une prétendue Géorgie indépendante qui n'existe pas plus que les dettes. Injure grave adressée aux soviets, car l'héritage du tsarisme devient sacré dès qu'il s'agit des « avoirs » (pour nous servir du jargon financier du temps présent). Flottes de guerre et conquêtes encore toutes chaudes sont généralement bonnes à retenir, si les dettes ne le sont qu'à rejeter. Quant au *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*, on rit volontiers à Moscou de cette naïve formule d'un impératif bourgeois qui n'a rien de catégorique. La force et le prolétariat, le prolétariat et la force, il n'y a plus que cela qui compte dans l'Univers bolchéviste, mais l'on sent bien que le prolétariat, le pauvre prolétariat de l'*Orient moujik*, n'est que le piédestal, le tremplin de la bande toute puissante.

Au surplus, M. Rykoff confesse l'inanité des reconnaissances *de jure* successives, dont s'enorgueillissaient d'abord les commissaires du peuple : « *Ces reconnaissances*, dit-il, *n'empêchent pas une hostilité latente...* » Certes ! — Et le chef de l'oligarchie dictatoriale des Soviets croit pouvoir confirmer la nouvelle de « la formation par les Anglais d'un bloc anti-bolchéviste », sur quoi il conclut en disant : *Nous devons nous attendre, pour l'avenir, à de nouvelles tentatives d'hostilités.*

Cette fois, voilà une remarquable et méritoire prédiction...

***

Ce sont, en effet, de nouvelles hostilités (et non pas seulement de « l'hostilité ») qu'il faut prévoir, quelque regret, et un très sincère regret qu'on en ait. Il ne reste plus qu'à organiser cette « croisade » — croisade laïque, si l'on peut ainsi s'exprimer — contre les irréconciliables ennemis de l'ordre européen et de la civilisation occidentale.

Organisation difficile, s'il en fut, et où *les précédents* n'encourageraient guère, — Napoléon, Charles XII, les polonais de Jélkievski, au « temps des troubles » (1), — si on ne savait pourquoi ces tentatives de « contraindre » la Russie ont échoué, ou, quand elles ont réussi, n'ont pas eu de lendemain ; et si, en définitive, nous n'avions aujourd'hui des engins, des armes, et surtout des méthodes, *celle du blocus hermétique, par exemple*, capables de faire céder la résistance la plus opiniâtre.

Il ne peut être question, ici, de dresser des plans de campagne. Nous avons, pour cette délicate besogne, des organismes qualifiés et des chefs militaires de la plus haute compétence. Bornons-nous donc à quelques observations générales, qui nous conduiront sans doute à combattre d'avance les objections principales des Puissances, — il y en aura de fort récalcitrantes où l'on goûterait peu, sinon le principe, du moins les modalités diverses de la grande entreprise. Car c'est une forme « honnête » du refus, en pareil cas, que de s'arrêter, avec une anxiété plus ou moins sincère, aux difficultés inévitables de chacune des solutions d'un problème politique posé.

Nous avons parlé tout à l'heure de la solution « blocus her-

(1) 1605-1613. A la faveur du désarroi causé par l'apparition du faux Dimitri et par l'avènement de l'usurpateur Boris Godounof, Wladislas de Pologne fait avancer des troupes jusqu'à Moscou ((1610.

métique ». Évidemment ce n'est pas la seule que l'on puisse envisager et les Allemands, qui ne craignirent pas, en 1918, de pousser des divisions jusqu'au pied du Caucase, tandis que le détachement de Finlande prétendait s'étendre jusqu'aux fjords, toujours libres de glace, du Norrland norvégien et russe, tandis encore que les offensives « à la Ludendorf » faisaient rage sur le front français, les Allemands, dis-je, si on les convertissait à « l'idée », ne manqueraient probablement pas de proposer le retour à l'offensive napoléonienne aboutissant à Moscou.

Certes, une telle marche serait, en soi, beaucoup plus facile aujourd'hui qu'en 1812, quel que fût l'effectif, — énorme nécessairement, — qui serait mis en jeu. Mais, comme il y a cent treize ans, l'occupation de la capitale, de Moscou, ne marquerait aucunement la fin des opérations. Le gouvernement des Soviets, au moins aussi justement que celui de la France, se transportant à Bordeaux en 1914, abandonnerait la métropole russo-asiatique pour Nijni-Novgorod ou Kazan, après quoi, grâce aux *ferry-boats* de la Volga et de la Kama, il aurait tôt fait, s'il était nécessaire, de gagner Perm, où passe le transsibérien et où arriveraient toutes les ressources de l'Asie mobilisée.

On ne gagne pas, c'est évident, à rejeter l'adversaire sur de puissants renforts.

Non; il serait plus raisonnable de s'arrêter sur la grande ligne transversale de la Dvina et du Dniepr, qui est la véritable frontière de l'Europe (1). Ces deux larges et profonds cours d'eau, nés sur le même plateau que la Volga, coulent d'abord tous deux vers l'ouest; puis, brusquement, la Dwina incline vers le nord ouest tandis que le Dniepr court au sud, pour atteindre, la première, Riga et la Baltique, le second, la Mer-Noire, non loin d'Odessa.

Au moment où ils se séparent ainsi pour suivre des destinées si différentes, les deux fleuves laissent entre eux (à la hauteur de Vitebsk sur la Dvina) un seuil de 100 k. environ, qu'on appelait autrefois la porte de la Moscovie et par où passe, en effet, la route historique de Varsovie à Moscou, par Minsk, Borisov, Smolensk et Wiazma.

(1) Napoléon fut un moment tenté de clore, là, la première phase d'une grande guerre dont il avait dit lui-même : « c'est une campagne de trois années. » Mais il se laissa entraîner par le désir d'avoir son ordinaire bataille décisive !... Il ne l'eut pas.

Supposons ce seuil occupé, — comme il le fut en août 1812, — par l'armée principale européenne, qui s'y fortifierait sur place, peut-être en tenant Smolensk comme poste avancé (1); supposons les deux fleuves barrières surveillés attentivement par des éléments très mobiles, cavalerie ou infanterie montée, tanks légers, glisseurs, vedettes, chaloupes canonnières, petits monitors (suivant la profondeur de leurs lits), le tout « *éclairé* » *au loin par des raids d'escadrilles aériennes* solidement constituées; supposons enfin, de distance en distance, sur des positions bien choisies, les armées d'ailes susceptibles de se porter en une journée de marche sur les points de passage menacés; et tout cela fait, sans parler de l'organisation des têtes de ponts, Riga, Dvinsk, Polotsk, Mohilev, Rzetschiza, Kiev, Tcherkassy, Jekaterinoslav, on aurait créé la base la plus ferme, en même temps que la plus intéressante, du point de vue économique, de ce nouveau « blocus continental ».

Cette base serait d'ailleurs prolongée, au nord, par les frontières, défendues sérieusement, des États baltes : Lettonie, Esthonie et Finlande. Cette échelle de petites Puissances nordiques, fort animées, en général, contre la Moscovie soviétique, est coupée par le golfe de Finlande et par l'estuaire de la Néva, avec Pétrograd et Cronstadt, mais elle serait étayée par les Scandinaves et les forces navales des coalisés d'Occident. L'attaque de l'ancienne capitale tsariste, premier et toujours dangereux foyer de la révolution communiste, s'imposerait sans doute et réussirait mieux qu'en 1920, les assaillants étant singulièrement plus forts et sachant bien, cette fois, ce qu'ils voudraient faire. En tout cas, rien de plus facile, — avant que les glaces s'en chargent, — de bloquer le cul-de-sac de la Néva. Ce n'est pas le *Marat* et la *Commnne de Paris* (2) qui viendraient à bout des marines atlantiques et baltiques réunies. Les révolutions, nous ne le savons que trop, nous autres Français, sont éminemment destructrices de la véritable force navale,

(1) ...« Enfin il entra (Napoléon) à Smolensk. Comme il traversait l'épaisseur de ses murs, le comte Lobau (général Mouton) s'écria : Voilà une belle tête de cantonnement! C'était lui dire de s'y arrêter... » (Général Philippe de Ségur.]

(2) Les communistes moscovites ont jugé qu'il serait spirituel de nous rappeler, en attribuant ces nouveaux noms au « Petropavlosk » et au « Sébastopol », dreadnoughts relativement neufs (lancés en 1912, mais restés longtemps en achèvement à flot), que nous les précédâmes dans la voie où ils cheminent. Soit. Mais nous avons su en sortir... Et, d'ailleurs, ce n'était pas tout à fait la même.

faite de discipline, d'esprit d'abnégation et de sacrifice, d'organisation méthodique et minutieuse plus encore que de vaisseaux neufs et d'engins ultra-modernes.

Dans la Mer-Noire, l'extrême aile droite du dispositif général des armées européennes serait tenu aussi par les flottes d'Occident, et une opération combinée, analogue à celle de 1854, — mais, dans les circonstances présentes, beaucoup plus facile, — les rendrait maîtresses d'une excellente base maritime, Sébastopol; peut-être même d'un autre bon point d'appui, Novorossiyisk du Caucase. Le rôle des flottes, dans cette croisade européenne, serait, au demeurant, considérable, comme il l'est toujours quand il s'agit de grands blocus : la dernière guerre l'a prouvé.

Si, du front ouest, plutôt continental, nous passons au front est, après avoir mentionné seulement la nécessité de bloquer, dans l'Océan glacial, les ports d'Alexandrowsk du fjord de Kola (toujours accessible, celui-ci) et d'Arkangelsk (ce dernier fermé par les glaces pendant sept mois), nous nous trouvons en face de problèmes politiques et militaires qui ne peuvent être résolus que par la force navale.

En effet, il s'agit de *persuader* le Japon, trop habile, trop avisé, du reste, pour ne pas *comprendre* que les flottes blanches, étant plus puissantes que les flottes jaunes, — celle de la Chine comprise, — ces dernières ne sauraient mieux faire que de se ranger du même bord que les premières, ou, au moins, observer une certaine neutralité, en dépit des accords que l'on sait, mais dont on ignore s'ils comportent des articles secrets, de l'ordre militaire. En tout cas, il serait fort difficile aux armées japonaises de passer sur le continent en présence des escadres alliées. Les débarquements en Corée et dans le Liao-toung n'ont pu être exécutés, en 1904-1905, qu'à la faveur d'une complète maîtrise de la marine nipponne.

Il ne sera sans doute pas beaucoup plus difficile de convaincre la Chine des avantages de la sage réserve. Encore faudra-t-il que l'on puisse se rencontrer, pour négocier, avec les représentants d'un gouvernement organisé et stable, reconnu enfin, après sa victoire sur l'actuelle anarchie militaire.

Rappelons-nous, à ce sujet, qu'il y a quelque quarante ans, nous avons pu, seuls, venir à bout de l'empire et de la dynastie mandchoue encore puissante, par le *blocus du riz*, proposé par Courbet, accepté, après bien des hésitations, par Jules Ferry,

et rigoureusement organisé par l'amiral français, malgré les véhémentes protestations des transporteurs traditionnels de l'indispensable denrée. Au pis aller, et s'il était impossible de s'accommoder avec les Célestes par des négociations, certaines opérations côtières, dont les modèles se trouveraient encore dans celles du grand marin de 1883-84, pourraient suffire à retenir, aux bords du vaste Océan de l'Est, la plupart des guerriers jaunes que les gens de Moscou appelleraient sur les traces des Mongols du XIII[e] siècle.

Et l'on ne s'étonnera point, sans doute, le passé répondant pour le présent, que je m'en fie aux Nippons, ralliés à la bonne cause par la nécessité du moment, aussi bien que par leur séculaire sagesse, du soin d'occuper tous les Mandchous, tous les Chinois du nord, en partant de leurs excellentes bases d'opérations de la Corée et du Liao-Toung.

*Les conditions d'un blocus efficace sont manifestement la continuité dans le temps et la continuité dans l'espace.* La première est dans la dépendance de « l'économique », car, à ne considérer que le blocus naval de l'énorme bloc de terre, qui va de l'isthme entre Baltique et Mer-Noire, à l'Océan Pacifique, — compte tenu, toutefois, de l'avantage de l'immense banquise sibérienne, engin de blocus qui ne coûtera rien, — la dépense sera forte de combustibles, de matières consommables de toute sorte, de navires même, qui s'useront vite ou se perdront, ou seront détruits par des bloqués décidés à réagir. Observons pourtant que les combustibles et les matières consommables pourront être trouvés sur place. La condition de « continuité dans l'espace » exigerait ici que toutes mesures fussent prises pour que le front sud, — Caucase, Daghestan, Massanderam, Hindou-Kouch, Himalaya et ses inextricables ramifications du nord de l'Indo-Chine, — fût étroitement surveillé et gardé. Du reste, à part les mouvements de terrain qui bordent, au nord, le Khorassan, toutes ces montagnes sont fort difficiles, quelquefois infranchissables, pour une armée.

Ce n'est pas à propos des géants du Caucase et de l'Hindou-Kouch-Himalaya que Napoléon disait qu'une chaîne de montagnes est plus facile à passer qu'un grand fleuve. Mais justement, en ce qui touche la Khorassan, il y a, au nord, des barrières fluviales et, de plus, le désert de Karakoum, jusqu'au sud du lac d'Aral.

En dernière analyse, tout dépendra, là, des Anglais et des Persans, comme, plus à l'ouest, au sud du Caucase-Daghestan, tout dépendra des Turcs ottomans. Reportons-nous en ce qui touche ces derniers à ce que nous avons observé déjà, plus haut, de leur profonde défiance des bolchévistes. Quant aux Persans, encore qu'ils aient, il y a quatre ou cinq ans, fort mal accueilli les dangereuses prétentions britanniques, on peut compter, au sujet de leur attitude vis-à-vis de Moscou, qu'ils accepteront les directives des maîtres de l'Inde, qui dominent, sinon contrôlent absolument, Kaboul et l'Afghanistan.

## III

Nous avons, jusqu'ici, tablé sur un *consensus omnium* des peuples de l'Europe centrale et occidentale à l'égard de la croisade armée contre les Soviéto-communistes. Ce n'est cependant qu'un postulat dont il convient de peser aussi exactement que possible la valeur et le bien fondé.

Qu'il puisse y avoir une foule d'objections à nos propositions, chaque Puissance se plaçant à son point de vue personnel, nul doute, et il serait même assez facile, quoique un peu long, de les énumérer. Peut-être vaut-il mieux, puisqu'aussi bien l'on sait qu'il n'y a jamais eu de grande entreprise qui n'ait été, tout d'abord, vivement combattue, exposer ici quelques-unes des raisons particulières qui pourraient influer d'une manière favorable sur la détermination des nations européennes, — et de l'Amérique, — au sujet de la croisade contre les bolchévistes.

Prenons d'abord l'Angleterre ; et ici, ces raisons particulières abondent, au moins pour l'Anglais moyen, qui a suffisamment prouvé, dans ces temps derniers, qu'il ne se laissait plus étourdir par les fumées du *Labour party* et des pacifistes, si dangereux pour la paix. Cet Anglais moyen, outre qu'il est parfaitement convaincu du péril de l'intrusion bolchéviste dans les affaires de la métropole, discerne fort bien qu'à laisser faire les gens de Moscou, les Indes, l'Irak, la Palestine, l'Égypte et le canal de Suez ne tarderaient pas à lui échapper ; or il croit fermement que cet Empire oriental est indispensable à son existence et que le « couloir impérial », —

Méditerranée, canal de Suez, mer Rouge, — est l'artère essentielle du vaste corps de la Grande-Bretagne. Il a complètement oublié la route du Cap. Notons, de plus, que les trois grands organismes *Foreign Office*, *War Office* et *Colonial Office* convoitent avidement la Perse, l'Afghanistan et le revers nord de l'Hindou-Kousch, comme seules avancées capables de couvrir l'Hindoustan.

Et, en effet, on ne peut assurer une conquête *qui n'est pas dans la nature des choses*, — dans ce que l'on peut appeler « les décrets de la Providence » ou seulement ceux de la géographie, — que par d'autres conquêtes...

Le blocus de la Russie et de l'Asie jaune? Tâche ardue, assurément; mais on a tant construit de croiseurs et de bâtiments légers depuis les accords de Washington!... On en construirait encore davantage, peut-être, pour satisfaire aux exigences d'un blocus si étendu; mais ne serait-ce pas une excellente occasion de venir à bout du chômage des grandes industries métallurgiques de la Grande-Bretagne?

L'occupation de la Mer-Noire? Que désirer de mieux pour reprendre pied, par Batoum et Poti, sur la Transcaucasie pétrolifère et restaurer le *Pipe line*, en attendant que, par la mainmise sur la Caspienne, on puisse tenir directement, et plus solidement qu'en 1920, les innombrables puits de l'Apchéron, autour de Bakou?

La Baltique? N'y aurait-il point, dans ces conjonctures nouvelles, l'occasion de s'y installer définitivement, cette occasion perdue en 1920 encore, et que l'on recherchait pourtant depuis la première ligue des Puissances du Nord, en 1780 (1), du temps de la grande Catherine? Il y a bien là quelque Gibraltar, quelque Malte en puissance... Car enfin de contribuer si largement à sauver le monde et la civilisation, cela vaut bien quelque honnête récompense.

Et dans l'Extrême-Orient, quels avantages!... D'abord, plus de discussion possible sur la nécessité de la base de Singapour,

(1) La Russie, la Suède, la Prusse, le Danemark, à la suite des violences commises par la marine britannique dans les opérations de blocus contre les États-Unis, la France et l'Espagne, s'unirent pour former la ligue de la neutralité armée. L'Autriche, le Portugal, les Deux Siciles y adhérèrent. La Hollande se joignit même à la France et à l'Espagne pour lutter directement contre l'Angleterre.

soit avec les Travaillistes du dedans, — puisqu'on ne peut les supprimer, autant les apaiser par de bonnes raisons, — soit avec les Hollandais et les Japonais. Au demeurant, reprendre contact avec ces derniers et reparaître chez eux avec, de nouveau, figure d'allié, ce serait excellent. Et cette fois les *Anzacs*, vraiment bien exigeants, depuis quelques années, n'auraient plus rien à dire.

Se substituer aux Russes, à Sakhaline, et en partager avec les Nippons les abondantes sources de pétrole, les pêcheries extraordinaires, les bois, les charbons, ce serait facile, étant bien entendu que l'accord avec l'Empire du Soleil levant vaudrait à celui-ci une juste rémunération ; en Chine, par exemple, où tout le monde se paierait, au demeurant, de ses risques et de ses débours, si vraiment elle avait la coupable imprudence de pactiser avec les soviets.

Et, en somme, d'en finir une bonne fois avec la constante menace suspendue sur l'Empire des Indes par cette Russie obstinée à le convoiter, quel que soit son Gouvernement, quelque précaire qu'apparaisse son état économique et social, cela justifierait des sacrifices, cela vaudrait bien, en tout cas, de s'engager dans une entreprise très probablement rémunératrice, d'ailleurs.

L'Amérique se déroberait-elle? Non, sans doute. On en pourrait juger par la roideur de ses refus quand il s'agit de traiter avec Moscou. L'esprit de Gompers, malheureusement disparu alors qu'il tenait si énergiquement la campagne contre la IIIe Internationale, anime encore les unions ouvrières de la grande République. Mais combien de temps cela durera-t-il? Déjà les progrès des communistes seraient sensibles, affirme-t-on, en raison du malaise économique résultant de l'excès d'or, fauteur du chômage, au delà comme en deçà de l'Atlantique (1).

Il faut donc réagir avec vigueur contre les anticapitalistes russes. D'ailleurs, comment ne pas saisir l'occasion d'avancer dans le règlement de la capitale question du Pacifique, à peine ébauché par les accords de la fin de 1921?

Et si la croisade contre les contempteurs abominables de l'idéal chrétien et spiritualiste, — c'est le langage des prédicants américains, fort dignes de louanges, certes, en cette

(1) Il y a aussi à considérer l'apport continu d'étrangers « indésirables » qui réussissent à se glisser dans l'Union, malgré un filtrage attentif.

occasion, — devait interrompre un moment l'effort contre le développement des flottilles de bâtiments légers, de sous-marins, d'avions, chères à certaines nations impérialistes de l'Europe, on serait assuré de pouvoir reprendre plus tard cet humanitaire dessein. Ce serait, bien entendu, toujours de concert avec la Grande-Bretagne, fidèle au dreadnought qu'il s'agit de sauver. Aux yeux, enfin, de nos anciens associés, l'étouffement des quelques milliers de tyrans russes ouvrirait décidément l'ère bienfaisante de la paix mondiale, à laquelle ils sont sincèrement attachés. N'aurait-elle pas pour garanties, cette paix, les hégémonies conjuguées des deux grandes Puissances anglo-saxonnes?

L'Allemagne... — il faut bien en venir à cette perpétuelle énigme, — comment accueillerait-elle l'idée seule d'une coërcition exercée sur la Moscovie, alors que, parfaitement résolue à déchirer le « traité déshonorant » et à effacer sur le sol de la France, jusqu'aux traces d'une guerre malheureuse en y rasant tout, même les ruines qu'elle y accumula, elle met toujours dans son jeu le décisif secours des armées soviétiques?

Ne vient-elle pas enfin d'élire, comme président d'une république bien inquiète de se sentir en de telles mains, le vieux maréchal von Hindenburg, monarchiste avoué?

Nos voisins de l'Est souffrent profondément d'une défaite qu'ils s'efforcent inutilement de nier. Se convaincre par une nouvelle guerre que le fier Deutschland n'a rien perdu de la supériorité qu'il s'attribuait sur tous les autres peuples, voilà le fond réel de leurs préoccupations soucieuses. Montrons leur donc, dans cette grande affaire de la répression des Bolchévistes, bien plus importante, à tous égards, que celle des Boxers, le renouveau de gloire, de pure gloire, cette fois, qu'ils ne manqueront pas d'acquérir et qui rehaussera singulièrement les satisfactions matérielles d'un véritable et légitime *Drang nach Osten*.

* * *

Tenons-nous en là de ces considérations. On n'épuise pas un tel sujet. Au reste, on voit suffisamment, sans qu'il soit nécessaire de préciser, pourquoi l'Italie fasciste — et qui, au demeurant, a elle aussi son *Drang nach Osten* — adhérerait à la vaste opération que nous préconisons. Et quant à nous, Fran-

çais, tous les jours et de mieux en mieux, en dépit des efforts de « l'anti-France, » se découvriront à nos yeux les raisons d'y donner les mains.

Qu'on n'invoque pas les difficultés d'ordre financier qui, certes, se présentent à la réflexion, mais dont la solution ne serait pas si malaisée qu'on le peut craindre, le poids des dépenses, — considérables, prises en bloc, — devant être supporté par un bon nombre d'épaules, et des plus robustes. Sans vouloir creuser en ce moment la question, il est permis d'affirmer que nous gagnerions au moins à notre adhésion de n'entendre plus parler de ces dettes interalliées en face desquelles nos pusillanimes gouvernements n'ont jamais osé dresser nos incontestables créances. L'autre grand problème, celui des dernières *réparations*, serait enfin résolu par un accord économique, depuis longtemps ébauché déjà et qui vise de larges livraisons (en même temps que certains échanges) de fournitures, jusqu'ici entravées par les persévérants efforts d'intérêts particuliers.

Mais, répétons-le, il ne saurait être question de traiter aujourd'hui, et en détail, de telles conditions d'exécution. Nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires, l'*adoption, en principe*, d'une idée qui s'est fait jour déjà, reconnaissons-le, en Angleterre et en Allemagne même, mais qui ne semble pas avoir été retenue par le public.

Quand l'opinion, la toute puissante opinion se sera formée, dans le sens qu'il est facile de prévoir, il est probable qu'une « suggestion » sera présentée au Conseil de la Société des nations par un des États les plus intéressés à la promptitude de l'indispensable intervention.

Nos amphictyons délibéreront sagement, comme ils l'ont fait jusqu'ici en maintes occasions délicates. Qu'ils se hâtent de conclure, toutefois, car, pendant qu'ils discuteront, la propagande bolchéviste redoublera d'intensité, de violence, d'habileté, et les attentats révolutionnaires se multiplieront...

Il s'agit de ne pas arriver au « Grand soir » où tout périrait de ce qui fait notre force, notre orgueil, l'espoir dans l'avenir et la faible joie de vivre que nous laissent tant de déboires, au milieu de tant de traverses.

Amiral DEGOUY.

# L'EXPOSITION DES MISSIONS AU VATICAN

Fendant la foule qui faisait la queue, ce matin d'avril, à la porte du Vatican, devant le guichet des musées, deux soutanes pressées se coulèrent et disparurent. Allure décidée, visages de poilus arrivant de « là-bas », avec ces yeux brillants qui parlent d'aventures : et ils dissimulaient sous leurs robes des objets bizarres, dont un de ces pantins de bois chers à M. Picasso, un de ces fétiches nègres, barbouillés d'ocre et de vermillon, et terminés en pattes de grenouille. Singulier voisinage pour l'Apollon du Belvédère !.. Ah ! j'y suis : un chef-d'œuvre pour l'exposition des Missions ! Sur-le-champ, mon parti fut pris. Laissons les Allemands faire de l'esthétique : je leur abandonne ce matin la Sixtine qu'ils me gâtent. Suivons plutôt nos petits curés dans les baraques de la « *Mostra* ».

Je n'avais nulle idée de ce que j'allais voir. J'avais bien entendu parler, comme tout le monde, d'une Exposition des Missions qui devait se tenir au Vatican pendant l'année sainte (1); j'en avais même traversé par hasard quelques *stands*, en revenant de visiter l'appartement Borgia. J'étais cette fois dans une grande salle, à laquelle deux rangées de cellules sur les côtés donnaient un aspect de lazaret. Cet aspect ne trompait pas : c'était le pavillon de l'Hygiène. J'ai su depuis que l'ordonnance en est due au P. Gemelli, professeur à l'université catholique de Bologne. Spectacle saisissant ! Chaque cellule est le repaire d'une maladie : c'était un arsenal de tous les maux qui guettent le missionnaire et qui attaquent dans toutes

(1) Une *Revue* illustrée paraît à Rome pendant la durée de l'Exposition; il y en a une édition française. Signalons aussi l'excellente *Revue des Missions*, publiée par les soins du R. P. Piolet et de M. Georges Goyau.

les parties du monde la misérable espèce humaine. Il y avait la chambre de la malaria, celle de la petite vérole, celle de la fièvre jaune, de la maladie du sommeil, la chambre du choléra, de la lèpre, de la peste. Des cartes semées de points rouges, semblables aux taches d'une éruption, représentaient l'empire de chaque maladie, la patrie de cette flore mortelle. Des photographies, des moulages montraient les malheureux malades, les faces défigurées, les corps tuméfiés, rabougris, les chairs rongées de plaies et de pustules immondes, les os pourris, couleur de colle ou d'amadou, tordus comme des bâtons de cire, les fonctions de la vie corrompues dans leur source...

Géhenne, mélancoliques royaumes de la pitié, détresses de la nature, domaine du missionnaire. Et les mouches! Les vues agrandies des microbes, les projections microscopiques des germes pathogènes, ces insectes, ces larves homicides à l'aspect de terreur, ces légions de pucerons et de bestioles volantes, avec leurs carapaces, leurs scies, leurs couteaux, leurs suçoirs, leurs formes effrayantes de crustacés et de sauterelles, c'étaient là les figures des fièvres, des typhus, des contagions, des pestes. Ces nuées d'invisibles, ces impalpables armées de l'air, voilà l'ennemi : c'est à leurs escadrons que le missionnaire livre bataille. Et alors on se rappelait irrésistiblement ces épisodes de nos antiques légendes, ces figures des thaumaturges, des vieux héros du christianisme que l'on représente toujours, à la porte des cathédrales, domptant l'Enfer, la crosse ou le bâton pastoral enfoncé dans la gueule d'un monstre : les guivres et les tarasques, les griffons et les basilics dont les saints de la Gaule délivrèrent les contrées qu'ils évangélisèrent. Partout l'histoire locale commence par cette victoire sur le génie du mal. Et l'on demeurait émerveillé de voir recommencer au fond de la Chine et de l'Afrique une éternelle Légende dorée.

A côté, dans cette partie des jardins appelée le parterre carré, le long de la ruelle *della Zitella*, s'ouvraient les pavillons de l'Extrême-Orient, Chine, Japon, Océanie. En quelques pas, le promeneur se trouve transporté à l'autre extrémité du monde, dans l'immense dédale des civilisations chinoises, avec leur mobilier de laque dont les ornements imitent le dragon et le nuage, leurs pagodes, leurs bonzeries, leurs monstres, leurs coutumes d'une antiquité millénaire. Plus loin, c'étaient

les îles de la Polynésie, les archipels qu'entourent des ceintures de corail, les îles formées de volcans mal assoupis où la lave réchauffe, dans une sueur d'étuve, une flore qu'habitent des papillons inouïs, larges comme des oiseaux ailés de soie et d'agate, — les îles voluptueuses et profondément idolâtres où sommeillent encore les obscures forces primitives et où le sorcier, au rythme des tambours de bois creusés dans un tronc d'arbre, mène la danse magique, masqué sous une cloche de feuillages. Et tout à coup, au moment où l'on se croit bien loin, perdu dans les rêves confus de l'humanité barbare, on arrive à cet endroit de la galerie où l'architecte a ménagé un portique, une terrasse, une magnifique ouverture sur les jardins du Vatican, une baie de lumière et de ciel qu'emplit de sa masse azurée, sur son socle de travertin, la coupole de Michel-Ange.

J'étais conquis, ravi par une pensée majestueuse. Comme ces jardins, ce peu d'espace accordé au successeur de Pierre, embrassaient aisément la terre! Comme ce qui s'agite au dehors se rapetissait tout à coup! Ici règne un esprit à la mesure de l'univers. Qu'on se reporte au bref du Saint-Père, adressé à Son Éminence le cardinal van Rossum, préfet de la Propagande, et qui expose l'ensemble du projet pontifical : « Tout ce qui regarde, dit ce document, chaque pays, son climat, son peuple, ses coutumes, son degré de culture, le culte païen et le vrai culte... » Quel prince aurait le pouvoir de s'exprimer ainsi en pensant à l'humanité tout entière, sans tenir compte de frontières ni de races? Lisez encore la lettre adressée aux généraux des ordres missionnaires : « Cinq sections, correspondant aux cinq parties du monde. » Programme tout romain, langage impérial! Il a suffi de ces deux lettres des 24 et 29 avril 1923 : un ordre de quelques lignes et, en moins de deux ans, presque sans argent, sans budget, voilà cinquante mille religieux à l'ouvrage, par petites équipes, jusque dans les cantons les plus reculés de la terre; les préfectures, les missions, les postes du désert et de la brousse se mobilisent; les matériaux de l'ouvrage se recueillent, se concentrent et s'expédient. En quelques mois, tout s'exécute. Des baraquements s'élèvent par les soins des ingénieurs du Vatican dans une partie de l'immense lice du palais, que domine la niche de Bramante, et qu'on appelle la cour de la Pomme de Pin. Dans la semaine de Noël, Sa Sainteté, accompagnée du secrétaire d'État et du

préfet de la Propagande, inaugure l'ouvrage, tandis que de nouveaux bâtiments, pour suffire à l'abondance des envois, s'improvisent dans les jardins.

Le Saint-Père avait bien raison de s'applaudir. Des expositions semblables avaient eu lieu en ces derniers temps, entreprises à grands frais, avec toutes les ressources des États modernes, l'une à Marseille, l'autre à Londres, grandes revues où les métropoles se montraient entourées de leurs colonies, appuyées sur les vastes richesses de leur Empire. Il n'y manquait, bien entendu, aucune des « attractions » qui amusent le badaud, théâtres, jeux, restaurants, spectacles de danse et de musique, exhibitions de femmes, toutes choses qu'on ne s'attend pas à retrouver chez le Pape. Et cependant, tout compte fait, il est probable que, de ces trois expositions, c'est la plus pauvre qui se trouve être la plus impressionnante et qui, finalement, aura donné au monde la plus haute idée du pouvoir qui l'a organisée.



Je n'avais encore rien vu : ou du moins, j'avais commencé ma visite à rebours, par la partie la plus lointaine et la plus excentrique. C'était, on s'en souvient, celle qui déborde dans les jardins et présente le tableau de l'Asie et de l'Océanie. L'exposition comprend en effet une partie descriptive, une sorte de géographie animée ou de magasin pittoresque, un « tour du monde » anecdotique, destiné à donner une vue de l'univers, un aperçu du champ où travaille le missionnaire, de sa vie d'aventures, des conditions où il opère, dans les ruelles de Canton, dans les maisons de bois et de papier du Japon, dans la case de boue séchée du Toucouleur, dans la hutte de joncs du Hova, jusque chez le Fuégien ou l'Esquimau « dans son outre de peau de vache marine ». C'est le développement de la page fameuse du *Génie du Christianisme*. On voit les types, les costumes, les usages, les ustensiles de la vie privée, les plantes, l'industrie, les bêtes, les oiseaux, toute la ménagerie des bestiaires et des arches de Noé, sujet des peintres dans les tentures des *Quatre parties du monde*. Car on sait que les missionnaires ont été de tout temps de grands naturalistes. L'astronomie, la botanique, les sciences de la nature comme celles du langage, des religions, des fables, leur doivent une foule d'observations précieuses. Cette curiosité, cet amour de la créature, de

la variété infinie de l'œuvre divine, se reflète dans cette partie de l'exposition, qui est un abrégé ou un miroir de la planète. C'est naturellement la partie la plus séduisante pour la foule, toujours avide, comme l'enfant, d'images et de roman, toujours éprise de l'étrange et du détail qui dépayse. C'est là l'*Odyssée*, le voyage, le côté qui, chez le missionnaire, frappe l'imagination. Le hasard m'y avait conduit tout d'abord. Mais ce n'était que le moindre intérêt de l'affaire.

Le morceau principal se trouve compris au contraire dans l'enceinte même du palais, dans le *Cortile della Pigna*; c'est un bâtiment en fer à cheval, formé d'un corps central avec deux ailes en retour : enfilade d'une quinzaine de salles disposées dans une suite logique, de manière à offrir une vue générale de l'histoire et du rôle des Missions. Il faudrait, pour bien faire, suivre cet exposé de salle en salle, de chapitre en chapitre. Je suis obligé de me borner, d'indiquer à grands traits le sens de ce discours. Il en est peu de plus émouvants.

On entre par une salle consacrée à la Terre Sainte, berceau de la Révélation, patrie et tombeau de Jésus, coin de terre prédestinée d'où devait naître la semence de la famille chrétienne : c'est le prologue de l'Exposition. C'est à la fois l'ordre éternel et l'ordre temporel. Tout part de là. Un immense plan en relief, de six mètres de long, occupe le milieu de la salle et représente aux yeux, avec ses formes et ses couleurs, comme on le verrait d'un avion, le territoire de la Palestine : terre sacrée, étendue comme le suaire du Sauveur, voile de Véronique gardant l'empreinte touchante de ses larmes et de son corps, bourgades, sentiers, montagnes, lacs, paysage de l'Évangile, horizons enchantés de la poésie des paraboles, collines qui racontent la plus tendre des histoires humaines, poussière sainte, reliquaire, sépulcre, objet de tant d'amour et de tant de soupirs, vallées qui furent le thème de rêveries séculaires et que la chrétienté tint longtemps pour le plus cher de ses trésors, aujourd'hui, hélas! sujet de gêne et de mélancolie... Qu'avons-nous fait de Jérusalem? Chacun de nous a, dans ses souvenirs, la maison de ses premières années : les Lieux Saints étaient pour l'Europe cette maison d'enfance. Il vient un moment dans la vie où on liquide ce passé. On croit faire une bonne affaire. La mère ne s'y résigne pas et nourrit dans son cœur le culte du foyer.

D'autres cartes, dans la salle suivante, nous montrent les progrès de l'Évangile, l'état du monde chrétien aux différents siècles de l'histoire : à la fin du IVe siècle, à la fin de l'âge des martyrs, à la veille des invasions barbares, voici l'Église glorieuse des Jérôme et des Augustin ; ses limites se confondent avec celles du monde romain. Elle remplit les bords de la Méditerranée. C'est la première étape de sa merveilleuse histoire. Puis, au VIIe siècle, nouvelle phase de son existence : partie des déserts de l'Arabie, une terrible rafale balaie tout l'orient de la Méditerranée, les côtes de Libye, l'Égypte des anachorètes, les antiques églises d'Afrique ; l'invasion musulmane pénètre jusqu'en Espagne et, pendant de longs siècles, infeste la mer latine de pirates barbaresques. Cependant, l'Évangile a compensé ces pertes en s'avançant vers le nord à la conquête de la Germanie ; la croix franchit le Rhin et le Danube, où s'était arrêté le vol des aigles romaines ; Charlemagne la plante dans ces forêts, fières encore du massacre des légions de Varus. Des colonies de Cîteaux installent dans ces régions du nord des centres de culture, que couvre la flanc-garde des chevaliers teutoniques. Appuyée sur ces bases, ayant organisé ses nouvelles conquêtes, l'Église entreprend de refouler l'ennemi de la chrétienté : c'est la longue croisade d'Espagne, l'épopée de Saint-Jean d'Acre et de Jérusalem, le duel séculaire contre la double corne ou la tenaille du Croissant.

On s'étonne d'abord : que font ces cartes dans une histoire des Missions ? Mais l'Église n'est-elle pas la grande missionnaire, la fille des apôtres, avec ses milices et son chef que le vieux langage appelait l' « apostolle » ? Trompés par sa durée au milieu de notre monde changeant, nous ne voyons plus guère en elle qu'un principe immuable, un roc qu'assiège et ronge l'écume des orages. A voir ces cartes, on imagine plutôt le pontife romain comme l'héritier des Césars, à son poste de commandement, d'où il dirige les mouvements d'un « front » toujours mobile, avec les alternatives, les reculs, les flottements d'une éternelle bataille.

C'est vers cette époque des dernières croisades que commence proprement l'âge des missionnaires. Les grands ordres du XIIIe siècle, Prêcheurs, Mineurs, impriment au christianisme une impulsion nouvelle. François vole en Égypte et dispute avec le Sultan. Cependant la Papauté a conçu un dessein

plus vaste. Ayant reconnu que l'Islam est réfractaire à l'Évangile, elle avait préparé une machine pour l'exterminer. S'avançant par la route des Huns jusqu'aux limites de la Russie, les Tartares de Gengis-Khan venaient battre les Carpathes : le Pape conçoit le projet de s'allier à ces barbares, et peut-être de les convertir, afin d'écraser avec eux les ennemis de la Croix. Il pensait avoir quelque chance de renouveler avec eux la greffe qui avait réussi avec les tribus franques, saxonnes, scandinaves. Ces païens n'étaient pas étrangers à toute lumière chrétienne : quelques lueurs de l'Évangile avaient pénétré dans la Chine, à une époque reculée, par les Églises nestoriennes. Tout n'était pas roman dans l'idée qu'on se faisait du fabuleux royaume du mystérieux Prêtre Jean. Qui verrait d'un œil indifférent, dans cette salle de l'exposition, ce vénérable monument du musée du Latran, la stèle de Si-ngan-fou et son inscription chinoise du VIIIe siècle, annonçant la « bonne nouvelle de la vierge qui a enfanté en Syrie » et la maxime évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même? » (1) On est mieux disposé à en croire la légende un peu folle de saint Thomas, apôtre des Indes, et ses miraculeuses prouesses aux bords du Gange. La religion de Jésus avait donc pénétré en Chine fort peu après l'époque où Hiouen-Thsang entreprenait le pèlerinage des sanctuaires bouddhistes. Comment s'expliquent ces échanges, cette perméabilité qui portaient de Perse au fond de l'Orient la notion du Christ, et inversement de là-bas jusqu'à Venise, à Parme et aux rives de la Seine la légende des saints Barlaam et Josaphat? M. Paul Pelliot nous doit l'histoire de ces premières et incertaines chrétientés de l'Asie. Le fait est que les messagers du Pape et de saint Louis, les franciscains Jean de Plan-Carpin et Guillaume de Rubruk (2), qui pénétrèrent en Chine avant Marco Polo, au milieu du XIIIe siècle, et vécurent à la cour des Empereurs mongols, dans la ville de Karakorum et au camp de la Horde d'or, y trouvèrent des princesses chrétiennes. Les beaux manuscrits à peintures de l'atelier de Jean Pucelle, que le roi envoyait en présent au grand khan, n'y furent peut-être pas tout à

(1) Cf. Gr. Pauthier, *l'Inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, Paris, Didot, in-8°, 1858.

(2) Cf. R. Beazley, *the Text and version of John de Plano-Carpini and William de Rubruquis*, Londres, Hackluyt Society, 1903.

fait lettre close : ces images purent faire rêver quelque Zaïre des bords de l'Amour. Des stèles de l'époque mongole, timbrées de la croix cantonnée de l'A et de l'Ω, ont été retrouvées depuis le XVII^e^ siècle dans différents endroits de la Chine. Il y a une douzaine d'années, le P. Arnaïz en découvrait à Tsian-tchéou un nouvel exemplaire infiniment curieux : le signe des chrétiens domine une figure ailée et cornue, assise sur des nuées, et respirant une fleur de lotus (1).

Mais au XVI^e^ siècle, deux événements capitaux bouleversent le monde et forment le point de départ des missions modernes : la découverte de l'Amérique et le schisme de Luther. Les fidèles ne doutèrent point qu'il n'y eût entre ces deux faits un mystérieux rapport : la Providence doublait le monde pour réparer les pertes de la foi dans l'ancien. Les peuples nouveaux semblaient une réserve destinée à rajeunir l'Église vieillissante. Vingt héros s'élancent aussitôt à la conquête des âmes, pour embrasser et baptiser ces frères inconnus. C'est l'âge héroïque des Missions, immense travail apostolique qui précède de deux siècles l'établissement de la Sacrée Congrégation de la Propagande. L'histoire de cette longue période, rose de la pourpre des martyrs, est racontée dans la troisième salle, la plus émouvante de l'exposition. Tous les grands ordres missionnaires, Carmes, Franciscains, Trinitaires, ont tenu à honneur de prêter à cette salle des Saints les reliques des leurs. Entre tous ces héros, brûlants de la soif de mourir et de la charité ardente du genre humain, brillent les milices nouvelles qui se créèrent à cette époque, les prêtres de la Compagnie de Jésus et ceux de nos Missions étrangères. Ils se partagent presque également la gloire de cette salle et le privilège du sang répandu pour la foi.

On ne peut énumérer ces reliques ; à qui le cœur ne battrait-il en contemplant la précieuse vitrine de saint François Xavier, son bréviaire, unique confident de ses peines apostoliques dans les solitudes, les déboires et les amertumes sans nombre où l'engagea son zèle presque insensé des âmes, ses lettres autographes, datées de chacune de ses escales à travers

(1) Reproduit par M. Pelliot, dans le *T'oung Pao*, 2^e^ série, vol. XV, Leyde, décembre 1914. Voir le discours du même auteur à la *Séance publique des cinq Académies* du 25 octobre 1922 et encore *les Mongols et la Papauté*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1923. On peut voir à l'Exposition la lettre originale de Guynk à Innocent IV (1246), tirée des archives du Vatican.

toutes les mers hostiles des Indes et du Japon ? Il n'eut pas le bonheur d'arroser de son sang les vieilles terres stériles qu'il voulait attendrir : il n'eut pour déchirer son cœur que l'ingratitude humaine, l'angoisse de l'effort inutile et le désespoir de mourir sans avoir jamais pu communiquer au monde l'immensité de son amour. Je ne vais pas raconter ici, après M. André Bellessort, la passion de cet homme extraordinaire. Mais M. Bellessort connaît-il ce petit tableau japonais, peint sans doute aux dernières années du XVIe siècle, qui représente un crucifix, flanqué des deux portraits d'Ignace et de Xavier? Pas un Christ de Moralès ou du prodigieux Greco ne m'émeut plus que cet humble monument du christianisme naissant dans l'Empire des Shoguns et des Samuraïs : un pareil témoignage paie les sueurs et l'agonie de l'apôtre.

Les Missions étrangères ont reconstitué à Rome une partie de cette salle des Martyrs, cette froide petite salle tendue de cretonne rouge qui est le cœur de leur séminaire de la rue du Bac, et qui est un des secrets pathétiques de Paris. Aucune maison moderne ne leur dispute la gloire du sang. Voici un choix de ces tableaux dont le détail fait frémir, ces tableaux de papier, peints avec cette étrange impassibilité chinoise par quelque artiste de là-bas, frère de nos peintres d'enseignes ou d'images d'Épinal, et qui sont des procès-verbaux candides de tortures : voilà ces martyrs de la Chine, les prêtres décapités, les corps écartelés et coupés par quartiers, les boucheries innommables, et les magistrats qui président à l'exécution, avec ce je ne sais quoi d'officiel et d'administratif, de paperassier jusque dans la sauvagerie, qui redouble l'horreur. Voici les reliques elles-mêmes, les linges imbibés de sang décoloré, les objets familiers, les vêtements, les livres, les rosaires des martyrs, les lettres qu'ils s'écrivent à la veille de mourir, d'une main paisible et d'un style cérémonieux : « Monsieur et cher confrère... »; voici les instruments de leur passion, les lourds carcans, les cangues, sorte de longue échelle qu'on serre au cou du condamné pour l'empêcher de fuir ou le faire reconnaître en cas d'évasion, les chaînes, les entraves, les couteaux qui ont égorgé... Objets chargés de sentiment et tout transfigurés par la piété qui s'y attache ! Ils parlent moins de tourments que d'un étrange bonheur; ils vous jettent par-dessus les bords de la nature, dans l'ordre des valeurs de la Grâce : « Chaînes que

portait le Bienheureux Vénard en marchant au supplice... » Ainsi parlerait Polyeucte. Et le Bienheureux Bonnard et le Bienheureux Cornay et le Bienheureux Chapdelaine, et il y en a toute une litanie!... Qui peut dire quelle émulation d'héroïsme, quel désir d'échapper au terre-à-terre, quelles soifs de sacrifice s'allumeront au contact de ces sacrés trophées?

***

Je me suis attardé dans ces salles pleines d'histoire : je les quitte à regret. Mais, pour achever ce rapide tableau des Missions, il est nécessaire de dire un mot de leur labeur scientifique. Ce côté de leurs services ne devait pas manquer de toucher particulièrement le prélat érudit, le savant bibliothécaire de l'Ambroisienne, qui est devenu aujourd'hui Sa Sainteté Pie XI. Depuis plusieurs siècles, les Missions ont accumulé une foule d'observations et de documents de toute espèce; elles y ajoutent inlassablement des faits et des idées; elles ont contribué plus qu'aucun corps savant à accroître le répertoire des connaissances humaines. On sait ce qu'ont été pour le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle les fameuses *Lettres édifiantes*, les relations des Jésuites de Pékin, celles des Jésuites de Québec sur la Nouvelle-France et les sauvages d'Amérique : Voltaire leur doit à peu près tout ce qu'il sait de la Chine, et Rousseau la meilleure part de son utopie sentimentale et rétrograde sur la félicité de l'état de nature. Aujourd'hui encore, le missionnaire demeure un des auxiliaires les plus précieux de la science : ces observateurs de bonne foi, dépouillés d'ambitions humaines, pauvres et ne travaillant que pour l'amour de Dieu, portent dans leurs recherches une pureté qui manque quelquefois au travailleur profane; le temps ne compte pas pour eux et leur permet le plus grand des luxes, ce luxe de plus en plus impossible dans nos vies affairées, et sans lequel on ne fait rien de solide, la patience.

On trouverait parmi eux les membres d'une Académie des Sciences et plutôt encore d'une Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : des archéologues, des curieux, des fureteurs d'archives, surtout des grammairiens, des philologues, des linguistes. Ce seul travail de grammairiens, qu'exige la nécessité de catéchiser l'univers, de traduire le *Pater* et le *Credo* dans l'idiome de chaque tribu d'Afrique, d'Océanie, de déchiffrer les alphabets, de déterminer la syntaxe et le vocabulaire,

de faire pénétrer dans ces langues incultes les éléments de l'arithmétique, les premières nuances de délicatesse morale, et cela dans les dialectes de peuplades à demi éteintes, réduites maintenant à quelques centaines d'individus, est une entreprise monumentale, qui excédait les forces d'une société purement humaine. Ce sont les miracles de l'amour. Mais tant de travaux demeuraient épars. Il manquait à ces prodiges de bonne volonté un organe central, la liaison. Centraliser tous ces efforts, constituer des archives générales, une Encyclopédie du travail des Missions, c'est peut-être l'idée la plus féconde de l'Exposition. La Bibliothèque des Missions, qui occupe la partie centrale du fer à cheval du *Cortile de la Pigna*, survivra, pour l'honneur de l'Église et du pape Pie XI, à l'occasion qui l'a fait naître. Elle s'ajoutera à la célèbre imprimerie polyglotte qui a édité depuis un siècle tant de textes orientaux aux frais des souverains pontifes, *ex typis vaticanis*. En attendant, cette salle des livres, ces catéchismes, ces cantiques, ces recueils de prières, ces abrégés de l'histoire sainte imprimés en têtes de clous, sur des papiers de chandelle, dans cent langages inconnus, ces livres qui enseignent aux petits sauvages les récits qu'épèlent nos enfants, Adam et Ève, Abel, Tobie, Joseph, la naissance et la mort de Jésus, toutes les tendres histoires qui forment depuis deux mille ans la sensibilité chrétienne, cette salle de Pentecôte est une grande merveille. C'est le don du Saint-Esprit, le Saint des saints de la famille.

Mais parmi tant de sciences auxquelles le missionnaire apporte son tribut, l'une des plus nouvelles et des plus importantes est l'anthropologie. Le premier intérêt pour l'homme, c'est toujours l'homme. Le problème de nos origines, celui de la formation du langage, des idées et des cultes, sont entrés aujourd'hui dans une phase expérimentale ; nous avons sous les yeux des représentants de tous les états qu'a traversés dans sa longue histoire la vie des peuples civilisés ; nous sommes encore aujourd'hui contemporains de l'âge de pierre ; il subsiste çà et là des débris de tribus lacustres, des nomades, des peuples de chasseurs, des hommes qui sont encore ce qu'étaient il y a vingt mille ans nos ancêtres des cavernes.

On sait quelles perspectives, quel recul infini ont prêtés aux études les découvertes de la préhistoire, quelles énigmes posent au seuil de nos connaissances les étonnantes peintures d'Alta-

mira ou des Eyzies. Or, il surnage par endroits sur notre goutte de boue des lambeaux de ces limbes; certains groupes humains n'ont pas encore soulevé ce voile de brouillards. L'objet essentiel de ces études des origines est, comme toujours, la genèse des idées religieuses, la critique de la Révélation. Pour les rationalistes, le système en vogue aujourd'hui consiste à donner de toute chose une explication « magique » ; la magie, c'est-à-dire la croyance à la vertu de certaines formules ou de certaines pratiques pour contraindre ou pour conjurer les forces mystérieuses de la nature, serait le germe commun de toutes les religions ; de là sortiraient l'idée et le culte des dieux, idée qui s'épure elle-même et se généralise par le travail des siècles dans la notion d'un dieu unique, jusqu'au moment où la science achève de dissiper ces vaines images et de substituer ses lois à ces fantômes de l'esprit. La magie est à la mode. C'est le *tarte à la crème* de l'anthropologie, comme le « sexe » est le refrain de la psycho-analyse.

Je n'ai malheureusement aucune compétence sur ces sortes de sujets, quoique j'admire toujours les savants qui ont là-dessus des certitudes. Mais le seul énoncé du problème en montre l'intérêt, qui ne pouvait échapper aux missionnaires du christianisme. C'est un des points sur lesquels ils pouvaient apporter le plus de lumières, en corrigeant par leur expérience des hommes les vues systématiques des géographes de cabinet. La salle d'ethnographie, organisée par le P. Schmidt, de l'Institut de Saint-Gabriel, en Autriche, est une des meilleures de l'Exposition : on y trouve un ensemble merveilleusement clair, une leçon de choses pour l'étude des religions comparées. D'après ce tableau des formes de culture les plus élémentaires, telles qu'on les rencontre dans les coins les plus déshérités du continent austral ou boréal, il semble douteux que la magie soit un phénomène primitif; elle apparaît à peine chez ces peuplades simples. On trouve chez elles, en revanche, une idée assez pure d'un Être paternel et suprême ; point de fétiches, point d'images, nulle trace de prêtres et de rites; sainteté des mariages, point de formules de prières, oraison réduite au murmure et à l'offrande du cœur, tel semble, selon le P. Schmidt ou le P. Pinard, l'état religieux de ces races patriarcales (1).

(1) Cf. RR. PP. W. Schmidt et W. Koffers, *Völker und Kulturen*, Ratisbonne, 1925; R. P. H. Pinard, *l'Étude comparée des religions*, Paris, 1924-1925.

La magie n'apparaît qu'avec une civilisation matérielle plus compliquée, déjà plus éloignée de la source : comme si ces tribus archaïques, écartées du commerce des hommes, avaient conservé plus intacte, moins ternie par les souffles et les passions de la vie, l'empreinte de la divinité et le reflet du Créateur. Je n'ose m'aventurer plus avant sur ce domaine glissant de la théologie naturelle. N'est-il pas admirable de voir, à deux siècles d'intervalle, le même amour du sauvage, la même tendresse évangélique des peuples misérables, ressusciter l'illusion de Jean-Jacques et son rêve mystique de nature innocente?

***

Ai-je tout dit, tout décrit? Le peu que j'ai entrevu, au cours d'une trop rapide visite, ouvre du moins un aperçu sur l'immense bagage de faits, sur le vaste horizon d'idées qui se pressent dans les trente salles de cette exposition. Que de choses il resterait à dire sur l'art spécial du missionnaire, et par exemple sur ce que représentent, depuis trois quarts de siècle, les missions de femmes! Par la femme, la crèche, les soins de la première enfance, l'Église se fait maternelle: elle atteint le cœur, les régions profondes, les nappes instinctives et fraîches de la vie. Que n'ont pas fait pour guérir la noire Afrique de ses misères, pour sauver des milliers de vies et relever le sort des femmes, que n'ont pas fait les robes blanches, les mains, le sourire des religieuses? La Sœur, par ses voies insinuantes, pénètre là où échoue le Père; elle ouvre la route, prépare et amollit les cœurs. Le sauvage qui a vu l'ange à l'œuvre, n'a plus de peine à comprendre la maternité d'une Vierge.

Du reste, qui sait? Cette exposition triomphale marque à la fois l'apothéose et peut-être la fin de l'âge des Missions. A mesure que leur œuvre s'étend, que les églises se multiplient, il devient plus difficile de fournir des cadres européens aux nouvelles foules chrétiennes. Il arrivera nécessairement que les pays de mission seront appelés à tirer de leur sein leurs prêtres, leurs évêques : la Chine, le Japon, l'Afrique, auront un jour leurs Églises nationales, en union avec Rome par la hiérarchie, la discipline, les sacrements, mais vivant chacune de sa vie indépendante, comme dans la suite des siècles la Gaule, l'Espagne, la Germanie, une fois baptisées, ont été dans l'Église

autant de personnes morales. Ces terres lointaines enfanteront leurs confesseurs et leurs docteurs; l'Inde, la Corée verront se lever leur Tertullien, leur Isidore, leur Bède-le-Vénérable. N'a-t-on pas vu naguère un phénomène précurseur dans ce premier concile qui réunissait à Changhaï, il y a environ un an, les délégués de ces florissantes chrétientés de la Chine, quarante-deux évêques, quatre préfets apostoliques, un Trappiste et quarante-trois prêtres? L'avenir des Missions est de susciter, de former des clergés indigènes, qui peu à peu les remplaceront, comme un père de famille, ayant achevé d'élever et d'établir ses enfants, se réjouit de mourir et dit : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum.*

Merveilleuse confiance! Politique vraiment digne de Rome! Le problème qui se pose ici est le même qui se présente fatalement un jour ou l'autre dans la vie des Empires coloniaux : combien d'entre eux ont su le résoudre ou peuvent se permettre d'aborder ce tournant inévitable avec la même sérénité et le même désintéressement que l'Église, parce qu'elle a les paroles de vie et qu'elle ne poursuit qu'une œuvre d'éternité? L'âge des Missions, commencé avec cette vocation de saint Pierre que représente, à la Sixtine, la fresque de Ghirlandajo, prendra fin : avec lui sera close une phase héroïque et deux fois millénaire de la vie de l'Église. Les siècles de l'apostolat, la longue épopée de l'Évangile seront une page tournée de l'histoire universelle, un chapitre révolu des annales du royaume de Dieu. Assez d'autres travaux attendent les successeurs de l'Apôtre, jusqu'à ce que le Seigneur soit le vrai maître des âmes et qu'il n'y ait plus au monde qu'un seul troupeau et un seul pasteur, et que la famille humaine ne reconnaisse qu'un seul Père.

PIERRE TROYON.

## LAMARTINE A AIX-LES-BAINS

# LA COLLINE DE L'INSPIRATION

« Est-il possible de préciser l'endroit même où la poésie du *Lac* a été écrite?

« Tout le monde sait que l'original porte la date : Aix, septembre 1817. Il s'agirait de déterminer le lieu de l'inspiration d'une manière plus précise, et de savoir si c'est à tort ou à raison que M. Séché l'a placé à Saint-Innocent, alors que la tradition du pays est opposée à cette manière de voir. »

A cette question que posait, dans son numéro du 10 juillet 1909, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, Léon Séché répondait un mois plus tard dans *l'Écho de Paris*. Son article, paru sous le titre de *Plages et villes d'eaux romantiques*, avait un tel accent de fermeté que la vérité historique sembla luire un instant d'un éclat définitif; il y était parlé d'une certaine lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis que Léon Séché ne publiait pas, mais qu'il déclarait péremptoire; cette lettre ne figure pas davantage dans son livre *les Amitiés de Lamartine*, publié en 1911.

Voici textuellement cette réponse :

« La tradition locale ne repose sur rien de probant. C'est une légende, voilà tout. On croit généralement que *le Lac* fut composé sur la colline de Tresserve, à l'endroit qu'on appelle encore « le bois Lamartine », bien que ce bois n'existe plus. Le texte même de cette poésie suffirait à détruire cette croyance.

Que disent les premières strophes?

O Lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre,
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

« Or de l'extrémité de la colline de Tresserve au Lac, du côté du Petit-Port, il y a plusieurs centaines de mètres, et le seul endroit du rivage où il y ait des roches profondes et où l'on puisse, étant assis, recevoir l'écume des eaux, c'est le cap Saint-Innocent.

« Ouvrons d'ailleurs le roman de *Raphaël* à la page où Lamartine raconte leur promenade au bord du Lac, la veille de leur départ d'Aix-les-Bains. « Cette futaie de Saint-Innocent, dit-il, est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de la rive. Elle se termine à quelques rochers de granit lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé. Nous nous assîmes chacun sur une de ces pierres contiguës. En face, l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du Lac. Nous regardions une petite tache qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison du pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre.... »

« Cela étant, quoi de plus naturel que Lamartine, en apprenant, au mois de septembre 1817, que M^me^ Charles, malade, ne pourrait pas le rejoindre à Aix, ait été pleurer sur une pierre où, l'année d'avant, ils s'étaient assis tous deux? A défaut d'une autre indication, je n'hésite pas une minute à désigner la pointe avancée du cap Saint-Innocent comme étant le lieu de l'inspiration du *Lac*. Mais j'en ai trouvé une autre très précise dans une lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis, qui est entre mes mains, et l'on ne saurait mettre en doute la parole de Vignet, puisqu'il était à Aix avec Lamartine quand fut composée l'*Ode au Lac*. C'est bien au cap Saint-Innocent que jaillirent ces stances immortelles... »

Je rends hommage à la pénétration de Léon Séché en matière de recherches documentaires, mais je dois à ma parfaite connaissance de la région du Bourget, que j'habite depuis fort longtemps, une certaine expérience des lieux, et j'ose affirmer que les roches profondes sur lesquelles on peut *s'asseoir* et *recevoir l'écume des eaux*, surtout certains jours de tempête, ne sont pas réservées à Saint-Innocent d'une façon exclusive; il en existe sur presque toutes les petites plages accessibles où les glissements de terrain les entraînent, des sommets environnants, jusqu'au milieu du sable et des roseaux.

D'autre part il ne me paraît pas indispensable que Lamartine, quoiqu'il en parlât dans ses vers, ait été s'asseoir précisément sur les rochers de Saint-Innocent pour évoquer le paysage complexe de son roman. N'est-il pas question de grottes, de forêt obscure dans la dixième strophe de l'*Ode au Lac*? Et, dans la suivante, de riants coteaux, de noirs sapins et de rocs sauvages? Pures descriptions d'ensemble; s'imaginer un Lamartine désireux de parer chacun de ses souvenirs d'un décor géographiquement exact, et, pour les dépeindre sur place, se transportant tour à tour de la baie de Grésine aux grottes de Bourdeau, et des forêts de Lépine aux coteaux d'Aix, serait pousser un peu loin le scrupule de la mise en scène. Le poète, fût-il muni de l'ingénieux « aéroplane » qu'il inventa plus tard avec une si étrange prescience dans la huitième vision de *la Chute d'un ange*, ne pourrait soutenir cette course échevelée sans affaiblir son souffle poétique.

J'ai à ma disposition, pour établir que le lieu précis de l'inspiration est la colline de Tresserve, deux preuves de fait susceptibles de porter une vive lumière sur cette face encore obscure du problème.

Avant de les exposer, je tiens à faire disparaître toute équivoque au sujet de ce lieu célèbre et à en définir nettement la situation. *Le Lac* n'a pas été composé à l'extrémité nord de la colline dont parle Léon Séché et qui se trouve, en effet, très éloignée de la rive; il n'a pas été composé davantage à Saint-Innocent. Les Savoyards reconnaissent comme le *véritable lieu de l'inspiration* celui qui, plus au Sud, et presque au centre de la colline de Tresserve, domine directement le lac. Cette croyance, fondée sur de très solides raisons, n'a rien de « légendaire ».

Dans son *Roman de Lamartine*, Léon Séché, décrivant la

douleur de Raphaël privé de Julie, semble résumer la fameuse lettre de Louis de Vignet, jadis invoquée dans *l'Écho de Paris* comme argument irréfutable. Triste automne ! Mme Charles, malade, ne viendra pas à Aix. Lamartine entraîne Vignet à Saint-Innocent pour pleurer avec lui la chère absente ; et Léon Séché d'affirmer : « Il s'assit la tête dans ses mains, sur la pierre même où son amie s'était assise, et, pendant qu'il méditait, les vers du *Lac* jaillirent de son cœur comme une fusée de sang (1). » C'est là fort probablement l'interprétation de cette lettre fantôme d'où paraît découler la conviction de Léon Séché. Mais, en admettant que cette phrase lui soit empruntée, comment le fin poète, le sérieux penseur qu'était Vignet a-t-il pu confondre la scène de la *déclamation*, à laquelle il assistait, avec celle de l'*inspiration*, vécue précédemment loin de lui, et croire que la poésie du *Lac* venait de naître, dans toute sa perfection, par le simple prodige de la douleur et d'une hâtive méditation ? Lamartine ne lui donna certainement aucune indication à ce sujet. Les poètes dissimulent en général, même à leurs plus intimes confidents, le labeur que nécessite la genèse d'une œuvre sérieuse.

*L'Ode au Lac* a été *dite* à Saint-Innocent pour la première fois; c'est la seule hypothèse logique; s'imaginer qu'elle fut composée sur l'heure est une pure illusion, plus qu'une illusion, une hérésie : le panorama du Bourget était bien fait pour émouvoir et passionner cette imagination toujours si éprise de l'onde ; mais son influence génératrice ne pouvait pas s'opérer instantanément.

Lamartine avait ébauché en 1813, étant garde du corps à Beauvais, des vers qui entrèrent plus tard à peine modifiés, dans la composition du *Lac* (2) ; les racines de cette inspiration plongeaient donc profondément dans le passé. L'obsession des paysages frais et mouillés le poursuit ; il eût aimé, comme un Claude Monet, faire glisser les flots glauques d'un bras de rivière jusqu'au perron de Saint-Point, rêve bien impossible, et s'abandonner, lui aussi, à l'attirance des reflets, au vertige des profondeurs mouvantes...

Déjà, dans ses *Premières Méditations*, c'est le *Ressouvenir du Lac Léman*, le *Golfe de Baïa* qui l'inspirent. Dans les *Nouvelles*

(1) *Le Roman de Lamartine*, p. 236. Léon Séché.
(2) *Les Amitiés de Lamartine*, note, p. 28. Léon Séché.

*Méditations*, il enchevêtre sans cesse les scènes d'amour aux vagues de la mer :

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour (1).

Il se plaît en une cadence étudiée, recherche des allitérations bruissantes ou floconneuses afin de mieux accompagner l'idée marine, fluviale ou nébuleuse. Mais c'est surtout dans *Jocelyn* que les cascades bondissent, que les torrents écument et que les lacs miroitent. Il faudrait un volume pour détailler toutes les richesses descriptives que l'âme des sources a fait naître sur la palette de cet admirateur du Bourget.

Cependant Lamartine ne croyait pas à la poésie comme moyen de description. « La poésie pleure bien, dit-il, chante bien, mais elle décrit mal. Le moindre coup de crayon d'un dessinateur ou d'un peintre vaut pour les yeux tout Homère, tout Virgile, tout Théocrite (2). » Pourquoi chercher alors dans les strophes du *Lac* une peinture absolument conforme à la nature? « Des descriptions exactes, complètes, nous n'en trouvons pas chez Lamartine. Il n'est pas peintre, il est poète. Ce qu'il voit, il le transforme, et ce qu'il ne peut pas transformer, il ne le voit pas. Il transforme les choses en les recréant à son usage, en leur prêtant sa vie et son âme. Il en fait les témoins et les interprètes de ses plus intimes sentiments, de ses plus confuses sensations. Il en fait un miroir où son reflet se projette... (3) » Dans *le Lac*, l'épreuve, l'amour, la mort et la nature se synthétisent en un magnifique ensemble qui n'a rien de l'étroite vision d'un simple paysage ou d'un tableau de genre. « Le début, par son ampleur, par la perspective ouverte sur l'immensité des temps, ôte à la pièce le caractère individuel et nous avertit du lien qui rattache toutes les douleurs humaines (4). »

Tout en écrivant devant le paysage qui lui sert de modèle, Lamartine analyse sa vie intérieure, ses émotions, ses souve-

(1) Ischia, p. 17. *Nouvelles méditations poétiques.*
(2) Commentaire de *Paysage dans le golfe de Gênes. Harmonies poétiques.*
(3) *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*, p. 2?7. Gabriel Pérouse.
(4) *Lamartine*, p. 120. René Doumic.

nirs. Il contemple le lac et peint son âme ; mais, afin de mettre plus de vraisemblance et d'émotion dans son poème, il choisit comme « studio de plein air » un point central particulièrement stratégique d'où son regard puisse embrasser les stations diverses de son roman : Haute-Combe, Châtillon, Saint-Innocent devant lui ; là-bas, les grottes sombres, tout près la falaise rocheuse, les bois, l'onde, le ciel...

Il suffit d'avoir parcouru une ou deux fois les environs du lac du Bourget pour reconnaître la colline de Tresserve dans cette description rapide ; le paysage circulaire n'a presque pas changé depuis le roman de *Raphaël*.

La « chère vallée d'Aix » se plaît à refléter cette vie à peine éteinte. Le poète en pleine jeunesse ressuscite : voici les contreforts du Jura, la ligne rude et simple du mont du Chat séparant la Savoie de la capitale du Bugey, où s'est effectuée la formation morale et intellectuelle de l'étudiant. A l'est, sous le ciel plus bleu, la route de l'Italie bordé d'ifs et d'oliviers : Naples, Graziella... Rome. Là-bas, nichées dans la verdure, les Charmettes ; il fut les visiter avec Julie. Puis Chambéry, Caramagne, Servolex : l'abondance des sources, la fraîcheur des bois ; Servolex : l'amitié de ce Louis de Vignet, le frère d'élection.

Aix enfin, la ville fleurie, l'hôtel du docteur Perrier, le jardin parfumé de glycine, les Prés-riants, la longue avenue des Peupliers, le petit port. Tresserve ! *la Colline de l'inspiration*, la promenade choisie entre toutes.

***

Après cette longue digression, je reviens à mes deux preuves directes. La première m'est offerte par Lamartine lui-même. Dans un désir de sincérité, il voulut, avant de disparaître, nous révéler le site mémorable : c'est obéir à son vœu le plus cher que de le faire publiquement connaître. Les pas de ses fervents admirateurs ne s'égareront plus, incertains, parmi tous les sentiers de la région à la recherche de son souvenir ; ils sauront où dresser l'autel de leur culte.

Le docteur Auguste Forestier, déjà installé comme médecin à Aix-les-Bains lors du Gouvernement provisoire de 1848, s'est fait le porte-voix du poète en divulguant dans son livre, intitulé le *Nouveau Vade-mecum à Aix*, une scène véridique et décisive dont il fut un des acteurs et qui résout nettement la question ;

ce livre est un *guide* sérieux et précis; nulle description imaginaire ne vient en falsifier la limpide formule. Comment un document authentique d'une importance aussi exceptionnelle passa-t-il presque inaperçu?

Depuis longtemps introuvable (1), cet ouvrage ne fut pas assez lu; la dernière édition, exécutée à Aix-les-bains chez Gérente, imprimeur, date de l'année 1876; la plupart des exemplaires furent achetés par des Anglais ou des Italiens, distribués à des indifférents ou perdus. Bien peu de fidèles y méditèrent à la page 121 l'incident qui clôt définitivement toute controverse à ce sujet. L'auteur, en effet, n'hésite pas à mettre en tête du chapitre l'affirmation de sa découverte :

*Bois de Lamartine, lieu de l'inspiration* Le Lac.

« Ce n'est pas, dit-il, comme le public peut le penser, par le fait de la tradition seulement qu'il m'a été donné de connaître ce délicieux emplacement, mais par une circonstance toute fortuite. » Et il raconte qu'un jour d'été de cette année 1848, sur le chemin de Tresserve, où sa famille possédait un domaine assez étendu, il rencontra un de ses anciens camarades, le docteur François, de Paris, et M. Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique (2).

Ces deux amis de Lamartine, avant de partir pour les eaux d'Aix, avaient reçu de lui par écrit toutes les indications de nature à leur faire retrouver sur place le lieu de l'inspiration du *Lac*. Une incursion à travers le passé de Raphaël était bien faite pour séduire ces hommes cultivés et sensibles. Mis au courant des faits, le docteur Forestier se joignit à eux pour retrouver les *trois arbres*, la source et le petit bois décrits dans le manuscrit du poète qu'ils tenaient précieusement à la main. Grâce à ce plan détaillé, la mystérieuse retraite fut découverte sans peine.

« Voilà, déclare le docteur Forestier, comment j'ai pu, avec des témoignages authentiques, désigner exactement les lieux chers à tous les amants de la belle nature et de la poésie. »

(1) Ce livre nous a été gracieusement prêté par le docteur Henri Forestier, fils de l'auteur, qui a pu joindre aux précieux renseignements que nous y avons puisés la valeur de ses souvenirs personnels très nets.

(2) Hippolyte Carnot, ministre en même temps que Lamartine, était le second fils du grand Carnot ; il naquit en 1801 et ne mourut qu'en 1888, ce qui lui permit de lire le *Guide* du docteur Forestier.

Il ne s'agit pas ici d'une « légende » ; trois personnalités connues, guidées par le texte de Lamartine, ont exploré la colline de Tresserve et, consciencieusement, révélé à l'histoire la page de vérité qui lui manquait.

Pour que l'oubli ne vînt même pas effacer une aussi appréciable certitude, le docteur Auguste Forestier fit placer sur un des *trois arbres* repérés un petit drapeau commémoratif en métal. Les intempéries démolissaient souvent ce frêle hommage à la mémoire du poète ; on le relevait, on le fixait de nouveau au moyen d'un câble sur le tronc vieillissant du châtaignier. Le docteur Henri Forestier, son fils, aime à rappeler qu'à la mort de son père, il trouva dans ses papiers des factures établissant la dépense de ces réparations incessantes dont la somme s'élevait à 600 francs. Ce détail touchant vaut d'être cité.

J'aime à suivre en pensée Lamartine s'acheminant par l'*Avenue des peupliers* vers ces hauteurs de Tresserve qu'il adorait. Le cap Saint-Innocent était beaucoup trop éloigné du centre de la ville d'Aix pour qu'il songeât à le choisir comme but de ses promenades journalières : le voici tournant à gauche dans le clos de la *Maison du Diable*, afin d'abréger encore la distance ; il laisse à sa droite la propriété d'Angelier Prudent, aujourd'hui transformée en cet Hôtel du Bois Lamartine dont la position assez en recul au nord du Petit Port, égara les recherches de Léon Séché. Le sentier de la *Maison du Diable* conduit directement à la ferme de *Chapelle dit le Tondu*, mort depuis de longues années, ancien métayer de la famille Forestier. Cette ferme se trouve très voisine du *Lieu de l'inspiration*.

Il est regrettable que la main des hommes ait défiguré ce coin de nature où resplendissait le visage du souvenir ; lorsqu'il s'agit de recueillir les vestiges d'une grande vie, on voudrait retrouver dans sa forme immuable le paysage qui en fut le cadre, et j'éprouve un malaise indéfinissable à devoir décrire, si je veux rester dans la vérité, un site banal à la place du décor romantique de 1817.

La colline de Tresserve demeura pendant plus d'un demi-siècle digne de toutes les exaltations, de toutes les évocations ; le passé magnifique y régnait. Les arbres de Raphaël se développaient et se multipliaient à l'aise ; les rejetons des souches anciennes poussaient en cépée vigoureuse ; les *trois châtaigniers* jaillissaient du sol, enlacés et glorieux, comme les attributs

d'un blason vivant. A l'heure actuelle, les bois n'apparaissent plus qu'aux deux extrémités de la colline; le lieu même de l'inspiration semble livré à la malveillance d'un obscur génie. Les *trois châtaigniers* ont été coupés en 1888; leurs frères, remplacés par des ceps et des trèfles, ont subi le même sort; seul, un vieux tronc a échappé à la cognée, triste abri pour l'Hamadryade centenaire...

Du temps de Lamartine, la route étroite qui sépare la colline du lac n'existait pas, et les flots battaient sans obstacle les contreforts du ravin.

> Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
> Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés...

La route fut construite en 1856 pour servir de voie ferrée aux premiers trains inaugurés. Depuis, le P.-L.-M. a changé la direction de la ligne et rendu le parcours primitif aux piétons. Pour retenir le terrain, miné jadis par les eaux du lac, les propriétaires ont trouvé prudent de laisser en friche toute la partie nord-ouest du versant; le lac du Bourget disparaît derrière un rideau de ronces et d'acacias par trop envahissants. Où sont les échappées, saisissantes d'imprévu, à travers la haute futaie? Quelle pieuse initiative viendra restituer à cette terre profanée ses bois, ses prairies, ses clairières, toute sa renommée de grâce et d'harmonie?

Je rencontre souvent sur ce théâtre abandonné des Muses un vieillard qui connut *Chapelle dit le Tondu*, l'ancien métayer du docteur Auguste Forestier. Ce brave homme, nommé Jean-Pierre Roux, était dans sa jeunesse loueur de voitures à Aix-les-Bains, et conduisait la légère victoria à dais frangé de soie, si différente de nos sombres automobiles. Le roi Georges Ier de Grèce, de douce mémoire en Savoie, fut son client; Jean-Pierre Roux a conservé de ce passé fastueux des opinions réactionnaires : il gémit sur la politique, sur la versatilité humaine, et conclut : « Ici nous restons fidèles aux vieilles idées. Je suis conservateur; ce n'est pas que je souhaite du mal à la République, mais je trouve qu'elle devrait se souvenir davantage de *notre* Lamartine, et faire construire une sorte d'obélisque (lisez stèle) à l'emplacement où, de sa maison et de ses champs, *le Tondu* le voyait écrire! »

Il m'explique, en effet, dans son langage coloré, qu'en 1816

l'ami de Julie venait souvent avec elle se promener sous les ombrages aujourd'hui détruits : « C'est à Tresserve, avoue lui-même Lamartine dans *Raphaël*, c'est sur les racines veloutées de mousse de ses beaux arbres que nous avions roulé le plus de mélancolie dans nos heures de contemplation (1). »

L'année suivante *le Tondu* le revit, seul et triste, presque tous les jours pendant plus d'un mois, septembre sans doute. Il s'arrêtait à la ferme pour causer et boire une tasse de lait avant d'aller s'asseoir sous les *trois arbres* où il lisait, écrivait et rêvait jusqu'au soir. On l'entendait parfois dire tout haut des vers; c'est ce que Jean-Pierre Roux appelle ingénument « parler tout seul ». Lorsque un orage le surprenait, il n'hésitait pas à venir s'abriter au coin de l'âtre. Sa grande simplicité, sa bonté souriante le rendirent aussi célèbre auprès de ces hôtes rustiques que ses admirables discours devant l'Assemblée nationale.

Toute cette poussière de souvenirs, ces nuances, ces détails légers deviennent de jour en jour plus précieux aux biographes lamartiniens. Mais la France n'est pas la seule nation à vouloir questionner les échos, les bois et les chemins de Savoie, afin de découvrir le site où naquit *le Lac*. Jean-Pierre Roux m'apprend combien de « savants » étrangers, *sa victoria* conduisit ici avant la guerre.

* * *

Seules aujourd'hui les âmes méditatives peuvent reconstruire les ruines du passé et se livrer à l'évocation. Le mirage alors prend le relief de la réalité... Lamartine est indissolublement uni au lac; on le voit, on lui parle, il écoute, il répond... le ciel resplendit et baigne d'un glacis d'azur sa forme élégiaque.

Il me serait difficile de prendre ce ton de calme certitude pour décrire un paysage mutilé et des scènes évanouies si je ne possédais un tableau de l'époque me permettant de les reconstituer dans toute leur vérité. L'*Image* est encore plus éloquente que le *Récit* et va devenir la seconde de mes preuves directes.

En 1829, le peintre Demahis (1) fit de *Lamartine écrivant le*

(1) *Raphaël*, p. 166.

*Lac* un portrait d'une telle ressemblance et d'une telle clarté d'expression et d'attitude qu'il est pour ses biographes, en 1925, la plus limpide des révélations.

Le docteur Auguste Forestier et le peintre Demahis parlaient le même langage; le même souffle les inspira; la même sincérité rayonne des deux œuvres : le tableau paraît être le complément du livre et en illustrer la page essentielle (2).

Rien ici ne rappelle le cap Saint-Innocent dont les bords affleurent directement la nappe d'eau; nous sommes bien à Tresserve; le peintre a fait valoir les droits de la perspective : l'élévation du premier plan, par rapport au niveau du lac aperçu dans le lointain, montre bien qu'il s'agit d'un site en hauteur; les ellipses arrondies des tourelles et des clochers placés sur la ligne d'horizon proclament la loi de la profondeur et se creusent sous le regard qui les survole.

Dans un paysage automnal, Lamartine en costume de cavalier, bottes à revers, cape sombre doublée de pourpre, est assis à l'ombre des hauts châtaigniers; son jeune visage reflète l'exaltation véhémente et douloureuse de son âme; un rayon de soleil effleure son front et sa main, symbole du choc ineffable de l'*inspiration*; il semble écouter la double voix des flots et de ses pensées.

Demahis avait une palette sans bitume, la fraîcheur des tons garde à la toile, malgré ses craquelures, un velouté comparable au glacis lumineux des jardins de Ménard. Il est probable que le peintre travailla dans son atelier la pose, l'attitude générale, l'expression *sentimentale* de Lamartine; mais il est presque certain que les notes nécessaires à la bonne exécution du paysage ont été prises sur place. Je reconnais dans le décor du fond les particularités d'essences d'arbres, de proportion, d'atmosphère et d'horizon qui caractérisent les parties encore boisées de la colline; enfin ce qui m'autorise à qualifier ce tableau de *preuve de fait*, c'est le groupe des *trois châtaigniers* reproduit intentionnellement par Demahis comme point de repère classique du *lieu de l'inspiration* et que dix-neuf ans

(1) Demahis (Étienne-Achille), peintre d'histoire et de portrait, né à Paris, le 17 novembre 1801, mort en 1843, entré à l'École des Beaux-Arts en 1821. Il devint l'élève d'Abel de Pujol et exposa pour la première fois au Salon de 1831.

(2) Ce tableau appartient à la collection du docteur Henry Michaud, de Chambéry.

plus tard M. Carnot, le docteur François et le docteur Auguste Forestier, devaient retrouver.

Lamartine a voulu, sous cette forme sylvestre, transmettre à la postérité un signe effectif de sa présence à Tresserve ; une voix d'outre-tombe s'élève des pages de *Raphaël* et proclame le désir de la survivance : « L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute la nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés. En cherchant sa trace, on la retrouve et l'on converse réellement avec lui (1). »

Demahis, en dehors des portraits et des sujets d'histoire, avait une prédilection pour ce genre de tableaux à la fois littéraires et plastiques. Après avoir peint en 1829, *Lamartine écrivant le Lac*, il exposa au Salon de 1831, toujours dans cette note romantique, *Young écrivant ses Nuits* ; à celui de 1835, les *Pionniers de Fenimore Cooper*, et à celui de 1837, une scène de *Jocelyn* ; il s'efforçait d'ajouter à l'agrément de la composition l'intérêt de la ressemblance ; ce double but est entièrement atteint dans le tableau de Lamartine écrivant *le Lac*. Un hasard providentiel a permis de retrouver cette œuvre, abandonnée, délaissée, dans une vieille maison de Clermont-Ferrand, et de la rendre au pays qui l'inspira. Sa découverte m'offre l'occasion de célébrer à la fois la gloire du peintre et celle du poète.

L'immortel esprit de Raphaël doit tressaillir d'aise en percevant l'attention soudainement ranimée de ses admirateurs devant cette clarté nouvelle.

La Savoie, peut-être un peu indifférente à la mémoire de Lamartine, se hâtera de réparer ses torts ; car il l'aima d'une toute particulière tendresse, d'une inaltérable fidélité, cette province fille de l'Italie, et pour lui si débordante de souvenirs ! Caramagne, Servolex, Aix, toute la vallée, toutes les montagnes, tous les bois sont encore imprégnés de son âme. La Savoie lui appartenait et le possédait. N'était-elle pas sa seconde patrie? C'est du moins le plus doux hommage qu'il lui offrit un jour dans un discours tout spontané dont j'aime à relire le texte reproduit dans *Trois mois au pouvoir*, et que je suis heureuse de rappeler ici.

Nous sommes en 1848 ; l'homme politique dispute au poète

(1) *Raphaël*, chap. LIX.

les lauriers de l'éloquence et voici la réponse qu'il fit à la députation de Savoisiens résidant à Paris et venant protester auprès de lui de leur dévouement à la République.

« Le Gouvernement provisoire reçoit avec bonheur le témoignage de sympathie, d'amitié et, pour ainsi dire, de co-nationalité exprimé dans votre adresse. Quant à moi, en particulier, qui ai l'honneur d'être son organe auprès de vous, citoyens savoisiens, personne en France ne pouvait, j'ose le dire, apprécier davantage votre présence ici et votre adhésion à la République.

« J'ai été, pour ainsi dire, élevé dans vos montagnes ; c'est là que j'ai respiré l'air natal de la poésie, qui a commencé ma modeste illustration auprès de votre jeunesse; c'est là que j'ai été accoutumé, dès mes plus jeunes années, à regarder la Savoie comme ma propre patrie.

« C'est là que j'ai connu ces vertus admirables dont votre population offre le modèle à toute l'Europe; c'est là que j'ai admiré ces études sérieuses qui ont fait de vous le peuple le plus littéraire, le plus libéral, le plus intellectuel entre tous les peuples; c'est là que j'ai contracté et que je conserverai toujours mes plus tendres amitiés.

« Vous me permettrez ce retour à des souvenirs personnels comme une consolation à la vie publique. »

Le temps a passé... Aucune inscription ne rappelle, à Aix-les-Bains ou à Chambéry, cette sympathie expansive et les séjours que Lamartine renouvela si souvent dans toute cette région. Le silence s'est fait autour de ce nom glorieux, que tant de sites charmants devraient remémorer aux promeneurs mieux informés.

R. Michaud Lapeyre.

POUR LA RESTAURATION DE L'EUROPE

# LA QUESTION DU TRANSFERT

La Chambre de commerce internationale vient de tenir à Bruxelles, du 21 au 27 juin, son troisième Congrès, faisant suite à ceux de Londres et de Rome, dont les résolutions auront leur place dans l'histoire de la restauration européenne (1).

Fondée à Paris en 1920, sous la présidence de M. Étienne Clémentel, auquel a succédé une éminente personnalité de la finance américaine, M. Willis Booth, remplacé à son tour, par un grand banquier anglais, le Dr Walter Leaf, la Chambre de commerce internationale comprend vingt comités nationaux, formés dans tous les grands pays, moins l'Allemagne et la Russie, groupant autour d'eux trois cent quarante-sept Chambres de commerce. Ils comprennent non pas des éléments officiels, politiques ou administratifs, mais une élite de commerçants, d'industriels et de financiers qui représentent, dans leurs pays respectifs, une fraction importante de l'opinion.

Le Congrès de Bruxelles a réuni, sous la présidence de M. Maurice Despret, président du Comité national belge, plus de sept cents délégués, appartenant à vingt-huit nations différentes, et soumis à la discussion de ses commissions toute une série de problèmes intéressant le commerce, l'industrie, les transports, la banque, l'arbitrage, etc.

Nous nous attacherons particulièrement aux travaux du Comité de restauration économique, dont nous avons signalé la création en 1923, et qui est devenu la pièce maîtresse dans

(1) Voir notre article sur le IIe Congrès de la Chambre de commerce internationale, dans la *Revue* du 1er mai 1923.

l'organisation de la Chambre de commerce internationale.

Après avoir rappelé les principes suivant lesquels devrait s'effectuer idéalement, dans une atmosphère de confiance et de paix, le retour aux conditions économiques normales, le Comité est entré dans la discussion pratique de l'un des plus importants problèmes que soulève le paiement des réparations. Reprenant la tâche où l'avaient laissée les experts du plan Dawes, il a orienté ses travaux vers la question des transferts, c'est-à-dire la conversion des marks-or pour transformer la monnaie du débiteur en celle du créancier. C'est là qu'apparaît une difficulté nouvelle que Norman Angel, l'auteur de *la Grande illusion*, aurait pu comprendre parmi celles qu'il a retenues pour prouver que la guerre est une industrie qui ne paie pas.

Un spirituel journaliste, M. Stéphane Lauzanne, a étudié, dans le journal *le Matin*, ce mal nouveau qu'il appelle le « microbe des transferts » et dont il décrit les extraordinaires effets.

« Une découverte merveilleuse, inouïe, a été faite par les praticiens de l'économie politique : c'est la découverte du microbe du transfert, qui permet aux débiteurs les plus accablés d'envisager avec sérénité l'avenir.

« Il prend naissance exclusivement dans les organismes débiteurs; mais, chose curieuse, il les protège, il les défend contre les organismes créanciers. Grâce à lui, toute transfusion du sang des veines débitrices aux veines créancières est impossible. En d'autres termes, un créancier qui reçoit de l'argent de son débiteur risque d'en mourir et de faire périr tout le voisinage. Nous ne nous en étions jamais aperçus jusqu'ici. Par exemple, nous, en 1872, nous avons, en quelques mois, transféré cinq milliards de francs-or, de Paris à Berlin. Personne alors ne s'est avisé que c'était mortellement dangereux pour Berlin et le reste de l'Europe.

« De même en 1921, à Londres, M. Briand et M. Lloyd George, qu'accompagnait une formidable cohorte de techniciens et d'experts, ont fixé à 132 milliards de marks-or la dette allemande, sans qu'aucun technicien, aucun expert ait fait observer que le transfert d'un seul de ces 132 milliards était pratiquement impossible. »

L'idée de ce microbe, brusquement apparu au cours d'une étude chirurgicale faite par les savants experts du plan Dawes,

est assurément ingénieuse; mais la vérité est sensiblement différente, et nous avons eu, en France, dès 1920, des esprits clairvoyants pour signaler le risque du transfert. Nous ne pouvons cependant que nous réjouir de cette découverte, car si, dans cette fantaisie, il y a une part de réalité, nous espérons que cet extraordinaire microbe exercera également son action malfaisante dans le règlement des Dettes interalliées.

Passant du plaisant au sévère, rectifions tout d'abord l'erreur très répandue, suivant laquelle la tâche du Comité Dawes consistait à régler les réparations d'après un plan nouveau, fondé sur la capacité de paiement de l'Allemagne, et qui en assurait le règlement.

Telles n'ont pas été la mission initiale des experts et leurs responsabilités. Ils avaient seulement à déterminer les conditions dans lesquelles pourraient être réalisés la stabilisation de la monnaie allemande et l'équilibre budgétaire; mais il est bien entendu qu'étant donné le but qui leur était assigné, le Comité Dawes devait rencontrer, dans cette double étude, le problème des réparations. Aussi a-t-il été amené à déclarer quelle était, à son avis, la charge annuelle maxima que le Reich pourrait supporter pour payer sa dette, mais sans décréter en aucune manière le montant des réparations.

Désireux avant tout de faire œuvre utile dans le sens d'un règlement définitif, le Comité des experts s'est préoccupé de présenter, sous une forme pratique, les moyens de constituer, en Allemagne, les fonds en marks-or à provenir de l'annuité des réparations, établie suivant la capacité du budget allemand. Ces sommes étant ensuite rassemblées dans les caisses de la Reichsbank, là s'arrête le pouvoir de règlement du plan Dawes et ici commence le travail du Comité des transferts, composé de l'agent des paiements et des cinq représentants des puissances intéressées, auxquels incombe la tâche de recueillir les fonds pour le compte du Comité des réparations (1).

Cette organisation laisse entière la question de savoir comment les fonds ainsi réunis à Berlin en marks-or seront transférés à l'étranger. Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est

(1) Il est à retenir que, dans le but de consolider avant tout la monnaie allemande, ce Comité peut arrêter l'accumulation des marks en suspendant partiellement les obligations de l'Allemagne, dès que les fonds à transférer auront atteint 5 milliards de marks-or, ou même avant, si les circonstances l'exigent.

qu'un rêve, et c'est aussi ce que pensent les hommes d'affaires qui ont recherché, au Congrès de Bruxelles, les divers moyens suivant lesquels les montants accumulés en marks-or pourraient passer entre les mains des Alliés, sans que ce tour de prestidigitation puisse amener des répercussions économiques, dont l'action défavorable se ferait surtout sentir chez les créanciers appelés à recevoir les paiements allemands.

Le Comité de restauration qui a été chargé de cette étude, s'est donc mis tout d'abord en face de la situation que nous venons d'exposer, à savoir que l'Allemagne avait l'obligation directe de constituer à Berlin une provision en marks-or correspondant à l'annuité mise à sa charge, mais qu'en fait, elle avait été déchargée du soin de transférer elle-même ces sommes à l'étranger. Le plan Dawes ne lui reconnaît que l'obligation morale de faciliter, par tous les moyens raisonnables en son pouvoir, les travaux du Comité des transferts pour faire passer à l'extérieur les montants nécessaires au paiement des Alliés.

Les données du problème étant ainsi précisées, comment transférer ces montants? Le Comité de restauration a demandé sur ce point une consultation à trois éminents experts : Sir Josiah Stamp, MM. Alberto Pirelli et André de Chalendar, dont l'un, Sir Josiah Stamp, est le maître incontesté de cette nouvelle science hermétique des transferts. De leur collaboration est sorti, sous le titre *les Paiements de réparations et l'Avenir du commerce international*, un rapport très complet, qui traite la question sous tous ses aspects, véritable monument doctrinal dont il restait à dégager clairement les conclusions pratiques.

***

Toute solution proposée pour la question des transferts doit tenir compte du principe politique suivant lequel l'intérêt supérieur de l'État domine les intérêts particuliers. C'est une illusion de croire, et le rapport du Comité de restauration le souligne à juste raison, qu'on peut transférer la richesse d'un pays comme celle d'un particulier, en présentant un chèque à un bureau de change. Des mouvements de fonds ayant l'amplitude et la continuité de ceux que nécessitera le paiement des réparations doivent s'effectuer, pour une large part, au moyen de produits exportés ou de services rendus par le débiteur : ceci revient à dire qu'un pays ne peut toucher une

créance qu'il possède à la charge d'un autre pays, que s'il se décide à accueillir, sur son propre marché, les produits qui lui seront envoyés directement ou indirectement, en règlement de sa créance. Dans ces conditions, il est donc à craindre qu'un tel afflux de produits, venant s'ajouter à la production nationale, ne cause un certain trouble sur le marché intérieur du créancier ; mais, en revanche, le pays s'enrichit à concurrence des biens qui lui sont transférés, et cet enrichissement peut se traduire par la diminution des impôts pesant sur l'ensemble des citoyens.

C'est au milieu de ces difficultés que devait manœuvrer le Comité de restauration, en restant dans l'esprit du plan Dawes. Selon les suggestions que contenait le rapport de Sir Josiah Stamp et ses collègues, il nous a présenté les quatre méthodes de transfert que nous résumons ci-après, en laissant, bien entendu, aux événements le soin d'en démontrer l'efficacité.

1° Développement normal des exportations allemandes sur les marchés mondiaux, sans aucun organisme particulier ni effort spécial de la part des États intéressés.

Ce mode de paiement par l'Allemagne avec l'excédent de sa balance commerciale, correspondrait à un règlement en espèces ; aussi est-ce celui que nous devons appeler de tous nos vœux, car il suppose qu'à la crise actuelle succéderait une amélioration dans la situation générale, permettant d'entrevoir le retour aux conditions d'avant-guerre. Malheureusement, la situation actuelle s'ajuste difficilement avec ce rêve, car elle comporte cet élément d'incertitude : la place que l'Allemagne est appelée à prendre dans les échanges internationaux comme grand pays exportateur. Les avantages que lui donnait sa monnaie dépréciée, au point de vue des prix intérieurs, ne constituent plus pour elle une prime à l'exportation ; elle se heurte aujourd'hui à la concurrence de tous les autres pays, y compris ceux dont la monnaie est à base d'or, comme les États-Unis, qui sont, en outre, détenteurs des principales matières premières.

2° Arrangements spéciaux entre chaque pays créancier de l'Allemagne en vue de développer les livraisons en nature ou les prestations de services dans la mesure compatible avec les intérêts nationaux.

Nous rentrons encore ici dans une formule connue et qui n'a pas encore produit tous ses effets. La Serbie peut avoir besoin de locomotives qu'elle ne construit pas, l'Italie de charbon

qu'elle ne possède pas, la France ou la Grande-Bretagne de matières colorantes, de potasse ou de tout autre produit que l'Allemagne peut fournir dans de meilleures conditions. C'est sur ces bases qu'ont été déjà établis, dans chaque pays créancier, des accords commerciaux qui, par manque de confiance, n'ont pas toujours donné les résultats désirés. De nouveaux essais dans ce sens peuvent et doivent être tentés avec plus de chances de succès lorsque les divers gouvernements intéressés auront pris, sur ce point, leurs responsabilités et facilité ces paiements en nature par des conventions douanières appropriées.

3° Action internationale concertée pour favoriser, dans tous les pays, alliés, associés ou neutres, l'emploi des paiements de l'Allemagne sous forme d'entreprises ou de travaux publics.

Cette action, désignée sous le nom de « plan de coopération », est celle qui, par sa nouveauté et sa variété d'application, mérite de retenir particulièrement l'attention de ceux qui estimeraient insuffisantes les autres méthodes.

Il existe manifestement, dans le monde, de vastes projets d'intérêt général qui ne peuvent être réalisés, faute de la main-d'œuvre requise pour ce genre de travail, ou par manque de capitaux. La rémunération étant lointaine, sinon incertaine, seuls les États pourraient assumer la charge de ces entreprises, mais comme la situation présente des budgets ne leur permet pas d'envisager des dépenses qui ne seront couvertes qu'à long terme, ces projets restent en suspens, au détriment du progrès général. Bien longue serait la liste des travaux de cet ordre à entreprendre dans les pays neufs ou dans les colonies. Les constructions de chemins de fer ou les installations de ports, les aménagements de forces hydrauliques, les canaux, peuvent rentrer dans ce programme, car il faut souvent compter un certain nombre d'années avant que de telles entreprises trouvent leur rémunération dans le développement des régions desservies.

Supposons rétrospectivement qu'un canal soit à l'étude comme le Suez ou Panama, ou des chemins de fer, comme ceux de la Chine, dans lesquels des intérêts internationaux sont engagés. Est-il téméraire de prétendre que l'Allemagne pourrait prendre sa part dans les travaux de construction ou dans les fournitures de matériel, au titre de paiement des réparations?

Qu'on ne dise pas que les produits allemands incorporés

dans les travaux éventuellement accomplis prendront une place qui aurait pu être occupée par les produits des pays créanciers. En effet, dans l'hypothèse même où nous nous sommes placés, et qui paraît très vraisemblable, si ces travaux n'étaient pas exécutés, dans des conditions exceptionnelles, avec le produit des réparations, tout porte à croire qu'ils ne le seraient pas du tout.

4° Placement, sur les marchés internationaux, des obligations créées par le plan Dawes, c'est-à-dire des obligations de chemins de fer et d'industries, ou même d'autres valeurs allemandes susceptibles d'intéresser des acheteurs étrangers. Inversement, placements permanents faits en Allemagne par des particuliers non alliés ou neutres, et qui auraient, par conséquent, à offrir des devises étrangères pour l'achat de marks-or.

Sur la première opération consistant à placer des titres allemands à l'extérieur, nous n'avons pas à insister, car c'est la méthode même du plan Dawes qui a prévu ces émissions d'obligations de chemins de fer ou d'industries, remises à un *trustee* désigné par la Commission des réparations. Ce sont les États créanciers auxquels seront remises ces obligations qui auront à les vendre au public, dans la mesure où les marchés financiers seront susceptibles de les absorber.

Quant à la seconde opération, qui comporte des placements de capitaux en pays allemand par des particuliers non alliés ou neutres, il est assez difficile de prévoir l'ampleur de ces emplois de fonds venant de l'étranger. Tout ce qu'il est permis d'entrevoir pour le moment, c'est que, dans une situation industriellement et commercialement consolidée, l'Allemagne peut aussi offrir à la finance internationale un assez vaste champ pour son activité. Le Comité des transferts trouverait alors, dans ce mouvement de capitaux, une occasion favorable pour effectuer des ventes de marks-or sur les fonds qui seraient à sa disposition dans les caisses de la Reichbank.

***

Telles sont, avec quelques commentaires, les quatre méthodes de transferts que le Comité de restauration économique a présentées, d'après le rapport de sir Josiah Stamp, à l'examen du Congrès de Bruxelles. Il nous reste maintenant à faire connaître quel est le point de vue des délégués du Comité national français qui ont eu à intervenir dans cette discussion.

Après avoir déclaré que, dans la mise en exécution du plan Dawes et le règlement des transferts, ce n'est pas la bonne volonté du créancier, mais celle du débiteur qui pouvait être mise en cause, nos délégués se sont pleinement associés aux résolutions qui tendaient à rétablir la collaboration nécessaire pour faciliter à l'Allemagne l'exécution de ses engagements.

Faut-il rappeler qu'avec le plan Dawes, et c'est là l'une de ses principales innovations, nous avons reconnu au débiteur la faculté de s'acquitter de sa dette en la payant chez lui et dans sa propre monnaie, tandis qu'auparavant, il devait payer au domicile du créancier et dans la monnaie de celui-ci, — innovation en matière de paiement de dettes qui nous servira, du moins espérons-le, pour d'autres règlements.

Cette bonne volonté de la France s'est également affirmée et s'affirmera plus encore dans l'avenir en facilitant à l'Allemagne le paiement des réparations, par la voie des livraisons en nature ou des prestations de services, dans toute la mesure compatible avec l'intérêt national.

La France a déjà pris des dispositions pour recevoir de l'Allemagne le plus grand nombre de produits en paiement des réparations. Les marchandises livrées à titre de prestations bénéficient de notre tarif douanier minimum, c'est-à-dire qu'elles jouissent, dans certains cas, de conditions plus favorables que celles consenties à des produits de nations amies. Grâce à ces avantages, le système de prestations en nature fonctionne et l'on peut même dire qu'à ce jour, le crédit qui nous est ouvert pour les six premiers mois de l'année 1925 par l'agent général des paiements est quelque peu dépassé.

C'est sur ce terrain des prestations en nature que la question des dettes interalliées et celle des réparations, bien que séparées en droit, se rejoignent en fait, lorsqu'on les envisage toutes deux, non plus au point de vue politique, mais sous leur aspect économique. Leur solution serait largement facilitée si on laissait aux États qui sont à la fois créanciers et débiteurs, la possibilité de remettre à leurs créanciers les produits que, sous forme d'importation ou de prestation, ils recevraient de leurs débiteurs. Ces États ne seraient plus que des intermédiaires et le problème, comme l'a noté très justement le rapport de sir Josiah Stamp, deviendrait, sur bien des points, un problème germano-américain.

Dans ce même esprit conciliant, les délégués français ont fermement soutenu la méthode de transfert comprise sous le titre de « plan de coopération » pour l'emploi des paiements de l'Allemagne sous forme d'entreprises ou de travaux publics sur notre territoire, aux colonies, ou à l'étranger.

C'est là, en effet, une idée excellente, sinon une idée simple, et nulle institution ne peut, mieux que la Chambre de commerce internationale, en rechercher le champ d'application avec le concours de ses vingt comités nationaux. Faire servir ce capital allemand, rançon de la guerre, à promouvoir quelque grand progrès humain, ne serait-ce pas une belle conception pour un organisme que son président définissait « l'Institut économique international du monde » ? Dans une Europe restaurée, une telle méthode peut donner des résultats satisfaisants, non seulement pour les nations directement intéressées à la solution du problème des réparations, mais encore pour tous les pays où il resterait à exécuter des grands travaux d'intérêt général, et peut-être même un jour servir de base à une collaboration pour le relèvement industriel de la Russie.

Nous pensons aussi que les placements permanents acquis en Allemagne par les particuliers non alliés ou neutres peuvent être un moyen pratique de résoudre partiellement le problème des transferts, en même temps qu'ils établiraient, entre l'Allemagne et les capitalistes étrangers, des liens d'intérêt qui ne pourraient que contribuer au maintien de la paix mondiale.

Ici, on peut reprendre utilement une suggestion contenue dans la résolution du Congrès de Rome, au sujet des actifs allemands évadés à l'étranger, que le second Comité des experts, dont on oublie trop la difficile enquête, a évalué au minimum à 8 milliards de marks-or. Il est désirable et possible qu'avec des encouragements officiels, ces capitaux, déjà sur le chemin du retour, rentrent définitivement en Allemagne, pour s'assurer des remplois fructueux, et contribuent ainsi à mettre sur le marché international de devises des monnaies étrangères, dollars ou livres sterling, en échange de marks-or.

Une autre remarque s'impose sur un point que le rapport des experts n'a fait qu'effleurer, mais dont les hommes de finance comprendront toute l'importance. Dans ces vastes opérations de transfert de place à place, il faut toujours tenir compte de l'intervention de ce facteur très agissant, de cet

autre microbe parfois bienfaisant, qu'on appelle la spéculation. Dans un sens ou dans l'autre, sa force impulsive peut être considérable, surtout si l'amélioration des conditions économiques de l'Allemagne permet de diriger ce mouvement spéculatif dans le sens de l'élargissement du marché du mark-or pour son transfert en devises étrangères.

De cet exposé des méthodes envisagées pour le transfert, pouvons-nous conclure que certaines sont infaillibles ou que d'autres sont vaines ? Seule l'expérience indiquera, entre tous ces procédés anciens ou nouveaux, quel est celui qui fera passer en France les centaines de millions de marks-or que l'exécution des réparations doit accumuler dans les caisses de la Reichsbank.

Nous devons surtout nous garder de toute limitation dans ce champ expérimental. La science enseigne que le besoin fait naître l'organe; aussi, avons-nous le sentiment que les Alliés, devant le versement effectif d'une somme à leur crédit en Allemagne, sauront trouver la formule de transfert ou de mobilisation. Supposons, par exemple, que l'un de ces États cherche à obtenir une avance sur un marché étranger : il n'y a pas de doute que cette opération puisse être facilitée par la remise en gage du dépôt de marks en Allemagne, qui constituera une garantie-or, à l'appui de l'engagement de l'emprunteur.

Pour juger cette question du transfert sous toutes ses faces, il convient aussi de l'examiner, comme l'a fait à juste titre le Congrès de Bruxelles, dans ses rapports avec les progrès de la restauration européenne, et c'est en ceci que toutes les solutions doivent nous inspirer quelques réserves. Partant de la situation présente, comme base de nos prévisions d'avenir, il est encore dangereux de tirer des plans sur la reprise normale des relations entre peuples, en prenant des points de comparaison dans l'avant-guerre, alors que les conditions générales de grands États, tels que l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, et surtout la Russie, ont été si profondément modifiées, tant au point de vue politique qu'économique. On peut tenter, sans doute, de faire revenir la plupart des pays du monde à l'étalon d'or, mais ce qu'on ne rétablira pas avant longtemps, ce sont les grands courants commerciaux dans une Europe orientale où, par suite des bouleversements de la guerre, il manque encore à l'appel plus de 200 millions de consommateurs.

Illusion également de croire aujourd'hui que l'Allemagne

pourra placer dans nos régions dévastées l'excédent de ses exportations ou ses prestations de services. Nous n'avons pas attendu l'année 1925 pour accomplir l'œuvre de la reconstitution et bien avant que l'industrie allemande découvre ce qu'il reste à faire au titre des réparations, l'industrie française, en face de ce grand devoir national, s'est outillée pour répondre à tous les besoins de la reconstruction.

*
* *

Faisant suite à la résolution du Congrès de Rome, dont on connaît le retentissement, puisqu'elle a été l'origine du plan Dawes, la Chambre de commerce internationale, sur le Sinaï de Bruxelles, a clôturé ses séances par le vote d'une nouvelle résolution qui résume, dans un excellent esprit, les travaux et les tendances de son troisième Congrès.

Après avoir rappelé un certain nombre de principes généraux, qui sont pour tous de vieilles connaissances, mais que les Gouvernements, aux prises avec les difficultés du moment, ont cependant la tentation d'oublier, la résolution affirme tout d'abord que l'Allemagne, en acceptant librement et sans conditions le plan Dawes, se reconnaît capable de remplir les obligations qu'elle a contractées, et que cette assurance se trouve confirmée par les premiers effets de sa mise en exécution. On peut donc aujourd'hui considérer ce plan comme la pierre angulaire de la restauration européenne.

Sur la question des transferts, la résolution recommande l'application des différentes méthodes proposées, dont la valeur ne pourra être démontrée que par l'expérience et le temps; mais elle insiste tout particulièrement sur le fait que l'opération du transfert est, avant tout, une œuvre de bonne volonté, qui exige la coopération de tous les pays intéressés et implique la responsabilité primordiale de l'Allemagne.

Concernant les dettes interalliées, la résolution reconnaît que leur règlement soulève les mêmes difficultés que le transfert des paiements pour réparations, ce qui crée un lien de fait entre ces deux grands problèmes européens. Il est énoncé que toute tentative pour transférer des sommes excessives en règlement d'obligations, doit inéluctablement réagir sur la situation budgétaire et monétaire du pays en question, et jeter le trouble dans sa situation financière.

Suivant la ligne déjà tracée par la résolution de Rome, celle de Bruxelles rappelle avec force que le règlement des dettes interalliées exercera une influence considérable sur le rétablissement de la confiance générale, base du crédit et des placements, et par conséquent facilitera l'équilibre des budgets et la stabilisation des monnaies. Aussi, tout règlement ne doit être recherché que sur la base de la justice, et en respectant équitablement les intérêts des nations, tant créditrices que débitrices.

A l'appui de cette résolution, qui a recueilli l'unanimité des suffrages de l'Assemblée, la délégation française a fait accueillir, avec la même faveur, une déclaration dont voici l'idée maîtresse, concernant les dettes interalliées.

« La délégation francaise au Congrès de la Chambre de commerce internationale, représentant la presque unanimité des groupements économiques de son pays, adhère pleinement à la résolution sur la restauration économique;

« Estimant d'ailleurs que les charges, résultant des engagements, ne sauraient peser uniquement sur les générations actuelles qui ont supporté et supportent encore le faix écrasant de la guerre et que les dettes de règlement devront être aménagées de façon à tenir compte de ces considérations, la délégation affirme son désir de voir les Gouvernements engager dans cet esprit des négociations en vue du règlement des dettes interalliées. »

Ainsi résumée, l'œuvre de la Chambre de commerce n'aura pas été inutile, car si la montagne en travail ne peut accoucher que de résolutions, au moins celles-ci expriment-elles un noble effort des hommes d'affaires de tous les pays pour éclairer la voie devant les Gouvernements auxquels incombe la responsabilité des méthodes à trouver et des décisions à prendre. Aussi est-ce une grande espérance que de voir réunis, dans ce Congrès de Bruxelles, les représentants de l'élite et de l'industrie, du commerce et de la banque de l'Europe et de l'Amérique, et de sentir le rapprochement de tant de bonnes volontés pour rechercher, dans un esprit de large coopération, la solution des grands problèmes de la restauration européenne.

MAURICE LEWANDOWSKI.

# A L'EXPOSITION
# DES ARTS DÉCORATIFS

## I

## OU EN EST LE STYLE MODERNE ?

### I

Il y a tout juste un quart de siècle, un passant qui venait de visiter les palais des Arts décoratifs à l'Esplanade des Invalides, lors de la dernière Exposition universelle, écrivait, ici même, ceci : « Lorsqu'on quitte cette floraison artificielle par la porte des Invalides, il semble que les vieux canons aux formes voulues par les grands siècles d'art, se soient paisiblement braqués sur toute la fantasmagorie moderniste comme une protestation tranquille et forte du passé. Ils n'auront pas besoin de tonner : il suffira d'un souffle d'hiver, avec la lassitude de vivre, pour balayer ces choses, qui ne sont nées ni d'un réel besoin d'utilité, ni d'un rêve de beauté, mais simplement du désir de faire autre que le passé (1). »

Jamais prédiction, d'ailleurs plus facile à faire, ne s'est plus entièrement réalisée. Rien n'est resté du *modern style*. Nulle trace de ce qu'on appelait « l'Art de l'avenir » ne se retrouve dans le présent. Une fois de plus, on a remué ces terrains de l'Esplanade des Invalides et du Cours la Reine, si souvent fouillés et bouleversés, comme le champ du laboureur de La Fontaine, dans l'espoir d'y trouver ce trésor caché : le style du



(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1900.

XX^e siècle. Mais la moisson de cet été de 1925 n'offre pas la moindre ressemblance avec celle du printemps de 1900. Au visiteur qui revient par la porte des Invalides dans cette enceinte, quittée il y a vingt-cinq ans, l'antithèse s'offre saisissante. Au lieu de cette chaîne de sommets bulbeux ou de pignons à jour qui dentelaient le ciel de leurs mitres ou mitrons, recoquillés avec des galbes de turritellidés, buccins ou tritons, s'étend une masse horizontale, droite, plate et nue. Au lieu des façades en volutes compliquées, surchargées de hauts reliefs et de rondes bosses, s'ouvrant en orifices de tunnels, et parcourues de cordons hélicoïdes, on se heurte à des murs plats, des angles droits, des trièdres, des tétraèdres géométriques. A la place des larges baies, des verrières cerclées de fer ou de staff, voici des blocs pleins, à peine percés çà et là d'étroites meurtrières, l'aspect de l'Orient, où toute vie et tout regard est tourné vers l'intérieur. Tous les toits sont tombés, on a fait table rase : il n'y a plus que des terrasses. Une matière dure, compacte, des arêtes coupantes, des angles droits, des surfaces nues et luisantes, là où autrefois s'étiraient des lignes d'algues ou de rubans, de nouilles et de vermicelles géants, où se renflaient des gibbosités de pierre, et des courbes hélicoïdes, en des mouvements souples et mous de méduses, ou de physalies. Enfin, à la place des colonnettes torses ou double torses, des branchages de pierre imitant les fourches des arbres et les piétements des plantes, ce ne sont plus que pilastres droits, poteaux, linteaux, bandeaux. Non seulement les formes constructives de la pierre n'imitent plus la plante, mais la plante elle-même se met à imiter la pierre. Elle est représentée ici par des polypes de tablettes en ciment, portées sur des poteaux, qu'on dit être des arbres.

Jamais depuis l'apparition du style Empire, chassant ceux du XVIII^e siècle, réaction ne fut plus brutale. Le *modern style* était, sinon une manière de Louis XV, du moins une sorte de rococo pauvre et tout effiloché. Voici venir la sévère discipline des lignes droites et des masses pesantes, comme en 1799. C'est le retour d'Égypte. Seulement, l'Égypte, cette fois, c'est l'Assyrie, la Perse, le Thibet : les terrasses plates en retrait et en pyramide rappellent les temples chaldéens et assyriens, tels qu'ils ont été restitués par les archéologues et les architectes, les rainures ou les cannelures rectangulaires, traçant dans le mur de profonds sillons et multipliant partout l'affirmation de

la verticale, font penser à l'Observatoire de Khorsabad, les successions régulières de retraites et de saillies au palais de Sargon, aux rudentures et aux tores verticaux de la porte du harem à Khorsabad ; d'autres appareils évoquent la Perse et le palais de Sarbistan. Le vent a tourné, le goût a changé. Il veut qu'une façade soit plate et nue comme un cristal.

Une ville bâtie en cristal de roche, c'est d'ailleurs, l'impression que produit l'architecture de M. Lalique. Elle est annoncée par son obélisque d'eaux. Il n'a certes, rien de monumental. Tout comme les gigantesques vases de Sèvres, qu'on voit, là, posés tout auprès, il semble plutôt un bibelot d'étagère pour Gargantua. Mais géométrique, dur et coupé à arêtes vives, il annonce déjà que le maître lapidaire, devenu maître verrier, a été touché, lui aussi, par la grâce de la ligne droite. C'est encore plus visible quand on pénètre dans son pavillon et dans la salle à manger qu'il a imaginée. Tout y est droit, plat, luisant, nu, dur et net, comme une salle d'opérations. C'est le style aseptique. On ne se sent pas précisément dans une salle à manger : plutôt dans un réfectoire. On ne serait pas trop surpris d'y entendre faire, dans un silence respectueux, une lecture savante d'Einstein. Certes, on n'y saurait relever une faute de goût, tandis que les salles à manger *modern style* en étaient si pleines que l'appétit en était coupé et la gorge serrée. Mais la transition est un peu brusque, et il nous faut le temps de nous y faire.

Si nous poursuivons notre route et entrons dans le Grand Palais, la débâcle du *modern style* s'accuse mieux encore. Sur une échelle gigantesque, nos architectes lui ont donné le coup de grâce : l'escalier monumental, les portes hautes et droites, les cadres rectangulaires, ont substitué aux courbes du fer et du verre, tracées en 1900, leur discipline rigide. L'effet est assez grand, plus grand à coup sûr et plus heureux que celui d'autrefois. On peut en juger par les tronçons des anciens escaliers, aperçus çà et là, dans des coins obscurs, où le camouflage actuel ne les a pas entièrement dissimulés. On en jugerait encore mieux, si l'on voyait reparaître le grand escalier de fer à double révolution, avec son armature en lanières ou en nouilles enroulées, et sa rampe, en manière de plantation de tournesols, qu'on nous avait donné comme un modèle de l'art à venir.

Qu'est-il donc devenu cet art de l'avenir? Si nous le cher-

chions en Belgique... La Belgique fût le berceau du *modern style*, et non pas du tout l'Angleterre qui ne l'a jamais connu, ni l'Allemagne qui l'a reçu tout frais émoulu des Belges et s'est contentée de l'avilir. Nous sommes d'autant plus fondés à le chercher dans le palais de la Belgique, aujourd'hui, que son architecte est précisément M. Victor Horta, qui jadis avec Hankar, Hobé et Henri van de Velde, en fut l'initiateur. Leur admirateur, Jean Lahor, il y a vingt-cinq ans, écrivait : « C'est chez Horta et chez Hankar que j'ai vu d'abord, mais entre autres choses et chez eux, d'abord sans excès et modérément et très justement distribué, le décor de *ces lignes flexibles, onduleuses comme des lanières d'algues*, ou brisées et serpentantes comme de certaines copies linéaires des ornemanistes anciens, lignes qui, chez leurs imitateurs, devenues folles, ont, de la ferronnerie et de quelques parois murales, envahi tous les meubles, la maison entière, fini par ces torsions, ces danses, ce délire des courbes, obsession aujourd'hui souvent torture de nos yeux. » Et l'un des auteurs du catalogue officiel de l'Exposition actuelle, analysant les œuvres anciennes de M. Horta, signale ainsi une de ses innovations d'architecte : « La bretèche était auparavant fixée à la maison, à la manière d'une annexe ajoutée. Il la voulut se dégageant du mur, sortant de lui, en formant le *renflement*, et de même qu'en de belles lignes qu'on dirait surgies du sol, les murailles s'élevaient *pareilles à la tige des végétaux* et s'épanouissaient en fleurs d'ornementation, toutes les parties concouraient à la beauté de l'ensemble. *Des courbes élégantes* donneraient les formes de la construction, qui prendraient ainsi une singulière souplesse. »

Approchons-nous donc du pavillon de la Belgique : que sont donc devenues ces courbes, ces lignes « pareilles à la tige des végétaux, » ou « onduleuses comme des lanières d'algues? » Pas le moindre souvenir n'en subsiste. Du sol au faîte, les verticales poussées très haut, le plus haut possible, coupent les lignes horizontales, des coupures nettes, des saillies plates, et pour toute ouverture, à la place des baies en anse de panier, largement vitrées que l'on faisait autrefois, une fente, çà et là, juste de quoi, pour un archer passer une flèche ou, pour un mage de Chaldée, viser une étoile. C'est une œuvre qui se tient debout. Mais que nous sommes loin d'Henri van de Velde et de son style tentaculaire!

Le retrouverons-nous, d'aventure, en Italie? C'est là qu'il a battu son plein, pour la dernière fois. C'était en 1902, lors de l'exposition internationale des Arts décoratifs de Turin. On y avait décidé de n'y admettre quoi que ce fût qui rappelât le moins du monde le passé. C'était le style de l'avenir qui s'y élaborait, disait-on, et de Bugatti à Mackintosh, en passant par Olbrich et Peter Behrens, il fit rage. Où est cet art de l'avenir, aujourd'hui? Le palais de l'Italie, face à celui de la Belgique, solide et hautain, n'a plus rien du pavillon central qui se dressait dans le parc de Valentino, sorte de potiron de verre écrasé sous un pétase cabossé et arrimé à des arcs-boutants mous et lourds, et où il n'y avait pas une ligne droite. Tout est carré, ici, défini, classique. L'intérieur est un éblouissement de mosaïques dans des formes ravennates. On ne pourrait plus écrire, comme on le fit, dans la *Revue de l'Art*, lors de l'exposition de Turin, en 1902 : « L'architecte vénitien appartient à l'école des sécessionnistes viennois. Cette école a triomphé l'an dernier à Darmstadt, elle caractérise les tendances austro-allemandes de l'art décoratif moderne. Ses chefs sont les architectes Wagner de Vienne, Behrens, Christiansen et Olbrich de Darmstadt ». Un souffle nouveau a passé. Les influences étrangères ou « forestières » ont disparu. Les faisceaux des licteurs, la louve, tous les symboles dressés à la porte confirment ce que l'aspect de l'édifice annonce au loin. L'Italie est redevenue romaine.

A suivre ainsi les pavillons étrangers, on reçoit toujours une leçon identique. Ceux qui ne reproduisent plus leur style national et ancien, légué par des siècles, accusent un de ces retours à l'antique et à la ligne droite. Celui de la Suède, par exemple, édifié par Carl Bergsten, avec ses fines colonnes ioniques et sa loggia, est bien caractéristique à cet égard. Les pays scandinaves, d'ailleurs, n'ont pas grand chose à faire pour se mettre au diapason du style actuel. Le musée Thorvaldsen, à Copenhague, est depuis longtemps à peu près dans le mode assyrien qu'on tâche d'acclimater chez nous.

Enfin, si l'on quitte l'Exposition par la place de la Concorde, il suffit de considérer ce jeu de quilles qu'on y a mis, et qu'on appelle, je ne sais pourquoi, une « porte », pour dire au *modern style* un définitif adieu. Car il est difficile d'imaginer quelque chose de moins semblable à la « salamandre » multicolore, de

hideuse mémoire, qui décrivait dans le ciel, ici-même, sa courbe colossale en forme d'oméga, toute criblée de pustules de couleur. La *Parisienne* aussi est partie, cette femme géante en sortie de bal bleue, qui, juchée au plus haut du cintre, tendait les bras vers les visiteurs. On l'a remplacée par une modeste figure, dorée, toute petite, qui fait à peu près le même geste, mais avec plus de retenue et n'offense pas. Quant aux quilles elles-mêmes, on ne sait à quoi elles peuvent servir. On ne peut y mettre que des solitaires, comme ceux du mont Athos, perchés au plus haut de murailles inaccessibles, ou les lamas de Lhassa, dans le Thibet, à moins qu'on n'y loge des prisonniers. Elles ne sauraient fermer, ni d'ailleurs ouvrir, quoi que ce soit. Elles jouent donc un rôle purement décoratif. Un rôle symbolique aussi. Elles marquent la fin d'un art qui fut l' « art nouveau ». Elles doivent donc être considérées avec indulgence, — non pas précisément pour ce qu'elles nous apportent, — mais pour ce dont elles nous ont libérés.

Que nous apporteront-elles ? Une idée monumentale nouvelle ? Non, une réaction contre les idées d'hier. Plus rien n'est inspiré des formes végétales, organiques, vivantes, tout des formes géométriques, c'est-à-dire d'une conception pure de l'esprit, ou si l'on veut chercher des modèles dans la nature, de la nature géologique, inorganique, des corps solides terminés de tous côtés par des surfaces planes. C'est une architecture cristallographique. Le prisme, le cube, le cylindre, le polype de solides divers, donc des arêtes droites, inflexibles, des angles réguliers, ou bien des cylindres qui s'engendrent, tels sont dorénavant les générateurs des formes architectoniques. On en peut penser ce qu'on voudra : ils nous libèrent du moins de l'erreur foncière du *modern style*, qui était de pétrifier, en des matières façonnées pour durer immobiles, les mouvements des végétaux, faits pour croître, ou du corps humain fait pour se mouvoir.

Si l'on trouve dans la nature des analogies, c'est dans la nature inorganique, ou dorénavant immuable : les colonnades basaltiques, les cristaux de quartz, certaines formes données par des silicates, des minerais, des sels de fluorine ; les cassures régulières de certains rochers, les bois silicifiés de l'Arizona. On peut s'en inspirer sans courir le danger de confondre ces deux ordres de beauté très différents : les formes de la vie avec

le cadre de la vie. Mais ce n'est sans doute point de ces choses naturelles, non plus que de l'Assyrie, que les artistes se sont inspirés : on les sent en proie à l'ivresse de la géométrie, à l'extase devant les cubes ou les trièdres, visant à cette perfection des formes mathématiques, où il n'y a plus rien à désirer, parce qu'elles sont à elles-mêmes leur propre fin. Peut-être ainsi ont-ils voulu prouver que la nudité géométrique avait sa beauté. Ils prouvent seulement qu'elle est exempte de laideur. Ils ont effacé les parasites qui encombraient les surfaces d'hier et nous disent : « Voyez, il n'y a plus rien de déplaisant. » C'est vrai, mais il n'y a rien encore de bien émouvant, ni de gracieux, ni de récréatif. La moitié de la besogne reste à faire.

Enfin, ils ont effacé les revêtements céramiques éclatants, si fréquents en 1889, encore visibles parfois en 1900, lesquels, sans compromettre le moins du monde l'équilibre statique de l'édifice, peuvent le parer d'une gaieté. L'architecture nouvelle n'en a pas. C'est son plus grand défaut. Elle est triste. C'est un style de sépulcre ou de cachot, de four crématoire ou de *campo-santo*. Sous un radieux soleil d'été, qui les enflamme comme en Orient, ces sépulcres blanchis prennent une certaine valeur pittoresque. Mais que seraient-ils en d'autres saisons ? Le *modern style* était exaspérant, le cubique est triste. Que vaut-il mieux : être triste ou exaspéré ?

Pourtant l'Exposition, dans son ensemble, n'est pas triste. Elle est assez gaie, au contraire, mais elle ne le doit nullement aux arts décoratifs. Ses auteurs, dans une juste défiance des vertus hilarantes du futurisme, y ont ajouté quelques blandices dont l'effet est sûr, mais dont il serait excessif de faire honneur au XX^e^ siècle et que le grave M. Le Play aurait déjà pu, s'il l'eût voulu, introduire dans sa didactique ordonnance de 1867 : des vins mousseux, des sonneries de cloches, des fanfares de cors de chasse, des cafés maures, des boutiques de frivolités, des jeux de casino, des péniches-restaurants, des guinguettes où s'organisent des dancings, peuvent malaisément passer pour de « l'art décoratif » et pas du tout pour du « moderne ». Il y a des coins où les vieux visiteurs de 1889, quand ils prêtent l'oreille à de certaines musiques barbares, s'arrêtent interdits, croyant entendre un faible écho de leur jeunesse, et la nuit, quand jaillissent les eaux colorées, ils voient passer une

image, d'ailleurs très pâle, des fontaines lumineuses de jadis. Le seul élément à la fois décoratif et gai qui soit nouveau, ce sont les jardins, plus dessinés, plus architecturaux et aussi plus diversement colorés que les anciens jardins anglais du Champ de Mars. Mais ils ne sont nouveaux que pour Paris. Les modèles en sont depuis longtemps visibles sur la Riviera. Ce ne sont ni les pergolas, ni les arceaux, ni les dallages liserés de gazon, ni les degrés de pierre ou les allées d'eaux, qui peuvent passer pour une étourdissante révélation. C'est tout bonnement le jardin italien ou espagnol qui succède au jardin anglais, le stylisé à la place du paysager. Nul rapport entre le style de ces jardins et le style des palais. Les jardins sont gais, les palais sont tristes, et s'ils devaient demeurer sur les rives de la Seine, ils en consterneraient la physionomie.

## II

Entrons-y cependant pour voir de quoi ils sont faits et meublés par ces artistes qu'on appelle aujourd'hui des « ensembliers ». Instruits par tant et de si lamentables expériences, nous tremblons au souvenir des chevalets de torture, dits *modern style*, que nous ont ménagés les novateurs depuis vingt-cinq ans, sous couleur qu'étant gens du XX^e^ siècle, il y avait honte à nous reposer dans les fauteuils de Voltaire ou de M^me^ Geoffrin. Mais à peine avons-nous poussé la porte, un cri de surprise nous échappe : Ils n'y sont plus ! Eh quoi ? Est-ce possible ? La conspiration contre nos aises les plus légitimes aurait-elle enfin cessé ? Les difformités, les gibbosités, les tentacules, les larves rampantes et gélatineuses, les bras de poulpes et les chevelures de méduses, qui transformaient chaque meuble, chaque objet en figure de cauchemar, auraient-elles enfin disparu dans la nuit de la genèse, comme le trachosaure ou l'archéopteryx ? Ne vont-elles pas réapparaître au détour d'une allée ? Nous n'avançons qu'avec précaution... Mais non : les salles succèdent aux salles, les niches aux niches, sans nous les reproduire une seule fois. L'artiste a élagué tous les branchages enroulés autour des profils des crédences, abattu les portants inutiles des chaises et des canapés, coupé cette végétation parasite qui avait poussé sous les tables, ces pieds surnuméraires qui s'opposaient à ce qu'on y mît les siens, chassé enfin ces figures de bois, qui s'accro-

chaient aux guéridons, ou bourgeonnaient sur les dossiers. Chaque meuble remplit séparément sa fonction, comme autrefois, à la place qui lui est assignée par le maître du logis, au lieu de dépendre de son voisin, comme dans ces magmas de Pantok où la cheminée, le canapé, la bibliothèque, le secrétaire, la glace à se mirer étaient soudés et inséparables comme frères siamois.

L'ébéniste a même effacé de la surface ces dessins compliqués qui faisaient des meubles de Gallé des tableaux symboliques : les *Massacres d'Arménie*, la *Forêt lorraine*, avec des devises, des inscriptions, des « rolets » à la façon du moyen âge. La polychromie même de la marqueterie a presque entièrement disparu. C'est aujourd'hui le même bois, frêne, érable, sycomore, amboine, loupe d'orme, qu'on voit appliqué sur toute la surface d'un meuble du même ton local, tirant tous ses effets de la disposition de ses veines différentes. Et ce bois, non pas toujours, mais très souvent, est d'une teinte sombre, proscrite jadis par le modern style : c'est de l'ébène macassar, de la ronce de palissandre, du noyer ciré, bien mieux, c'est le bois le plus méprisé jadis par l'art nouveau, objet des quolibets de tous les novateurs ; l'acajou ! le bois dur et triste des styles sévères, le bois de l'Empire pour tout dire et c'est aussi le meuble cossu, massif, carré, solide, accroupi, dont un seul coup d'œil fait le tour, dont les courbes se poursuivent régulièrement et les droites se coupent carrément, tout au rebours du *modern style*, et sans aucun de ces sillons sinueux, de ces bistournages compliqués où il fallait le pinceau pour déloger la poussière : un coup de vent ou de torchon dorénavant y suffit. Enfin, par dessus, la surface plate et luisante du marbre réapparaît.

C'est donc le retour à l'Empire, mais l'Empire sans formes moulées, sans boudins, sans bronzes dorés, sans appliques, sans palmettes, sans sphinx, sans lions « monopodes », sans trophées, sans victoires, l'Empire sans Thomyre, sans Renommées, sans tambours, sans trompettes, sans casque et sans glaive : un Empire appauvri, allégé, discret et sobre, tirant plutôt sur le *style Adam*. De fait, on mettrait ici tel bureau ou tel canapé en acajou, d'Adam, et même toute une salle à manger, celle de Lansdowne House, par exemple, elle ne détonnerait pas, dans ces intérieurs modernes, ni n'étonnerait. Personne ne dirait : ce n'est pas dans le style de nos « ensembliers ». Et il est même

telle façade d'un magasin d'orfèvrerie du premier Empire qu'on aurait pu restituer entre les pavillons les plus modernes : nul ne l'aurait trouvée anachronique.

Ainsi, le meuble voulu par nos « ensembliers » confirme l'impression donnée par nos architectes. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus antithétique au *modern style*, ni de plus opposé à ses directives. Deux tendances, jadis, se partageaient nos artistes : brancher l'art moderne sur le moyen âge : c'était Grasset ; le brancher sur le Louis XV : c'était de Feure. Une troisième tendance triomphait à Nancy : faire sortir le meuble de la plante, en tirant tous ses profils des formes vivantes de cette plante et ses plus menus détails du décor végétal : c'était Gallé et, à des degrés divers, toute son école. « Tout le mal venait de la Renaissance, disait Grasset, il faut reprendre la tradition là où la Renaissance l'a interrompue. » « Tout le mal vient de l'Empire, ou du Directoire, voire même du Louis XVI », disaient ceux qui suivaient de Feure. « Tout le mal vient des styles, pensait Gallé : c'est le retour à la Nature qui nous sauvera. » Or aucun de ces mouvements nouveaux n'est plus suivi aujourd'hui, et, contre toute attente, toute logique, mais très heureusement pour le confort de nos personnes et le repos de nos yeux, c'est l'esprit, sinon l'imitation littérale, de l'Empire qui a prévalu.

Dans les objets moindres, dus aux Arts du feu, la révolution n'est pas moindre. La matière est restée la même, et très heureusement, car elle était belle, mais les formes, de l' « art nouveau, » ont disparu. Il était alors difficile de trouver une seule cruche, un cornet à mettre des fleurs, une coupe, un cratère où ne se cramponnât pas désespérément une femme nue, échevelée. Pour le moins, des hippocampes ondulaient sur les poignées de cuivre, des poulpes agriffaient les encriers, des têtes de suppliciés, convulsées d'horreur, vous attendaient sous la lampe, au coin de la cheminée. Sauf chez les parfaits potiers qu'étaient Chaplet, Delaherche, Dammouse, où la matière seule et la couverte formaient le décor, tous les grès, les faïences et les porcelaines et les pâtes de verre de « l'art nouveau » se compliquaient d'une faune sous-marine ou bestiale collée à ses parois. Aujourd'hui, l'on peut parcourir toutes les vitrines, dans le dédale qui leur est consacré au Grand-Palais, on n'en trouvera plus trace. Elle a disparu, laissant seules

la potiche ou l'aiguière, le cornet ou l'albarello. Même quand on lit sous la potiche le nom du novateur d'autrefois ou de son successeur, on ne reconnaît plus les tarabiscotages qui l'avaient rendu célèbre. Les formes sont devenues sages. Le tour du potier suffit à les donner et non plus l'ébauchoir du statuaire.

Les couleurs même du grand feu ont faibli, plus grises, plus brunes, plus sobres que jadis ; le blanc surtout, le blanc de la peau d'orange, prévaut aujourd'hui. L'inspiration vient toujours de l'Extrême-Orient, mais de l'Extrême-Orient triste, de la Corée, le « pays du matin calme, » plutôt que des flammes et des fleurs de Chine proprement dite. Même sobriété dans les couleurs du cristal. Où sont les rutilances de Gallé, sa marqueterie de verre et ses sept reliefs superposés ? Où, les serpents, les limaces de Daum, ses iris exaspérés ? La plupart de ces curiosités étaient d'ailleurs fort heureuses, et en tout ce qui est de la verrerie tout au moins, l'École de Nancy méritait la vogue qu'elle a obtenue. Il n'y a donc pas lieu d'applaudir sur ce point à l'évolution qui s'est faite. Mais il faut la constater.

Jusque dans le bijou, les formes se simplifient et se régularisent et la couleur faiblit. Elle était le grand prestige et la grande nouveauté de Lalique. C'est pour varier sa palette de joaillier et obtenir des effets de peintre que cet artiste, vraiment créateur, avait introduit dans ses parures des métaux très communs, des émaux translucides, des pierres de peu de valeur, comme l'améthyste et l'opale, combinées avec les diamants ou les perles les plus rares. Et il y avait merveilleusement réussi. Tout le monde l'avait imité : on en était arrivé à composer des mosaïques de joailleries ou des hauts-reliefs de pierres précieuses, dont le moindre défaut était de ne pouvoir orner que le cou ou la gorge de statues colossales. Il semble bien qu'on soit revenu à des formes plus classiques. On voit même reparaître les formes carrées, abandonnées jadis pour les torses. Et, peut-être, que le goût des pierres de grande valeur, exclusives de toute autre, va dicter des parures qui seront sans doute de moindres œuvres d'art, mais certainement des accents plus justes dans la symphonie d'une parure féminine.

Ainsi, du « bloc de Michel Ange » jusqu'à la « miette de Cellini », et de la maison au bijou, le *modern style* a fait fail-

iite. Peut-on dire, au moins, que les recherches, les efforts dépensés, les formules éprouvées, les expériences acquises aient servi aux décorateurs actuels et que le chemin suivi par les novateurs d'il y a trente ans, nous aient conduits à l'art d'aujourd'hui? Non : il conduisait à l'extrême opposé. Les crochets du *modern style*, qu'on eût dit tracés par un sismographe en délire ou par le fouet du cocher du baron de Munchausen, ne préfiguraient en rien la simplicité géométrique des lignes actuelles, ni ses gibbosités, l'égalité des surfaces, ni ses contorsions, la rigidité des pilastres. Prétendre que le meuble actuel est sorti du *modern style*, ce serait prétendre que le grec est sorti du gothique flamboyant ou que le roman a été enfanté par le rococo. Le cube, le prisme, les trièdres ne pouvaient être produits par l'idée du décor linéaliste ou floraliste. La prédominance des pleins sur les vides n'est pas une conséquence de la prédominance des vides sur les pleins.

Il vaut mieux avouer la vérité : pendant trente ans, on a fait fausse route. Pendant trente ans, les efforts ont été perdus. A la fin du XIXe siècle, lorsqu'on s'est mis à chercher autre chose que l'éclectisme lamentable du second Empire, ou l'imitation littérale des anciens styles de l'art français, il eût été bien facile d'imaginer le meuble actuel, sans passer par la longue épreuve de l'Art nouveau. Car rien n'est resté de ce qu'on nous donnait comme ses conquêtes. Même, le goût des belles matières, des revêtements somptueux et riches, qui sauve, en ce moment, ce que les formes nouvelles ont d'un peu dur, n'est nullement une conquête de cet art nouveau. Il y était bien question de « belle matière, » mais on ne l'entendait pas du tout ainsi : on l'entendait, tout au contraire, des terres les plus communes, mais magnifiées par le grand feu, des bois les plus ordinaires de nos forêts, mais ennoblis par le contour ou la couleur, des métaux les plus vulgaires remplaçant les pierres précieuses, grâce au prestige du lapidaire. En subtituant aux humbles matériaux de jadis les coûteuses essences des îles, les riches marbres, ou les ors éclatants, l'art actuel renie l'idéal d'hier.

Que prouve cet échec du *modern style*? Seulement ceci qu'il ne suffit pas à toute une génération de crier : « Nous avons trouvé un style ! Honte à qui ne le voit pas ! » pour que ce style soit créé en effet et qu'il mérite de vivre. Ce n'est pas

là un truisme si évident qu'il soit inutile de le rappeler. Notre époque abuse un peu des trompettes de Jéricho : elles ont sonné l'ouverture de l'Exposition bien avant qu'elle fût prête, et lorsque tout Parisien, pataugeant dans les gravats, pouvait, en dépit de son journal, constater qu'elle ne l'était pas. Les voici qui s'apprêtent à nous annoncer la naissance d'un nouveau style destiné à remplacer les anciens, dans nos intérieurs modernes. Nous allons assister à une nouvelle offensive des théories naïves et saugrenues qui ont égaré déjà nos artistes. Elles se résument dans ces deux termes : toute forme nouvelle convient mieux à l'homme moderne que les formes du passé, et ce qui nous choque dans un style nouveau est assuré de l'avenir, notre résistance venant uniquement de notre inhabitude. Malheureusement, ce n'est pas la première fois qu'on nous chante cette antienne. Nous l'avons entendue déjà il y a trente ans. C'est une vieille chanson. Tout ce qu'on nous dit aujourd'hui en faveur du style cubique, on nous l'a dit en faveur du *modern style*. Les arguments sont à ce point les mêmes qu'on pourrait reproduire ceux d'autrefois: nul ne s'apercevrait de l'anachronisme. Ils ne signifient donc rien. Seules, signifient quelque chose les œuvres et c'est en dehors de toute théorie qu'il faut les juger. En cheminant à travers l'Exposition, où nous trouverons nombre de ces œuvres à louer et d'initiatives à applaudir, nous verrons, à chaque pas et jusque dans le plus petit détail, ceci : là où l'artiste a trouvé la beauté, c'est qu'il a oublié la théorie.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(*A suivre.*)

# LES ACADÉMIES DE PROVINCE

## AU TRAVAIL

Il semble que nous assistions actuellement à la création de nouvelles grandes agglomérations humaines autour des forces hydro-électriques, comme se sont développées, pendant le XIX$^e$ siècle, de pareilles agglomérations autour des gisements de houille. C'est ainsi que s'est transformée la modeste capitale du Dauphiné, Grenoble, qui, avec l'utilisation de la houille blanche, préconisée par Aristide Bergès, et si abondante dans la région des Alpes, a vu tripler sa population en quelques dizaines d'années.

Cette transformation de toute la vie d'une agglomération a résonné profondément dans son activité intellectuelle. La vieille Académie delphinale, dont on sait les grands services rendus aux lettres, au Dauphiné, à la ville et parfois aux sciences, a été complétée par la Société scientifique de l'Isère, à laquelle on doit la publication, avec le concours des grands industriels, de nombreux travaux de science, de géographie et d'histoire sur le Dauphiné et les Alpes. L'homme de la montagne est pieux et pratique; il rend hommage aux forces qui lui apportent la prospérité; et ces forces, là-bas, ce sont celles des sciences et des industries, notamment celle de la houille blanche. Aussi la Société s'occupe-t-elle souvent de cette question. Nous trouvons encore dans son dernier bulletin, exposé par M. Wilhem, un *Projet d'aménagement du Verdon et de la Basse Durance*, qui permettrait la régularisation de nombreuses usines, représentant la formidable puissance de 300 000 à 400 000 C. V.

Le projet exposé comporte la création de sept réservoirs pouvant conserver environ 800 millions de mètres cubes d'eau. Celui de Rians aurait une superficie de 2 000 hectares, — les deux tiers du lac

d'Annecy, — et pourrait contenir, grâce à un barrage de 48 m. de hauteur, 375 millions de mètres cubes. Ce système hydraulique, outre la régularisation des 300 000 à 400 000 C. V. des usines de la basse Durance, fournirait une puissance constante de 50 000 C. V. sur le Verdon. Voilà de l'énergie à bon marché pour Marseille et pour toutes les cités du bas Rhône. Mais cette régularisation hydro-électrique serait en même temps une très profitable régularisation du régime des eaux de la Durance et des nombreux canaux d'irrigation de la basse Provence, à laquelle elle apporterait la fertilité.

La Société scientifique s'intéresse à toutes les sciences et à leurs applications qui peuvent favoriser la prospérité du Dauphiné. C'est ainsi qu'elle publie, dans ses derniers bulletins, une magistrale étude de M. Stankovitch sur les alevins de cyprinides, qui devraient peupler et enrichir les cours d'eau du bassin du Rhône; de remarquables pages de M. Marcel Mirande sur le botaniste italien, botaniste des Alpes, Saverio Belli; des études de M. L. Moulinier sur la houille des Alpes, de M. G. du Vaure sur le développement industriel de la région grenobloise, de M. Jean Robert sur la population des Alpes françaises, etc...

Et M. Marcel Mirande, président de la Société en 1924, non seulement recommande ces recherches, mais pour les rendre plus efficaces encore, réclame une Fédération, ébauchée par le doyen Beudant, dès 1899, des Sociétés savantes du Dauphiné.

* * *

L'Académie de Savoie, comme l'Académie delphinale, comme la Société scientifique et leur vénérable aînée, l'Académie florimontane, fondée en 1606 par François de Sales, s'est surtout livrée avec amour à l'étude de sa région, du sol et de ses habitants. Aussi bien se compose-t-elle d'hommes fortement attachés au sol de cette puissante et admirable région des Alpes. A côté des grandes familles du pays, les Oncieu de la Batie, les Costa de Beauregard, les Mareschal de Luciane, on y voit des hommes qui se sont distingués dans les lettres, tel M. Henry Bordeaux, ou dans les sciences de la région, tel Wilfrid Kilian, le célèbre géologue des Alpes, Stanislas Meunier, Trillat, de l'Institut Pasteur, et beaucoup d'autres. L'histoire, autant que la formidable barrière des Alpes, devenue un domaine d'études commun, rapproche les habitants des deux versants : l'Académie compte parmi ses membres de nombreux Italiens, le commandeur Gabotto, de l'Université de Gênes, le baron

Blanc, de l'Université de Rome, le baron Manno, le professeur Muratore de Turin. Elle correspond avec un grand nombre d'Académies, et de Sociétés savantes du Piémont et de toute l'Italie.

Les deux derniers ouvrages, — deux gros volumes, — que nous recevons de cette Académie, ainsi que son bulletin *la Savoie littéraire et scientifique*, sont entièrement consacrés à la Savoie. C'est d'abord un remarquable essai de géographie hagiologique du savant chanoine J. Burlet, *le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints avant la Révolution*, long et beau travail d'un patient historien, qui a fouillé les archives des cinq diocèses. Le second ouvrage, qui sera continué, est le *Catalogue raisonné des plantes vasculaires de Savoie*, par le regretté botaniste Perrier de la Bathie, « le fruit, dit le docteur Jules Offner, de soixante années d'études et d'herborisations en Savoie et dans les montagnes voisines de la Suisse et de l'Italie ». Dans ce travail, l'auteur a établi le capital principe de l'étroite correspondance de la botanique à la géologie : « Dans mes longues et minutieuses explorations des Alpes de Savoie et des régions voisines, j'ai acquis la conviction que la flore d'un lieu est bien plus dépendante de la composition chimique du sol, et surtout de la présence ou de l'absence du calcaire, que de son état physique, et que par suite cette flore est intimement liée aux formations géologiques. » Conclusion : l'étude de la géologie et de la minéralogie de toute région doit devancer l'étude de sa flore. C'est par de longs travaux consciencieux, contrôlés comme ceux-ci, que se préparent les larges synthèses ultérieures des sciences.

* * *

A l'autre extrémité du pays, mais au pied de la montagne encore, la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, dont nous avons signalé la grande activité, publie en une très belle édition, *la Tombe basque*, admirable travail d'érudition, qui a demandé à son auteur près de vingt ans de recherches et de labeur. En 500 grandes pages, contenant près de 1 500 dessins et photographies, c'est un véritable Corpus des inscriptions du pays basque qu'a édifié ainsi le savant professeur, œuvre dont le R. P. Lhande, de l'Académie basque, nous dit, en son introduction : « Je ne pense céder ni à un enthousiasme poétique ni à un entrainement de l'amitié en saluant le merveilleux travail que voici comme la contribution la plus complète et la plus féconde qui ait été apportée à l'étude de l'art, de l'histoire, des mœurs et des institutions du peuple euskarien. » Une

belle préface de M. Camille Jullian et un avant-propos du professeur Julien Vinson présentent aux savants et au public ce magnifique ouvrage.

La Société de Bayonne publie encore, dans son dernier bulletin, une magistrale étude des chanoines Dubarat et Daranatz sur *la Mort de Roland à Roncevaux*. Les mêmes savants nous donnent en même temps le 2e volume des célèbres *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne*, du chanoine Veillet. Enfin, ce bulletin contient d'intéressantes études de M. Duhourcau, sur *les Villas et Villages du Labourd*, du Dr Darbouet, sur le lieutenant Bourgeois, de M. Casedevant, sur la chasse sous l'ancien Régime, du Dr Croste, sur Saint-Jean de Luz et la pêche à la baleine au XVIe siècle, etc...

L'Académie du Var, qui vient de célébrer avec éclat le cinquantenaire de l'élection du poète François Fabié, a entendu une remarquable étude de son président, le Dr Regnault, sur le *Régionalisme progressif*, qui tend au meilleur développement des régions dans l'intérêt même de la patrie.

L'Académie de Clermont, à laquelle on dut, avant la Révolution, les premières fouilles de Gergovie et le premier jardin botanique de Clermont, continue de s'occuper avec activité d'histoire, d'archéologie et de science. Elle participa au tracé des lignes ferrées de l'Auvergne, au dégagement du Temple de Mercure, et fit élever à ses frais le célèbre monument de Vercingétorix sur le plateau de Gergovie. La collection de ses mémoires est des plus précieuses pour les historiens de l'Auvergne. Elle s'honore actuellement de compter parmi ses membres le maréchal Fayolle.

A l'Académie de la Rochelle, le Dr Drouineau montre, par la correspondance de son grand père qui fut aussi membre de cette compagnie, que les honneurs académiques étaient alors aussi recherchés qu'aujourd'hui.

Les Mémoires de l'Académie nationale de Metz contiennent un remarquable tableau, par M. Raymond Deville, des progrès de la science moderne; un magistral essai du général de Vaulgrenant sur *la Topographie du Village lorrain*, une étude de M. E. Fleur sur *les Français à Metz en 1552*; M. L. Maujean nous y donne l'histoire des premières armes à feu à Metz; et ces Mémoires se terminent, comme il convient, par de beaux vers de M. Moussat sur l'émouvant pays messin.

M. Cavrois de Saternault, secrétaire général, présente fort spirituellement son rapport annuel sur les travaux de l'Académie d'Arras,

qui se sont terminés par un beau geste : l'octroi de son prix de vertu à une admirable aïeule qui, après avoir, seule, élevé ses sept enfants, a encore sauvé les trois orphelins de sa fille.

La Société libre de l'Eure publie une curieuse étude de M. J. L'Hopital sur le monde des théâtres pendant la Révolution, un savant précis d'histoire des monuments, *l'Eure archéologique*, par le chanoine Fossey, et l'histoire, avec de nombreuses gravures, par M. Léon Coutil, d'un illustre enfant de l'Eure, le grand peintre Nicolas Poussin.

La Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise termine, dans sa revue, la triste histoire de *Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne* (1759-1802) par la vicomtesse de Beausire-Seyssel. M. Eug. Welvert y achève également son étude sur *la Princesse d'Hénin*, grande dame du temps de la Révolution et de l'Empire; et ce sont encore des pages de cette première époque que publie M. Roux, sur l'abbé Madier, confesseur de « Mesdames ».

Le dernier bulletin de l'Académie de Besançon est consacré presque entièrement à une excellente notice de M. Jean Guiraud sur l'historien Léonce Pingaud, camarade de Lavisse et de Rambaud, et qui fut surtout l'historien de la Franche-Comté.

Les Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre contiennent, entre beaucoup de notes historiques, la suite d'une étude de M. Émile Chénon sur l'archéologie et l'histoire du Bas-Berry et sur le Berry religieux. Ce sont des documents précieux pour les historiens de cette belle province.

Et nous sommes obligés de remettre à une prochaine *Revue* l'analyse de travaux importants, tels que ceux de la très active Académie de Dijon. C'est la preuve, que nous saluons avec joie, d'une renaissance de la vie des Académies de province à laquelle nous sommes heureux d'apporter notre témoignage.

C. M. SAVARIT.

# REVUE SCIENTIFIQUE

## A PROPOS DU CENTENAIRE DE CHARCOT

Le centenaire du grand Charcot (né en 1825, il mourut en 1893) vient d'être célébré solennellement en Sorbonne et à l'Académie de médecine. Il a rappelé opportunément au monde savant et au public cette haute figure médicale, qui connut, dans le dernier quart du siècle dernier, une renommée éclatante.

Aujourd'hui encore, ce nom, Charcot, suffit à évoquer dans l'esprit de la plupart des gens l'idée d'un étonnant guérisseur. Mais surtout il évoque l'idée de ces surprenantes séances de la Salpétrière qu'a popularisées le tableau où Brouillet a figuré Charcot expérimentant sur une femme hystérique et qui tombe en catalepsie au milieu d'un cercle attentif de médecins et d'étudiants. Bref, ce que le nom de Charcot évoque surtout aujourd'hui, ce sont ces grands phénomènes d'hypnotisme qui furent tant à la mode autrefois, et qui, convenons-en, sont un peu tombés dans l'oubli aujourd'hui.

Je voudrais, dans les pages qui suivent, montrer ce qu'a d'un peu injuste cette conception populaire de l'œuvre de Charcot. Certes, la gloire est femme, et partant passionnée, et partant peu équitable. Nous sommes d'autant plus tenus de rectifier, chaque fois qu'il est possible, ce que ses jugements peuvent avoir de trop étroitement limité et de systématiquement partiel.

Nous allons donc brièvement exposer quels sont, parmi les travaux de Charcot, et parmi les idées dont il fut l'apôtre, ceux et celles qui ont véritablement justifié la haute autorité que son nom possède toujours parmi les savants. Nous verrons que ces travaux-là sont pour la plupart fort étrangers à l'hypnotisme et à l'hystérie. Nous examinerons ensuite pourquoi ces derniers phénomènes ont aujour-

d'hui beaucoup perdu de leur ancien attrait mystérieux, et comment, grâce surtout aux travaux du professeur Babinski, ils se sont rangés tout naturellement dans les cadres normaux de la médecine et de la psychologie. Nous verrons aussi que la suggestion n'a nullement pour cela perdu de son importance thérapeutique, bien au contraire.

* * *

Au lendemain de la mort de Charcot, la grande revue neurologique allemande, *Neurologisches Centralblatt*, écrivait ceci : « Nos lecteurs n'ont pas besoin que nous leur exposions les travaux de Charcot. Pour une part importante, ils ont ouvert la voie à nos recherches scientifiques. Pour une autre part, ils ont apporté à des questions diverses des solutions qui semblent définitives. Il n'y a guère d'affection importante du système nerveux dont notre connaissance ne soit accrue grâce aux investigations de Charcot, à son remarquable don d'observation, à son coup d'œil génial. La grande majorité des neurologistes ne connaissent et ne vénèrent pas seulement Charcot à cause de son œuvre ; ils ont vu au travail ce grand savant, ils ont entendu ses leçons, ils ont assisté à ses démonstrations cliniques, qui les ont instruits et puissamment stimulés. Nous déplorons la perte de ce grand chercheur. Sa mémoire sera, dans tous les temps, hautement estimée. »

Ce jugement est demeuré juste et pertinent, et il avait d'autant plus de valeur qu'il venait d'un pays où l'on n'a pas trop l'habitude de rendre justice à nos savants. N'ai-je pas vu récemment une histoire allemande de la photographie où les noms de Niepce et de Daguerre n'étaient pas cités !

Avant Charcot, la plupart des maladies cérébrales et nerveuses étaient considérées comme un monde à part. Les malades, les médecins mêmes se contentaient de dire : c'est nerveux. Aujourd'hui, grâce surtout à Charcot et depuis Charcot, il n'en est plus de même. On sait que les signes des maladies du système nerveux sont aussi certains que ceux des maladies du cœur, du poumon ou de l'estomac. Non seulement ces signes sont parfaitement repérés et classés, mais dans un grand nombre de cas, on est devenu capable de définir et de préciser les lésions bien localisées du cerveau ou de la moelle épinière qui en sont la cause.

Tout cela, c'est pour beaucoup à Charcot qu'on le doit. Il a été le principal créateur de cette branche nouvelle et fondamentale de la médecine : la neurologie. Avant lui, certes, divers faits étaient déjà

connus dans ce domaine. Bouilland, Broca, notamment, avaient montré que telle maladie semble correspondre à une lésion déterminée de la masse cérébrale. Mais ces faits étaient isolés. Mais il s'agissait là de pures curiosités d'autopsie. Ce que des précurseurs isolés n'avaient entrevu que sporadiquement, Charcot, avec son vaste esprit généralisateur, en vit la portée d'ensemble. Il multiplia l'observation des faits et les expérimentations. Il rechercha systématiquement sur les cadavres les lésions anatomiques qui pouvaient correspondre aux symptômes cliniques qu'il avait observés chez les névropathes. En un mot, il apporta à l'étude des maladies nerveuses une méthode rigoureuse, la méthode qui conjugue l'étude des symptômes extérieurs et celle des lésions internes et causales, la méthode *anatomo-clinique*, pour employer le terme consacré dans le jargon de la Faculté, jargon nécessaire parce qu'abréviatif.

La méthode anatomo-clinique, mise au service d'une idée, à l'idée des *localisations*, voilà quelle a été la contribution essentielle apportée par Charcot à la création de la neurologie française. Et ces deux outils de merveilleux savoir, cette méthode jointe à cette idée, il les a utilisés de si magistrale façon qu'un grand nombre d'entités morbides nouvelles ont été par lui découvertes et classées, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est à la Salpêtrière que Charcot a réalisé presque tous ses travaux, dans cet hospice, qui est encore aujourd'hui une petite ville peuplée de plusieurs milliers d'habitants, malades, incurables, vieillards, gens de service. Il y fut nommé interne en 1852, puis chef de service en 1862, et il ne la quitta pas jusqu'à sa mort, bien qu'il ait été nommé en 1872 professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine.

C'est qu'il avait trouvé un champ d'expérience et d'observation unique dans cet hospice qu'il appelait, d'un mot tout baigné de tendresse humaine : « Le grand emporium des misères humaines. » Grâce à ses découvertes, grâce à son action animatrice et attractive de professeur qui amenait là les médecins et les étudiants du monde entier, la Salpêtrière allait devenir par surcroît « la Mecque de la Neurologie ».

Et maintenant, puisqu'il nous faut choisir, faute d'espace, dans les découvertes médicales de Charcot, laissons délibérément de côté, — encore qu'elles ne soient pas négligeables, — celles qui concernent les pneumonies, les rhumatismes et diverses autres affections chroniques, pour arriver à celles qui sont purement neurologiques.

Le premier, il signale avec Bouchard une altération des petites

artères de l'encéphale, sorte d'anévrismes qui sont la cause la plus fréquente des hémorragies cérébrales.

Puis il révèle les signes distinctifs des troubles articulaires causés par cette maladie si répandue qu'on appelle le tabès ou ataxie locomotrice et qui est causée par certaines lésions scléreuses de la moelle épinière. Avant Charcot on la considérait à tort, comme de nature rhumatismale, faute des signes distinctifs découverts par Charcot. Aussi les *arthropathies tabétiques* sont-elles maintenant désignés dans le monde entier sous le nom de *maladie de Charcot* (*Charcot's disease*, en anglais).

Il est une autre *maladie de Charcot* dont on doit la découverte et l'identification lumineuse à ce grand observateur. C'est la maladie dénommée *sclérose latérale amyotrophique*, et qui est une maladie caractérisée par des phénomènes spasmodiques et une atrophie musculaire qui peut aboutir à la paralysie totale des lèvres, de la langue et du pharynx. Anatomiquement, Charcot montre que cette maladie est due à une dégénérescence du faisceau pyramidal et l'atrophie de certaines cellules de la substance grise cérébrale.

Dans le même ordre d'idées et en collaboration avec M. Vulpian, Charcot a caractérisé cette curieuse maladie des centres nerveux qu'on appelle la sclérose en plaques, qui est due à des plaques scléreuses réparties notamment à la surface des circonvolutions cérébrales, et qui se traduit chez les malades par un tremblement particulier dans leurs mouvements volontaires, par une sorte de tremblement de la parole et parfois même des yeux, et par une démarche incertaine.

Par ces quelques exemples, choisis entre beaucoup d'autres analogues, on voit que Charcot ne fut conduit à ses idées générales sur la localisation que par l'impérieuse exigence des faits qu'il découvrait d'abord. Il connaissait mieux que personne la nécessité, pour tout savant digne de ce nom, d'associer l'observation expérimentale, base de toute vérité, à l'hypothèse généralisatrice qui fraie la route au progrès en suggérant les directions propres à observer d'autres faits, des faits nouveaux.

« Jamais, a-t-il dit, on n'a vu les esprits les plus stoïques se borner à constater les faits sans chercher ensuite à les relier entre eux par une théorie quelconque. » Et, dans mainte leçon, il s'est efforcé de montrer « quels chemins doivent rester fermés à la spéculation, et quelles voies, au contraire, elle peut parcourir sans risque de s'égarer ».

Les découvertes relatées ci-dessus nous font comprendre comment Charcot a été conduit à sa belle théorie médicale des localisations, qui déchaîne aussitôt un enthousiasme incroyable, théorie qu'il a exposée dans son ouvrage célèbre sur « les localisations dans les maladies du cerveau ».

« Le principe de ces localisations, y écrit-il, est fondé sur la proposition suivante : le cerveau ne représente pas un organe homogène, unitaire, mais une fédération constituée par un certain nombre d'organes divers. A chacun de ces organes se rattacheraient physiologiquement des propriétés, des fonctions, des facultés distinctes... Sans méconnaître l'importance que présentent nécessairement dans les études de ce genre les documents relevant de l'expérimentation sur les animaux, on s'est surtout attaché dans ces leçons aux données fournies par l'observation clinique appuyées sur l'examen méthodique et minutieux des lésions. »

Pour établir cette doctrine Charcot dut soutenir des luttes passionnées contre les partisans de l'homogénéité fonctionnelle du cerveau. Or, on peut dire aujourd'hui que c'est Charcot qui avait raison. C'est par lui comme l'a dit le docteur Pierre-Marie que « l'étude médicale des circonvolutions a été tirée du néant ». Il a longuement recherché, étudié et établi les phénomènes qui résultent dans l'organisme des lésions de telle ou telle région des circonvolutions : bien que cette étude soit loin, même aujourd'hui, d'être achevée.

Néanmoins il n'est plus possible désormais de douter que chez l'homme telle partie de l'écorce du cerveau ne commande les mouvements de tel membre, de tel groupe de muscles du côté opposé du corps. Détruit-on la région cérébrale correspondante, il en résulte une paralysie de ce membre, ou de ces muscles. Est-elle au contraire irritée par certaines lésions pathologiques ou par certains agents physiques, tels que l'électricité, il s'ensuit des mouvements convulsifs des parties irritées.

Ce sont là des faits bien établis, par lesquels la localisation cérébrale est rendue indéniable. Il s'est pourtant trouvé et il se trouve encore des détracteurs passionnés de cette localisation.

Certains écrivains, plus polémistes que véritablement philosophes, ont voulu faire du problème des localisations une pierre de touche, capable de décider, une fois pour toutes, entre ceux qu'une classification simpliste divise en « matérialistes » et « spiritualistes ». Mais ces mots, je l'ai déjà expliqué à plusieurs reprises, ne signifient pas grand chose par eux-mêmes. Les récents progrès de la physique ont

montré que ce que nous appelons matière, masse, électricité sont en réalité des entités qui échappent à l'analyse, et qu'aux limites du perceptible, dans l'univers électronique, la matière et la masse semblent s'évanouir elles-mêmes pour ne plus laisser place qu'à de l'énergie dénuée de support matériel, c'est-à-dire à une chose qui est tangente à l'ordre spirituel.

Le matérialisme simpliste à la Hœckel a fait faillite, qui croyait naïvement que tout serait expliqué si on ramenait tout au temps et à l'espace. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien, et que le temps et l'espace, lorsqu'on les scrute profondément, touchent autant au métaphysique qu'au physique. Il est donc déraisonnable de lier le sort du spiritualisme au succès ou à l'insuccès de telle doctrine physique, et telle conception médicale. Pasteur, le grand Pasteur ne tombait pas dans cette erreur, et lorsqu'il pénétrait dans son laboratoire, et qu'il mettait l'œil au microscope, il se soumettait aux faits en esclave docile, bien sûr que ses sentiments religieux qui étaient profonds n'en pourraient être affectés quels qu'ils fussent.

Certains des adversaires des localisations cérébrales n'ont pas eu cette prudence nécessaire, et ils sont partis en guerre contre elles, comme si leur existence devait entraîner la ruine de la grande et classique séparation de l'âme et du corps.

Si, se disaient-ils implicitement sans trop oser l'écrire, tel muscle moteur est commandé par telle région des circonvolutions, et par conséquent les muscles qui commandent l'articulation de la parole par la langue et le pharynx sont dans ce cas, il pourra arriver un moment où on localisera dans telle région du cerveau tel sentiment ou telle faculté de l'âme et de l'intelligence. Et que deviendra alors la nécessaire séparation de l'âme et du corps?

Or, ce raisonnement est enfantin. Il suffira pour le réfuter de rappeler que Descartes plaçait (ceci à tort d'ailleurs) l'âme dans la glande pinéale, que les contemporains d'Homère la situaient dans le cœur « ἐν θυμῷ ». Or ni lui, ni eux ne doutaient de l'existence individuelle et indépendante de l'âme. Quelque opinion qu'on ait sur cette existence individuelle et indépendante, elle est très évidemment conciliable avec la doctrine des localisations. En fait d'ailleurs la doctrine des localisations n'a jamais prétendu jusqu'ici autre chose que de situer cérébralement non pas des facultés mentales ou intuitives, mais seulement certains des signes, des gestes matériels, tels que le langage, par lesquels ces facultés se manifestent.

Dégagée donc du fatras des controverses tendancieuses avec les-

quelles elle n'a que faire, la théorie médicale des localisations reste aujourd'hui extrêmement probable.

On a fait grand état, contre elle, de certains faits apportés naguère à l'Académie de médecine et d'où il résulterait que certains malades auraient subi l'ablation d'une grande partie du cerveau sans en éprouver de troubles appréciables dans le fonctionnement physiologique de leur organisme.

Mais plusieurs savants éminents spécialisés dans la question, et notamment le professeur Babinski, avec qui je m'en entretenais il y a quelques jours, sont d'avis que les faits ainsi allégués doivent être révoqués en doute et ne prouvent rien, car ils ont été rapportés avec si peu de précision technique qu'il est impossible de savoir si la matière enlevée de l'encéphale des sujets en question était autre chose qu'une tumeur volumineuse dont ils étaient affligés. La seule existence des phénomènes hémiplégiques suffit à montrer, en tout cas, qu'il y a, dans la doctrine médicale des localisations, une grande et irréfutable part de vérité.

***

Nous en arrivons maintenant à la partie la plus contestée de l'œuvre grandiose de Charcot, et qui, par une rencontre singulière mais assez fréquente dans l'histoire, est précisément celle qui a porté le plus bruyamment sa renommée dans le public. Nous voulons parler de ses recherches sur l'hypnotisme et l'hystérie. Ainsi nous apprécions surtout aujourd'hui les petits contes et la correspondance de Voltaire, tandis que ses contemporains portaient aux nues *la Henriade* et les tragédies qui furent alors les principales colonnes de sa gloire, et qui aujourd'hui ne suffiraient pas à tirer son nom de l'oubli, s'il n'avait écrit que cela.

A côté des maladies nerveuses que l'étude anatomo-clinique lui permit d'attribuer à telle lésion déterminée, il était tout naturel que Charcot se penchât sur celles qui n'avaient pas et qui n'ont pas encore actuellement de substratum anatomique décelable.

Grâce à Charcot la névrose et surtout la grande névrose hystérique à laquelle nous devons les possédés du moyen âge et les convulsionnaires de Saint-Médard, etc., ont cessé d'être un chaos de faits disparates et incompréhensibles. Charcot a apporté là les lumières de son clair esprit, et du coup les symptômes ont été reconnus, classés et séparés nettement de ceux des affections voisines.

Bien que, comme nous l'allons voir, les idées des neurologistes

sur ce sujet diffèrent aujourd'hui assez nettement de ceux de Charcot, il n'en reste pas moins que lui-même il a fait des travaux dont les résultats demeurent. Il a notamment tracé une description remarquable de la paralysie et de la coxalgie hystérique. Il a montré comment on pouvait les distinguer des paralysies liées à une altération des nerfs périphériques et de la coxalgie organique. Enfin, et surtout, il a montré qu'il est possible de reproduire, par la simple suggestion, des phénomènes ayant les mêmes caractères. Et ceci est le point important, le point d'où découlèrent, nous l'allons montrer, tous les récents progrès dans ce domaine.

Il a longtemps régné dans le public des préjugés fort erronés sur l'hystérie. On croyait que l'hystérie c'était « Vénus tout entière à sa proie attachée ». Erreur profonde, car cette névrose est fréquemment associée à la chasteté et la pureté la plus angélique. Encore aujourd'hui il n'existe pas une définition complète, à la fois compréhensive et exacte, de la névrose hystérique et de tous les phénomènes névropathiques qui l'accompagnent (convulsions, irritabilité, instinct d'imitation, propension au mensonge, etc.).

Mais l'étude de cette névrose, et surtout l'idée que s'en fait le public, a fait un grand progrès le jour où le professeur Babinski lui a donné le nom dont tous les neurologistes la désignent aujourd'hui, le jour où on lui a donné le nom de *pithiatisme*. Étymologiquement ce mot signifie : *guérison par la persuasion.*

Et tel est en effet le caractère essentiel de la névrose hystérique, le caractère commun à toutes ses formes et à tous ses épiphénomènes, que l'hystérique, nous dirons maintenant le pithiatique, est un être éminemment suggestible.

Or suggestibles, nous le sommes tous, peu ou prou, puisque nous sommes tous, plus ou moins, sensibles à l'action persuasive de qui parle ou écrit. Et voilà, du coup, l'hystérie ramenée, non point du ciel sur la terre, mais de l'enfer sur la terre, et voilà du coup une foule de pauvres névrosés qui étaient comme retranchés du monde et qui ne sont plus que des êtres à peine différents de l'humanité normale et n'en diffèrent que parce qu'ils ont une propension, une facilité un peu plus grandes que le commun des mortels, à se laisser persuader par autrui... et par eux-mêmes.

Charcot, tout en ayant reconnu le rôle immense joué par la suggestion dans cette névrose, croyait, tout en ayant reconnu le rôle que pouvait par conséquent jouer la simulation dans ses manifestations, croyait cependant qu'elle était reconnaissable à certains carac-

tères objectifs et insimulables, — si on veut me permettre ce néologisme. Or, sur ce point Charcot s'est trompé. Le professeur Babinski l'a démontré avec une incontestable vigueur.

On croyait par exemple, au temps des séances fameuses de la Salpêtrière, que les effets de la suggestion sur les pithiatiques, — pour employer le mot aujourd'hui consacré, — étaient augmentés par le sommeil provoqué du sujet. On croyait donc nécessaire d'hypnotiser celui-ci avant de faire agir sur lui la suggestion et pour renforcer l'effet de celle-ci.

Il ressort des travaux récents qu'il n'en est rien : le sommeil hypnotique est le plus souvent non pas la cause mais l'effet de la suggestibilité du sujet. Il s'accroît même par celle-ci, et c'est pourquoi maintenant la plupart des médecins qui soignent les malades par suggestion ne jugent plus utile de les hypnotiser au préalable. Rien d'étonnant à cela, étant donné que dans ces cas le médecin agit surtout par son autorité, par la confiance qu'il inspire.

Car, et c'est un fait que Charcot lui-même a le premier contribué à établir, un hypnotisé, un suggestionné ne réalisera les actes qu'on lui suggère que s'ils ne peuvent pas répugner à sa conscience normale ou à l'idée qu'il se fait de son intérêt, ou seulement à son amour-propre; il ne réalisera surtout que les actes auxquels il consentirait volontiers normalement. Cela, encore un coup, Charcot lui-même l'a démontré par mainte expérience.

Si, par exemple, un médecin cherche à faire adopter à une femme en état de somnambulisme une toilette ou un chapeau qu'elle juge désavantageux à sa beauté, la prétendue toute puissance du suggestionneur se heurtera à des obstacles quasiment infranchissables.

Ce fut la mode, il y a quelques lustres, pour les avocats d'assises, de s'efforcer de faire acquitter les assassins en se réclamant de « l'illustre professeur Charcot », et en invoquant l'action toute puissante d'une volonté étrangère à l'assassinat qui leur avait suggéré le crime. Ce faisant, lesdits avocats extrapolaient, d'une manière étrangement tendancieuse, les résultats obtenus à la Salpêtrière.

Il résulte des travaux de Charcot même, et surtout de ceux de Babinski, que si un individu suggestionné avec ou sans hypnose, commet des actes répréhensibles, sa responsabilité sera réelle, mais atténuée précisément dans la mesure où il est « pithiatique », ce que les médecins sauront apprécier.

En revanche, le suggestionneur, l'hypnotiseur aura une responsabilité égale à celle de tout individu qui pousse autrui, sans hyp-

notisation préalable, à accomplir un acte défendu par le code.

Quant à l'hypnotisme, quant à la faculté d'endormir à volonté certains sujets, on ne l'utilise plus guère depuis qu'il est prouvé que la suggestion thérapeutique n'agit pas moins à l'état de veille. On ne l'utilise plus mais il n'en est pas moins réel, en dépit d'un rapport célèbre et ridicule où l'Académie de médecine, il y a plus d'un siècle, refusait désormais d'accepter des communications relatives à cette question qu'elle mettait sur le même pied que la quadrature du cercle.

La preuve que l'hypnotisme existe, c'est qu'on peut hypnotiser jusqu'aux animaux, et chacun a vu dans les foires ces coqs qu'on pose sur une table en y appuyant le bec devant lequel on trace un trait à la craie : aussitôt l'animal reste figé dans une immobilité cataleptique.

Nous avons dit pourquoi l'hypnotisme, qui contribuait tant à donner leur caractère théâtral aux séances de la Salpêtrière, a à peu près disparu de l'arsenal des accessoires thérapeuthiques : c'est que, pour guérir par suggestion, on peut très bien s'en passer. Il n'en est pas moins vrai que, jamais peut-être plus qu'aujourd'hui, la suggestion, sous ses diverses formes, n'a joué un rôle important dans le traitement des maladies.

En Amérique, la *Christian Science*, qui a des adeptes sans nombre et de multiples réussites, ne fait pas autre chose. En France même, nous avons toute une pléiade de médecins issus, les uns de l'École de Nancy, les autres de celle de Paris, traitant une partie de leurs malades par la suggestion. Celle-ci a recruté même des apôtres non médicaux, tels que M. Coué, qui conseille à ses nombreux auditeurs de se maintenir en bonne santé ou de guérir leurs maladies par la simple auto-suggestion, et en se répétant simplement chaque jour qu'ils vont bien, qu'ils vont de mieux en mieux, qu'ils sont guéris.

Suggestion venant d'autrui, auto-suggestion, c'est tout comme, car les médecins qui suggestionnent leurs malades procèdent depuis longtemps non par des *ordres*, mais par des *affirmations*, en agissant, non sur la volonté du malade, mais sur son imagination. Autrement dit, le médecin suggestionneur n'agit sur le patient que comme celui-ci pourrait le faire lui-même. Lorsqu'il veut guérir une contracture, une paralysie d'origine névropathique, il ne dit pas au malade : « Je veux que vous ne soyez plus paralysé, que vous marchiez, » mais : « Vous n'êtes pas paralysé, vous pouvez marcher. » Le médecin s'arrange, non pour que le malade veuille marcher, mais pour qu'il se persuade de vouloir marcher. Il faut croire, mais non vouloir. En

ce sens, l'adage *il n'y a que la foi qui sauve* est toujours vrai. L'auto-suggestion, la suggestion par soi-même, fera de même.

La suggestion thérapeutique, en agissant de la sorte, prétend agir, non pas sur la partie volontaire, consciente de l'individu, mais sur ces étranges facultés que possède chacun de nous, qui règlent sans que nous nous en rendions compte le jeu essentiel de nos organes, et qu'on appelle l'« automatisme », le « moi inconscient », le « moi subliminal ».

Et maintenant, est-il vrai que beaucoup de maladies sont guérissables par la suggestion, par la psychothérapie? Oui, assurément. Lesquelles? Toutes celles qui peuvent être produites par la suggestion et seulement celles-là. Car pareil au sabre de M. Prudhomme, la suggestion peut produire les mêmes troubles qu'elle annihile. Ces maladies sont d'ailleurs fort nombreuses. Dans le nombre il faut citer toutes les névroses qui peuvent causer des troubles de la locomotion, de la vision, des maladies de peau, du mutisme, des paralysies, des ulcérations, etc. D'après les statistiques de Sydenham, la moitié au moins des maladies chroniques sont justiciables du pithiatisme, c'est-à-dire guérissables ou amendables par la suggestion.

Ce qui est délicat, — et là s'exercera l'art du praticien, — c'est de dépister les troubles vraiment organiques, et ceux qui sont surajoutés par la névrose. M. Babinski me citait un cas récent de ce genre qui est symptomatique. A l'hôpital de la Pitié se présente une jeune femme récemment trépanée pour une lésion cérébrale et qui ne pouvait plus marcher. Sa paralysie apparente était pithiatique, et en cinq minutes, elle en fut guérie, sans d'ailleurs que la lésion organique ait été modifiée. C'est ainsi que s'expliquent un grand nombre des étonnantes guérisons réalisées dans le passé par les thaumaturges et souvent de nosjours par les rebouteux.

Sur tout ce grand domaine ouvert maintenant à la thérapeutique médicale l'œuvre de Charcot projette sa grande ombre glorieuse et bienfaisante.

CHARLES NORDMANN.

# REVUE MUSICALE

Musique espagnole. — Musique de chambre. — Théatre de l'Opéra : *la Naissance de la Lyre*, conte antique en trois tableaux; poème de M. Théodore Reinach, musique de M. Albert Roussel.

Il s'est fait, un soir au moins, de belle musique à l'affreux Théâtre de l'Exposition, l'un des chefs-d'œuvre, au dedans comme au dehors, du goût régnant cet été sur les deux rives de la Seine. Le musicien de cette musique est le grand artiste espagnol qui s'appelle Manuel de Falla. Onze ans déjà passés, l'Opéra-Comique a représenté *la Vie brève*, un drame lyrique du même auteur. La pièce répondait à son titre. Tout y était bref, non seulement la vie, mais la mort. Brève aussi fut sa carrière. Grande injustice et grand dommage. Nous demandons la réparation de l'une et de l'autre.

Depuis *la Vie brève*, on a entendu à Paris d'autres œuvres, non moins remarquables, de M. de Falla : une étincelante symphonie pour orchestre et piano (*la Nuit dans les Jardins d'Espagne*); deux ballets (*le Tricorne* et *l'Amour sorcier*). Avec ce dernier et des fragments du *Tricorne*, le Théâtre de l'Exposition a représenté, sous la direction de l'auteur, une comédie lyrique fort originale, d'après un épisode de *Don Quichotte : El Retablo de Maese Pedro* (*les Tréteaux de Maître Pierre*). *La Vie brève*, le *Retablo* et *l'Amour sorcier*, voilà pour l'Opéra-Comique, l'hiver prochain, une belle exposition d'art espagnol. C'est une chose rare, exquise et forte à la fois, que la musique de Manuel de Falla. Elle a du nerf, du sang et de la race. Et puis et surtout elle porte, éclatante et profonde, la marque de l'esprit latin. Raison de plus pour l'accueillir avec une sympathie, un amour fraternel.

Musique purement espagnole et nationale, dira-t-on peut-être, sottement. On l'a déjà dit. Plût au ciel que notre musique d'aujour-

d'hui le fût aussi, nationale, avec cette pureté! Eh! prétendez-vous qu'un Espagnol ne parle pas sa langue? Sans doute il n'en est pas de plus caractérisée, et par des signes plus originaux. De là vient non pas sa faiblesse, mais sa vertu. Éléments indigènes et populaires, les Pedrell, les Albeniz, les Falla s'en emparent. Ils les élèvent de l'ordre naturel, instinctif, à la catégorie de l'idéal. Et le goût, la couleur de leur art tient à l'alliance de ce fond et de cette forme, de ces matériaux avec cette mise en œuvre, en lumière, en beauté. Point n'est besoin, je pense, de rappeler que l'un des privilèges de la langue musicale est d'être, sous diverses formes, une langue universelle. Pour qu'on la comprenne partout, elle n'a besoin d'être traduite nulle part. Allemands, Espagnols, Italiens, Français, elle est propre à chacun et commune à tous. De la musique aussi, de cet autre don merveilleux, le poète aurait pu dire : « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. »

*Cosas de España.* La guitare est encore une de ces choses, ou plutôt, sous des mains habiles, elle sait nous parler de ces choses, de toutes choses même, les unes légères, les autres graves et profondes. Shakspeare s'étonne quelque part que des boyaux de mouton puissent toucher si vivement notre âme. Avant d'avoir entendu M. Segovia, nous n'eussions pas cru les cordes d'une guitare douées de ce pouvoir mystérieux. Berlioz en jouait, lui aussi, de la guitare, mais sans doute moins bien que M. Segovia. Dans son *Traité d'instrumentation*, il écrit : « Depuis l'introduction du piano dans toutes les maisons où existe la moindre velléité musicale », — j'aime assez l'ironie de ces derniers mots, — « la guitare est devenue d'un usage assez rare partout ailleurs qu'en Espagne et en Italie. Quelques virtuoses l'ont cultivée et la cultivent encore comme instrument *solo*, de manière à en tirer des effets délicieux autant qu'originaux. » M. Segovia, que Paris vient d'applaudir, est de ces virtuoses, disons mieux, de ces artistes-là. Il tire de sa guitare tous les effets dont parle Berlioz. Tantôt, sur le fond solide et transparent à la fois des cordes graves, une riche polyphonie se développe. Tantôt la vitesse et la multiplicité des *pizzicati* arrive à nous procurer l'illusion d'un chant, qu'un archet semble tenir et soutenir.

Aussi bien les *pizzicati*, cette unique ressource de la guitare comme de la harpe, dans la musique d'orchestre même, et du plus grand style, ne sont pas un élément à dédaigner. Rappelez-vous le frisson d'inquiétude que leurs touches légères et sombres communiquent à certaine reprise du *scherzo* de la symphonie en *ut* mineur.

Enfin, tandis qu'on écoutait le musicien d'Andalousie, autour de son frêle instrument, héritier de leur gloire, que d'instruments analogues ne croyait-on pas entendre! Ils étaient venus, revenus, ceux des temps passés. Leurs voix s'unissaient à la sienne et lui ressemblaient. Voix du vieux clavecin, du luth plus ancien encore, de la lyre antique elle-même, voix oubliées, voix inconnues, la guitare, touchée par de telles mains, en éveillait l'idée ou le souvenir.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs.

Deux soirs de musique ont eu cette beauté sereine : l'un fut tout à la gloire de Fauré, dont on joua l'œuvre dernière et posthume, le seul quatuor à cordes que le maître ait écrit. Il l'acheva comme s'achevait sa vie. Oui, la sérénité parut le signe le plus sensible de cette musique. Elle se recueille et médite plutôt qu'elle n'agit et ne se déploie au dehors. Avec moins d'élan et d'éclat qu'aux jours de la jeunesse, elle a bien de la douceur, une douceur mourante, et de la pureté. S'il arrive qu'elle ne s'impose pas tout de suite, son charme subtil peu à peu nous enveloppe et nous pénètre. Le thème de l'*andante* est peut-être le plus profond, celui qui va le plus avant en nous. Celui du premier *tempo* glisse et descend avec autant de grâce que de mélancolie. Puis, lorsqu'il se développe, se divise et se répond à lui-même, il passe d'un instrument à un autre par des passages subtils et délicieux. Il y a dans la manière d'un Fauré quelque chose de l'esprit antique. Les artistes grecs étaient ennemis de la rigueur. Ils savaient, ils aimaient infléchir à peine le profil de leurs temples ou de leurs mélodies. Fauré posséda comme eux le secret de ces inflexions légères.

La dernière œuvre du maître fait peu de bruit. Elle tient aussi peu de place : quelques feuillets d'une mince brochure. Après l'avoir entendue, c'est encore une joie de la lire. Joie de l'esprit et des yeux même, si limpide en est l'écriture, sans embarras ni surcharge. Hélas! au plaisir de l'entendre se mêlait en chacun des auditeurs la tristesse d'un adieu. Pourtant, nous le répétons, ce fut un beau soir, un beau soir de France. L'œuvre, les interprètes, le public, tout était de chez nous. Quand la musique faisait silence, on parlait français, chose rare dans le Paris d'aujourd'hui. Quand elle reprenait, on l'écoutait, on l'admirait avec finesse, avec goût, à la française. La salle elle-même, la chère petite salle de notre vieux Conservatoire, était propice. On eût dit qu'elle offrait à la mémoire du maître l'hom-

mage de son long et glorieux passé. Ainsi les choses et les âmes, tout était national, tout était pieux.

Quelque temps après, c'est à l'Opéra que se pressait une foule attentive. MM. Thibaud, Cortot et Casals y jouaient quelques trios choisis, pour piano, violon et violoncelle. Œuvres admirables, admirables interprètes. Du fond et du haut de la trop vaste enceinte, on n'entendit peut-être pas très bien. Mais nous avions la chance de nous trouver au premier rang. Toute proche de nous, la musique n'entrait pas en nous, mais plutôt elle nous enveloppait; nous étions en elle, au centre et comme au sein de la beauté sonore.

Le plus célèbre des trios de Beethoven, un de ses chefs-d'œuvre, fut le premier à l'honneur. C'était justice. Comme chacun sait, il porte habituellement le nom, ou seulement le titre du grand personnage auquel il est dédié. On ne dit pas le trio en *si bémol*, on dit le trio « de l'archiduc », ou mieux « à l'archiduc », comme la sonate « à Kreutzer ». L'archiduc Rodolphe était, paraît-il, un « jeune prince aimable et bon », mais « chétif et souffreteux » (1). Il aimait la musique, il admirait Beethoven et l'avait pris comme professeur. Pour l'empêcher d'accepter les offres du roi Jérôme de Westphalie et le retenir à Vienne, l'archiduc, avec les princes Lobkowitz et Kinsky, deux autres amis du maître, lui constituèrent une rente de quatre mille florins. L'archiduc en payait quinze cents. Il est vrai que Beethoven, en récompense, donnait à son « petit archiduc » deux ou trois leçons par semaine. A quinze cents florins l'an, c'était vraiment les donner. Et l'élève impérial reçut de son maître d'autres dons encore. Avant le trio, la sonate en *miémol* (*op.* 81). Après, la grande Messe] en *ré*, pour fêter l'élévation du prince au siège archiépiscopal d'Olmütz. Écrite à l'occasion, d'ailleurs insignifiante, d'un voyage de l'archiduc, la sonate est connue sous ce triple nom: *les Adieux, l'Absence, le Retour*. Elle l'a reçu de l'auteur, chose rare. En effet si Beethoven, comme on doit l'en croire lui-même, proposait volontiers à sa musique des sujets extra-musicaux, il n'avait pas coutume de les indiquer. Il n'intitula que deux de ses neuf symphonies et, de ses trente-deux sonates, seulement celle que nous citons. L'*adagio* du quinzième quatuor porte en allemand, puis en italien, cette épigraphe : « *Canzona di ringraziamento offerta alla Divinità da un guarito, in modo lidico.* » Au bout de quelques mesures, autre note : « *Sentendo nuova forza.* » D'où l'appellation de « quatuor de la convalescence ». Dans

(1) Voir : M. Jean Chantavoine, *Beethoven;* 1 vol. de la collection des *Maîtres de la musique;* Paris, Alcan.

le finale du quatuor suivant, sous ce titre, que nous traduisons de l'allemand : « Décision prise avec peine », Beethoven pose et résout en paroles, allemandes aussi, et en musique, les unes écrites au-dessous de l'autre, cette question mystérieuse : « Le faut-il ? Il le faut. » Sur le sens de la demande et de la réponse, on a beaucoup et vainement disserté, jusqu'à prétendre trouver ici le souvenir d'un dialogue entre Beethoven et sa cuisinière. Quant au trio « à l'archiduc », Schindler, à défaut de Beethoven, mais d'après Beethoven, en a parlé dans ses Cahiers de conversation avec son maître. Février 1827 : « Vous êtes très bien aujourd'hui. Nous pourrions donc poétiser un peu, par exemple sur le trio en *si* bémol, où l'on nous a interrompus récemment. » Suivent les observations que voici : « Le premier morceau rêve de pur bonheur et de satisfaction. Il s'y trouve aussi de la malice, un joyeux badinage et de l'entêtement beethovenien (avec votre permission). — Dans le second mouvement, le héros est au comble de la félicité. — Dans le troisième, le bonheur se transforme en émotion, résignation, respect, etc... Je tiens l'*Andante* pour le plus bel idéal de sainteté et de divinité. Les mots ne peuvent rien ici. Ce sont de mauvais serviteurs du verbe divin qu'exprime la musique (1). »

Le finale, un finale éblouissant, dont Schindler ne parle pas, donna lieu devant nous à certaine méprise assez plaisante. Un soir, dans un salon où l'on se piquait d'aimer la musique, mais seulement la plus nouvelle, ou, comme on dit, « avancée », un musicien de nos amis et qui, lui, passait pour un retardataire, fut prié, non sans mauvaise intention, de se mettre au piano. Qu'allait-il jouer? Quelque vieillerie, sans doute, et sûrement italienne par-dessus le marché. Il commença. Dès la troisième mesure : « Je l'aurais parié ! » s'écria l'un des apôtres de l'art nouveau. C'était le finale du trio « à l'archiduc ». Et comme on en doutait, il fallut l'aller prendre dans la bibliothèque, — tout de même il s'y trouvait, — et le montrer à l'incrédule. Mais celui-ci ne le sut point lire.

Il ne savait pas non plus, comme tant d'autres, la chose étant rare aujourd'hui, ce qu'on appelle en musique une idée. Une idée? Mais, sans chercher d'autres exemples, c'est tout justement le début, oui, ne fût-ce que le début du premier *tempo*, et des trois suivants, de ce fameux trio. Beethoven n'a jamais conçu de pensées plus hautes et plus profondes, tant en leur état simple, en leur

(1) Sur tout cela voir M. Chantavoine, *loc. cit.*, *passim.*

essence, qu'en leur suite et leur développement. Certes le langage de Schindler, et le nôtre, n'arrive pas à traduire la noble tranquille possession de soi-même qu'exprime le premier *allegro*. D'un bout à l'autre de l'*adagio* sublime, traité, comme ceux des dernières sonates pour piano et celui de la symphonie avec chœurs, dans le style des grandes variations, que l'idée se découvre ou se voile, qu'elle s'éloigne ou se rapproche, quel miracle unique et divers ne voit-on, ne sent-on pas s'accomplir! Nous rappelions plus haut les *pizzicati* de la symphonie en *ut* mineur. Il en est, au cours de ce trio, qui ne sont pas d'une moins émouvante beauté. Merveilles de la musique, de la musique seule! Sur les mille ou quinze cents auditeurs qui remplissaient le théâtre de l'Opéra, pas un seul ne se plaignit ce soir-là de n'être point au théâtre. Sous le charme, dans l'enchantement de la pure musique, tous ils oubliaient l'autre, celle où, comme a dit Grillparzer, l'alliance des mots avec les notes renouvelle le sacrilège des enfants de Dieu, quand ils s'unirent aux filles de la terre.

Voici l'histoire grecque, ou renouvelée des Grecs, — de Sophocle d'abord, puis d'un hymne homérique à Hermès, — que M. Théodore Reinach, helléniste insigne, a racontée en vers et que M. Albert Roussel a mise en musique. Un jour, du temps qu'il gardait ses troupeaux, Apollon les avait perdus et ne pouvait se consoler de leur perte. Soupçonnant qu'ils lui furent ravis, il chargea Silène et ses fils les satyres d'en poursuivre le ravisseur. Au fond d'une grotte écartée, les poursuivants découvrent bientôt le coupable en la personne d'un jeune enfant, né de Zeus autrefois, comme Apollon, et remis par son père aux mains de la nymphe Killéné. C'est Hermès, futur patron des voleurs, qui pour son coup d'essai déroba les bœufs de son frère. Avec les cornes de l'un des animaux, avec un morceau de son cuir et l'écaille d'une tortue, le petit dieu s'est fait, en guise de jouet, une lyre. Devant Apollon accouru pour le châtier, il en joue, et de si divine manière, que Phébus non seulement s'adoucit, mais s'émeut et s'émerveille. Il menaçait, il implore, et pour la lyre enchanteresse il échange son bâton de berger. Sous ses doigts à lui désormais elle chantera, la lyre d'or, la lyre éternelle. Elle réjouira la terre et déjà dans le ciel même des étoiles nouvelles prennent sa figure et son nom. Mais à l'Opéra, le soir de la répétition générale, ce phénomène astronomique n'a pas été visible.

Par nature et par définition, voilà vraiment un poème lyrique. La musique en est tout ensemble et le sujet et l'héroïne. Jamais elle ne rencontra meilleure occasion de se chanter et de se glorifier elle-même. Il est fâcheux qu'elle n'y ait point réussi. Pourtant, on doit le reconnaître et s'en féliciter, nous sommes loin ici des cruautés sonores de *Padmavati*. M. Albert Roussel nous a traités cette fois avec une certaine indulgence. Il a daigné parler, — oh ! pas toujours, — une langue plus claire à notre esprit et moins dure à nos oreilles. Chose incroyable, *la Naissance de la lyre* commence par un unisson, et cet unisson se prolonge. Nous en conçûmes d'abord quelque espoir. Mélodie ou mélopée, cette phrase chantante, oui, chantante, ne manque pas de caractère, et même d'un caractère antique, dorien ou autre. Reprise vers la fin de la pièce, elle accompagne les adieux du petit Hermès à sa grotte natale et leur donne un accent de mélancolie. C'est l'un des rares passages, peut-être le seul, où se trahit en cette musique trop souvent aride et médiocrement expressive, un soupçon de sensibilité. En divers endroits, il parut aussi que la déclamation montrait quelque tendance à l'intelligibilité. Les mots se laissaient entendre, assez pour montrer qu'ils n'allaient pas toujours très bien avec les notes.

*La Naissance de la lyre* est une œuvre composite, Wagner n'eût pas manqué de dire « intégrale ». Ainsi qu'en tout opéra l'on y chante et l'on y danse. Mais de plus on y parle, comme dans l'ancien opéra-comique ou, plus exactement, dans le genre qui se nomme aujourd'hui mélodrame et que les Grecs, — nous ne l'apprendrons pas à M. Reinach, — appelaient *paracatalogé*. *L'Arlésienne* en est chez nous le chef-d'œuvre. Le difficile est d'y combiner paroles et musique en de justes proportions et de donner à la combinaison l'apparence du naturel, de la nécessité même, non de l'arbitraire et de l'artifice. Ici la soudure est mal faite et se voit. Les deux moitiés du tout ne joignent pas.

Autre mélange : à l'exemple des Grecs encore, le poète et le musicien ont voulu passer du sévère, ou tout au moins du sérieux au comique. Silène, qu'il parle ou qu'il chante, et avec lui le chœur sans cesse bondissant des satyres, ont reçu mission de nous égayer. Dans le rôle musical du dieu phrygien, quelques détails de rythme ou de sonorité sont pittoresques. Mais les ballets, trop nombreux, trop longs et trop bruyants, manquent également d'invention mélodique et d'agrément instrumental. Monotone et tapageuse en est l'orchestration. Dans la charmante, et, çà et là, beaucoup plus antique

*Cydalise*, que l'Opéra ferait bien de mettre au répertoire, les chèvre-pieds de M. Pierné dansent d'autre sorte.

On sait que deux éléments, ou deux principes, se partageaient le génie poétique et musical de la Grèce. Mais la musique de M. Albert Roussel ne respire ni le souffle dionysiaque, ni l'esprit apollinien. Le dernier surtout, à la fin, aurait dû triompher. Encore une fois, pour un musicien, quel sujet que ce sujet ! De quelle poésie, de quel éclat, de quelle splendeur ! La naissance de la lyre, sous le ciel de la Grèce et de la main des dieux ! C'est la musique entière, c'est la symphonie et ce sont les voix, toutes les voix, celles des êtres et celles des choses, qu'il eût fallu convier à la merveilleuse nativité. L'œuvre devait finir en apothéose. Au lieu de ce glorieux concert, qu'avons-nous entendu ? L'essai de la lyre par le jeune Hermès ressemble à un exercice de harpe, et qui ne serait pas agréable. Voilà des *pizzicati* tout autres que ceux dont nous parlions tout à l'heure. Enfin, quand Apollon lui-même, prenant des mains de son petit frère l'instrument nouveau-né, joignit aux arpèges des cordes les accents d'une mélodie embarrassée et maladroite, il fallut reconnaître, une fois encore, l'impuissance où sont tombés certains musiciens, de trouver un chant, ce qui s'appelle, un chant. Alors aussi, des chants plus anciens, que la lyre (aujourd'hui la harpe) accompagne, nous revinrent en mémoire : la déploration d'Orphée au seuil du Tartare ; de *Sapho*, non pas seulement les stances, mais, au premier acte, un récit, ou plutôt une ode, vraiment lyrique celle-là : « *Héro, sur sa tour solitaire* », et la brûlante péroraison qui la couronne.

Tout de même, comme disait volontiers Jules Lemaître, ne nous frappons pas. Après avoir entendu la musique de M. Albert Roussel, on n'ira pas jusqu'à se plaindre que la lyre soit née. On regrettera de ne pas avoir une nouvelle raison de s'en réjouir. Voilà tout.

Les interprètes, chantants et récitants, MM. Rambaud et Fabert, M[me] Jeanne Delvair, venue de la Comédie-Française tout exprès, et pour parler seulement, ont aidé de leur mieux à la naissance de la lyre, en des décors affreux.

CAMILLE BELLAIGUE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Lénine a prophétisé, peu de temps avant sa mort, qu'une guerre universelle éclaterait aux environs de 1928, par la révolte générale des « peuples opprimés » et du « prolétariat mondial » contre les Puissances « capitalistes et impérialistes ». Le président de la IIIe internationale, Zinovief, s'appuyant sur l'autorité du maître, nous révèle les prodromes de ce formidable branlebas : « Les peuples d'Orient opprimés ne pourront vaincre les impérialistes sans le secours et sans la direction politique de la IIIe Internationale communiste. Aujourd'hui, c'est la Chine qui se soulève, demain ce sera l'Indo-Chine et les Indes. La guerre marocaine met sur pied les masses ouvrières. Le chômage anglais accroît la crise intérieure en Angleterre et le krach financier allemand décuple toutes les difficultés. » La formule ancienne de l'Internationale doit être modifiée : on dira désormais : « Travailleurs de tous les pays et peuples opprimés, unissez-vous ! »

Cette guerre, qui dépassera en horreur toutes les guerres du passé, les dirigeants de la IIIe Internationale sont en droit de la prédire, puisque c'est eux qui la préparent. Mais les dirigeants de la IIIe Internationale siègent à Moscou et sont précisément les mêmes personnes que les chefs du gouvernement soviétique russe. La Russie est, comme on le sait, gouvernée par un parti fermé, organisé et armé ; la force russe se trouve ainsi au service de la IIIe Internationale, comme aussi la force de propagande de l'Internationale communiste est au service de la politique d'expansion russe. Il suffit de regarder dans quelles directions agit avec le plus d'énergie et de persévérance l'organisation bolchéviste russe. C'est en Mandchourie, en Corée, en Chine, c'est-à-dire sur le même théâtre où les armées et la diplomatie des Tsars ont, depuis le XVIIe siècle, poussé, avec un remarquable esprit de suite, la conquête et les colons russes. C'est encore vers les Indes par l'Afghanistan et la Perse, et les alarmes justifiées du gou-

vernement britannique rappellent la panique qui s'empara du public anglais, au temps de Beaconsfield, quand on crut voir apparaître, sur les cols de l'Hindou-Kouch, l'avant-garde de Skobeleff. C'est encore vers les Détroits de Constantinople et la Méditerranée : les Turcs n'ont pas oublié de quel ton, à Lausanne, et en quels termes presque textuellement empruntés à la vieille diplomatie des Tsars, Tchitcherine revendiquait le droit de la Russie à s'assurer les Détroits, la clef de sa maison. Les moyens ont varié : ceux d'aujourd'hui sont infiniment plus puissants et dangereux ; mais les buts sont les mêmes, et tout se passe comme si la IIIe internationale était au service de l'expansion traditionnelle russe vers le Pacifique, vers le golfe Persique, vers la Méditerranée. Les bolchévistes obligés, en Russie, nous l'avons montré il y a un mois, de plier leurs doctrines aux intérêts des paysans enrichis et de la bourgeoisie nouvelle, espèrent se soutenir en révolutionnant le monde; ayant échoué en Europe, ils tentent de réussir en opérant un mouvement tournant par les colonies. Il entre d'ailleurs une forte part de nationalisme dans l'idéologie que les dirigeants communistes inculquent à la Russie ; entre les conceptions de Lénine et Zinovief, qui préparent le triomphe de la IIIe Internationale par la force russe et de la force russe par la IIIe Internationale, et le mysticisme panslave de Dostoïevski qui voit dans la Russie la troisième Rome appelée par la Providence à régénérer la Chrétienté et à rayonner sur les peuples, il n'y a pas, surtout dans la pratique, une différence fondamentale, une radicale incompatibilité. Si bien que les hommes d'Europe qui, de bonne foi, se font les instruments et les auxiliaires de la propagande révolutionnaire de Moscou travaillent en fait au triomphe de la puissance conquérante la plus redoutable que le monde ait vue depuis longtemps ; ces pacifistes s'évertuent à préparer la plus atroce et la plus universelle des guerres. Si les Soviets n'avaient que des intentions pacifiques, ils ne garderaient pas, sur le pied de paix, une armée parfaitement disciplinée et encadrée de 550 000 hommes environ.

Cette dualité de la Russie et de l'Internationale, organismes nettement distincts en droit que les mêmes personnes font mouvoir pour les mêmes fins, offre au Commissaire du peuple pour les Affaires étrangères toutes les échappatoires dont il peut avoir besoin : « Je suis oiseau, voyez mes ailes !... » Répondant, au Sénat, à de justes observations du comte de Blois, M. Briand, ministre des Affaires étrangères, constatait, le 2 juillet, l'inefficacité des moyens

habituels : « Je dois me garder de formuler diplomatiquement des griefs qu'il serait facile à la puissance à laquelle je fais allusion d'écarter. » Et il concluait que « si nous voulons lutter efficacement contre la propagande soviétique, il faut que nous n'hésitions pas à recourir à des moyens de propagande. » Oui. Mais c'est insuffisant : une entente européenne s'impose, surtout une entente anglo-française. Comment les dirigeants de la Russie croiraient-ils à une solidarité européenne quand, dans les conjonctures actuelles, M. Mussolini envoie une division navale saluer dans le port de Pétrograd, ou plutôt de Leninegrad, les autorités soviétiques? Et il faut surtout, à l'intérieur et dans les colonies, un gouvernement ferme, énergique, uniquement préoccupé des intérêts nationaux, et qui ne consente, même pour des motifs d'ordre parlementaire, aucune concession aux hommes de désordre et aux ennemis de la colonisation française. Les colonies, les possessions françaises, les pays de mandat ne sont pas faits pour récompenser les services exceptionnels de certains parlementaires ou favoriser des combinaisons ministérielles ; il n'y faut envoyer que des hommes d'expérience et de compétence qui se donnent de tout cœur à leur tâche. Il est si difficile de construire et si aisé de détruire! Le despotisme maniaque et incohérent du général Sarrail en Syrie sème la discorde et la haine pour le plaisir de détruire l'œuvre de ses prédécesseurs et par une étrange méconnaissance des hommes et des pays que la France a reçu de la Société des nations mandat d'administrer. La présence, sur un point du globe où flotte le drapeau français, d'un administrateur incompétent est toujours déplorable ; elle est, dans les circonstances actuelles, quand une crise générale sévit ou se prépare dans tous les pays gouvernés par des Européens et quand une Puissance étrangère organise la révolte et souffle la tempête, un terrible danger ; elle achemine la France à des guerres.

Le péril communiste n'est pas imaginaire, comme se le figurait M. Herriot, il est d'autant plus sérieux qu'il empoisonne les sources mêmes de l'avenir national, car, dans les provinces, ses propagateurs les plus zélés sont des instituteurs. M. Henri Chéron, au Sénat, a protesté, avec beaucoup de force et de raison, contre de pareilles aberrations; il dénie à de tels maitres le droit d'enseigner les enfants; il ne s'agit pas là, en effet, d'opinions privées qui sont libres et doivent être respectées, mais il faut savoir s'il est compatible avec l'ordre et la sécurité nationale, que des instituteurs publics deviennent chefs de groupements révolutionnaires et propa-

gandistes contre la patrie. Aucun fonctionnaire, salarié de l'État, n'a le droit de travailler à la ruine de l'État.

Les Anglais n'ignorent pas que l'effort principal des bolchévistes est dirigé contre l'Empire britannique. Le secrétaire d'État pour l'Inde, lord Birkenhead, et le ministre de l'Intérieur, sir W. Joynson Hicks, dénoncent le péril. « Il est probable, annonce le *Daily Telegraph*, que les relations diplomatiques actuelles avec Moscou seront revisées par le cabinet britannique dans un avenir prochain. » Lord Birkenhead a nettement demandé la rupture des relations diplomatiques. Ce sont les événements de Chine qui alarment particulièrement le gouvernement britannique. Les troubles de Changhaï et de Canton révèlent en effet une dangereuse fermentation qui rappelle l'époque sanglante des Boxers. Les masses profondes du pays ne sont pas atteintes, mais les élites, c'est-à-dire les Chinois ayant fait à l'étranger des études plus ou moins complètes, s'agitent. Leurs revendications générales, — nous ne visons pas ici tel ou tel incident en particulier, — sont, pour une part, légitimes. Ils veulent que les étrangers respectent l'intégrité de leur pays et son libre développement ; la Chine, en effet, n'est pas un pays barbare, c'est une nation, sans doute la plus anciennement constituée qui soit sur le globe ; chaque fois qu'on a essayé de toucher à son intégrité, les Allemands, par exemple, lors des affaires du Chan-Toung, les Russes et les Japonais, après la guerre sino-japonaise, on a provoqué, dans la masse du pays, des réactions violentes qui se sont traduites par des massacres et des guerres. La civilisation chinoise, si ancienne et originale, a droit au respect. Les ambitions économiques des Américains, des Japonais, des Anglais inquiètent les Chinois patriotes ; ils craignent que les « diables de la mer » ne favorisent le morcellement provincial et ne profitent de l'émiettement actuel de la souveraineté pour réaliser ce que lord Charles Beresford appelait jadis *The break-up of China*. Mais ils oublient tout ce que la Chine doit aux étrangers, notamment pour la mise en valeur de ses richesses, la construction de ses chemins de fer, de ses ports, le fonctionnement de ses douanes, de ses postes. La Chine ne possède pas encore une élite assez nombreuse, et surtout la masse du pays suit de trop loin les élites, pour pouvoir se passer du concours des Européens.

Beaucoup d'étudiants chinois le comprennent, surtout parmi ceux qui sont en France. C'est ainsi que les anciens élèves et élèves chinois de l'École des Sciences politiques viennent de publier un volume,

*la Chine et le monde*, où, à côté de quelques exagérations juvéniles, se révèle un juste sentiment des droits de leur patrie et aussi de ce qu'elle doit aux autres pays. A Canton, à Changhaï, le mouvement xénophobe est surtout dirigé par des étudiants qui ont eu l'imprudence de se laisser prendre au chant des sirènes bolchévistes. Les Russes, tsaristes ou bolchévistes, ont toujours eu l'art de faire agréer leurs services par les Chinois. Ne sont-ils pas, eux aussi, des Asiatiques? Ne viennent-ils pas à Pékin par terre? Les Russes ont toujours eu l'habileté de persuader aux Chinois, même quand ils leur enlevaient Port-Arthur, qu'ils étaient les défenseurs naturels de l'intégrité de leur Empire. M. Tchitcherine tient le même langage que ses prédécesseurs. « Je considère comme complètement impossible, a-t-il dit en réponse à lord Birkenhead, pour le gouvernement soviétique, toute tentative de jouer un rôle protecteur envers la Chine et d'intervenir à côté de l'une ou l'autre des forces qui luttent actuellement dans l'intérieur de ce pays. Le peuple chinois a seul le droit de disposer de lui-même. » On flatte par de tels discours l'amour-propre chinois et, pendant ce temps-là, le Russe s'avance en Mandchourie et en Mongolie, met la main sur les chemins de fer; son représentant, M. Léon Karakhan, est plus le maître en Chine que les chefs transitoires d'un gouvernement instable; il s'adresse directement au peuple chinois, excite ses défiances à l'égard des Européens et des Japonais et refuse de s'associer à ses collègues du Corps diplomatique, quand des troubles locaux les obligent à une démarche auprès du Gouvernement. Il saute aux yeux, cependant, que les seuls dangers sérieux pour l'indépendance de la Chine ne peuvent venir que des Russes, précisément parce qu'ils sont des voisins territoriaux, et des Japonais, qui possèdent en Corée et sur le golfe du Pet-Chi-li une base territoriale.

Les Chinois commencent à ouvrir les yeux; leur constitution sociale, l'organisation de la propriété, sont aux antipodes du système communiste; ils s'aperçoivent des intrigues de M. Karakhan. Celui-ci élude sous divers prétextes la réunion de la conférence qui doit régler les détails d'application du traité du 31 mai 1924; il allègue notamment la présence de Russes « blancs » dans l'armée de Mandchourie et proteste contre la construction du chemin de fer de Tsitsikar à Tao-nan-fou, en territoire chinois, qui menace d'enlever au Transmandchourien une partie de son trafic. Le maréchal Tchang-tso-lin ne paraît pas s'en émouvoir; il défend plus efficacement les droits souverains de la Chine que les étudiants et les coolies de

Changhaï par leurs violences. D'autre part, au Japon, si la propagande soviétique trouve quelque écho parmi les ouvriers, l'opinion publique commence à douter des avantages du traité russo-japonais du 20 janvier et à comprendre que les Russes sont, en Chine, les plus dangereux rivaux de l'influence japonaise : l'antagonisme russo-japonais de 1924 reparaît d'autant plus que la Corée est travaillée par des agents bolchévistes qui prêchent la révolte contre le Japon. Aucun gouvernement d'ordre ne peut collaborer ou s'entendre longtemps avec Moscou. En Chine, comme ailleurs, il est de l'intérêt des Puissances d'ordre et de paix d'opposer aux menées bolchévistes la solidité d'un front commun. Leur devoir et leur intérêt est d'aider la République chinoise à stabiliser son gouvernement et à défendre son indépendance comme son unité.

L'essentiel est, chez nous, de bien voir que toute concession arrachée par l'extrême-gauche à un gouvernement faible aggrave le péril, ce qui ne veut pas dire que, sur certains points, des réformes ne soient pas à souhaiter. Lors du débat qui a suivi, à la Chambre, le retour de M. Painlevé, l'ordre du jour qui parlait de paix, de négociations et du « libre développement des populations rifaines » a été suivi, de la part d'Abd-el-Krim, d'un redoublement d'efforts offensifs; les journaux d'extrême-gauche se servent de ce texte pour réclamer des négociations immédiates. Le président du Conseil a cédé au désir de réunir autour du gouvernement, dans une question nationale, l'unanimité de la Chambre, exception faite des seuls communistes; il y a réussi à peu près, mais au prix de concessions dangereuses; « ce misérable texte, écrivait le lendemain M. H. de Jouvenel dans *le Matin*, n'exprime que la confusion des partis et non la pensée du pays. » Au Sénat, où le parti socialiste est à peine représenté, le langage du Gouvernement a été, le 2 juillet, plus net et surtout l'ordre du jour plus ferme; nos soldats, le Gouvernement l'a promis, seront défendus contre ceux qui tendent la main à leurs adversaires et qui cherchent à arracher de leurs mains les armes avec lesquelles ils défendent si noblement le Maroc, la France et la civilisation. « Nous ne négligerons rien, a dit le président du Conseil, pour repousser l'agresseur, mais en même temps nous ne négligerons aucune occasion de rétablir au Maroc une paix digne de la France, de ses droits, de son honneur et de son prestige... En défendant le Maroc, c'est l'Afrique du nord tout entière que nous défendons. La France veut aider à la réconciliation européenne pour que l'Europe puisse résister à l'assaut que l'on tenterait contre elle. »

L'ordre du jour, voté à l'unanimité de 290 votants, « affirme à la fois les intentions pacifiques de la France et sa ferme volonté de défendre contre l'agression d'Abd-el-Krim le territoire confié à notre protectorat ; » il fait confiance au Gouvernement « pour réprimer les excitations dirigées contre l'armée et contre la patrie et de nature à mettre en péril la vie de nos soldats. » Comme l'a dit M. Briand à la commission des Affaires étrangères de la Chambre, la France ne peut traiter avec Abd-el-Krim qu'en état de suprématie morale, et il faut que ce soit le chef rifain qui soit amené à demander la paix. En attendant, au Maroc, les offensives des Rifains cherchent à déborder par l'Est les lignes françaises et à couper la route de Taza ; elles n'y ont pas réussi et ces échecs répétés commenceraient, d'après certains renseignements, à lasser les tribus que l'autorité brutale d'Abd-el-Krim jette contre nos soldats. Mais Abd-el-Krim joue son prestige et sa tête ; il ne cédera qu'à une offensive victorieuse et alors nous le verrons, comme il est arrivé au Maroc pour tant d'autres chefs, tomber tout d'un coup et disparaître tandis qu'achèvera de se développer, à l'avantage de tous les Marocains sans en excepter les montagnards du Rif, l'heureuse et féconde collaboration du Sultan et du protectorat français.

La terre où l'on travaille, où l'on se bat et où l'on meurt pour la France dégage une atmosphère de santé morale où s'étiole le vieux radicalisme anticolonial, où dépérit « l'esprit du cartel ». Le contact des grandes réalités nationales a cette vertu purifiante. M. Painlevé en a fait l'expérience et, comme lui, les membres de la commission envoyée au Maroc par la Chambre. L'un d'eux, M. Guilhaumon, ancien et brave capitaine-aviateur de la guerre, radical-socialiste notoire de ces pays du Midi Méditerranéen où s'épanouit le cartel, scandalise les couloirs par ses propos patriotiques ; il ne s'attendrit pas sur Abd-el-Krim : il a vu l'effort des chefs et des soldats ; il a compris ce que vaut, là-bas, et de quoi est fait le prestige français ; les faits lui ont montré que seul un effort victorieux peut assurer la sécurité du Maroc ; toute paix prématurée et boiteuse, toute démarche qui paraîtrait dictée par la pusillanimité compromettraient peut-être irrémédiablement notre puissance en Afrique du nord et nous acculeraient à bref délai à une guerre beaucoup plus longue et pénible ou à l'abandon de l'Afrique du nord.

Est-ce le courant d'air salubre venu du Maroc qui a tué le cartel des gauches ? Ou bien cette formation de combat électorale portait-elle en soi le germe de sa mort et ne pouvait-elle résister long-

temps au contact des réalités? Ou encore les socialistes ont-ils trouvé plus expédient de décliner la responsabilité de mesures fiscales naturellement impopulaires, afin, plus tard, de se prévaloir, auprès des électeurs, de leur abstention ou de leur opposition? Toujours est-il qu'après une laborieuse consultation et de longs débats, où l'unité du parti socialiste a paru compromise, M. Renaudel a officiellement annoncé la mort du cartel : le parti socialiste reprend la liberté d'action. Mais le cartel est-il vraiment mort ? On le retrouvera, bien vivant et capable de nuire dans nos cantons, pour les élections du 19 juillet. D'ailleurs, si le cartel est mort, « l'esprit du cartel » lui survit, et M. Lautier, dans *l'Homme libre*, s'en réjouit, car il y reconnaît un « esprit réformateur, hardiment réformateur, mais ennemi de tout ce qui ressemble à la destruction ou au sabotage, esprit de gouvernement, esprit positif ». Franchement, on ne s'en douterait pas ! Cette description attrayante fait penser au portrait des petits du hibou. Si tel était vraiment le cartel, ce serait trop beau et nous en serions tous !

Le débat sur les projets financiers de M. Caillaux a fait apparaître d'autres divisions dans la majorité. Le contre-projet socialiste, exposé avec une habile modération par M. Bedouce, a recueilli, outre les votes socialistes, une centaine de voix radicales, au total, 210 : c'est une indication pour l'avenir, un signe que le danger d'une concentration d'extrême-gauche n'a pas disparu. Les débats sur le problème fiscal posent ainsi deux questions qui, malheureusement, s'entremêlent : celle du rétablissement des finances et celle de la formation d'une majorité de Gouvernement. La situation de la trésorerie et du budget est assez grave, cependant, pour faire taire toute autre préoccupation et rallier toutes les bonnes volontés autour du Gouvernement. Ce sont des mesures d'extrême urgence, à la veille d'échéances inquiétantes, que M. Caillaux a demandées au Parlement : deux gros paquets de bons sont remboursables au 1er juillet (1800 millions), et au 1er septembre (3800 millions); de plus, depuis que la politique du cartel alarme les intérêts, depuis surtout qu'a été dévoilée l'inflation clandestine pratiquée par M. Herriot, les bons de la défense qui sont présentés au remboursement excèdent de beaucoup les bons nouveaux souscrits; il en allait tout autrement au temps de l'ancienne Chambre et les ministres des Finances ont pu faire face à de lourdes échéances grâce à l'empressement du public à souscrire des bons : la confiance ne se commande pas.

Si le ministre des Finances avait déposé son projet d'emprunt un mois plus tôt, il n'aurait peut-être pas été obligé de recourir à une nouvelle inflation, celle-ci, du moins, avouée et légale. Le projet de M. Caillaux, adopté par la Chambre le 27 juin et par le Sénat le même jour, comporte deux opérations principales qui se complètent l'une par l'autre. C'est d'abord l'injonction à la Banque de France d'émettre de nouveaux billets pour six milliards de francs, ce qui porte la limite d'émission de 45 à 51 milliards et le « plafond » des avances à l'État de 26 à 32 milliards. La loi porte que la Banque « devra consentir » : depuis 1803, c'est la première fois qu'un texte législatif emploie, à l'égard du grand institut national d'émission, des expressions aussi impératives; c'est un précédent qui pourrait devenir dangereux aux mains d'un Gouvernement moins bien intentionné. Nous n'avons pas à revenir sur les inconvénients de l'inflation : elle provoque la baisse du franc et la hausse des prix; elle fait croire à une richesse factice; elle est une forme masquée de la banqueroute, la plus facile parce que ses effets ne se manifestent qu'après coup, la plus dangereuse parce qu'il est difficile de la limiter : 4 milliards en avril, 6 milliards en juillet; voilà la pente savonnée sur laquelle le cartel et sa politique entraînaient nos finances. On peut se demander si, banqueroute pour banqueroute, d'autres formes n'auraient pas présenté moins d'inconvénients : telle serait, par exemple, la consolidation obligatoire des bons à trois, cinq et dix ans. Une telle opération ne serait pas possible pour les bons de la défense à court terme (trois mois à un an) qui servent de fonds de roulement aux banques, au commerce, à l'industrie; mais elle serait acceptée sans trop de difficultés pour les bons à plus long terme qui sont d'ailleurs négociables.

Le danger de l'inflation se trouve heureusement atténué par la seconde partie de la loi nouvelle qui prévoit un emprunt à 4 pour 100 destiné à la consolidation, d'ailleurs facultative, des bons à court terme; l'originalité de la combinaison est qu'elle offre, à ceux qui échangeront leurs bons contre le nouveau titre de rente, une garantie de change et une exonération de tous impôts, y compris l'impôt général sur le revenu. Le porteur est garanti contre la baisse du franc, c'est-à-dire que si, par exemple, la livre sterling valait, dans un an, 200 francs, il continuerait à toucher un intérêt équivalant à 4 francs au cours fixe de 95 francs pour une livre : il ne perdrait donc rien. Et si, au contraire, une hausse du franc se produisait, le porteur y gagnerait, puisqu'il toucherait toujours 4 francs, mais 4 francs se

rapprochant davantage de 4 francs-or. Par cette opération, M. Caillaux entre dans la bonne voie qui tourne le dos à l'inflation et se propose d'arriver à la stabilisation et à la dévaluation du franc par la consolidation de la dette flottante. On peut se demander même pourquoi il n'y entre pas plus délibérement et n'admet pas au même avantage les bons à trois, cinq et dix ans qui viennent à échéance au 1er juillet, au 1er septembre, et l'année prochaine ; la dette remboursable s'en trouverait allégée et il ne serait pas nécessaire d'employer la totalité des 6 milliards de billets nouveaux pour le remboursement de ces bons. Ce serait un second pas sur le chemin qui conduit à l'allègement de la trésorerie et à l'assainissement de nos finances.

Le texte de la nouvelle loi cherche à éviter de réintroduire dans la vie financière française la notion de franc-or en opposition avec celle de franc-papier ; il est difficile, en effet, de lui faire sa part ; la garantie de change a beaucoup d'analogies avec l'introduction du franc-or et elle y conduit logiquement. Déjà *l'Humanité* a entamé une campagne pour la fixation du taux des salaires en francs-or et les syndicats de fonctionnaires ont introduit une demande en ce sens. C'est une prétention au moins prématurée. En Allemagne, le paiement des salaires en marks-or alors que l'industrie vendait ses produits en marks-papier a précipité une crise économique et une débâcle financière dont les ouvriers ont été les premiers à pâtir. En Allemagne, en Angleterre, le retour à la monnaie or a été la cause directe des crises industrielles et du chômage dont souffrent ces deux pays, particulièrement le second. Notre industrie ne reste prospère, malgré ses difficultés, que grâce à une inflation lente mais constante qui favorise ses exportations. L'assainissement des finances et la dévaluation du franc ne se feront pas, en France non plus, sans crises ; mais ce seront des crises guérissantes qu'il importe de prévoir et qu'il sera possible d'atténuer en apportant aux réformes inévitables les délais et les tempéraments nécessaires.

Ainsi, malgré les inconvénients qu'il comporte, le programme du ministre des Finances est digne d'approbation : c'est le seul moyen de ramener à l'État sa clientèle de prêteurs, qui sont saturés de rentes-papier, et qui n'en souscriront plus, à quelque taux qu'on les leur offre. L'emprunt nouveau est moins onéreux pour l'État qu'un emprunt-papier qu'il aurait fallu émettre à 10 pour 100 au moins, sans être assuré du succès. Les mesures actuelles acheminent les finances françaises à un retour à l'étalon-or et auront ultérieurement pour conséquence une conversion en valeurs-or des rentes libellées

en francs-papier : c'est la seule solution possible, et elle ne lésera qu'en apparence les porteurs de rentes, puisqu'elle ne fera que rendre plus visible la perte qu'ils ont dès à présent subie par la baisse du franc. Il en résultera d'ailleurs un assainissement de nos finances tel que la prospérité générale en sera favorisée et les impôts, vraiment abusifs, qui s'abattent sur le contribuable, allégés. Le système adopté a ses inconvénients; il en a beaucoup moins que le projet socialiste de prélèvement sur le capital qui, tel qu'il a été présenté et édulcoré par M. Bedouce, prenait la forme d'un impôt sur le capital payable par versements annuels, ou plutôt d'un supplément d'impôt sur le revenu, comme s'il était possible, sans détruire la fortune acquise, d'aller au delà des taux actuels, déjà si écrasants.

Le succès du programme de M. Caillaux dépendra, pour une large part, de l'énergie qu'apportera le Gouvernement à restreindre les dépenses ; l'article 1er de la loi en donne les moyens au ministre des Finances, en lui accordant des pouvoirs spéciaux pour rechercher et réaliser les économies possibles dans tous les services publics. Voilà une innovation que la nécessité imposait, mais dont la portée peut devenir considérable. Le ministre des Finances a désormais la faculté de déposer, sous sa seule signature et celle du président du Conseil, des projets de loi tendant à réaliser des économies administratives ; le seul moyen de réduire les dépenses est, en effet, que le contrôle du ministre des Finances s'étende de plus en plus efficacement à toutes les branches de l'administration. Que le ministre des Finances ose se servir de la puissance que la loi lui confère, il sera approuvé par l'opinion publique. La France ne sortira pas des difficultés où elle se débat au lendemain de la guerre sans un renforcement et une concentration de l'autorité exécutive. Ce sont des lois psychologiques plus encore que des lois économiques qui président, par le rétablissement de la confiance, au redressement des finances de l'État.

RENÉ PINON.

---

*Le Directeur-Gérant :* RENÉ DOUMIC.

